



•

•

•

•

•

•

•

Ren 6 154

E. Grouin

LES IEVX DE
IAN ANTOINE
DE BAIF.

A
MONSEIGNEVR LE
DVC D'ALENÇON.



A PARIS,

Pour Lucas Breyer Marchant Libraire tenant
sa boutique au second pilier de la grand' salle
du Palais.

M. D. LXXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

XIX. ECLOGUES.

TRAGÉDIE ANTIGONE.

COMÉDIE LE BRAVE.

COMÉDIE L'EUNUQUE.

IX. DEVIS DES DIEUX

PRIS DE LUCIAN.



A MONSEIGNEVR
LE DVC D'ALENÇON.

MONORANT selon ma puissance
De mes dons les Princes de France,
O Sang Royal, DVC D'ALEN-
CON,
Dieu m'en gard, que ie vous oublie,
Vous, à qui mon deuoir me lie

Déjà de plus d'une façon.

Quand vous ne seriez que le Frere
De mon ROY, pourroy-je bien taire
Vostre nom en mes vers rimez ?
Mais vostre liberale grace
Ie crein trop, qu'elle ne me face
L'un des plus ingrats estimez.

Ie veu me sauuer d'un tel vice:
Si vous m'avez esté propice
Iusqu'icy, ie vous conuiray
Me l'estre encores dauantage,
Quand au dauant de mon ouurage
Vostre beau nom ie publi-ray.

A vous, qui de vostre nature
Aimez la gentile écriture,

Qui bien les personages fait,
De mes I E V X l'œuvre ie dedie,
Où ma Muse, basse & hardie,
Dieux, Roys, & Bergers contrefait.
Combien que honteux ie confesse,
Que bien loin d'auant moy ie leſſe
L'honneur des ſiecles anciens,
Qui ont vu les fables chantees
Sus leur ſcene representees,
Aux Teatres Atheniens.

Car leurs vers auoyent la meſure,
Qui d'une plaiſante bature
Frapoit l'oreille des oïans.
Et des Chores la belle dance,
En chantant gardoit la cadante,
Au ſon des hauboyſ s'égayans.

Les hommes du ſiecle barbare,
Rejettant cete façon rare,
Ont à dédain de la gouſter.
Si jamais la France proſpere,
En paix floriffante, eſpere
Ce degouſtement leur ouſter.

Nous auons la muſique preſte:
Que Tibaud & le ieune apreſte,
Qui leur labour ne denirom:
Quand mon R O Y benin & ſa Mere,
Et ſes Freres, d'un bon ſalere
Nos beaux deſirs enhardiront.
Si mes petites chanſonnètes,
Que ie tien comme des ſornettes
Ecrites en vers meſure,

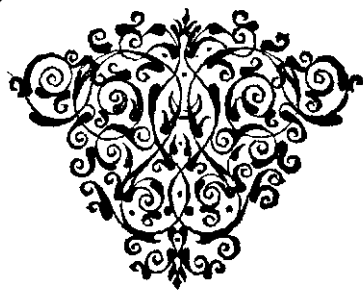
Courant par les bouches des Dames
 Ebranlent les rebelles ames
 Des Barbares plus assurez.
 Y'en sçay l'art : la Muse amiable
 Me viendra tousiours secourable,
 Si tost que ie l'imploreray.
 Aussi tost qu'au nom des trois Freres
 Et leur Mere, à moy debonaires,
 De m'ayder les adjureray.
 Soit que vouliez voir sur la Scène
 Entonner d'une haute alêne,
 Des Tyrans les soudains malheurs:
 Soit que d'un langage vulgaire,
 Cherchiez du menu populaire,
 Ouir les ridicules meurs.
 Soit que derechef on desire
 Voir en la sauuage Satyre,
 Les Sylvains bondir des forêts:
 Silene la teste penchante
 Desur la beste rincanante,
 Soutins des Satyres folets:
 Soit qu'il faille d'un son plus grave,
 D'un Heros sage heureux & brave,
 Chanter les faits auantureux:
 Ie suis apais à plus d'un stile,
 Pour courir d'un esprit agile,
 Doux en bas, en haut vigoureux.
 L'Iambe dru ie sçay rebatre,
 Redoublant le pas qu'il faut battre
 En tems & lieu, sans forvoyer:
 L'Anapestie ie sçay conduire,

Egaler la demarche: & duiue
 Le Chore qu'il faut conuoyer.
 Je ſçay d'une aſſiete acordee
 Balanſant le peſant Spondee,
 Le legier Dactile ranger.
 Je conoy la longue & la bréue;
 Si l'accent baiſſe ou ſe reléue.
 Le François ne m'eſt étranger.
 J'en ay fait deſia l'ouuerture:
 Conſeruons noſtre langue pure:
 Reglons-la, telle comme elle eſt.
 Ce ſeroit grande moquerie,
 De maintenir la Barbarie
 Pour vn vain abus qui nous plaiſt.
 Je ne ſuis no vice à la rime:
 Comme vn autre ie m'en eſcrime:
 Autant qu'un autre j'en ay fait.
 Mais en l'erreur ie ne me flatte:
 Et ne porteray l'ame ingrate
 De l'honneur que France me fait.
 O France ton Empire croiſſe:
 Fay que ta valeur aparoiſſe,
 Soit aux armes, ſoit au ſçauoir:
 Seconde-moy: j'ay le courage,
 Sans de prauoir ton doux langage,
 Bien meſuré le faire voir.
 Que nul me blamant ne m'outrage,
 Qu'outrecuidé ie m'auantage
 De forger vn parler nouveau.
 Je ſuy du commun la parole:
 Des bien parlans j'ayme l'école:

Et leur parler ie trouue beau.
Ie m'y regle, ie m'y conformez
Et sans donner nouuelle forme,
Tel qu'il est le veu prononcer.
Mais suiuant sa propre nature,
Ie veu que la droite écriture
Aux étrangers l'aille anoncer.
Le vray comm'il est ie propose:
Que nostre parler se compose
Du son voyel & consonant:
Voyelles sonent apar elles:
Consonantes sans les voyelles
Ne se vont jamais entonant.
Tant soit peu qu'on nostre vsance,
(Mais nostre fausse acoustumance,)
Et nos voyelles recherchons:
Tentons chacune consonante:
Si faisons ainsi, ie me vante
Que trouuerons ce que cherchons.
Autant que sentons de voyeles
Diferantes, autant pour elles
Il faut de lettres assurer.
Autant qu'aurons de consonantes,
Il faut de marques diferantes,
Pour chacun son bien-figurer.
Ainsi prenant sa droite forme,
L'écrit au parler se conforme:
Ainsi lon note le vray son,
Des syllabes & des distongues,
Des breues d'avecque les longues,
Et du haut & du grave ton.

Qui par ce chemin s'achemine,
L'obscur ignorance ruine,
N'enseignant que la verité.
Et fait que la langue Françoisé,
Egale au Grec & Romain, voise
Saine & sauue en sa purité.

O FRANCOIS, François de nature,
Et Franc de bonne nourriture,
L'entreprise fauorisez:
A fin que la France honoree,
De sa langue soit decoree,
Comme de ses faits tant prisez.





LES ECLOGVES

DE L. A. DE BAIF.

AVROY.

ECLOGVE I.

4001



HARLE, j'auoy joué sus ma basse
musette

De nos gentils bergers en mainte chā-
sonnette

Les jeux & les débats, quand en son-
ge voicy

La maigre pauureté, qui me reprend ainsi:

Brise tes chalumeaux, creue ta cornemuse:

Au malheureux mestier des Muses ne t'amuse.

Pauvre homme adonne toy plustost à besongner

A quelque œuvre de main dou tu puisses gagner:

Fay fischelles de jonc à cailler des laitages:

Fay des formes d'osier pour faire des fromages:

Va les vendre en la ville, & raporte du gain

Dont tu puisses chasser la miserable faim.

Elle me dit ainsi: & j'aloy desia prendre

A

E C L O G V E S.

Mes tuyaux pour les rompre, & sans plus rien attendre
 L'alloy ietter au feu mes escorces de bois,
 Escrites des chansons de ma rustique voix:
 Quand la Muse voicy (qui mit iadis Titire
 Et Tirse pres des Rois) qui l'oreille me tire,
 Et me tance disant: Que veux tu faire icy
 Dans ce desert, où nul de tes vers n'a soucy?

Nul que la vaine Echon, qui tes chansons recrie
 Par les monts cauerneux, & semble qu'elle en rie?
 Tu meurs icy de faim: Vien te monstrer aux lieux
 Où les donneurs des biens, les bons & riches Dieux
 Tiennent leur grande court: Et fay la reuerence
 Au grand Charle Pasteur des peuples de la France.
 Depuis le grand Daphnis nul d'un cœur plus entier
 N'a cheri ceux qui font des Musès le metier.

Elle me dit ainsi: là dessus ie m'éueille
 Plein de creinte & d'espoir, plein de douce merueille.
 Icy la pauvreté de frayeur m'étonnoit:

La Muse d'autre part bon confort me donnoit.
 A la fin i'arrestay de te choisir pour maistre,
 C H A R L E, te presentant de ma Muse champestre
 Les sauvages chansons, present de petit pris:
 Car des petits bergers les presens sont petits.

Mais souuent les grands Dieux d'une persone basse
 En aussi bonne part ont pris vne fousse,
 Que cent bœufs d'un plus grand, regardans au vouloir
 Plustost qu'à ce que peut leur ofrande valoir.

C H A R L E, bien que je vienne avecque ma musette
 Vestu en vilageois, dans le poing la houlette,
 Affublé d'un chapeau, la surquenie au dos,
 Des guêtres sur la jambe, & chaussé de sabots,

Ta bonté pour cela ne laissera de prendre
 En bonne part mon offre, & sans me faire attendre
 (Possible) tu voudras me departir de quoy
 Je puisse m'adonner aux Muses à requoy.

PRINCE, ce que je veu n'est guere grande chose
 Pour ta grandeur, qui fait que tout honteux je n'ose
 Te demander si peu : ce peu qui ne t'est rien,
 S'il te plaist l'ottroyer, me seroit vn grand bien.
 Je ne veu cent troupeaux en diuers pasturages,
 Je ne souhette point mille gras labourages,
 Ny des coustaux de vigne, ou cueillir mille muis:
 Plus que ce qu'il me faut desirer je ne puis.
 Je veu tant seulement pour vn petit ménage
 Vne maison petite : vn petit pasturage
 Pour vn petit troupeau: avec vn petit clos
 Vn petit champ fertile, pour en viure à repos.
 Sur tout j'aime les chams: sur tout les Pierides
 Aiment les chams aussi, les fontaines liquides
 Et les valons cachez, & les bocages noirs,
 Et des autres deserts les retirez manoirs.
 Que Pallas face cas de ses villes gentiles
 Qu'elle a voulu garder: je n'aime point les villes,
 Sur tout j'aime les chams: Adon les aime bien,
 Aussi fit bien Paris le beau Dardanien.

O si je puis vn jour auoir ma maisonnette
 En des chams qui soyent miens: si comme je souhette
 Par toy j'ay tant de bien ! en l'aise où je seray
 O les belles chansons qu'à repos je feray !
 Alors j'oseray bien, ainsi que fit Tire,
 D'une moins foible voix plus haut suget élire
 Apres ces pastoureaux. Lors je diroy des cieux

*Je me marie en pays poëte
 En pays de mœurs & de lois
 En pays de mœurs & de lois*

E C L O G V E S.

Les tourmens certains : & qui cache à nos yeux
 La Lunc deffaillante, & qui la monstre entiere,
 Et qui fait apparoir cornu sa lumiere,
 Oeuvres de la nature admirable en ses faits,
 De qui j'entreprendroy rechercher les effaits,
 Bon Prince, à ton aueu: Voire en des vers plus granes
 De tes nobles ayeux les entreprises braues
 Hardy ie chanteroy : Tes ancestres vaillants
 Ie feroiy commander entre les bataillans,
 Et chasser la frayeur de leur troupe animee
 Sur l'ennemy qui fuit leur fondroyante armee:
 Et ie ne teroy pas du grand Henry l'honneur,
 Ny l'honneur de ses fils : Que tousiours le bon heur,
 O grâd pasteur du peuple, & vous mene & vous suive
 Contre vos ennemis : & que long temps ie viue
 Pour chanter vos vertus, me couronnant le front
 De palme & de lorier entrelassez en rond.

Tay toy petit flajol : ô petite muZette
 Hausant ta foible voix ne fay de la trompette.
 Garde qu'en te voulant sans forces esteuer
 Ton petit ventre enflé tu ne faces creuer:
 Repren ton premier ton, & sans auoir la grace
 De Charle, n'entre pas en vne telle audace:
 Mais, Charle, on ne scauroit estre petit sonneur
 Depuis qu'on entreprend d'entonner ton honneur.
 Or s'il te plaist chasser la pauvrete chetive,
 Qui retient les efforts de mon ame creintiue,
 Mon humble Musé alors braue s'enhardira
 Et d'un plus graue son tes louanges dira:
 Quand le repos heureux conuenable à produire
 Des fruits de plus grand pris, me laissera deduire

Des vers à mon loisir polis soigneusement
 A fin de contenter ton gentil iugement.
 Alors t'innuoyeray Apollon pour m'apprendre
 Vn chemin non frayé, par où j'aïlle entreprendre
 Vn ceuvre tout nouveau dont ie te chanteray.
 Apollon à mon aide alors t'innuoyeray,
 Soit qu'il s'aïlle baignant dans la belle eau de Xante,
 Soit qu'il prenne le frais en la forest plaisante
 Dont Parnasse est vestu : l'ombre il delaissera
 Si Charle il m'oït nommer, le fleuve il quittera.
 Ou plustost ta faueur sera ma Pieride,
 L'argument de mes vers, et de mes vers la guide:
 Ton nom sera par tout : Tu les commenceras,
 Tu seras au milieu, à la fin tu seras.

B R I N O N.

E C L O G V E II.

Pvcelles, qui aimez les verdoyans riuages,
 Et pres du bruit des eaus la fraicheur des ombrages,
 Vous qui ne dedaignez, ô Nymphes aux beaux yeux,
 Nos champestres chansons par ces champestres lieux:
 Aidez ma voix champestre. A Brinon je veu dire
 Vn chant que sa Sidere vne fois daigne lire,
 Vn chant de mon Brinon, que sa Sidere vn jour
 Ne lise sans jeter quelque soupir d'amour.
 Nul, Nymphes, ne vous suit en plus grand'reuerence
 Qu'il adoroit les pas de vostre sainte dance:
 C'est pour luy que ie veu, Naiades, vous prier:
 Voudriez vous à Brinon vos pres sans dénier?

E C L O G V E S.

Pucelles, commencez: (ainsi la bande fole
 Des Satyres bouquins vostre fleur ne viole:
 Si vous dancez, ainsi ne trouble vos ébas,
 Et si vous reposez, ne vous surprenne pas)
 Pucelles commencez, où vous touchez pucelles,
 Où vous mettez la main toutes choses sont belles:
 Chantez avecques moy: de Brinon langoureux,
 Recordon les amours en ce chant amoureux.
 Tandis par ces halliers mes cheures camufettes
 Brouteront les jettons des branches nouvelles.
 Je ne chante à des sourds. Ce valon & ce bois
 Desia se tiennent prests pour respondre à ma voix.
 Nymphes, quel mont lointain, quelle forest ombreuse,
 Quel fleuve, quel rocher, quelle cauerne creuse
 Vous detint, quand Brinon d'amour tout éperdu
 Son ame sanglotoit dessus l'herbe étendu?
 Estoyent ce les loriers dont Helicon verdoie,
 Ou l'eau qui doucement au beau Permesse ondoye,
 Ou l'ancre desiré du roc Aonien,
 Ou le sommet cornu du mont Parnassien?
 Car vous n'estiez alors sur les riuës de Seine,
 Où l'amant languissant de l'amoureuse peine
 Couché piteusement, toute chose allumoit
 De pitié, fors le cœur de celle qu'il aimoit.
 Mesmes les Geneuriers, & mesmes les Espines
 Plourerent son malheur: les ondes argentines,
 Qui nettes parauant couloyent par les ruisseaux,
 Et crurent de leurs pleurs, & troublerent leurs eaux,
 Tout y acourt des chams: le bestail qui s'étonne
 De se voir sans pasteur, tout triste l'environne,
 Bergers & Pastoureux là ne faillirent pas,

Ceux cy d'un train pesant, ceux là d'un viste pas,
 Venans des enuironz : & chacun luy demande,
 Mais d'où te vient, Brinon, ceste langueur si grande?
 Louisset y acourt encores tout mouillé
 D'auoir contre les loups toute la nuit veillé,
 Louisset le berger qui la bonne Nature
 De Brinon façonna de bonne norriture,
 Son enfance instruisant : si tout le grand sçauoir
 Contre le feu d'Amour eust eu quelque pouuoir.

Tous les Dieux qui des chās ont le soin & la garde
 Viennent de toutes pars : Mercure point ne tarde,
 Mais tout premier y volle, ayant aisé son chef,
 Et ses talons aisé : Doù te vient ce meschef?
 (Dit-il) de quel ennuy, de quelle maladie,
 Miserable Brinon, as-tu l'ame étourdie?
 Où sont perdus tes jeux quand tu pendois le pris
 A qui chantoit le mieux d'entre les bons esprits?
 Faune n'y faillit pas, secouant sur la teste
 De grans lis argentez vne branlante creste,
 Et de Genests fleuris. Palés y vint soudain
 La panetiere au flanc, la houlette en la main.
 Aussi Pomone y vint: vñ chapeau de fruitage
 Luy tendoit sur le front vñ gracieux ombrage.
 Là couuert de Lorier Apollon pastoral,
 Le bon Dieu medecin, qui eust guéri son mal,
 Si le mal qu'il auoit eust receu medecine,
 Ou par enchantemens, ou par just de racine
 Mais luy-mesme jadis qui ne s'en put guerir
 Pres d'Amphryse, luy Dieu souhetta de mourir.
 Pan de Menale y vint : de Pin vñ couronne
 Affuble ses cheueux, & son front enuironne:

ECLOGVES.

La peau d'un Louceruier sur son dos s'estendoit,
Sa flutte à sept tuyaux de son col luy pendoit:
Pan de Menale y vint: & nous vîmes sa jouë
De Meures toute peinte, & si faisoit la mouë
Qu'il fait acoustumé depuis qu'il entonna
Les premiers chalumeaux que Pallas luy donna.

Qui te pousse, Brinon (dit-il) en telle rage?
Où sont tous tes troupeaux? où est leur pasturage?
Sçachans que tu en as du tout quitté le soin,
Sans guide la plus part sont escartez au loin.
A tes pleurs & sanglots ne veux tu mettre pose?
Et quoy? ne feras-tu désormais autre chose
Que de pleindre & languir? Amour de tout cecy,
Amour le fier Amour ne prend aucun soucy.
On ne voit point sôler ny les cheures de fucilles,
Ny de Thym odorant les auares Abeilles,
Ny de douce rosee au mois de May les fleurs,
Ny le cruel Amour ne se soule de pleurs.
Sidere, cependant que tu languis pour elle,
Sidere ton soucy, où son plaisir l'appelle,
Peu soigneuse de toy, court sus les claires eaux
Par les prez bien-fleuris sous les frais arbrisseaux.

Las! que feray-ie, hélas! (dit Brinon, à grand' peine
Parmy tristes sanglots recourant son aleine)
Ha Sidere cruelle! Ha, Sidere de fer
Qui te plaist de me voir en ce cruel enfer!
Las, que feray-ie, hélas! il me plaist à la chasse
Fait veneur, courir tant que ma douleur s'en passe:
Il me plaist tout soudain brossant dedans les bois,
Ayant la trompe au col, animer les abbois
Des chiens bien amenez sur la beste élancee.

Il me semble déjà, ie fein en ma pensee
 Qu'à trauers les cailloux, atrauers les halliers
 L'épieu dedans le poing i'enferre les Sangliers:
 Il n'est mont si pierreux ny si tofsu bocage,
 Ny fleuue si profond, ny si facheux passage,
 Que dispos ie ne passe: Helas, quasi qu'Amour
 Se peust par ces trauaux adoucir quelque iour!
 Quasi que pour le mal qu'un homme sçache prendre
 Amour ce dieu cruel plus doux se puisse rendre!
 Las, que feray-ie donc? Bien loin outre la mer
 Ie veux aller bien loin mon âge consumer:
 Ie veux aller bien loin en vn païs barbare,
 Où iamais n'aborda nul nautonnier auare:
 En ce païs desert pour le moins écarté,
 Ie pleindray mon malheur en plus grand' liberté.
 Sous la Biŕe gelee en ce païs iray-je
 Où la terre est tousiours blanchissante de neige?
 Où l'Ocean glacé dessus son large dos
 Sans flechir sous le faix soustient les chariots?
 M'en iray-je aux sablons, où les plaines bruslees
 Loin sous le chaud Midy s'estendent reculees?
 Où du Soleil voisin les Ethiopes noirs
 Se deffendent, creusans des souterrains manoirs?
 Que dy-je, malheureux? Pour chemin que je face
 Amour ne me laira: par tout, & dans la glace
 Du Nort, & du Midy dans l'extreme chaleur,
 Par tout où que j'iray me suiura mon malheur,
 On fuit bien la chaleur, on fuit bien la froidure,
 On change de païs: mais Amour tousiours durc,
 Amour nous suit par tout. Tout ploye & se met bas
 Sous Amour: contre Amour nous ne gagnerons pas.

ECLOGVES.

Après tant de malheur vn bien il faut attendre
Tandis de mes Amours sus leur escorce tendre
Grauon ces Chesneaux: ils croistront tous les iours,
Tous les iours avec eux vous croistrez mes amours.

Deesses, il suffist: icy vostre Poëte
Seul a chanté ces vers, tandis que sus l'herbette
Sous ce Chesne fueillu de vergettes d'osier
Pour donner à s'amie il laçoit vn panier.
Musés, faites ma rime à Francine agreable,
Autant que ses beautez me la rendent aimable
Auecques ses vertus, puisque sa douce amour
Autant dedans mon cœur s'accroist de jour en jour,
Que le jeune Peuplier planté sus l'eau courante
En la saison nouuelle à vuë d'œil augmente.

Leuon-nous, il est nuit, petit troupeau refet,
Le Soleil est couché, sus retournez au tet.

LE V O E V.

ECLOGVE. III.

TENOT.

TOINET.

TENOT.

Voy, Toinet, quite meut de chercher cet ombrage
Au loin de tous bergers, dans ce desert bocage?
Quand tu pourras bien mieux, assis sur le ruisseau
Qui arrouse nos prez, au gazon ouillis de l'eau
Ioindre ta douce voix, ou ioindre ta voix douce
(S'il te plaisoit ainsi) au Rosignol qui pousse
Là mille sons tremblans degoizez doucement.

Et là tu remplirois tout d'ébaillement:
 Ou là quelque berger d'une gajure amie
 Feroit essay de soy contre ta chalemie:
 Et vous pourriez sonner des chants melodieux
 Mettant gages en jeu pour qui joueroit le mieux?
 Mais ou tu ne dis mot, ou bien ta voix perduë
 Icy dans ce desert n'est de nul entenduë:
 Vrayment si te dit-on sçavoir si bien chanter,
 Que nul de chanter mieux n'oseroit se vanter.

T O I N E T.

Tenot, mon bon amy, ne me contrain de dire,
 Ce qui fait qu'alcart ainsi ie me retire.
 Il ne faut plus parler de faire ces beaux jeux
 Entre les Pastoureux: ils sont trop outrageux.
 Ce qui n'estoit qu'ébat de nostre simple vie
 Ce sont tristes debas pleins de meurdriere enuie.
 Les iuges, tant ils sont de iugement pervers,
 Aux pires donneront l'honneur des meilleurs vers.
 Serois-ie pas bien sot de mettre alauanture
 L'honneur de mes chansons pour en souffrir l'injure
 Qu'on me donroit à tort? Il vaut mieux loin d'é moy
 Mes chansons ne chanter qu'aux Nymphes & à moy.

T E N O T.

Tu me fais ébaïr: mais dy quelle furie
 Tourmente les garçons de nostre bergerie?
 Conte moy ie te pri dou vient cette rancueur
 Qui des plus grans amis empoisonne le cœur?

T O I N E T.

Ie ne sçay, s'elle n'est sortie sur la terre
 Des enfers pour troubler nostre paix de sa guerre.
 Tant y a qu'aujourd'huy il n'est plus (ô pitié!)

E C L O G V E S.

Aux chams comme il souloit, nulle vraye amitié.
 Mais si tu veux gagner des ennemis sans nombre
 Entre les pastoureux, va chanter deffous l'ombre
 Et ie gage en vn rien de tes plus grans amis,
 O malheur ! tu feras tes plus grans ennemis.
 Vois-tu la chalemie, ô Tenot, que ie porte
 Toute vieille à mon col ? Tu la vois de la sorte
 Qu'estoit celle qu'Egon pres Sebethe sonna,
 Et c'est la mesme encor que Titire entonna.
 D'un vicil Sicilien Titire l'auoit nē
 Qui l'auoit sur vn pin auparauant penduē:
 Elle y fut iusqu'à tant que Titire l'y prit,
 Et le nom d'Amarille aux forests en aprit:
 Puis l'y remit encor : & nul depuis Titire
 Comme le bon Egon n'en a sceu si bien dire:
 Qui beaucoup d'ans apres en Tuscan en joua
 Si bien qu'en tous païs vn chacun l'en loua.
 Lanet premierement l'apporta d'Italie,
 Qui pour lors comme il put, les tuyaux en ralie:
 Depuis l'ayant de luy telle ie la rendy,
 Et telle comme elle est, à mon col la pendy.
 La vois-tu, cher Tenot, n'estoit que ie la prise
 Pour l'honneur des joueurs, deji ie l'usse mise
 En cent pieces cent fois. tant me deplaisit de voir
 Pour ce peu que i'en sçay tant d'ennemis auoir.

T E N O T.

Toinet, il ne faut pas croire, ainsi ton courage:
 Ne sois pas si soudain : Volontiers le dommage
 Suit l'aus trop leger, & nous fait ressentir
 Pour vn courroux trop court d'un trop lōg repentir.

TOINET.

Je ne l'ay fait aussi : mais ie me delibere
 De la vouer à Pan dans ce bois solitaire
 Luy apendant d'un Vin : Et certes il le faut
 Puis que rien qu'ennemis rien elle ne me vaut.
 Tout maintenant encor que tu m'es venu prendre
 Icy dedans ce bois ie songeoy de la pendre:
 Et quand tu es venu déjà j'étois apres
 Pour faire sur mon vœu quelque chant tout expres.

TENOT.

Berger, voudrois-tu bien en si grande jeunesse
 Quitter la Chalemie ? En ta morne vieillesse
 Tu pourras assez tost en faire à Pan un veu,
 Qui lors non maintenant de toy luy sera deu.
 Toutefois, compagnon, si tu n'as rien que faire
 Qui te tire autre part, ne vueilles pas me taire
 Ce que tu composois pour mettre au mesme lieu
 Auquel tes chalumeaux tu dedirois au Dieu.
 Icy tout est bien coy, nulle feuille ne tremble,
 Et l'herbe s'offre à nous : il n'est rien qui ne semble
 D'un silence ententif tout autour s'apprester
 Pour ouïr ta chanson, si tu veux la chanter.

TOINET.

Tenot, seons-nous donc : ie ne puis t'en dedire,
 Ny ne le voudroy pas, car sur tout ie desire
 Estre escouté de toy : de mon chant quel loyer
 Plus grand que cestuy-cy pourroit-on m'otroyer ?

PAN Dieu des Pastoureux, ô Pan Dieu d'Arcadie,
 S'il est vray que pensant accoler ton amie
 Pres du fleuve Ladon, sur le bord de ses eaux
 Trompé tu accolas seulement des roseaux:

ÉCLOGUES.

De sur eux soupirant vne piteuse plainte
Tu fis sortir vn son comme d'vne voix feinte:
S'il est vray, que touché de cette douce voix
Tu dis : Iamais ne soit que sous l'ombre des bois
Ou sur les hauts sommets de quelque aspre montagne,
Ou du long des ruisseaux, de vous ne m'accompagne,
Et ie ne parle à vous : Et si lors des roseaux
De cire tu joignis les cauez chalumeaux
Inegaux en pendant, faisant la chalemie,
Toy premier inuenteur au nom de ton amie:
Si nous te la deuons : Reçoy d'vn œil benin
De ma main ceste cy que je pen à ton Pin.

Pan Dieu des Pastoureaux, dès mon enfance tendre
I'aimay la chalemie, & j'en voulus apprendre:
A peine je pouuois alonger tant mes bras
Que ma main ataignist aux rameaux les plus bas:
Quand Ianot m'instruisit si bien, que par merueille
Lon venoit pour ouïr ma chanson nompareille
En vn âge si bas : lors de sçauoir chanter
Sur tous mes compagnons j'usse pu me vanter.
Puis l'enfance quitant, quand la jeunesse verte,
Qui d'vn poil foleton ma jouë auoit couuerte,
Me mit au ranc des grands, j'aimay toujours de voir
Ceux qui dans nos pastis auoyent bruit d'en sçauoir:
Et tous je les hantay, qui firent quelque estime
Dés le commencement de ma nouvelle rime:
Et d'eux ie fus aimé : mais, las ! ceste amitié
Fut destruite bien tost par vne mauuaisié
D'infinis enuieux, qui par traitresse enuie
Qu'ils portoyent, les serpents, sur l'honneur de ma vie,
De moy mille rapports feignirent aux bergers

Qui leur ajoustoyent foy: trop bons & trop legers
 Ils creurent leur mensonge, & quelque remonstrance
 Que leur fiffé, vn long temps m'ont porté mal veillance:
 Et tout cecy m'aduiet pour auoir sçeu jouër,
 O Pan, de ces roseaux que je veu te vouër:
 Ie veu te les vouër, puis que dés mon jeune âge
 Pour les sçauoir sonner je reçoÿ tout dommage,
 Hai de tant de gens: bon Dieu des Pastoureux,
 Las, combien d'ennemis m'acquerroyent ces roseaux
 Deuant que ie vieillisse! O Pan, je te les voue
 Les pendant à ton Pin: & si jamais j'en joue
 Qu'on voye les sureaux de grappes se charger,
 Sur les Ifs leur rayons les abeilles ranger:
 Qu'on voye le Corbeau le blanc plumage prendre,
 Et le Cygne le noir, qui me verra pendre
 D'icy ma Chalcemie: alors qu'on me verra
 Y entonner ma voix, le poisson parlera.
 Reçoÿ-l'en bonne part (ainsi d'un meilleur âge
 Vienne quelque berger, qui à moins de dommage
 La depende d'icy, pour ta gloire en sonner)
 En gré pren-la de moy qui te la vien donner.
 Pan, la prenant en gré garde mes pasturages,
 Et nourry mes troupeaux, à fin que les laitages
 Ne defaillent jamais à tes autels couuers,
 Soit aux plus chauds Estez, soit aux plus froids Hiuers.
 Et si par mes chansons je ne t'en ren les graces,
 Ie les rendray de cœur. Rom les folles menaces,
 O Pan, de mes haineux: & pour leur folle erreur
 Leur esprits forcenez espoir de ta fureur.
 A dieu ma Chalcemie à ce Pin apendue,
 En son arbre à ton Dieu par moy Toinet rendue.

ECLOGUES.

*Quelque vent te soufflant témoigne en triste voix
Le dépit qui me fait te laisser dans ce bois.*

TENOT.

*Toujours pleine de miel, & pleine de rosée,
De qui la feuille en May reuerdist arrosée,
Pleine ta bouche soit, puis que d'un si doux son
Tu sçais, mon cher Toinet, attremper ta chanson.
Vrayment ie ne croy point, si tu voulois te taire
Te retirant ainsi sous l'ombre solitaire,
Que tout n'en lamentast. Compagnon il vaut mieux
Me priser les médis de tes sots enuieux.
Mais, mon Toinet, à fin que ton chant ie guerdonne,
Que te puis-je donner ? Et vraiment ie te donne
Un beau Rebec que j'ay, de si belle façon
Que tu ne me diras ingrat de ta chanson.*

TOINET.

*Grand mercy de ton don, Tenot, mais que ie t'aye:
Mais vois-tu le Soleil derriere ceste haye,
Comme il s'en va coucher ? Berger, retiron-nous
Avec nostre bestail : voicy l'heure des Loups.*

TENOT.

*Allons : nous en allant, voudrois-tu point redire
Cette belle chanson qu'encores te desire ?
Baille-moy ta houlette, & nous l'irons chantant:
En chantant, le chemin ne durera pas tant.*

MARMOT.

ÉCLOGUES.

MARMOT.

ECLOGVE IIII.

IAQUIN. MARMOT. FÉLIPOT.

IAQUIN.

DY moy, Marmot, qui est le pauvre & simple maistre
Qui t'a ainsi donné tous ses troupeaux à paistre,
Et comment si soudain d'un ord vilain porchier
Que tu estois entan, tu t'es fait un vachier?

MARMOT.

De quoy te sours-tu ? tu as bien peu que faire,
Iaquin, de t'enquerir ainsi de mon affaire.

IAQUIN.

O malheureux le maistre ! ô bestail malheureux !
Cependant que Marmot de Margot amoureux,
Qui a peur qu'en Amour Belin ne le denance,
A fin d'entretenir de ses dons sa bobance,
Pour vendre le laitage à toute heure le trait,
Aux vaches & aux veaux derobant tout le lait.

MARMOT.

Tout beau, Iaquin, tout beau : ne me contrein de dire
Ce que ie sçay de toy, quand tu nous fis tant rire,
Derriere ce buisson (tu m'entens) au sentier
Qui meine dans les bois.

IAQUIN.

Aa, ce fut deuanchier
A l'heure volontiers, que tu me vis descendre
Par le mur d'un jardin, doù je venoy de prendre
Tous les Coins les plus beaux du bon homme Bigot
Que ie luy derobay pour donner à Margot.

E C L O G V E S.

M A R M O T.

*Mais pourquoy rompis-tu (creuant en ton courage)
La flûte de Belin, de despit & de rage
De ne l'auoir gagné? Tu fusses enragé,
Si, comment que ce fust, tu ne t'eusses vangé.*

I A Q V I N.

*Vrayment ce fust mon: ce n'est rien de merueilles
De perdre au jugement de si begues oreilles.
Que maudit soit Robin. mais ne te vy-ie pas
Par le paroy percé, comme tu derobas
A Toinet vn agneau: quand sa grande Louuette
Aboyant apres toy te prit à ta jaquette,
Et te la desira? monstre la seulement,
Si tu le veux nier je luy donne à serment.*

M A R M O T.

*Voire da: mais pourquoy ne m'eust-il pas renduë,
Puis qu'il auoit gagé, la gajure perduë?
Cet agnelet (à fin que tu le sçaches bien)
Qu'à chanter je gagnay, de bon gain estoit mien.*

I A Q V I N.

*A chanter, toy Marmot? mais us-tu de ta vie
A toy pour en jouer, aucune chalemie?
Que tu gagnas Toinet? comment le gagnas-tu?
Tu ne soufflas jamais que dedans vn festu.*

M A R M O T.

*Il ne faut qu'essayer si j'en sçay quelque chose:
Bien qu'il te vaudroit mieux tenir la bouche close,
Que d'en faire l'essay: si confus sans loyer
Deuant qui que ce soit je veu te renuoyer.*

I A Q V I N.

Que tu me renuoiras? Me prendre à toy j'ay honte,

Tant s'en faut que j'ay peur que je ne te surmonte:
 Et pour ce que tu vas tu serois dedaigné,
 Mais tu dirois, vantard, que tu m'aurois gagné,
 Comme tu as Toinet. Or je te veux apprendre,
 Que le foible ne doit à vn plus fort se prendre:
 Et que le Geay criard ne doit pas se vanter
 Ainsi comme tu fais, mieux qu'un Cygne chanter.
 Dy, que gageras-tu? M A R. Que sert tant de langage?
 Vois-tu ceste Genisse? Et vraiment je la gage
 Que ie te gagneray: gagne, tu la prendras.
 Si je te gagne aussi, qu'est-ce que tu perdras?

I A Q V I N.

Tu cuides m'estonner, parlant ainsi d'audace,
 Bout d'homme que tu es. Tu as la mesme grace
 Que la grenouille auoit, qui vouloit follement
 Contrefaire en creuant du bœuf le muglement.
 Laisson-là le bestail: j'ay mon pere et ma mere
 Qui ne faillent iamais (et ma sœur leur eclere)
 De le comter au soir. M A R. Méce que tu voudras
 Et ie t'y respondray, aussi bien tu perdras.

I A Q V I N.

Voy, tu t'assures bien: monstre donc je te prie,
 Monstre nous vn petit ta belle Chalemie:
 Et voyons-la, Marmot: ie te pry la monstrer.
 Comme vn pourceau d'un mors tu t'en sçais accoustumer.

M A R M O T.

Et bien, tu la verras: elle est icy derriere,
 Où je l'auoy laissée avec ma pannetiere.
 La vois-tu bien? Bauet m'a dit que sa chanson
 De celle de Belot a tout le mesme son.

ECLOGUES.

I A Q V I N.

O quel juge de foin ? je le voudroy bien croire:
 Je croirois aufsi tost que la neige fust noire.
 O combien aujourd'huy de tels juges nouveaux,
 Comme afnes entendus, jugent des Pastoureaux.

M A R M O T.

Quoy ? si Roulet luy mefme en a dit d'auantage ?

I A Q V I N.

Roulet en a dit plus ? Aa, Roulet est trop fage,
 Je le cognoy trop bien : je te jure ma foy
 Qu'il te vouloit flatter, ou se moquer de toy.

M A R M O T.

Laiſſons-tous ces brocards: & ſans plus loin remettre,
 L'un & l'autre diſons ce que nous voulons mettre:
 Puis que tu n'oſerois gager rien du troupeau,
 Songe que tu mettras. I A Q. Je va mettre vn vaiſſeau,
 Vn beau vaiſſeau de buys, que cherement je garde,
 De l'œuvre de Francin : aucun ne le regarde
 Qui pâmant de le voir ſi proprement ouuré,
 Ne s'enquiere de moy dou je l'ay reconuré.

Sous le ventre Silen le creux du vaſe porte
 Monté deſſus ſon afne: & ſe roidiſt de ſorte
 Qu'on voit ſon col nerueux s'enfler ſous le ſardeau,
 Comme ſ'il ahanoit à porter le vaiſſeau.
 Tout alentour de luy vne vigne rampante,
 Trainee à mont du vaiſſeau mainte grappe pendante:
 Maints amoureux aiſlez & derriere & deuant
 De ſagettes & d'arcs touchent l'afne en auant,
 Et maints autres tous nus ſans arcs & ſans ſagettes
 Grimpan à mont les ceps, de tranchantes ſerpettes
 Coupent les raiſins meurs en des petits coſins,

D'autres fouslent en bas en des cunes les vins.
 A l'enuiron du pié maint sautellant Satyre,
 Les Tygres & Lyons de longues resnes tire,
 Qui conduisent Bacchus de pampre couronné,
 Assis dessus vn char d'ierre enuironné.
 Je mettray ce vaisseau fait de telle bossure,
 Tout neuf comme je l'u : car pour vray je t'assure
 Qu'à ma bouche jamais nul ne l'a vu toucher,
 Mais je te le mettray, combien qu'il me soit cher.

M A R M O T.

Du mesme ouurier Francin j'ay aussi vne tasse
 Bossée de façon tout de la mesme grace,
 Fors qu'elle est de Cyprés, & que l'entaillement
 Autour est imagé d'histoires autrement.
 Sur le pié où la mer ondoyante se jouë
 Amphion est porté sur vn Daufin qui nouë
 Amphion touche vn Lut : maint poisson écaillé
 Saute deçà delà, dans la mer entaillé.
 Maint poisson d'vn costé, mainte belle Nerine
 De l'autre sur des Tons trauesse la marine,
 Et de l'autre costé maint Triton my-poisson
 Sa trompe laisse là pour ouïr sa chanson.
 Je mettray ce vaisseau fait de telle bossure,
 Tout neuf comme je l'u : car pour vray je t'assure
 Qu'à ma bouche jamais nul ne l'a vu toucher,
 Mais je te le mettray combien qu'il me soit cher.

I A Q V I N.

Et qui nous jugera ? M A R. Voudrois-tu te soumettre
 A Felipot qui vient & je t'ose bien promettre
 Que nos marches n'ont point (& je n'en flatte rien)
 Entre tous les bergers vn plus homme de bien.

ECLOGVES.

I A Q V I N.

Ouy, je l'en croiray: fuy seulement qu'il vienne.

M A R M O T.

Je te supply qu'à toy, Felipot il ne tienne
Que tu ne mettes fin bien tost à nos débats,
Mais à luy ny à moy ne fauorise pas.

F E L I P O T.

Quel est vostre debat? M A R. Je dy que mieux ie chante
Que Iaquin, & Iaquin de chanter mieux se vante:
Tu orras l'un & l'autre: &, comme tu verras
Que nous aurons chanté, tu nous apointeras.

F E L I P O T.

I'y suis prest de ma part, & ie n'ay point d'affaire
De tel empeschement qu'il m'en puisse distraire:
S'il vous plaist de garder ce que l'en jugeray,
Mais que ce soit bien tost ie vous esconteray,

M A R M O T.

Allons sous ces Peupliers sur la gaie verdure,
Aupres de ce ruisseau qui fait si doux murmure,
Roulant ses claires eaux sur le pierreux grauois:
Nous joindrons à ce bruit gracieux nostre voix.

I A Q V I N.

Vrayment tu as raison de chercher cet ombrage
Sous les Peupliers tremblans, pres du bruyant riuage,
A fin que Felipot perde ta rude voix,
Que l'onde essourdera roulant sur le grauois.
Allons plustost deçà sous ceste roche ouuerte
Paisible de tout bruit: de belle mousse verte
Tout l'alentour du creux est si bien tapisé,
Et tout par le dessus de mousse est lambrisé;
Regarde qu'il est beau: voy ceste belle entree

Comme de verd lierre elle est bien accoustree:
 Qu'il fait beau voir de là les ruisseaux ondoyans
 Blanchir en longs destours dans les prez verdoyans!
 Allons-y Felipot : là tu pourras comprendre
 Sans que murmure aucun t'empesche de l'entendre,
 Comme ce beau Marmot sçait doucement chanter,
 Qui de gagner Toinet ose bien se vanter.

M A R M O T.

Chacun berger l'honneur de Poète me donne,
 Et Iaquin tu sçais bien que t'en es la couronne.

I A Q V I N.

Tu l'us, il m'en souuient. quand on te la bailloit
 Sur toy tirant la langue vn chacun s'en railloit.

M A R M O T.

Iaquin, tu es fascheux : sans fin tu m'injures,
 Tousiours tu ne me dis que toutes moqueries:
 Laisse tous ces propos, il est temps de penser
 Par où nostre chanson il faudra commencer.

I A Q V I N.

Bien, bien : mais Felipot, vien vn peu recognoistre
 Doù sont les chalumeaux que porte ce bon maistre:
 Voy si ce ne sont pas les vieux tuyaux casse
 De Roulet & Belot & Toinet ramasse?

M A R M O T.

Ie te laisseray là, si tu ne veux te taire:
 Méfin à tes brocards : tu me mets en colere,
 Ie ne m'en puis tenir, c'est trop fait : pleust à Dieu,
 Qu'il n'y eust maintenant que nous deux en ce lieu.

I A Q V I N.

Que ferois-tu, Marmot ? Felipot, ne t'arreste
 A ce que tu oys dire à cette folle teste:

ECLOGUES.

*Il se fume tout seul sans y estre irrité.
 Le meure, si j'ay dit rien que la verité.*

FELIQT.

*Que faites vous, Bergers ? ces facheuses querelles
 D'injurieux brocards, entre vous ne sont belles:
 Si vous voulez tous deux en chantant vis à vis
 Par jeu vous essayer, j'en diray mon auis:
 Mais si vous ne voulez appaiser vostre noise,
 J'ay bien affaire ailleurs, ou faut que je m'en voise:
 Voicy venir Perrot & Belot & Belin
 Et Toinet, qui pourront à vos plaids mettre fin.*

LES SORCIERES.

A I A Q. DV FAYR.

ECLOGVE V.

MARTINE. MAUPINE.

*S*vyuans, DV FAYR, d'une gentile audace
 Des vieux Gregeois la mieux eslite trace,
 Et des Romains, malgré les ignorans
 De vers hardis nos Muses honorans:
 Le chant Sorcier, & l'amour de Martine,
 Et les efforts des charmes de Maupine
 Faits sous la nuit, ores nous redirons.

*A leur horreur les eaux des environs
 Contrerampans d'une fuite rebourse
 Ont arresté leur trepignante course:
 De ceste voix le Lyon estonné,
 A, non recors, le Fan abandonné,*

Il estoit nuit, & les aïles du somme
 Flatoient desia toute beste & tout homme,
 Faisant cligner les Astres par les cieux,
 Non des amans les miserables yeux.
 Nus pieds adonc, & toute detressée
 Martine s'est aux charmes adressée:
 Entre ses bras trois fois elle cracha,
 Entre ses dents trois mots elle mascha;
 Et son rouet, qui par trois fois sejourne
 Entre ses mains, par trois fois elle tourne:
 Puis tout acoup & d'une mesme fois
 Elle reprend son rouet & sa voix.

M A R T I N E.

Flammes du ciel qui suiuez la charrette
 De la nuit brune : ô vous bande secrète
 Les dieux des bois, ô vous nocturnes dieux,
 O vous qui sont tous les terrestres lieux,
 Tes affres loix les Tartares escontent,
 Mesmes les chiens te craignent & te redoutent
 Quand des enfers sus la terre tu sors
 Te pourmenant par les tumbes des mors,
 O Proserpine, ô royne aux trois visages,
 Des mots diuins tu monstres les vsages
 Des jus espreins tu guides les effets:
 Ren, s'il te plaist, ren mes charmes parfaits,
 A fin qu'en rien ne cede ta Martine
 Soit à Medee ou soit à Melusine,
 Si je retien mon Gilet de retour,

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 Tout se taisst ore, ores les eaux se taisent,
 Le bois se taisst, les Zefires s'apaisent,

E C L O G V E S.

Tout s'affoupit sous la muette nuit:
 Mais mon ennuy qui sans repos me suit,
 Ne se taist pas au dedans de mon ame,
 La tempestant d'une felonnie flâme,
 Qui tout mon cœur enuoloppe alentour.

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 Le froid serpent se creue en la prairie
 Estant charmé : par son enchanterie,
 Circe jadis rendit des hommes porcs,
 Puis les remit en leurs anciens cors:
 L'enchantement les estoilles detache.
 Auienne aussi que mon chanter arrache
 De mon esprit ceste genne d'amour.

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 Gilet me brusle, & sur Gilet j'enflâme
 Celorier cy : comme dedans la flâme
 Il a craqué tout à coup allumé,
 Et tout à coup je l'ay vu consumé,
 Et n'a laissé tant soit peu de sa cendre:
 En poudre ainsi Gilet puisse descendre
 Estant repris du feu de mon amour.

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 Ca cet oyseau, ça ce panier, Toinette:
 Attache estroit ceste bergeronnette:
 De trois ribans en trois nœus soyent liés
 De trois couleurs ses aisles & ses pieds.
 Lasse les fort : & murmure en voix basse
 (Ce las d'amour contre Gilet je lasse)
 Contre Gilet lasse ce las d'amour.

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 De la rosée un verdier on voit naistre
 Au mois de May : dont le costé fenestre

Cache vn offet propre pour emouuoir,
 Et le dextre ha son contraire pouuoir.
 Le gauche offet d'amour les cœurs enflâme:
 Le dextre éteint d'amour la mesme flâme:
 Toinette, fen en deux parts ce gresset,
 Contre Gilet tire le gauche offet,
 (Serre le sang) pour moy le dextre tire,
 A fin qu'amour en son rang le martyre,
 Et de son mal je me moque à mon tour.

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 Garde le sang: car si Gilet retarde
 A m'aleger, des drogues je luy garde
 Dans vn coffret que Rouffe me donna,
 Par qui souuent maint parc elle étonna,
 Se despoillant de l'humaine figure,
 Et d'une Louue affublant la nature.
 De ces poisons contre luy dès demain
 Tout le meilleur je triray de ma main:
 Avec ce sang le foyë & la moëlle
 D'un vierge enfant deffuecely par elle
 Je luy broiray pour breuuage d'amour.

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 Pren ceste aguille, & poin ceste imagette,
 Et dy, Je tien l'amoureuse sagette
 Contre Gilet, de qui je poin le cœur,
 Le meurdriſſant d'amoureuse langueur.
 Gilet ainsi d'une pointure pire
 Reçoine au cœur ce qu'on fait à la cire
 Nauré pour moy de la fleche d'amour.

Tourne rouet, tourne d'un roide tour.
 Porte dehors ceste poudre, serree

E C L O G V E S.

Là où c'estoit vne Mule veantree:
 Et jette la (mais ne te tourne pas)
 Par sus ta teste en l'eau qui coule à bas.
 Ne bouge, non : oy comme j'esternuë,
 (Ce vienne à bien) n'est-ce point la venue
 De mon amy ? le dois-je croire ? ou bien
 Ainsin amans font grand' chose de rien ?
 Mais qui seroit en ceste heure par voye ?
 Harpaut en vain du seuil de l'huis n'aboye :
 Gilet reuient bienheurer mon amour.

Cesse rouet, cesse ton roide tour.
 Ces charmes faits, la sorciere Martine
 Arreste là son rouet : Et Maupine
 De l'autre part qui d'un saut s'élança
 Nu chef, nus bras ses charmes commença.
 De vert Lorier effueillé dans la dextre
 Vn long rameau, sous l'aisselle fenestre
 Pour vn autel trois fois trois garçons verds
 Elle portoit de veruene couuers.
 Lors à son gré choisissant vne place
 S'arreste court : et de sa verge trace
 Dessus la terre vn cerne tout autour
 L'arondissant d'un égalé contour:
 Et les garçons dans ce rond elle arrange
 loins trois à trois, mainte parole estrange
 Non sans effect, à chef bas marmonnant
 Sur chaque rang qu'elle alloit ordonnant.

Ce fait ainsi sa chambriere elle appelle
 Luy commandant apporter avec elle
 Vn vieil pannier, auquel mis elle auoit
 Mainte poison, qui aux charmes seruoit:

Oltre vn rehaut comblé de braise ardente
Et le mortier : d'un trepié la meschante,
Faisoit son siege, et des drogues triant,
Ce qui luy plut, dit ces mots s'écriant.

M A V P I N E.

O ciel, ô terre, ô mer, je brusle toute,
Toute d'amour en larmes je m'égoute:
L'aime Nicot, Nicot ne m'aime point,
Et pour l'aimer je languis en ce point.
De ce Nicot la forte Amour me domte,
Mais le selon de mon mal ne tient comte,
Qui ja neuf jours, ingrat, passer a pu
Sans qu'une fois seulement je l'ay' vu.
Serroit-ce point autre amour qui le lie,
Et qui fait qu'ore en la sorte il m'oublie?
Je le sçauray, telles drogues je sçay
Dans ce pannier, pour en faire l'essay:
Ten-le moy tost, que j'y prenne, Michelle,
De frais pauot une fueille nouvelle:
Rien ne defaut que les mots à cecy,

Charmes charme mon amoureux foucy.

Ha, laisse-moy? je suis je suis perdue!
Dessus mon poing ceste fucille étendue,
Las! sous ma main frapante n'a dit mot.
(Quoy, tu t'en ris, ô meschante?) Nicot
A ce que voy, m'a donques delaissee?
Donc il a mis en autre sa pensée?
Mais pense t il en demeurer ainsi?

Charmes charme mon amoureux foucy.

Non en vain, non: j'ay fait experience
Du plus secret d'une telle science:

ECLOGUES.

Non en vain non d'un tel art j'ay pris soin,
 Pour n'en user à mon plus grand besoin:
 Ca ce rehaut : souffleras-tu la braise
 Qui se meurt toute? ach, qu'ainsi ne s'appaise
 De mon amour le brasier adoucy.

Charmes charme mon amoureux soucy.
 De l'encens masle en ce brasier j'egraine,
 Et du pauot la sommeilleuse graine.
 Comme le tout en un rien enfumé
 Se voit ensemble en un rien consumé:
 Ainsi Nicot (si l'amour d'autre femme
 Le tient encor) puisse perdre sa flâme:
 Ainsi le feu dans son cœur allumé
 D'oubly fumeux s'ensuye consumé.
 Mais si dans luy un autre feu n'a place,
 Comme l'encens s'escoule, se defface
 La cruauté de Nicot endurey.

Charmes charme mon amoureux soucy.
 Tel soit Nicot, quel pour la biche aimée
 Le cerf en rut, & la forest ramée
 Et la riviére, & monts & plains courant
 Sans reposér, forcené se mourant,
 D'un feu caché se destruit, & n'a cure
 S'amenuisant ny d'eau ny de pasture:
 Mais furieux sans repos sans repas,
 Suit jour & nuit sa biche pas à pas:
 Tel soit Nicot, & par telle folie,
 Mis hors du sens, & le viure il oublie,
 Et le dormir de mon amour transi.

Charmes charme mon amoureux soucy.
 Pren ces deux cœurs d'un pair de tourterelles,

Qui s'entre-aimans l'une à l'autre fidelles,
 Voyans ce jour en vn couple viuoyent,
 Et d'arbre en arbre ensemble se suiuyent:
 Tant que l'un vit l'autre viuant demeure
 Sans diuorcer : mais aussi tost que l'heure
 A l'un auient, l'autre icy ne veut pas
 De son confort suruiure le trespas.
 Ainsi Nicot m'aimant d'amour naïue
 Ferme, loyal, moy viuant icy viue,
 Et moy mourant, ne puisse viure icy.

Charmes charmeZ mon amoureux soucy.
 Ne puisse y viure, ains desirer la mort.
 Ces cœurs, Michelle, enfile & lasse fort
 De ce cheuen, disant (Deux cœurs je presse
 De deux amans d'une amoureuse lesse)
 Son cœur au mien accouplé soit ainsi.

Charmes charmeZ mon amoureux soucy.
 Vn de ces cœurs de ce cheuen deffile
 En ce mortier, & dy : Le cœur je pile
 Et j'amolis de Nicot, endurcy.

Charmes charmeZ mon amoureux soucy.
 Dans ce panier mainte herbe & mainte graine
 (Que sous les rais d'une Lune serene
 De ma main propre en vn temps bien sercin
 J'allay cueillant d'un serpillon d'ercin)
 Je garde encore: entre autres la plus chere
 En vn sachet la graine de fougere,
 Qu'en plein minuit nous cueillismes entan
 Denise & moy la veille de saint Ian.
 Je garde encore & du nid & de l'aïsse
 Avecque l'œuf d'une Orfraye mortelle,

ECLOGUES.

Et du Poulain la loupe prise au front,
Loupe d'amour, breuuage le plus promit:
Je sçay, je sçay comme on les mistionne:
Et, s'autre soin de moy il ne se donne,
Contre Nicot je garde tout cecy.

Charme charmeZ mon amoureux soucy.
Mais fole moy, qui le temps & la peine
Ensemble per d'une entreprise vaine,
Tachant mouuoir vn fier cœur, non de chair,
Aincous, je croy, d'employable rocher:
Quand ma chanson, qui les astres arreste,
Retient les flots, accoïse la tempeste:
Sur ce selon de fer n'a le pouuoir
Pour à pitié de mon mal l'é mouuoir.
La nuit s'en va: avecque la nuit brune
Dans l'Océan s'en va plonger la lune:
L'aube desia dechassant l'obscurté,
L'air eclairey reblanchist de clarté:
Le jour reuient, non pas Nicot encore.
Contre le feu, las! qui mon cœur deuore
Ny jus ny mots ne peuuent rien aussi.
Charmes cesseZ, & cesse mon soucy.

LES AMOUREUX.

ECLOGUE VI.

PaisseZ douces brebis ces herbeux pasturages,
PaisseZ & n'espargneZ de ces chams les herbages:
Autant que tout le jour d'icy vous leuereZ,
Le lendemain autant vous y retrouuereZ.
Qui reuiendra la nuit: vos pis en abondance
s'empliront

S'empliront de doux lait : de lait à suffisance
 Pour charger les paniers de fourrages nouveaux,
 Et donner à teter à vos petits agneaux.
 Robin, en cependant qu'elles broutent l'herbette,
 Mon bergerot, tes yeux hors du troupeau ne jette,
 Mais garde le moy bien, & me le fay ranger,
 Que les loups de ces bous ne m'en viennent manger.
 Puis quand d'herbe il aura toute la panse pleine,
 Mene le sagement pour boire à la fontaine.
 Où que tu le menras, ne dor point, fay bon guet,
 Que le loup cauteleux ne te trompe d'azuet:
 Tandis me reposant deffous cette aubespine,
 Sur ce tertre bossü, de ma chere Francine
 Les amours à par moy seul ie recorderay,
 Et sur mes chalumeaux je les accorderay.

O ma belle Francine, & ne viendra point l'heure
 Que nous facions tous deux aux chams nostre demeure,
 Sans qu'ainsin estant loin tousiours de mes amours,
 Et loin de tout plaisir, ie me plaingne tousiours?
 Sans toy rien ne me plaist : maintenant toute chose
 Deuant moy par les chams à rire se dispose,
 Et le soleil ferein de cet Autonne beau
 Semble nous ramener encor vn renouveau.
 Ces costaux verdoyans de vignes plantureuses
 Ne resonent de rien que de chansons joyeuses:
 Par les granges on out du matin iusqu'au soir
 Geindre sus les raisins l'ecrouë & le pressoir:
 Où le gay vendengeur de ses piés crasseux foule,
 Trepignant sur la met, la vendange qui coule:
 Mais sans toy tout cecy ne me peut consoler,
 Non plus que si l'orage émuuoit par tout l'air,

ECLOGUES.

Non plus que si par tout on l'oïsine froidure
Du triste yuer figeoit les eaux de glace dure,
Ou les vents tempesteux comblans le ciel d'horreur,
Par tout deracinoyent les arbres de fureur.

O si ces prez herbus, si ces forests ombreuses,
Si ces ruisseaux bruyans, si ces cauernes creuses
Te pouuoient agreer, si tu pouuois vn jour
En ces chams avec moy faire vn heureux sejour!
O lors ces prez herbus, lors ces forests ombreuses,
Lors ces ruisseaux bruyans, lors ces cauernes creuses,
O lors heureux ces chams, mais moy bien plus heureux
Qui jouïrois alors du desir amoureux.

O lors belles les fleurs, ô lors les ombres belles,
Les eaux belles & beaux les antres avec elles:
O lors beaux tous les chams qui belle te verroyent,
Mais toy plus belle encor que les chams ne seroyent !

Je ne souhette paistre en vne large plaine
Mille troupeaux de bœufs & de bestes à laine:
Mais si ie te tenoy, Francine, entre mes bras,
Pour tous les biens de Rois ie ne ferois vn pas.

I'ay vn bel antre creux entaillé dans la pierre,
De qui la belle entree est toute de lierre
Couuerte çà & là : trois sourceons de belle eau
Sourdans d'un roc percé font chacun son ruisseau,
Qui d'un bruit enroué sur le grauois murmure,
Et va nourrir plus bas d'un preau la verdure:
Des loriers tousiours verds y rendent vn doux flair
Faisans vn tel ombrage, & remplissent tout l'air.
Et j'ay là tout joignant vn bien toffu bocage,
Où les rosignolets degoïsant leur ramage,
Les gais rosignolets leur chançon au printemps,

Les petits oisillons leur ramage en tout temps.

Dedans cet antre cy tu ferois ta demeure,
Ma Francine, avec moy : là toujours à toute heure
Je serois avec toy: & de nuit & de jour
Ou nous en parlerions ou nous ferions l'amour.
Le Soleil fust qu'il vint donner lumiere au monde
Au matin, fust qu'au soir il la plongeast dans l'onde
De son hôte Ocean, ensemble il nous verroit
Quand il s'iroit coucher quand il se leueroit.
Il nous verroit ensemble au matin mener paistre
Dans les pastus herbeux nostre bestail champestre:
Le mener au matin quand il se leueroit,
Le ramener au soir quand il se coucheroit.

Francine, quelquefois j'irois à ta requeste,
Denicher les ramiers grimant au plus haut feste
Du chesne le plus haut : au pié tu m'attendrois,
Et pour me recevoir tes bras tu me tendrois:
Quelquefois cependant que nos bestes paissantes
Brouteroyent par les chams les herbes verdissantes
A l'ombre retirez (l'ombre nous chercherions
Tout l'esté, tout l'hyver au soleil nous serions)
Nous redirions tous deux en gaye chansonnette
Nos heureuses amours sur ma doucette musette:
De ma musette moy j'atremperoy le son,
Toy tu accorderois ta voix à ma chanson.
Parfois tu chanterois, parfois comme enuieuse
Sur ma douce musette, en façon gracieuse
Entrerompant son chant de ma bouche l'otrois,
Et sur ma bouche au lieu ta bouche tu mettrois.
Vostre grace, ô bons Dieux, me soit tant favorable
Que ie puisse jouir d'un heur si desirable.

E C L O G V E S.

O que cecy nous peust vne fois auenir !
 Lors ie ne voudroy pas Roy des Rois deuenir
 Pour perdre ma fortune : encores que la gresle
 Me gatast blés & vins, encor que pelle-mesle
 Tout mon bestail mourust plus riche ie seroy
 (Ce me seroit aduis) que le plus riche Roy.

Mais cecy n'aduiendra non seulement en songe:
 Iamais ne soit qu'en toy toute fois ie ne songe,
 Tousiours deuant mes yeux ta face recourra,
 Tousiours dedans mon cœur peinte elle demourra.
 Et Francine, combien que loin tu sois absente,
 Plus tost soy-ie muet que nos amours ne chante:
 Vous rochers & vous bois, qui tousiours entendreꝝ
 Mes amours, avec moy mes amours apprendreꝝ.
 Soit qu'entre mes troupeaux à l'ombre ie me tienne,
 Soit que ie busche au bois, soit que cheꝝ moy ie vienne,
 Soit que ie voise aux champs, tout ce que ie feray,
 O Francine, par toy ie le commenceray.
 Ie diray nos amours, de toute ma poitrine,
 De tout mon cœur tout tien te soupirant, Francine.
 Les Faunes de ces monts, les Nymphes de ces bois
 (S'ils y sont) entendront mon amoureuse voix:
 Et si par ces rochers & ces forests espais
 Il ne se trouue plus de Dieux n'y de Deesses,
 A ce bois & ces monts si perdray-je ma voix
 Faisant brusler d'amour & les monts & les bois.
 Plus tost seront haïs les verdissans herbages
 Des simplettes brebis, & des bestes sauvages
 Les arbrusës forests : les poissons dans les eaux
 Cesseront de hanter, & dans l'air les oyseaux:
 Plus tost que de mon cœur l'amour que ie te porte,

Pour y loger vn autre, ô ma Francine, sorte.
 Vrayment tu ne dois point craindre que la langueur
 Où ton amour me tient, s'arrache de mon cœur:
 D'autant que du Printemps qui en May renouuelle,
 La joyeuse verdure plus que l'iuier est belle:
 D'autant que du beau jour la lumiere qui luit
 Est plus claire que n'est l'obscurté de la nuit:
 D'autant Francine aussi tu me sembles plus belle
 Et plus chere tu m'es que nulle autre pucelle:
 Ces monts m'en sont temoins, & ces antres cauez
 En plus de mille endroits de ces vers engravez:
 Les gardons des counils hanteront les tannieres,
 Et les counils au lieu des gardons les riuieres,
 Où se couche le jour le Soleil leuera,
 A l'heure que Toimet Francine quittera.
 Mais cependant qu'icy ie flatte ma pensee,
 Du Soleil abaissé la chaleur est passée,
 Et la fraicheur reuient : mais d'amour la chaleur
 Ne se peut rafraichir au profond de mon cœur.
 Le soleil desia bas estand l'ombre allongee,
 Et sa flambe s'en va dans l'Ocean plongee:
 Il est heure d'aller retrouver mon troupeau
 Pour garder que les loups n'endommagent leur peau.

I A N O T.

E C L O G V E VII.

P E R R O T.

B E L O T.

VNe vache auant-hier des autres écartee
 De fortune s'estoit dedans les bois ietee,
 C iij

E C L O G V E S.

Et deux heures auoit qu'à tous les pastoureux
 Que ie pouuoÿ trouuer qui ussent des toreaux,
 D'elle ie m'enqueroÿ, sans qu'aucune nouuelle,
 Ayant long temps couru, j'usse pu sçauoir d'elle:
 A la parfin tout las n'en pouuant presque plus
 Ie vins où deux pasteurs l'un contre l'autre esmus
 Se deffioÿent l'un l'autre à qui auroit la gloire
 De sçauoir micux chanter avecque la victoire:
 Ils estoÿent prests de dire, & n'auoÿent que besoin
 D'un tiers, qui d'en iuger voulust prendre le soin.
 Ces deux estoÿent Perrot & Belot, tous deux gardes
 De bestail, mais diuers: l'un des cheures gaillardes,
 L'autre auoit des brebis: chacun est bon joueur,
 Et bon chantré chacun, & chacun en la fleur
 De son âge: Belot sonne de la musette,
 Perrot sur le rebec jouë sa chançonnette:
 Ont mis gages en jeu: Perrot mit deux cheureaux,
 De la part de Belot furent mis deux agneaux.
 D'aussi loin que Perrot m'aperçout, il m'appelle:
 Toinet, vien-t'en icy, ie te diray nouuelle
 De ta vache égarée: elle est en ce troupeau
 Là bas dedans les prez, où coule ce ruisseau.
 Ne t'en tourmente plus: il n'y a point de perte:
 Mais si tu as loisir, vien dessus l'herbe verte
 T'asseoir avecque nous: tu te reposeras,
 Et de nostre diable le juge tu seras.
 Icy dessous ce pin le doux vent de Zephire
 Rafraichissant le chaud mollement sousspire:
 Icy par ces rameaux dessus nous estendus,
 De l'ardeur du soleil nous serons deffendus.
 Qu'usé-je fait alors? & si j'auois mes hayes

A redresser encor, & si j'auoy les clayes
 De mes parcs à laisser: mais ie voyoy l'ébat
 De Perrot & Belot qui estoient en debat.
 Je pense quelque peu que c'est que ie doy faire:
 A la fin pour leur jeu ie quitte mon affaire.
 Car j'estoy tout en eau d'auoir couru si loin,
 Et de me reposer j'auoy tout bon besoin.
 Donc entre eux ie m'arreste: à chanter ils se mirent,
 Et chantans tour à tour l'un l'autre ils se suivirent:
 Belot respondoit là, Perrot chantoit icy:
 Aux Muses il plaisoit qu'ils chantaissent ainsi.

P E R R O T.

Muses, mon cher soucy, faites que j'ose dire
 Vne chanson pareille à celles de Titire:
 Sinon comme, son chant approche de celuy
 D'Apollon, que le mien puisse approcher de luy.

B E L O T.

Phebus dieu pastoral, ce t'est chose facile
 De me faire pareil à Dafnis de Sicile:
 Si ie n'y puis venir, te vienne bien à gré
 Ma musette pendue à ton lorier sacré.

P E R R O T.

Sandrine m'aime bien: quand ie passe aupres d'elle,
 Tant loin qu'elle me voit, elle se fait plus belle.
 Combien m'a t elle dit de propos gracieux?
 Vents, porte-en vn mot aux oreilles des dieux.

B E L O T.

Liouette me hayt-elle? hier comme ie passe
 Deuant son huis, la belle (ô Dieu, de quelle grace!)
 Me jette vn beau bouquet: & moy de m'approcher:
 Ie me baïsse, & le pren, & le garde bien cher.

C iij

E C L O G V E S.

P E R R O T.

*Quand le ciel courroucé d'un horrible tonnerre,
Tempeste parmy l'air, sous luy tremble la terre,
Fait bondir les esclats, tout bruit d'ire irrité:
Telle sandrine m'est en son œil depité.*

B E L O T.

*Quand le joyeux printemps de diuerses fleurettes
Peint des prez verdissans les herbes nouuelletes,
Par tout sercine rit la gaye nouveauté,
De Liurette telle est la riante beauté.*

P E R R O T.

*Hé, les vignes en fleur craignent la gresle dure,
Les arbrisseaux fueillus de l'yuer la froidure,
Et la gueule des loups est la mort des moutons:
Mais le cruel amour est la mort des garçons.*

B E L O T.

*Les abeilles des fleurs, les fleurs de la rosée,
La rosée de l'ombre au printemps se recree:
Des tendres jouvenceaux tousiours les jeunes cœurs
Sont aisés de souffrir amoureuses langueurs. .*

P E R R O T.

*A ma gente Nymphete un Ecureuil ie donne:
Si j'aperçoy demain qu'il plaise à ma mignonne
Un autre j'ay tout prest, lequel apres demain
A ma mignonne encor ie donray de ma main,*

B E L O T.

*Un Sanfonet mignon dans une belle cage
L'autre jour luy donnay, qui outre son ramage
Suble mainte chanson: si elle l'aime bien,
Un autre j'ay tout prest qu'elle peut dire sien,*

P E R R O T.

Ma Sandrine m'appelle, & puis elle se cache,
 Et me jette vne pomme, & rit, & se detache,
 Et se decoiffe exprés, à fin que si ie veux
 Ie voye son beau sein & ses jaunes cheueux.

B E L O T.

Ma Linette m'attend au bord de la riuiera:
 Là elle me reçoit en si douce maniere
 M'acolant & baissant, que sur le bord de l'eau
 Moy-mesme ie m'oublie avecque mon troupeau.

P E R R O T.

L'air sera pluuiieux, & trouble l'eau courante,
 Le pré se fanira si ma Nymphé est absente:
 Mais si elle suruient, l'air s'aile esclaircissant,
 Et l'eau deuienne claire, & le pré fleurissant.

B E L O T.

Tout le bois verdira, l'eau sera claire & nette,
 Le pré sera fleury, s'ils sentent ma Nymphette:
 Mais si elle s'en part, les feuilles flettriront,
 L'onde se troublera, les fleurs se faniront.

P E R R O T.

Quiconque atteint d'amour heureusement soupire,
 Si par les antres creux quelquefois il vient lire
 Nos deux noms engrauez, ô qu'heureuse il dira
 Celle pour qui Perrot amoureux languira.

B E L O T.

Bergers, qui par ces lieux gardez vos brebiettes,
 Sur l'escorce des troncs lisant mes amourettes
 Benissez le berger, qui a prit tous ces bois
 De respondre le nom de Linette à sa voix.

P E R R O T.

Priape, si tu veux à ma flâme amoureuse,

E C L O G V E S.

*Sandrine adoucissant, mettre vne fin heureuse:
Si tu me peux guerir : jamais ton autelet,
Soit Hyuer, soit Esté, n'aura faute de lait.*

B E L O T.

*Nymphes des enuironz tousiours dans vos chapelles
Maints chapeaux tortisseZ de fleurettes nouvelles
Ie vous presenteray, si vous daigneZ tousiours,
Comme vous auez fait, me garder mes amours.*

P E R R O T.

*O Nymfe, si tu es plus fraîche que la rose,
Plus blanche que du lis la fleur de frais éclosé,
Plus belle qu'un beau pré : veilles te souuenir,
Si tu aimes Perrot, à ce soir de venir.*

B E L O T.

*O Nymfe, estime moy plus piquant que l'espine,
Beaucoup moins qu'un oignon, plus amer qu'aluïne,
Si ce jour ennuyeux ne m'est plus long qu'un an;
Ne fau donc de venir où ce soir ie t'atten.*

I A N O T.

*L'un apres l'autre ainsi ces deux Pasteurs chanterent,
Et leur chanter finy mon aduis demandèrent:
Alors comme voulant de tous deux l'amitié,
Entr'eux deux ie party l'honneur par la moitié.
Pasteurs viuez amis: que l'un à l'autre jure
Vne entiere amitié: changeZ vostre gajure.
Perrot, pren de Belot ces jumeaux agnelets,
Belot prendra de toy tes cheureaux jumelets:
De leur sang vous teindreZ l'autel des neuf pucelles,
Les Dames d'Elicon, les neuf sœurs immortelles,
Qui vous ont de leur gré tant de beaux vers donneZ,
A fin que de leur main vous soyeZ couronneZ.*

LE CYCLOPE
O V
POLYFÈME AMOVREUX.

ECLOGUE VIII.

A PIERRE LE IVME L.

EN vers enfilez autre que moy rechant
Du fier Cyclop la cruauté mechante,
Comme jadis sous l'Ethnien rocher
Il a soulé sa faim d'humaine chair:
Quand le fin Grec par le vin Maronée
Sa cruauté vengeur à guerdonnée,
Luy creuant l'œil: moy, IVME L. que Cypris
M'ornant de Myrte a pour son Poete pris,
Du doux Cyclop ie dy la douce flâme.
O le pouvoir de la puissante dame!
Quand ce selon que nul hoste estrange
Ne vit jamais sans dommage ou danger,
Cet inhumain, l'horreur des antres mesmes,
Ce mespriscur des demeures suprefmes
Et de leurs dieux, sent que c'est du brandon
Qu'allume en nous son enfant Cupidon.
La nonchalant de sa troupe escartee,
Il brusle tout du feu de Galatee,
Si que souuent son bestail sans berger,
S'en vient espars aux antres heberger.
Tandis il met toute sa diligence
A se parer: à toute heure il s'agence:

E C L O G V E S.

Or d'un râteau sa perruque pignant,
 Or d'une fau sa grand' barbe rognant,
 Dans la mer calme il se mire, & nettoye
 Son front crasseux, se polist, se cointoye:
 La soif de sang, l'inhumaine rigueur,
 Davant l'amour disloient de son cœur.
 Là les vaisseaux à feurté vont & viennent,
 Et sans danger à la rade se tiennent,
 Tandis qu'amour de son feu le fait sien,
 L'empêche tout, & ne le lasche à rien:
 Lors que son ame est du tout arrestee
 Pour amollir sa dure Galatee:
 Mais plus ardent il l'aime & la poursuit,
 Plus elle froide & le hayt & le fuit
 Par les forests : tandis il se lamente,
 Et de son dueil l'air & l'onde tourmente
 Creuant de voir son corruual Acis
 Dans le giron de sa mignonne assis,
 Et luy suer en sa poursuite vaine.
 Or vne fois pour alléger sa peine
 Il se vint s'oir sur le dos d'un rocher
 Faisant ses pieds à fleur de l'eau toucher:
 Et s'efforça, soufflant sa chalemie
 A cent tuyaux, de flechir son amie
 D'un chant d'amour, que l'eau mesme sentit,
 Chant que le mont alentour retentit.
 Maint Satyre au, mainte Nymfe ententive
 Sous les bosquets à ceste voix plaintive
 Tindrent leurs pas, quand Cyclops langoureux
 Emplit le Ciel de ce chant amoureux.
 O belle Nymfe, ô blanche Galatee,

O trop de moy par amour souhettee,
 Belle pourquoy me viens-tu reboutant
 De ton amour, moy, moy qui t'aime tant?
 Plus que les lis, ó Nymfe, tu es blanche,
 Ton teint plus frais que la pome plus franche,
 Plus delicate est ta douillette chair,
 Que le poussin frais esclos, à toucher:
 Plus esclattant luit ta beauté fleurie
 Qu'au beau Printemps la diverse prairie:
 Bien plus lascif est ton maintien folet
 Que le gay bond d'un aigneau tendrelet
 Et ton œil vif la belle estoille efface.
 Voire diray que ta grand' douceur passe
 Le raisin meur, si tu me veux aimer:
 Sinon sinon, plus fiere que la mer,
 La fiere mer, où tu fais ta demeure.
 Plus rude encor que la grappe non meure,
 Et plus cruelle en ta brute beauté
 Que des Lyons la fiere cruauté.
 Moins que ces rocs de mes larmes ployable,
 Plus que cet eau trompeuse & variable:
 Et ce qui plus me nuit que ton dedain,
 Deuant mes pas plus fuyarde qu'un Dain.
 Tu viens icy tandis que ie sommeille,
 Mais tu t'en cours si tost que ie m'éveille,
 Et tu me fuis comme fuit le ramier
 En l'air suiuy du Faucon passager:
 Bien qu'apres toy ma course ie n'auance,
 Comme l'oyseau sur le pigeon s'elance,
 Pour t'offenser, mais l'amour qui m'estraint
 A te suiuir forcené me contraint.

E C L O G V E S.

Premier premier de ton amour la braiſſe
Par l'œil au cœur me deſcendit, Mauuiſſe,
Quand vous alliez aux fraiſes dans les bois
(Et qu'à mon dam chetif ie vous guidous)
Ma mere & toy, toy meſchante, elle bonne,
Depuis ce temps le dur mal ne me donne
Vn ſeul repos, ne me laſche vn repas,
Et toutesfois tu ne t'en ſoucis pas.

Ah, ie cognoy, deſſe toute belle,
Ie cognoy bien pourquoy tu m'es rebelle:
Ce poil eſpais tout-rebours, cet œil rond
Que i'ay ſi large au milieu de mon front,
De mon grand corps ceſte geante maſſe,
Sont les horreurs qui m'oſtent de ta grace.
N'ay-ie qu'un œil ? le tout-voyant Soleil
Qui luit par tout, luit-il de plus d'un œil?
Et ſi ie porte eſpaiſſe cheuelure,
L'arbre eſt-il beau ſans eſpaiſſe fueillure?
Et ſi ie membru ie ſurmonte en grandeur
Mes compagnons, n'eſt-ce pas un grand heur?
Et pourquoy donc me ſuis-tu, dedaigneuſe?
Car ſi tu crains ma barbe trop hideuſe,
N'ay-ie du feu ? prens-en, bruſle la moy,
Ie le veu bien, pour t'oſter cet eſnoy:
Puis qu'en mon cœur de mon bon gré j'endure
Pour ton amour, vne ſi chaude arduſe:
Bruſle cet œil. ie ne veu t'empêcher,
Bien qu'il me ſoit ſur toutes choſes cher:
Mais plus que luy tu m'es encores chere.
Quoy ? eſt-il rien que ie ne tâche faire
Pour toy ſelonne ? & trop humble, combien

Que ie say tout, tout ne me sert de rien:
 Quand pour cela ta rigueur ne s'alente,
 Quand ta douceur pour cela ne s'augmente.
 Plus ie te suis en tout obeïssant,
 Plus ta fierté s'ostine orgueillissant.
 Mais si l'amour que constant ie te porte,
 Pour te flechir ne te semble assez forte,
 T'esmeue donc l'esperoir de tant de biens,
 Qui miens encor, si tu veux seront tiens.
 Mille troupeaux & de bestes à laine
 Et de grans beufs au mont & dans la plaine
 Paissent pour moy: & de cheures aussi
 Mille troupeaux pour moy broucent ici.
 Soir & matin tant de lait on m'en tire,
 Que, s'il me plaist, sans mentir j'ose dire
 En pouuoir faire vne mer ondoyer,
 Sous qui ces prez tu verras se noyer:
 Et s'on pouuoit dans la basse campagne
 Le pressürer tout en vne montagne,
 Le mont caillé qui s'en assembleroit,
 De sa hauteur ce mont egalleroit.
 Maint beau fruitier d'an en an me raporte
 Fruits sauoureux & de diuerse sorte:
 Iour n'est en l'an que ie n'aye à foyson
 Fruitages meurs, chacun en sa saison.
 Dans mes vergers si tu veux, pucellette,
 Tu en feras de ma main la cucillette,
 Si tu ne veux nostre terre blasmer
 Pres des grans biens qu'on reçoit en ta mer.
 Mais quel plaisir dessous la mer chenuë
 Pourroit-on prendre avec l'enjance muë?

ECLOGUES.

Ou, si tu fors de ton moite manoir,
Mille Cyclops icy tu pourras voir
Sous le doux son de ma flûte entonnee
A faire sauts passer vne journee,
Et parmy eux mille Nymphes aussi
Qui pour m'aimer prennent peine & souci:
Ingrattement mainte Nymfe pourchasse
Mon cœur, *hélas !* que ta fierté dechasse,
Cœur martyré par ton cruel dedain,
Mais desiré de mille autres en vain.

Que ne naquy-je, alheure que premiere
Sur moy luisit de ce jour la lumiere,
Comme vn daupin avec des ailerons?
Ainsi cueillant en tout temps les fleurons,
(Au doux Printemps des perces violettes,
Au chaud Esté des roses vermeillettes)
I'irois aux flots mon corps abandonnant
Te les donner : & là, te les donnant,
Baiser, sinon ta bouchette vermeille,
Au moins ta main à ces roses parcille:
Mauuaise, au moins ce doux attouchement
A mon grand feu donroit allegement:
Au feu d'amour, qui ded vs ma poitrine
Me cuit le cœur, & mes moelles mine
Dedans mes os : ô moelles, ô cœur,
Chetif apast de l'amoureuse ardeur!
Mais cet ardeur ne sera consumée
D'autre que toy, qui me l'as allumée:
Que toy qui peux d'un clin d'œil me guerir,
O ma deesse, ou me faire mourir.
Moy Polyfeme, qui ne crain ne redoute

Ce foudroierai

Ce foudroieur, que creint la terre toute,
 Qu'on dit brandir le tonnerre en ses mains,
 Tant redouté de ces chetifs humains.
 Te crein toy seule, à toy seule t'abaisse,
 Me tapissant, de mon cœur la hauteſſe:
 Moy qui tous dieux meſpriſe également,
 Ta deité t'adore ſeulement.
 Sor donc des eaux, & vien icy t'eſbatre,
 Laiſſe les flots contre leurs riués battre:
 Sor Nymphé, ſor, vien domter en tes bras
 Vn que les dieux, non, ne domteroyent pas.
 Vien Galatée, vien t'en: ſi bon te ſemble,
 Les pis laitieux nous étreindrons enſemble,
 Enſemble icy le lait nous caillerons:
 Nous d'un accord le beſtail menerons,
 Menans vnis vne ſi bonne vie,
 Que ces beaux dieux y porteront enuie.
 Mais, ô moy ſot, quand tout ce que ie dy
 Se perd en l'air par les vents aſſourdy.

Cyclops, Cyclops, mais où ſ'eſt égarée
 De ton bon ſens la conſtance aſſeurance?
 Pourquoi ſuis-tu l'ingrate qui te fuit,
 Fuyant ingrat vne autre qui te ſuit?
 " Celuy vrayment eſtre en malheur merite,
 " Qui de ſon gré ſon bonheur meſme euite.
 Laiſſe là là, ta beſongne repren:
 Recueillir fruit d'une mer n'entrepren.

Ainſi chantant ſa douleur a flatée
 L'vnœil Cyclops, lors que ſa Galatée
 Pouſſa le chef hors de l'onde, & foudain
 Se replongeant ſe cacha par dedain.

ECLOGUES.

Et, laissant là Polyfeme en sa rage,
Vers son Acis entre deux eaux renage,
Où le doux fruit à son mignon rendoit
Que l'autre en vain languissant attendoit.

P A N.

ECLOGUE IX.

D'VN vers Sicilien ma Muse par la France
Ne rougissant de faire aux champs sa demeure,
A bien daigné jouer, & par elle enhardy
Ces roseaux que j'entonne, à mon col ie pendy:
En ces roseaux Titire affoiblit son haleine
Pour le bel Alexis, & pour chanter Silene:
Silene il a chanté, Silene ie teray,
Mais la belle chanson de Pan ie chanteray.

Toy, soit que les estats du peuple tu ordonnes,
Les rangeant sous tes loix, soit que seul tu t'adonnes
Sous l'autre Aonien, vien voir bien auancé,
O CHARLES, à ton aueu l'ouurage commencé.
Muse, suy ton propos, de moy rien ie n'auance:
Sans ton aide ma voix n'auroit point de puissance.
Deesse aide moy donc, dicte moy, j'escriuray:
Ce que tu me diras aux autres ie diray.

Menalcas & Mycon pastoureux d'Arcadie
Virent Pan endormy: sur luy sa chalemie
A vn rameau pendoit: son chapeau de pin vert
En terre estoit coulé de son front decouvert:
De sa main sa massüe estoit cheute en la place

Où le Dieu s'estoit mis tout lassé de la chasse:
 A l'ombre d'un sapin le sommeil l'auoit pris.
 Là ces deux pastoureux endormy l'ont surpris,
 Et d'un accord tous deux le lier deliberent:
 Soudain de hars d'osier, qu'à propos ils trouuerent,
 Le viennent garroter: Drymon aux longs cheueux,
 La Najade Drymon se met d'avecques eux:
 Et comme il commençoit d'entrevoir la lumiere,
 Ses cornes & son front barbouille par derriere
 Des Meures qu'elle auoit. Luy d'eux se souriant,
 Pourquoi, ce leur dit-il, me veneZ-vous liant?
 Enfans, deslieZ moy: Pastoureux vous suffise
 D'auoir conduit à fin vostre fine surprise:
 Deffaites ces liens: Enfans, pour ma rançon
 Là chanson vous aureZ, c'est pour vous la chanson:
 Car i'ay pour ceste-cy sa recompense prestee.
 Ils desfont les liens: à chanter il s'appreste:
 Alors vous eussiez veu tout autour de ces lieux
 D'un branle sauteler Nymphes & Demy-dieux,
 Dryades & Satyrs dancer par les bocages,
 Les Najades des eaux pousser leurs beaux visages
 Hors des ondes, en rond se mener par la main,
 Et iusques au nombril decourir tout le sein.

Il chantoit de ce Tout les semences enclosés
 Dans le Chaos brouillé, source de toutes choses,
 Le feu, l'air, & la mer, & la terre, & comment
 Tout ce qui vit se fait de chacun element:
 Comme en bas s'assembla la plus pesante masse,
 Dessus qui s'estendant Neree prit sa place.
 Et comme peu à peu le monde se forma,
 Comme dedans le Ciel le Soleil s'alluma:

ECLOGUES.

Faisant tout esbaïr de sa belle lumiere
 La Terre, qui n'estoit de la voir coutumiere:
 Les fleuves & les monts & les champs découuers,
 Et les bois, & de tout les animaux diuers:
 Puis des hommes le genre, & leur âge doree
 Qui sauuage vagoit par les bois égarée,
 Viuant des glans cueilli: & comme des forests
 Ils quitterent les fruits pour les dons de Cerés.
 Il chanta des dragons les couples attelées
 Au char Athenien: puis les gens reculees
 Sous le soleil leuant que Bacchus surmonta,
 Et le present des vins qu'en Grece il apporta.
 Il ajouste Venus d'Adonis amoureuse,
 Comme son fils Amour la rendit langoureuse,
 Quand la venant baiser sa gorge il esleua
 D'un trait, dont le venin dans elle demeura.
 Le coup n'aparoist point: plus grande est la blessure
 Que la montre n'en est: petite est la pointure,
 Mais le venin coulant au profond de son cœur,
 Peu apres decouurit vne grande langueur.
 Adon a tout son cœur: de Paphé & d'Amathunte
 Et de Cnide & de Eryce elle ne fait plus comte.
 Elle quitte le ciel, le ciel plus ne luy plaist:
 Plus que le ciel Adon, son cher Adon luy est.
 Adon vange en Venus de sa merc l'outrage,
 Venus à son Adon donne tout son courage,
 Et le tient & le suit, & ne fait rien, sinon
 Que pour sembler plus belle au gré de son mignon.
 Ajant le jarret nu, la robe recoursee
 Sur les hanches, ainsi que Diane troussée,
 Elle accompagne Adon: atrauers les halliers,

Atravers les cailloux elle suit les limiers.
 Si quelque Nymphé icy sent la peinture amere
 Qu'Amour fait de ses traits, qu'elle voye sa mere,
 Sa mere qui son cœur n'en a peu garentir:
 Quel autre se pourroit sauver de la sentir?
 Monts & bois elle brosse : ah, que la ronce dure
 Ne teigne de son sang la douillette charnure!
 Ah, que les durs cailloux, s'elle haste ses pas,
 Les plantes ne meurdriſſe à ses pieds delicats!
 Assise quelquefois sous quelque frais ombrage,
 Creintive preuoyant son ja prochain domage,
 Elle aduertit Adon, si pour l'en aduertir
 Son malheur trop voisin elle eust peu diuertir.

Aux Sangliers, aux Lyons ny aux Ours ne t'adresse:
 Encontre les hardus que vaut la hardiesse?
 Celles bestes poursuy qui ne se deffendront,
 Et n'aborde jamais celles qui t'attendront.
 De ton âge la fleur, & de ta belle face
 Le teint frais & poly, & toute celle grace
 Que tu as, qui a pu ta Venus émouuoir,
 Sur les cœurs des Sangliers n'auroit point de pouuoir.

Adon ne laisse pas de croire son courage,
 Et de l'épieu tousiours la beste plus sauuage
 Il attend, tant qu'un jour un Sanglier luy cacha
 Ses deffenses en l'egne, & nauré le coucha,
 Nauré las, à la mort ! Voicy Venus atteinte
 D'une gricue douleur, qui fait sa triste plainte:
 Les bois & les rochers de son dueil douloureux,
 Respondent tristement à ses cris langoureux.

Demeure Adon, demeure, à fin que ie t'acole
 Ceste derniere fois, & que ie me console

E C L O G V E S.

De ce dernier baiſer : repren cœur mon Adon:
 Que ie reçoine au moins de toy ce dernier don:
 Baiſe moy cependant que ton baiſer a vie,
 Ains que l'ame te ſoit entierement rauie:
 De ta bouche en ma bouche avecque ton doux vent
 Dans mon cœur ie ſeray ton ame receuant.
 Ton ame dans mon cœur pour confort de ma peine
 Coulera doucement avecque ton aleine:
 Par ce baiſer aimé l'amour ie humeray
 Qu'à iamais dans mon cœur pour toy ie garderay,
 Pour toy, car tu me fus : tu t'en fus ſous l'empire
 De ce Roy ſans pitié, Roy de chagrin & d'ire:
 Tu meurs, tu fus, ie vy, & pource que ie ſuis
 Exempte de mourir, te ſuiuie ie ne puis.

Venus de ſes doux yeux autant de pleurs larmoye
 Qu'Adon perd de ſon ſang, qui de ſa playe ondoie,
 Et tout degoutte en terre, où du ſang & des pleurs
 A coup (miracle grand!) naiſſent de belles fleurs.
 Lis de blanche couleur & blanches violettes
 S'engendrerent en bas des claires larmelettes:
 Du ſang vermeil coulant tous fleurons vermeillers
 Roſes teintes de rouge, & de rouges œillets.

Il chante apres l'Amour d'Alphé & d'Arethuſe:
 Le fleuve la pourſuit, la Nymphe le reſuſe,
 Et pres Piſe ſe jette aux vagues de la mer
 Et nage en Ortygie : Alphé bruſſe d'aimer,
 Si bien que traucrſant l'eau des vagues ſalées
 Apres elle il conduit ſes ondes aualees
 Au profond Ocean : & luy porte en tout temps,
 En tout temps ſon eau douce, & des fleurs au Printemps
 Pour dons de ſon amour: ſans qu'il meſle ſon onde

Avec l'onde marine où elle est plus profonde.

O qu'Amour est peruers & faux petit garçon,

Qui les fleuves apprend à faire le plonjon!

Il chante apres, comment de l'amoureuse rage
Pygmalion fut point, espris du propre ouvrage
Que ses mains auoyent fait : mourant il languissoit
Pour ne pouuoir jouir dont plus il jouissoit.

Venus en ut pitié : vn jour il s'émerueille
De son yuoire blanc qui prend couleur vermeille,
Et de ses bras qu'il sent mollement enfoncer
Sur l'yuoire ateddy le voulant embrasser:
Son image prend vie : adonques il approche
D'un baiser plus heureux la bouche sur la bouche:
La pucelle en rougit : & de ses yeux poureux
Aussi tost que le jour connut son amoureux.

Diray-ie comme il dit l'outrecuidé Satyre,
Qui osa follement de sa flûte la lyre
D'Apollon assaillir? qui ecorché n'auoit
Par tout son corps sanglant qu'une playe qu'on voit?
Le fleuve de son sang, dont les ondes plaintiues
Portent encor son nom, qui dans leurs tristes riués
Sourdans deffous le pié du miserable Pin
Par les champs Asiens bruyent sa triste fin?

Diray-je comme il dit de Midas les oreilles
Qu'Apollon luy fit d'asne, & les grandes merueilles
De tout ce qu'il touchoit qu'il faisoit or soudain,
Et pour estre soul d'or sa malheureuse fain?

Après il racontoit le banquet de Tantale
Qu'il fit de son fils propre, & Cerés qui auale
L'épaule de l'enfant : puis l'yuoire il chanta
Qu'au lieu de son épaule à Pelops on anta.

ECLOGVES.

Puis il chante Amphion, qui au son de sa Lyre
 Bastit les murs de Thebe : apres il vient redire
 Les noſſes d'Armonie & de Cadme, tous deux
 Qui mueꝝ en ſerpents ſe trainerent hideux :
 Le Dieu chanta cecy, tout cecy de quoy l'âge
 Aboliſt la memoire : Il chanta : le bocage
 Retentit ſa chanſon juſqu'à tant que la nuit
 Aux Cieux, qu'il retenoit, les eſtoilles conduit.

LES BERGERS.

ECLOGVE X.

CLAYDIN. IANET.

SUT, ſut, alleꝝ camuſes brebiettes,
 Puis que de paître ore ſoules vous eſtes :
 Alleꝝ au frais ſons les fueillus ormeaux,
 Au bord herbu de ces bruyantes eaux :
 Puis que du jour la hauteur plus brulante
 Darde du Ciel ſon ardeur violante,
 Aux champs grilleꝝ : or que par les buiſſons
 Les greꝝillons reueillent leurs chanſons.
 Sous ces ormeaux allons mes brebiettes :
 Là vous orreꝝ mes gayer chanſonnettes
 Avec les eaux bruire ſi doucement
 De mes amours, que d'ebaiſſement
 Vous en perdreꝝ de paſturer l'enuie :
 En allant donc ceſte pree florie
 Paiſſeꝝ troupeau : Toy Lounet cependant
 Tien l'œil au guet vers ce tertre pendant.

Là deuant hier vn loup bauant de rage
 Vint se ruer, tâchant faire dommage
 Sur le bestail que Robin y menoit:
 Vne brebi dans sa gueulle il tenoit
 Et l'emportoit: quand le berger l'auise
 Hasté son chien, luy fait lascher sa prise:
 Guette Louuét, si bien que pas à pas
 Le loup tresné ne nous dommage pas.

Mais qu'est ce là que ie voy sous vn orme?
 Ie ne puis bien juger d'icy sa forme,
 Si c'est vn homme à le voir, ou si c'est
 Quelque fouchon tiré de la forest.
 Or maintenant ie voy que c'est vn homme,
 Ie le sçay bien, & Ianet il se nomme:
 Car tout aupres son remachant troupeau
 Ie reconois à voir sa noire peau.
 C'est ce Ianet, qui dans nostre contree
 Seul a si bien sa musette accoustree,
 Que seul de tous (tant-il sçait bien chanter)
 Peut à bon droit mon pareil se vanter.

Or sommes-nous arriuez à l'ombrage:
 Bestail par trop ne te fie au riuage.
 Ne voy-tu pas le belier de Ianet,
 Qui tout honteux aupres de ce genet
 De l'autre part sa peau sèche au soulage?
 " Bienheureux est qui de l'autrui dommage
 " Sage se fait. Donc brebis serre vous
 Que ne soyéz la pasture des loups.

Ianet, tu dors de bout, & te refuseille.
 Qu'est-ce Ianet, qui si fort t'assommeille?
 Quoy? passes-tu paresseux à séjour

ECLOGUES.

De mesme train & la nuit & le jour?
 Comment ? j'ay veu qu'entre la bergerie
 Il n'y auoit (ie dy sans raillerie)
 Que pour Ianet à garder & veiller:
 Et maintenant qui te fait sommeiller?

IANET.

Claudin berger, apres la minuit coye
 Dedans ma borde en repos ie dormoye,
 Quand mes mastins m'esueillans tout à coup
 Pres de mon parc aboyerent au loup:
 Leué soudain, au toup, au loup, ie crie
 Jusques au jour : depuis ma bergerie
 Je recontay piece à piece, & depuis
 Je n'ay bougé de la place où ie suis,
 Où le sommeil m'a tins jusqu'à ceste heure.

CLAUDIN.

Je n'en veu pas vne excuse meilleure,
 Mais doux Ianet, à ton col, cependant
 Que te seruoit ton flageolet pendant
 De la jarniere (il m'en souuient) qu'Annette
 T'y mit antan pour vne chansonnette
 Que tu luy fis? n'es-tu plus amoureux?

IANET.

Si suis vrayment, & ni'en estime heureux:
 Et toy compain, n'aimes-tu pas encore?

CLAUDIN.

Si fay si fay : mais Ianet ven-tu qu'ore
 Nous recordions quelque belle chanson
 De nos amours? moy j'accordray au son
 De ton flageol : toy à ma chalemie
 Chacun de nous chantant de son amie,

D'Anne & Lucette: & bien, le veux-tu pas?

I A N E T.

Je ne voudroy refuser tels ébas:
 Tu sçais trop bien qu'à peine ie refuse
 Qui que ce soit des chansons de ma Muse:
 Mais toute nuit au loup j'ay tant hué
 Au loup, au loup que j'en suis enroué.
 Donc si tu veux d'excuser me promettre
 Ma rude voix, ie ven bien me soubmettre
 A ton vouloir.

C L A V D I N.

Ouy da, c'est raison:
 Tu tiens compain à bien peu d'achoisson:
 Car de l'honneur nous ne voulons debatre,
 Tant seulement nous voulons nous ébattre.
 Iuge ny gage entre nous ne sera,
 Pour le guerdon de qui mieux chantera.
 Or si lanct tu me dus de ta belle
 Tout maintenant quelque chanson nouvelle,
 Ie te donray ce flageol marqueté
 D'ivoire blanc, qu'auant-hier j'achetay
 Au bord de Sene: Vn pescheur du vilage
 Me le vendit, & disoit qu'au peschage
 Comme ses rets hors de Sene il leuoit,
 Par les poissons fretiller il le voit.
 Comme ie croy, quelque mignon de ville
 Le maniant d'une main mal habille
 Iouant sur l'eau l'y perdit: de ma main
 Ce flageolet, que l'autre pleint en vain
 Ie te donray, si quelque chanson gaye
 Tu veux chanter.

ECLOGUES.

I A N E T.

Plus Claudin ne s'esmaye,
 Je suis tout prest : & si tu veux aussi
 Dire avec moy ton amoureux soucy,
 Je te donray ceste belle houlette.
 Ne vois-tu pas au manche la poulette
 Qui de son bec semble en bas picoter,
 Et le regnard qui semble la guetter?
 Ce beau baston tu auras : mais commence
 Je te suivray : pour plus grande plaisir
 L'un apres l'autre escoutons nostre amour.
 La Muse plaist qui se suit tour à tour.

C L A V D I N.

Ventelet, qui du bocage
 Viens de tes ailettes
 Douces & molletes
 Rafraischir ce verd riuage,
 Trauerse dans le village:
 Porte à ma gente Lucette
 Ceste chansonnette.

I A N E T.

Eau, qui d'un souef murmure
 Coules claire & belle,
 Ma chanson nouvelle
 Reçois dans ton onde pure,
 Et par le bord qui l'emmure
 Bruy-la d'Annette à l'oreille
 L'outrant de merueille.

C L A V D I N.

Quand le tiedelet Zefire
 Le printemps amene,

La mer & la plaine
Et l'air autour semblent rire,
Les fleurs par tout on voit luire:
Telle saison met Lucette
Ou qu'elle se mette.

I A N E T.

Quand la Bize violente
Soufle la froidure,
La morte verdure
Sa beauté morne aualante
Tapist piteuse dolente:
Telle saison ma maistresse
Me laissant me laisse.

C L A V D I N.

Vne genisse amoureuse
D'un torel éprise,
L'amour qui l'attise
Suit par les bois langoureuse,
Sans luy mugit douloureuse:
Si Lucette m'est rauie
Pareille est sa vie.

I A N E T.

Vne genisse amoureuse
Du torcau compagne
Iouë en la compagne,
Ne suit les bois langoureuse,
Ne mugist point douloureuse:
S'Annerte ne m'est rauie,
Pareille est sa vie.

C L A V D I N.

Ma gême brune Lucette,

ECLOGVES.

Plus que miel sucree,
Et plus que la pree
Belle flairante doucette:
Vien de ton Claudin garcette,
Vien, si tu as cure aucune,
(Tu sçais) sous la brune.

I A N E T.

Ma belle blanche Annelette,
Dont le teint egale,
Ou plus tost rend pale
La rose plus vermicillette:
Vien, s'a ton Ianet garcette
Jamais tu voulus complaire:
Vien, tu sçais quoy, faire.

C L A V D I N.

O Deesse Cytheree
Si l'heure promise
En oubly n'est mise
Par ma Luce desirce:
O dame en Paphie adoree,
Ie te fay vœu de deux belles
Blanches tourterelles.

I A N E T.

O Cupidon, si à l'heure
Entre elle & moy ditte,
Anne ma petite
Me tient sa promesse seurce:
D'un vœu certain ie t'asssure,
D'un pair de Paisses lascives
Que ie garde viues.

CLAVDIN.

C'est grand plaisir tandis que l'esté dure
 De s'ombroyer, & durant la froidure
 Se soleiller : mais vn plus grand plaisir
 Qu'ouïr ton chant, ie ne sçauois choisir.
 Le sucre est doux, l'ouurage de l'abeille
 Est doux aussi : mais douce est à merueille
 Ta douce voix. Tien, demeurons amis,
 Voila Ianet, le flageolet promis.

IANET.

C'est grand soulas, par la chaleur plus vaine
 Sa soif esteindre à la fraîche fontaine:
 L'yuer, de vin : mais vn plus grand soulas
 Que d'esouter ton chant, ie ne sçay pas.
 Douce est de May la manne douceureuse
 Qui chet du ciel, mais ta voix sauoureuse
 Me sent plus dous : Ta houlette voicy,
 Garde la bien, & nostre amour aussi.

LE DEVIS.

E C L O G V E XI.

TOINET. PERROT.

TOINET.

MAis est il vray, Perrot, que durant ce rauage
 Qui l'autre jour noyoit tout nostre pasturage,
 Des playes qui du ciel si grosses deualoient
 Qu'on eust pensé qu'aux cieux les terres se mesloyent:
 Est-il vray que Belin & Guillemot chanterent
 Deuant toy leurs chansons, & quand ils demanderent
 Ce que tu en pensois, que tu les couronnas,

ECLOGUES.

Et qu'à chacun des deux son present tu donnas?

PERROT.

Il est ainsi, Toinet : & qu'usions-nous pu faire
 Par les chams en vn temps au labeur si contraire?
 Sur le sueil de mon huis ie regardoy pleuvoir,
 Quand jettant l'œil dehors ie commence à les voir
 Mouilleꝝ jusqu'à la peau : La pluie estoit passée
 Atravers leurs habits, leur chemise percee:
 Belin vint nu d'un pié, car son gauche soulier
 Luy estoit demouré dans le prochain boubier:
 A Guillemot du vent la sifflante tempeste
 Luy auoit emporté le chapeau de la teste.
 Les voyant en tel point, ie les priay tous deux
 De s'en venir passer cheꝝ moy ce temps hideux.
 Ils me prindrent au mot : & dans ma maisonnette
 Entrerent quand & moy. Incontinent Pernette
 Leur allume vn beau feu d'un fagot tout entier,
 Maint esclat par dessus rangeant dans le foier.
 Ils sechoyent leurs habits : tandis des seruiettes
 Sur la table elle met, & tire des noisettes
 Qu'elle auoit dans son coffre, & des noix & des fruits,
 Des guignes, des pruneaux, des raisins crus & cuits,
 Et les vouloit seruir : quand ie la vin reprendre
 De ce qu'elle alloit faire. Il te faut tout apprendre,
 (Di-je) qui te verroit ces fatras apprestier
 Diroit que tu aurois des enfans à traicter.
 Laisse-moy tout cecy : de ces armoires tire
 Ce bon languier fumé : puis qu'il te faut tout dire,
 Auein-nous ce jambon : & tire-nous du vin
 Vieil & nouueau, pour voir lequel est plus diuin:
 Voila ce qu'il nous faut : le sale nous fait boire,

Et boir

Et boire le bon vin reueille la memoire
 De mille mots joyeux : le vin nous fait sauter,
 Resiouist nos esprits, nous émeut à chanter.
 Ainsi ie luy disois : & comme ie commande,
 Tout soudain sur la table elle sert la viande,
 Et nous verse du vin : pour boire & pour manger
 Les deux pasteurs ie fy à la table ranger
 Apres s'estre secheꝝ : & quand à suffisance
 Nous nous fusines repeus en toute éjouissance,
 Apres maint bon propos des deux parts auancé,
 Sans qu'on retint en rien ce qu'on auoit pensé:
 Car lors à qui mieux mieux sans les tenir secretes,
 Vn chacun racontoit ses gayer amourettes:
 Nous nous disions heureux d'estre en cet âge néꝝ,
 Où tant de Pastoureux aux Muses adonneꝝ
 Font retentir les bois, si bien qu'on pourroit dire
 Estre resusciteꝝ Coridon & Titire:
 Et nous dismes de toy qu'entre nos pastoureux
 Tu fais le mieux de tous sonner les chalumeaux.

Après tous ces propos j'apporte vne Musette
 Que Rasi Lyonnois à Marot auoit faite,
 Auecques vn Rebec d'Ebenne marquéé,
 Et d'yuoire parmy l'Ebenne entrejetté:
 Et les leur presentant, Pren ceste Cornemuse,
 (Di-je à Belin) & toy Guillemot ne refuse
 De ma main ce Rebec : tenez-les & chanteꝝ,
 Et de vostre chanson vostre hôte contentéꝝ:
 Ce seul payement ie veux : encor ie vous les donne
 Quand vous aurez chanté : donc enfans qu'on les sonne
 Chantans l'un apres l'autre. Ils les prennent gayment,
 Et ces vers pastoraux me chantent en payement.

ECLOGVES.

Mais dauant que chanter au doit mouillé ils tirent
 Qui dira le premier, puis leurs chansons ils dirent:
 Le fort chet far Belin, & le premier il dit,
 Guillemot en son rang apres luy respondit.

BELIN.

Nymphes, que j'aime tant, donnez moy telle grace
 Que qui m'orra chanter, die que vostre terre
 Est heureuse d'ouïr les vers que ie compassé.

GVILLEMOT.

Pasteurs de ces pastus, couronnez de lierre
 Vostre Poëte qui croist, à fin que Marmot creue
 De despit du chapeau qui ja ses temples serre.

BELIN.

Cerés, si de nos blés grande planté se leue,
 Nous te ferons de marbre, & d'espis couronnee,
 Par deffous ton surcot tu monstres la greue.

GVILLEMOT.

Bacchus, si tu nous veux donner bonne vinee,
 Nous qui antan de marbre auons fait ton image,
 Nous te la referons toute d'or cette annee.

BELIN.

I'ay pour tout mon yuer chez moy force chauffage,
 Et quoy qu'il face froid ie n'en ay non plus cure
 Qu'un edenté du pain, quand il a du potage.

GVILLEMOT.

I'ay vne belle caue, où tant que l'esté dure
 Mon bestail ie retire: & bien que tout se sente
 Du chaud qui grille tout, rien du chaud ie n'endure.

BELIN.

Qui croira que Palés vn chapeau me presente,
 Vn chapeau de lorier qu'elle-mesme m'apreste

Pour le plaisir qu'elle a d'ouïr ce que ie chante.

G V I L L E M O T.

Quoy, si Pan le cornu luy-mesme tend la teste
Parmy les bois ombreux, oyant ma Cornemuse,
S'il saute & dance & fuit & recourt & s'arreste?

B E L I N.

H E N R Y lit mes chansons, ne dedaigne ma muse
Bien qu'elle soit champestre: ô ma Muse champestre,
S'il t'aime, à ton H E N R Y tes beaux dons ne refuse,

G V I L L E M O T.

Titire fit jadis aux grandes cours paroistre
Ses rustiques chansons: par les herbeuses plaines
Le bel Adon jadis les brebis mena paistre.

B E L I N.

A celui de doux lait bouillonnent les fontaines,
Qui t'aimera, T I B A V T: à celui de doux bame,
Et de sucre & de miel toutes choses soyent pleines,

G V I L L E M O T.

Face cas de Bauin, que les poix il entame,
Qu'il bride les oysons, que les pores il atelle,
Qui ne te hayt, Marmot, & qui tes vers ne blame.

B E L I N.

Colin, enuoye moy Charlotte ta rebelle:
Plus qu'autre elle me plaist: car, quoy que ie luy face,
Elle me rit tousiours, & son mignon m'appelle.

G V I L L E M O T.

Ie l'aime bien aussi: car d'une bonne grace
Vn long adieu adieu la belle me vint dire,
De pleurs pour mon depart mouillant sa belle face,

B E L I N.

O si ie pussé voir, comme ie le desire,

ECLOGUES.

Ces ruisseaux ondoyer de miel & de laitage,
 Quel séjour plus heureux pourroit-on bien eslire?

GVILLEMOT.

O si les cornes d'or, de faye le pelage
 Tu auois, beau bestail: quel autre berger meine
 Autre bestail qui eust sur nous quelque auantage?

BELIN.

Di moy, quel animal est d'ame tant humaine
 Qu'aux rayons de la Lune à genouil il se baïsse,
 Et pour se nettoier deuale à la fontaine?

GVILLEMOT.

Di moy, quel est l'oiseau qui luy-mesme se dresse
 Son feu pour se brusler, estant seul sans femelle,
 A fin que puis apres de sa cendre il renaisse?

BELIN.

O flumes & pastis, si quelque chanson belle
 Belin vous dit jamais, que vous ayez chérie,
 Fournissez son troupeau de verdure nouvelle:
 Pour Guillemot autant faites-en je vous prie.

GVILLEMOT.

O fontaines, & prez, si Guillemot surpasse
 A gringoter sa voix, le rosignol ramage,
 Engraissez son bestail: & si Belin y passe,
 Faites à son bestail tout le mesme auantage.

PERROT.

L'un apres l'autre ainsi les deux pasteurs chanterent,
 Et partans de chez moy mes presens emportèrent
 Couronné de ma main: & pour telles chansons,
 Non Toinet, je n'ay point de regret à mes dons.
 Di moy, qu'en penses-tu? TOI. Toutes me deux oreilles
 Me bourdonnent encor de si douces merueilles,

*Qui m'ont ravi l'esprit. l'en suis tout éjoui:
Les chams depuis Alcon, rien de tel n'ont ouï.*

PERROT.

*O que si tu voulois celle chanson redire
Que tu dis à Tenor ? Ny Alcon ny Titire
Ne te gagneroient pas, s'il est vray ce qu'on dit.
De l'ouïr de ta bouche auray-je le credit?*

TOINET.

*Pasteur, vn autre fois nous aurons plus d'espace:
Tu vois bien au Soleil comme le jour se passe.*

PERROT.

Demain donc : car ie l'ay ouï fort estimer.

TOINET.

Qui fait le mieux qu'il peut, il n'est point à blasmer.

LE PASTOVREAV

DE THEOCRITE.

ECLOGVE XII.

IE cuidoy prendre vn baiser des plus doux
De mon Alis, mais pleine de courroux
Me dedaignant, puis se prenant à rire
De ma façon, ces brocards me vint dire:

*Fuy-t'en de moy : quite fait (toy vacher)
Si hardiment à ma bouche toucher?*

*Va, malotru : de baiser à la guise
Des villageois ie ne suis point aprise:
Les villageois ne sont mes compagnons,
l'aime sans plus des villes les mignons.
O le teint frais ? ô la barbe douillette?*

E in

ECLOGUES.

O belle teste? ô perruque blondette?
 Quel beau regard? quel maintien de paysant?
 Que ton parler est mignard & plaisant?
 Va-t'en vilain, fi de tes leures pales:
 Fy que tes mains sont crasseuses & sales:
 Fy que tu pus: fuy-t'en viste de moy:
 Le cœur me faut d'estre si pres de toy:
 Non pas de fait de tes leures ne touche
 Non en songeant ma vermeillette bouche:
 Fuy-t'en vilain, tu m'empuneras:
 Je m'en iray, ou bien tu t'en iras.

Ayant parlé d'une colere telle
 Vne & deux fois crachota dauant elle:
 Et sans cligner à me reuoir se met
 Depuis les piés iusqu'au haut du sommet:
 Et mignardant à merucilles sa face,
 Et se raillant d'une riante grace,
 Tout bas tout bas des leures marmotoit,
 Et d'yeux lascifs dru dru me guignotoit.
 Tandis le sang bouillonoit dans mes veines
 Qui me batoyent de despit toutes pleines,
 Et ie rougi de grand rage & douleur,
 Comme au soleil la rose prend couleur.

Alis s'en va m'ayant fait cet outrage,
 Et sous le cœur j'en emporte la rage
 De ce qu'ainsin la mechante m'auoit
 Pris à dedain, & contre mon banoit.

Dites moy vray, bergers, sans moquerie,
 Si ma beauté ne s'est point defleurie?
 Mais quelque dieu tout a coup m'auroit point
 Me faisant autre, enledi en ce point?

Car parauant vne beauté plaisante
 Par tout sur moy se voyou florissante,
 Comme vn lierre alentour de son tronc.
 Par mon menton poignoit la barbe adonc:
 Et ma perruque en ma teste veluë
 Comme persil se frisôit crepeluë.
 Vn front poly sur mes yeux blanchissoit,
 Vn sourcil double au deffous noircissoit:
 Deux yeux plus bas d'une verdeur bien claire
 Verdoyoyent mieux qu'un verre de fougere.
 La bouche aussi bien plus douce j'auois
 Que lait caillé, d'où couloit vne voix
 Plus douce encor que le miel de la cire,
 Quelque instrument que ie voulusse eslire,
 Ou qu'il me pleust la vielle sonner,
 Ou le Rebec, ou me pleust d'entonner
 Dans le stageol, la flûte ou la musette
 En plaisant ton ma gaye chansonnette.
 Pour beau ie suis des filles estimé
 Par tout le bourg, d'elles ie suis aimé,
 D'elles baisé par folastre maniere
 Presque à l'enuy: mais ceste villotiere
 Ne m'a baisé, ains s'est mise à fuir
 En passant outre, & n'a daigné m'ouïr,
 Pource que suis vn vacher (ce dit-elle)
 Ne sçachant pas qu'Apollon, la rebelle,
 Tout dieu qu'il est entre les pastoureaux
 Paißt sur Amphrys d'Admete les toreaux:
 Elle ne sçait que Venus la doree
 Fut d'un pasteur en Ide enamouree,
 Qui son Adon encor viuant guetta

ECLOGUES.

Sous les buissons, & mort le regretta
 Sous les buissons. Qui fut Endymion
 Sinon pasteur? Si chaude affection
 Diane prit, que d'Olympe en Latmie
 Elle voloit en sa bouche endormie
 D'un baiser doux de saigrir son ennuy,
 Par les bosquets sommeillant avec luy.
 Ton doux bouvier, Cybele, aussi tu pleures.
 Laisces-tu pas tes celestes demeures,
 Grand Iupiter, pour ton jeune vacher,
 Forcé pour luy sous l'Aigle te cacher?
 Mais Alis seule, & plus que toy rebelle,
 Et plus encor que ta mere Cybele,
 Plus que Diane, & plus que toy, Cypris,
 Tient d'un pasteur le baiser en mespris.
 Puis qu'ainsin est, que plus ton flâbeau n'arde,
 Meure ton Ceste, & sa force flatarde:
 De ton enfant les cordes & les arcs
 Soyent depecez, & sa trouffe & ses dards.
 Belle Cypris, sans amy le jour veille
 Et sans amy toute la nuit sommeille.

LES PASTOUREAUX.

ECLOGVE XIII.

IAQVIN. TOINET.

SUR les riuës du Clain, deux pasteurs, qui bruslerent
 De l'amour de deux sœurs, vn jour se rencontrerent:
 Chacun aimoit la sienne, & bien diuersément
 Chacun en est traité: l'un n'auoit que tourment

sans pouuoir échauffer le cœur de sa cruelle:
 L'autre tenoit la sienne en flâme mutuelle
 Receuant tout plaisir. Iaquin & Marion
 Connoyent dedans leurs cœurs pareille affection.
 Mais le pauvre Toinet pour sa fiere Francine
 D'amour cruel brusloit dans sa folle poitrine,
 Brusloit d'amour cruel, mais Amour n'allumoit
 Vne seule bluette en celle qu'il aimoit.
 Presques au desespoir ou du long des riuages
 Ou dans les antres creux ou par les bois saumages
 Toinet alloit tout seul: & là se degorgeoit
 De l'Amour qui selon ses entrailles rongeoit:
 S'en allant seul ainsi d'une rencontre heureuse
 Il trouue vn compaignon à sa flâme amoureux:
 Et s'ayant decelé l'un l'autre leur amour,
 Sur les riués du Clain ils s'asirent vn jour
 A l'ombre d'un Peuplier: & sonnans leurs Musettes
 Là Iaquin & Toinet dirent ces chansonnettes,
 Chacun de son amour decourant le souci:
 Et commençant premier Iaquin chanta ceci.

I A Q U I N.

Marion, ma douceur, plus fraîche que la rose,
 Plus blanche que du lis la fleur de frais éclosé,
 Plus douce que le miel, pourroy-ie plus tenir
 De nos gentils esbats le plaisant souuenir?
 Ny les baisers lascifs des Tourtes fretillardes
 N'aprochent des baisers de nos bouches mignardes:
 Ny du lierre amy les fors embrassements
 N'egallent de nos bras les doux enlassements.
 Je n'aime sans party: si j'aime bien ma belle,
 Ma belle m'aime bien, & ne m'est point rebelle:

ECLOGVES.

Nymphes, vous le sçauẽz: qui doit le sçauoir mieũ?
 Car vous aimeẽz tousiours les plus sauuages lieux:
 Et vous l'aueẽz pu voir par les lieux plus sauuages
 Seulette me chercher: vous les obscurs ombrages
 Des bois les plus tofuz: vous antres les plus creux
 Vous sçauẽz bien aussi nos plaisirs amoureux.
 Combien de fois lassé du jeu des amourettes
 M'at elle en son giron plein de fraiches fleurettes
 Fait reposer la teste, & pauvre pastoureau,
 A la mercy des Loups j'oublíoy mon troupeau!
 O là combien de fois me prenant par l'oreille
 Elle m'a rebaisé de sa bouche vermeille!
 O là combien de fois, jurant les aimer mieũ
 Qu'elle n'aimoit les siens, elle a sucé mes yeux!
 Ainsi jadis Venus d'amour humaine esprise
 En son diuin giron mignardoit son Anchise:
 Anchise ta Venus te face bienheureux,
 Iaquin de Marion veut mourir amoureux.
 Iaquin finit ainfin, & se leuant de terre
 Tout gaillard fit vn saut: Toinet, qu'vn grand dueil sent
 Apres trois chauds souspirs que son cœur sanglota,
 Sa musette embouchant cette plainte chanta.

TOINET.

Francine sans pitié, plus que la mer cruelle,
 Plus qu'vne jeune poutre & farouche & rebelle,
 Plus dure qu'vne roche: Amour incessamment
 Croistra-il ta rigueur avecque mon tourment?
 L'autre jour dans vn bois comme tout triste j'erre,
 Vn grand chesne ie vy embrasé de Lierre,
 Et deux Tourtes dedans se baisér à l'enuy:
 Ven le dueil que j'en eu comme est-ce que ie vy?

Las ! j'aime sans party : las ! j'aime vne cruelle,
 Ma cruelle me hait, & m'est toujours rebelle:
 Nymphes, vous le sçauẽz : qui doit le sçauoir mieux?
 Car vous aimeẽz toujours les plus sauvages lieux,
 Et vous m'aueẽz pu voir par les lieux plus sauvages
 Seul m'en aller plaignant : vous les obscurs ombrages
 Des bois les plus trespẽz : vous antres les plus creux
 Vous sçauẽz bien aussi mon tourment amoureux.
 Combien de fois cherchant vos paisibles retraittes
 Lors que ie decouuroy mes douleurs plus secrettes
 M'aueẽz-vous ouy plaindre, & pauvre pastoureau,
 A la mercy des Loups j'oublíy mon troupeau.
 Las , ó combien de fois quand pres d'elle ie passẽ,
 Ie la voy destourner de moy sa fiere face !
 Las , ó combien de fois la cuidant approcher
 Ie la voy des deux mains ses oreilles boucher!
 Las ! en tel point me met sa rigueur imployable
 Que j'espere la mort plus qu'elle secourable:
 Voyeẽz comment ie suis malheureux amoureux,
 Puis que la seule mort me feroit bienheureux.

T O I N E T se rent icy, quand Iaquin luy vint dire:
 Il est bien-malheureux qui sans espoir desire,
 Espere : L'espoir est des viuans le confort:
 On ne peut esperer depuis que l'on est mort.

Cecy dir, à Toinet il donne sa houlette,
 Toinet à luy la sienne : & d'aliance faite,
 Pour ce qu'en mesme temps les deux sœurs il aimoyent,
 Estans freres d'amours freres ils se nommoyent.
 Amoureux de deux sœurs freres ils se nommerent,
 Et toujours du depuis comme freres s'aimerent,
 Et toujours amoureux amis ils ont vescu

ECLOGUES.

*Sans que nul d'eux entre-eux fust vainqueur ou vaincu
A chanter leur amour : l'un qu'un feu doux attise
Chantant du doux Amour la douce mignardise:
L'autre qu'un feu cruel brulle cruellement,
Triste se complaignant de son cruel tourment.*

LES MOISSONNEURS

DE THEOCRITE.

ECLOGUE XIII.

MILON. BATTE.

MILON.

PAuvre ousteron haslé, quelle fortune
T'est arrivée ? & qu'y a-il que tu ne
Sçais plus mener ton sillon en avant
Droit sans gauchir, ainsi qu'auparavant ?
Ton compagnon au bled que tu moissonnes
Tu n'assuis point, mais le devant luy donnes,
Comme un mouton qui a le pié blecé
De quelque espine, en arriere laissé.
Quel seras-tu, ven que tu ne commences
Qu'ore à sier, & que rien tu n'avances ?
Quel seras-tu sous le midy bruslant,
Ou sur le soir le Soleil s'en allant ?

BATTE.

Milon sieur, qui jusqu'au soir endure
A moissonner, pièce de pierre dure,
Jamais n'auint que tu receusses soin

Pour le desir d'un qui de toy fust loin?

M I L O N.

Jamais, ma foy: mais de chose lointaine
Quel desir prend vn qui est à sa peine?

B A T T E.

Jamais n'aduint que fusses amoureux,
Et que d'amours veillassés languoureux?

M I L O N.

Ny ne m'aduienne: vn chien qui s'afriande,
Trop malement s'echaude à la viande.

B A T T E.

Mais moy, Milon, ja depuis vn^{ze} jours,
Ou peu s'en faut, te suis espris d'amours.

M I L O N.

Tu prans du bon aux mays en abondance:
Mais moy ie n'ay vinaigre à suffisance.

B A T T E.

Tout est encor comme ie l'ay couché
L'enfemençant, sans que i'y ay' touché,
Deuant mon huis.

M I L O N.

Mais dy moy qui est celle
Qui t'a peu mettre en vne gesne telle?

B A T T E.

C'est Polybot qui m'a si fort troublé
Pres d'Ipocon, où nous sions le blé.

M I L O N.

Dieu à trouué son meschant: assouvie
Est de tous points maintenant ton enuie:
Avec ta maigre à souhait toute nuit
Corps contre corps tu prendras ton deduit.

ECLOGVES.

BATTE.

A me moquer, ie voy bien, tu t'adresses
Non seulement sont aucugles richesses,
Si est encor Amour plein de souci,
N'en parle pas si fierement ainsi.

MILON.

Ie ne dy mot : seulement le blé jette
Encontre bas : & dy de ta fillette
Quelque ditier amoureux : en ce point
A la besongne il ne t'ennuyra point:
Mais ja pieça tu as l'estime d'estre
Pour bien chanter en la Musique maistre.

BATTE.

Muses, pour m'oster d'é moy,
Cà blaſonneſ ma fillette
Ma gente garce greslette:
Cà chanteſ avecque moy
Cette gaye chanſonnette.

Tout ce où vous metteſ la main,

O gracieuses deesses,
De Cytheron ô princeſſes,
Est embely tout ſoudain
Par vos gayes gentilleſſes.

O ma gente Polybot
Vn chacun more te crie,
Haſlee, maigre, ſectrie:
Mais moy de ton amour ſot,
Mon doux miel, quoy qu'on en die.

Des preſ les fleurons plus beaux
Sont de teinture brunette:
Brunette eſt la violette:

Entre les fleurs des preaux
Qu'en ranc les noires on mette.

L'abeillette aime le rin,
La cheure suit la branchette
Du saule : la Cigalette
La rosée du matin :

Rien que toy ie ne souhette.

Pleust à Dieu que le tresor
Qu'ainsi comme j'ouy dire,
Cresce auoit en son empire,
Fust mien, ie vous feroy d'or
Tous deux en bel or reluire.

Mettre d'or ie vous ferois
Tous deux deuant Cytheree:
Toy dedans ta main serree
Vne pomme, & moy j'aurois
Au poing ma flûte doree.

O ma gente Polybot
Ta greue le lis efface,
Ta voix le doux miel surpasse,
Mais ie ne puis dire mot
S'il faut parler de ta grace.

MIL. Voy, mestiuier, qui sçauoit que tu peusses
Chanter si bien ? qui sçauoit que tu sceusses
Donner façon aux chans harmonieux
Les mesurant d'accord melodieux ?
Helas, qu'en vain la barbe t'est venue !
Oy la chanson, qui vaut bien d'estre sceüe,
Chanson qui tend à bien meilleure fin
Que fit jadis Luyerse diuin.

DAME Cerés aux tresses blondes,

ECLOGUES.

Qui d'espis & de fruits abondes,
Fay que ce champ bien labouré
De beaux fruits soit bien decoré.

Gerbeur, tes javelles entasse,
De peur que le premier qui passe,
Die, voyla des gens de foin,
On y perd l'argent & le foin.

Que les gerbes on amoncelle
Contre le doux vent qui ventelle,
Tournant la tranche de l'estrain:
En ce point s'engraisse le grain.

Du lasche midy, que tout homme
Qui bat le grain, fuye le somme:
Le tuyau par fois l'espy vaut:
Lors moins que jamais il y faut.

Dés que le Cocheuy s'avance,
Chacun à moissonner commence,
Qu'on cesse quand il dormira,
Sur le chant moins tost on ira.

Enfans, des grenouilles la vie
Merite qu'on leur porte enuie,
Estant à mesme elles n'ont foin
Qui leur donne à boire au besoin.

C'est bien le plus beau, fermiers chiches,
Nous faire bouillir des poix chiches,
Que fendans en deux le comin
Du doit vous couper vn lopin.

VOYLA qu'il faut que le Metuier chante
En travaillant sous la chaleur bruslante,
Mais à ta mere au matin dans le lit,
Ton bel amour vaudroit mieux d'estre dit.

D A M E T

D A M E T.

E C L O G V E X V.

M^Vses, quel triste chant est-ce que vous ouïstes
 Degorger à Damet ? Car seules vous le vîstes
 Quand du haut d'un rocher s'es chams il maudioissoit,
 Lors que d'un pleur depit son labeur il laissoit.

Il faut donques, dit-il, qu'un autre de ma peine
 Recueille tout le fruit ? il faut donc que ma plaine
 Nourrisse un auolé ? il faut qu'un estranger
 Le clos que j'ay planté s'en vienne vandanger ?
 Que tout devienne en friche, & que rien ne rapporte :
 Perisse par les chams toute semance morte,
 Sans fueilles soyent les bois, les fontaines sans eaux,
 Les vignes sans raisins, sans fruits les arbrisseaux.

Damet redit encor : Sillons, chargez vos rayes
 En lieu de bon fourment d'avoines & d'yurayes :
 Les prez se jaunissans meurent bruslez du chaud,
 Deuant que d'estre meurs les fruits tombent d'en haut,
 Sâs grappes soyent les ceps, aux ruisseaux l'humour faille,
 La verdeur faille aux bois . Ah, il faut donc que j'aille
 Chassé de mon païs d'autres terres chercher !

Ah, mon bien de mes mains on me vient arracher !
 Pour qui auray-ie donc tant de vignes plantees ?
 Pour qui auray-ie donc tant de greffes entees ?
 Un autre sans travail mon clos vendangera ?
 Un autre sans travail tous mes fruits mangera ?

Après il redoubla ; Cessez les doux Zephyres,
 Cessez frais ventelets, & souflez tous les pires,

ECLOGUES.

Et tout l'air infecteZ : enuénimeZ les eaux,
 EmpoisonneZ les fruits, empestez les troupeaux:
 Rien ne soit par les chams ny plaisant aux oreilles,
 Ny agreable aux yeux : plus les roses vermeilles
 Ne naissent au Printemps : plus des doucettes voix
 Des mignots oyillons ne resonnent les bois:
 Corbeaux & Chahuans y tiennent leurs parties.
 Chams & prez soyent couverts de ronces & d'orties:
 Par les chams desoléZ tout soit en toute part,
 Et horrible à ouïr & hideux au regard.

Tout soit en feu par tout : ô forest la plus belle
 Des plus belles forests, en la saison nouvelle
 La nouvelle verdure de tes souples rameaux
 Tu ne secouras plus oyant mes chalumeaux:
 Les petits ventelets ton verdoyant ombrage
 Ne rafraichiront plus, quand la mutine rage
 Des vents plus tempesteux te deracinera,
 Quand la flâme du ciel ton bois ruinera.
 Ta belle ombre cherra : & toy encor plus belle
 Forest que j'aimoy tant, tu cherras avec elle.
 De ton maistre ancien, ô bois jadis aimé,
 Par ces vœux ennemis tu cherras enflâmé.
 Tout soit en feu par tout : du ciel l'ardente foudre
 Deuant sur ton chef, forest, te face poudre:
 Du pié jusqu'au sommet toute cendre sois-tu,
 Rien que cendre ne soit, tout ton bois abbatu:
 Lors par-moy l'astre flâme en tes branches espris
 Soufle violamment le vent sifflant de Bizé:
 De nuages éueux le Marin tenebreux,
 L'Autom de noirs bronillas couure le ciel ombreux.
 Jusqu'aux vignes des bois vienne du feu la rage:

Tous les ceps ras à ras de la terre il sacage.
 Que les feuZ par les vents à la ronde espendus
 Saccagent tous les bleds dans les chams estendus.
 Que des arbres le feu vienne aux espis descendre
 Tant qu'il degaste tout : Que tout soit mis en cendre,
 Ma herse & ma charruë, & leur joug & mes bœufs,
 Et ma loge & mon tect : c'est la fin de mes vœux.

Auicne encore pis : O mer grande profonde,
 Qui tes ruages hauts viens battre de ton onde:
 Ruages qui le bruit de la mer espendeZ
 Jusques dans nos guerets : ma priere entendeZ.
 Neptune vienne aux chams : Que nos fertiles plaines
 Soyent couuertes de flots & d'espaisses arenes:
 Des Syrtes de Lybie vne autre Syrte sœur,
 Où lon cueilloit des bleds, des nochers soit la peur.

Damet encor jetta ceste voix plus horrible:
 On dir que par la mer, lors qu'elle est plus terrible,
 Hors des gouffres profonds sur les flots tempesteux
 De grands monstres marins se decouurent hideux,
 Qui flottans sur la mer effroyables enormes
 Font pallir les nochers de leurs horribles formes:
 Ces gros monstres, Neptune, amene avec la mer
 Faisant de vents selon les vagues ecumer:
 Ces monstres pelle-mesle en nos chams il ameine
 Brassant la noire mer, la mer de rage pleine:
 Que la mer engloutisse en ses gouffres saleZ
 La cendre chaude encor de nos pais brusleZ:
 Tous mes chams soyent la mer : où le bestail champestre
 Souloit parcy dauant les herbes tendres paistre,
 Là nagent les Daufins : là où le laboureur
 Les mottes renuerçoit, là pesche le pescheur.

ECLOGVES.

Mes chams ne soyent que mer, mes chams abominables
 Que de pit ie maudy de chansons execrables:
 Tous mes chams sont maudits: garde toy bien, nocher,
 Puis que ie les maudy, de mes chams t'approcher.

Si Neptune ne veut exaucer mes prieres,
 Entendez, dit Damet, entendez moy Riuieres:
 Riuieres & ruisseaux & sources vous scauez,
 Vous scauez bien l'honneur que par moy vous auez:
 Je ne le diray point: ce seroit chose folle
 Pour vous le reprocher de perdre ma parole.
 Tournez encontre mont (Riuieres & ruisseaux)
 Tournez, & tous nos chams noyez dessous vos eaux:
 Nos chams ne soyent qu'un lac: empeschez qu'on ne sem,
 (Riuieres & ruisseaux) nul fruit de nostre terre:
 Frustrer le vigneron, frustrer le laboureur.

Puis Damet amollit en ces vers sa fureur.
 Sourdement soudain par tout de terres des riuieres,
 Et seruent aux poissons des counils les tanieres,
 Aux grenouilles les creux où le grillon crioit:
 Là se fauche le jonc où le blé lon fioit.

Puis raprissant sa voix, Damet dit, Des montagnes
 Les torrens escumeux culbutent aux campagnes,
 Et de rauines d'eaux courantes de fureur,
 Soit ravy le travail du pauvre laboureur.
 Que quelcun maintenant travaille apres sa terre,
 A fin qu'un estranger toute sa peine serre:
 Que maintenant quelcun de labourer ait soin,
 Ait soin d'ensemencer, pour s'en banir bien loin.
 Adieu petit troupeau, adieu mes brebiettes,
 Troupeau jadis heureux: chantant mes amourettes,
 Je ne vous verray plus les herbages broustier,

Et vous ne pourrez plus mes chansons escouter.

O pauvres chams maudits, pauvre terre maudite,
Banny, neceſſiteux, pour jamais ie vous quitte:
Chams jadis tant aimez, bois, fontaines, adieu,
Vous ne me verrez plus demourer en ce lieu.
Car ie m'en va bien loin plus outre qu'Eridane,
Ou ſur les bors du Tybre, ou bien iuſqu'à la Tane
Chercher mon aventure. Et là ie demourray,
Ie viuray là bien loin, là bien loin ie mourray.

LA SORCIERE.

ECLOGVE XVI.

MARQUET. NODIN.

Mais diſons la chanſon de Brelande forcierre,
Que Marquet & Nodin recorderent naguier
Sur la rive de Seine. Ô CHARLES, diſons la,
Combien que contremont la Seine recula
A l'horreur de la voix : combien que d'effroy pleines
Les Najades des eaux, elles & leurs fontaines
Treſſaillirent d'horreur : Mont-marte à ceſte voix,
Et tout branſlant trembla de Meudon tout le bois:
Diſons là, toy Mon ROY (ſi la champeſtre Muſe
Merite quelque honneur) de l'ouïr ne refuſe:
Vien voir à ton loisir nos champeſtres eſbats:
Outre ton gré, ie croy, nous ne les faiſons pas.
Ie ne reſueille pas la vieille chalemie
Du Paſteur de Mantouë encor toute endormie,
Sinon à ton aueu : ny l'âge qui viendra

ECLOGVES.

Après ce siècle cy, non ne me reprendra
De t'auoir oublié: Si Apollon me donne
Quelque fois sur mon front vne noble couronne,
Quand j'iray plus hardy deuant toy m'auancer:
Oy cependant Marquet, qui s'en va commencer.

MARQUET.

Vn soir sur la mynuit que la Lune seréine
Rayant au ciel seréin monstroît sa face pleine,
Sous vn noyer fucillu dans vn champ à l'écart
Brelande se trouua: Brelande qu'en son art
De Tolete, Pacaut auoit endoctrinée,
Pacaut le vieil vaudois: Là elle auoit menée
Sa fille Perrichon, fust ou pour l'enseigner
A ses conjuremens ou s'en accompagner.
Perrichon luy portoit pleine vne grand' corbeille
De cent drogues, par qui elle faisoit merueille
Elle nû le pié gauche, & nû le gauche bras,
La teste echeuelee encommença tout bas,
Machant entre ses dents mainte parole estrange:
Puis contre le noyer à dos elle se range
Trois fois le tournoyant: à chaque fois trois fois
Elle crache en ses bras, en jettant ceste voix.

Ouvre ceste corbeille, apporte ceste éponge,
Tire-moy ce pigeon. va-t'en, & sept fois plonge
L'éponge en l'eau courante, & la rapporte icy,
Ie veux enforceler le cruel endurcy,
Qui m'a rauy mon cœur: ie veu de ma parole
Comme il raut mon cœur, raut son ame folle,
Et ie veu me l'ostant luy donner mon é moy.

Charmeꝝ rendeꝝ Roulin, ou mon cœur rendeꝝ moy
O Venus ce pigeon en ce feu ie t'immole:

Pour esteindre le feu qui rend mon ame folle,
Ce deuot sacrifice en bonne part reçoÿ.

Charmes rendeꝝ Roulin, ou mon cœur rendeꝝ moy.
Roulin m'auoit donné durant nos amourettes
Pour gage de son cœur, ce bouquet de fleurettes,
A l'heure qu'il m'aimoit autant que ie l'aimoy.

Charmes rendeꝝ Roulin, au mon cœur rendeꝝ moy.
Ie le tenoy bien cher, mais plus ie ne le prise:
Ce bouquet fueille à fucille en ce feu ie debrise,
Ains j'epar de Roulin & les nerfs & la chair
Dedans le feu d'Amour: ainsi se dessecher
Ie voye à vue d'œil maigrissant d'heure en heure
Roulin pour mon amour, sans que son mal ie pleure
Non plus qu'il fait le mien. Comme ces pauures fleurs
(Sans qu'il m'en sache gré, que j'arrose de pleurs)
Qui fraîches l'autre jour encor esloyent fleuries,
Mais leur vigueur esteinte aujourd'huy sont fectries,
Tel ie voye Roulin quelles ces fleurs ie voy.

Charmes rendeꝝ Roulin, ou mon cœur rendeꝝ moy.
Perrichon, çà l'éponge: ainsi que l'eau s'égoute
De cette éponge épreinte en mes mains, goutte à goutte
Roulin perde son sang: Tout ainsi de son cœur
Mourant pour mon amour se perde la vigueur:
Maintenant ie repai mes pleurs dessus l'éponge,
L'éponge boit mes pleurs: sous terre ie la plonge:
La soyent plongeꝝ aussi mon tourment & ma foy.

Charmes rendeꝝ Roulin, ou mon cœur rendeꝝ moy.
Regarde en la corbeille, & d'un coffret me tire
Auecque trois liens vne image de cire.
Ces las de trois couleurs lasse fort de trois tours
Au col de ceste image: & dy, Aux las d'Amours

ECLOGUES.

*T'enveloppe Roulin : Trois fois il le faut dire,
(Le nomper plaist aux dieux) trois fois l'image vire,
Et Roulin par trois fois la virant ramentoy:*

*Charmes, rendeꝝ Roulin, ou mon cœur rendeꝝ moy.
Regarde Perrichon, regarde en la corbeille:
Cherche, tu trouueras au fond vne bouteille
Que Pacaut me donna : Regarde: & bien l'as-tu?
L'huyle qui est dedans, est de grande vertu.
Souuent j'ay veu Pacaut pour vne goutte seule,
Ayant d'un loup les pieds & le poil & la gueule,
Se mussier dans les bois : ie l'ay vu bien souuent
Dauant mes yeux en l'air se perdre comme un vent.
Et souuent ie l'ay vu faire de deffous terre
Se pousser les esprits, & souuent le tonnerre
Ie l'ay vu conjurer : Pacaut me la donna,
Et m'aprit sa vertu : luy mesme m'ordonna
D'en toucher le crouillet de son huls à quiconque
Ne me voudroit aimer : Perrichon, va-t'en doncque
En froter le crouillet de Roulin, haste toy.*

*Charmes, rendeꝝ Roulin, ou mon cœur rendeꝝ moy.
Va frotte l'en par tout, & demain ie m'assure
Que Roulin me payra la peine que j'endure:
Va viste, cependant ie plaindray mon esmoy.*

*Charmes, vienne Roulin, & mon cœur soit à moy.
Marquet finit icy : Vous sçauantes maistresses
Que j'adore & ie ser, Pimpliennes decesses
Dittes-nous de Nodin quelle fut la chanson:
Tous ceux qui vont chantant n'ont pas vne façon.*

*Mais maintenant qu'icy ie me voy toute seule,
Dequoy, de mon amour, faut-il que ie me deulle?
Par où commenceray-ie ? où me prit ce malheur?*

O Lune, escoute moy, ie diray ma douleur.
 Ma voisine Michon, ma voisine & commere,
 Sa fille fiançoit : comme cuidant bien faire
 Elle m'y conuia : mais, las, sans y penser
 Chés elle mes ennuits elle fit commencer !
 I'y allay tout soudain : là tout le parentage
 Des deux parts se trouua : là tout le voisinage.
 Là quand i'y arriuy les filles & garçons
 Se tenoyent par les mains, & dançoient aux chansons.
 Mais de malheur Roulin, Roulin menoit la dance,
 Et disoit sa chanson quand dedans ie m'auance:
 Si tost que ie le vy ie changeay de couleur.

O Lune, escoute moy, ie diray ma douleur.
 De couleur ie changcay, voyant sa belle face,
 Oyant sa douce voix, prenant garde à sa grace:
 Si tost que ie l'ouï, si tost que ie le vi,
 Aussi tost hors de moy mon cœur me fut ravi:
 Aussi tost tout mon sens j'allay perdre, pauurette!
 Et dés-lheure tousiours vne poison secrette
 Me gaignant fait flaitrir de ma beauté la fleur.

O Lune, escoute moy, ie diray ma douleur.
 De là ie m'en allay, mais ie n'ay souuenance
 Que c'est que ie deuin au partir de la dance:
 Et bien à peine encor me puis-ie souuenir
 Comment ie pu cheŕ moy hors de là reuenir:
 Tant y a que cheŕ moy ie me trouuay pesante,
 Toute en feu par le corps d'une fièvre bruslante.
 Ie me my sur vn lit, où dix jours & dix nuits
 Sans relâche en auoir ie maladay depuis.
 Ie perdy les cheueux: & n'auoy rien de reste,
 Que les os & la peau, de la muidite peste:

ECLOGVES.

Mon teint fut comme buis teint de jaune palleur.

O Lune, escoute moy : ie diray ma douleur:
 Mais qu'oublay-ie alors ? quel remede laissay-ie?
 A quelle enchanteresse alors ne m'adressay-ie
 Pour alleguer mon mal ? en lieu de l'alleguer,
 Tout cela qu'on me fait, fait mon mal rengreger.
 Tandis le temps se perd : à la fin ie m'aduisse
 D'enuoyer au cruel, qui toute me tient prise,
 Pour voir s'il me voudroit soulager ma languer.

O Lune, escoute moy : ie diray ma douleur:
 Ie l'enuoye querir, tout soudain il arrive:
 Si tost que de mon lit ie le vi (moy chetive)
 Mettre le pié dans l'huis, vne froide sueur
 (O Lune, escoute moy, ie diray ma douleur)
 Vne froide sueur degouttoit sur ma face,
 Et toute ie deuin aussi froide que glace:
 Et ie perdi la voix, ie perdi ma vigueur.

O Lune, escoute moy, ie diray ma douleur.
 Il s'approche de moy : de sa main il me touche,
 Me flate de sa voix, me baise de sa bouche,
 Et de son doux baiser me restaure le cœur.

O Lune, escoute moy : ie diray ma douleur.
 La force me reuint : vne couleur nouvelle
 Peu à peu s'estendit sur ma face plus belle:
 Lors de mon front moiteux j'essuyay la sueur.

O Lune, escoute moy : ie diray ma douleur.
 Et pour le faire court, ô belle & claire Lune,
 Nous sentismes d'Amour vne joye commune,
 Nous fismes nos souhets, en plaisirs amoureux,
 Tous deux accomplissans nos desirs bienheureux.
 Tousiours depuis ceste heure en amour mutuelle,

Tous deux auions vescu sans aucune querelle:
 I'estoy de luy contente, & luy de moy contant:
 Il monstroit de m'aimer, & ie l'aimois autant:
 Il ne se passoit nuit que luy & sa brigade
 Ne me vinsent donner quelque joyeuse aubade,
 De soir ou de matin: & ne se passoit jour
 Qu'il ne s'en vint cueillir le fruit de nostre amour.
 Mais depuis quinze jours ie n'en oy point nouvelle:
 Il en aime quelque autre, & se tient avec elle
 Sans faire cas de moy: Lune, ie te suppli
 Mes charmes renforcer, s'il m'a mis en oubli.

CHARLES.

ECLOGVE XVII.

MELIN. TOINET.

MELIN.

Ve refuses-tu Toinet, tout seul pensif & sombre
 Dessous ce chesne espais, couché sur l'herbe à l'om-
 Qui te greue le cœur? ne m'en deguise rien, (bre?
 Nul autre plus que moy ne desire ton bien.

TOINET.

Ah, bon pere Melin, vne griefue detresse
 M'importune le cœur, & jamais ne me laisse!
 Ie suis las de trainer ma vie en pauvreté:
 La pauvreté me suit, & toute malheureté
 L'accompagne où elle est: le meschant soin n'endure
 Qu'un moment de sommeil trompe ma peine dure.
 I'en suis en desespoir: & ne sçay qui j'en doy
 Accuser, si ce n'est mon malheur apres moy:

ECLOGUES.

Mais que puis-je de moy ? car ie n'ay pastourage,
Ny troupeau pour y mettre : & pour le labourage,
Las ! ie n'ay ny sillon ny charruë ny bœufs :
Doncques du seul malheur à bon droit ie me deus :

MELIN.

Mais di moy, n'as-tu rien amandé de ton pere ?
(Car il auoit du bien) comme se peut-il faire,
Qu'il ayt eu tant de biens, ô pauvre pastourcau,
Et qu'il ne t'ait laissé quelque petit troupeau ?

TOINET.

Tout le bien qu'il auoit, il ne l'auoit qu'à vie :
Et quand de me pouruoir il ut le plus d'enuie,
Hé, la mort le surprit ! & d'auoir jamais bien
Lors que ie le perdy, ie perdy tout moyen.

MELIN.

N'entre en tel desespoir. Toinet, si tu veux sçauoir
L'auis d'un plus âgé, tu auras dequoy viure,
Et plus qu'il ne t'en faut. Mais que te sert d'auoir
Le plus grand bien des biens, la Muse & le sçauoir ?
Ton pere t'instruisit dès ton enfance tendre
A faire des chansons, lors qu'il te fit apprendre
A sonner la Musette : Et lanot t'apprenoit,
Et luy-mesme souuent la peine il en prenoit :
Car il en jouoit bien, & pour en sçauoir dire
Le bon lanet Lorrain hors des chams le retire :
Et fait que la chanson que pour lors il chantoit,
Du grand Berger Francin l'oreille contentoit :
Tant qu'il luy dit vn jour, Ces troupeaux ie te donne,
Ces pastis & ces eaus, & ces chams ie t'ordonne
Pour tant que tu viuras. Lanet fut son soustien
Enuers ce grand Francin qui luy fit tant de bien.

Or Francin & Ianet maintenant nous regardent
 Faits Dieux là haut és cieux : de là haut il nous gardēt.
 Mais vn autre Francin, HENRI & CHARLE icy
 De nous & nos troupeaux au lieu d'eux, ont soucy.
 Il faut te presenter d'auant leur douce face:
 Et si tu es encor des Muses en la grace
 Inuoque-les pour eux : choisi le nouveau son
 Pour gagner leur faueur d'vne belle chanson.

T O I N E T.

I'y pensois : & desia dans l'écorce licee
 D'vn cerisier vni, d'vne alêne éguisée
 I'ay tracé quelques vers, qu'vne honteuse peur
 M'empesche de monstrier aux yeux de leur grandeur.
 Bien qu'entre les bergers j'ay bruit d'estre Poëte,
 Si ne les croy-ie pas : car ma basse Musette
 Ne sonne pas encor des chansons de tel art
 Comme le doux Bellay ou le grane Ronfard:
 Et ie ne suis entre eux avec mon chant sauvage
 Qu'vn Serin, qui au bois fait bruire son ramage
 Entre deux Rossignols : Apollon toutefois
 Daigne telle qu'elle est ayder ma foible voix:
 Mais nos belles chansons aux troubles de la guerre
 Ne s'entendent non plus, que sous vn long tonnerre,
 Quand l'orage & les vents tempestent par tout l'air,
 Lors on se plaist d'ouïr vn ruisseau couler.

M E L I N.

Pour ne t'en menir point entre les dures armes
 La Muse ne dit mot, mais se baigne de larmes,
 Seule en vn coin desert sousspirant tristement
 De quoy on ne fait cas de ses dons autrement.
 Ny ne veut point venir à la Cour se morfondre,

E C L O G V E S.

Ny à son mieux aimé ne daigne plus répondre:
 Si pour des courtisans il requiert sa faueur,
 Ou si elle respond, c'est bien à contrecœur.
 Mais si c'estoit pour CHARLE, incontinent sa grace
 Saisiroit tes esprits : vne gentille audace
 Eleueroit ton cœur : vn chant qui couleroit
 Plus doux que le doux miel ta bouche combleroit.
 Or ie te pri Toinet tes vers me vouloir dire
 Chante à son honneur. T O I. Allons plustost les lire
 Sur le cerisier mesme : il est tout icy pres.

M E L I N.

Vne de mes chansons ie te veu dire apres
 Combien que trop muct peu souuent ie compose:
 (Ie croy, les loups m'ont vu) l'âge perd toute chose
 Mesme l'esprit de l'homme : vn temps fut que sans fin
 On me voyoit chanter de soir & de matin.
 Mais ie ne dy plus mot: si ay-ie fait encore
 L'autre-hier vne chanson dont mon CHARLE j'honore.

T O I N E T.

Ie voudroy bien l'ouïr. M E L. Si tost que tu m'auras
 Fait ouïr ta chanson, la mienne tu sçauras.

T O I N E T.

Doncques di la deuant : car ie sçay que pour l'âge
 Ta douce Muse n'a refroidi ton courage.

M E L I N.

Ie veu que nous oyons ton beau chant le premier.

T O I N E T.

Vien-t'en doncque le voir : voicy le cerisier
 Où la Muse me fit ceste chanson escrire.

M E L I N.

L'escriit en est tout frais. T O I. Melin, veux-tu la lire!

Tu es plus ancien, obeïr ie te doÿ.

MELIN.

Tu la liras bien mieux puis qu'elle vient de toy.

TOINET.

CHARLE est aimé de Pan, qui saintement desire
Que Pan luy soit propice à CHARLE se retire:
Tout ce que CHARLE veut, Pan le veut bien aussi:
Pan à CHARLE a donné de nos chams le souci.
Puis qu'il en a le soin, les forests & les plaines,
Les montagnes, les eaux soyent de liesse plaines.
Dryades par les bois, Naiades par les eaux,
Par les monts & les prez Pastres & leurs troupeaux
En sont tous éjouïs. Le traistre loup n'aguette
Leurs moutons: le serpent n'a plus la dent infette:
Le Buçard ne vient plus leurs poussinets manger:
Le bon CHARLE a voulu que tout fust sans danger.
Il n'y a pas les monts cheuelus qui ne rendent
Des cris de gayeté, qui jusqu'aux cieux s'entendent:
Mesmes les hauts rochers, mesmes les petits bois,
(C'est vn Dieu, c'est vn Dieu) crient à haute voix.
Soy bon & doux aux tiens, soy benin & propice
A qui r'innuquera d'un deuôt sacrifice:
Ie m'auouë des tiens, j'innuque ta grandeur,
Fay moy donques sentir le fruit de ta faueur.

Voicy quatre autelets de gaçons que j'élue
En voicy quatre à Pan, deux pour toy j'en achene:
Le premier jour de May sur chacun autelet
Chaque an ie verseray deux terrines de lait.
Oltre, quatre fois l'an en faisant bonne chere,
(Donne-m'en le moyen) vn festin ie deu faire
A tous nos Pastoureaux: l'yner il se fera

ECLOGVES.

Près d'un bon feu, l'esté à l'ombre ce fera.
Là ie leur perceray du meilleur vin que j'aye:
Là Tibaut & Girard diront la chanson gaye
Pour resjouir la bande : & Lorin dancera
La dance des Satyrs & les contrefera.

Auecques ceux de Pan, tes honneurs ont t'appresté:
Pan sera le premier, & nous ferons sa feste
Le nommant dauant tous : mais tu auras ton lieu
Le premier apres luy dauant tout demy-dieu.
Nous te ferons des vœux : Tant que la sauuagine
Hantera la forest, Tant que dans l'eau marine
Les poissons, Tant qu'en l'air les oyseaux nageront,
Ton nom & tes honneurs par tout se chanteront.

MELIN.

Gentil berger, ton chant me semble aussi doux, comme
A l'ombre un qui est las trouue plaisant le somme:
Comme par les chaleurs, d'un fourjon bien curé
L'eau fraiche semble douce au passant alteré.
Vrayment tu ne fais point deshonneur à ton maistres
Car un autre luy-mesme un chacun te dit estre,
Tant tu ensuis de pres, ô bienheureux garçon,
Auec ton doux flageol sa plaisante chanson.
A nostre tour aussi disons de nostre CHARLE
La louange & l'honneur : c'est raison que j'en parle
Puis que rien ne s'en taist : si ie n'en disoy rien
Ic seroy trop ingrat, il me veut trop de bien.

DEPVIS que Charle a pris les bergers en sa garde,
Les bergers & leurs chams, Laboureurs preneZ garde
Comme tout y profite : Au nom de CHARLE ony
Voyez, voyez comment tout s'en est éjouy.
La ventuse forest sans bransler se tient coyé,

Le fleuve

Le fleuve arresté court plus lentement ondoyé,
 La brunette Dryade aux bois lon voit rager,
 La Naiade aux yeux verds insqu'au bord vient nager.
 Voyez ces gras troupeaux qui de joye bondissent,
 Voyez comme leurs pis pleins de lait rebondissent.
 Voyez comme la terre engendre force fleurs:
 C'est vn Dieu, c'est vn Dieu, qui a soin des Pasteurs.
 Les Pastres vont disant qu'Apollon ce doit estre
 Qui reuiet entre nous estre encore champestre:
 Puis que c'est Apollon, Apollon aime ceux
 Qui à chanter des vers ne seront paresseux.
 Donc si vous desirez qu'il vous aime & cherrisse,
 Chantez en son honneur: il vous sera propice:
 Auez-vous des troupeaux, il les vous peuplera:
 Si vous n'en auez point, il vous en donnera.

CHARLE, n'ais à dedain de nos chams la simpleffe.
 Quelque fois Iupiter son grand trosne delaisse
 Pour descendre en nos chams, tefmoin son Orion,
 Tefmoin le pauvre têt de Bauce & Filemon.
 Le mesme Iupiter a passé son enfance
 Nourri aux chams de Crete, ou des Corbans la dance
 Il aime encor à voir, & n'y dedaigne pas
 De leur sauvage chant les rustiques ébas.

Pastres, la terre soit d'herbe & de fleurs couuerte,
 Encourtinez les eaux d'une belle ombre verte:

CHARLE le veut ainsi: Plantez des loriers vers,
 Dont ses freres vaincueurs triompheront couuers.

O Dieux, si par pitié de nostre pauvre race
 Vous nous l'auiez donné, faites nous tant de grace
 Que vous ne vueillez point le rauoir de long temps,
 Et qu'il voye entre nous plus de mille printemps.

ECLOGUES.

CHARLE, si ta bonté des cieux icy te mene,
 Courrant vn Apollon sous vne forme humaine,
 Garde tes Pastoureaux : & ne sois enuieux
 De mille ans nous laissant de retourner aux cieux.

TOINET.

Melin, rien de rural tu ne me viens de dire.
 O la douce fureur qui ta poitrine inspire
 A chanter ces beaux vers ! Ny le bruit des ruisseaux,
 Ny le doux sifflement des fucillus arbrisseaux,
 Ny ouir bourdonner les essains des abeilles,
 D'un si aimable son ne remplist mes oreilles,
 Comme de ton doux chant le ton melodieux,
 Digne de contenter les oreilles des Dieux.

MELIN.

Et que te donneray-ie en digne recompense
 Des vers que tu m'as fait ? O mon Toinet j'y pense:
 Mais ayant bien pensé, CHARLE seul peut donner
 Vn don qui dignement te puisse guerdonner.

TOINET.

Fay, Melin, seulement qu'il puisse bien conoistre
 Les petites chansons de ma Muse champestre,
 Qui chante à son honneur .ô s'il daigne m'ouir !
 O si mes humbles vers le peuuent réjouir !
 Alors Orfee & Lin moy seul ie feray tere:
 Bien que l'un eut son pere, & que l'autre eut sa mere,
 Orfé sa Calliope, & Lin son Apollon,
 Le pris de mieux chanter si me donneroit-lon.

LE SATYREAV.

ECLOGVE XVIII.

LE PASTOREAV.

VN Paris jadis pastoureaux
Enleua Helene la belle:
Moy vn autre Paris nouveau
D'une belle Helene nouvelle
Suis mieux baisé qu'il ne fut d'elle.

LA PAST. Et bien, de quoy te vantes-tu,
Petit fou glorieux Satyre?
Le baiser n'a pas grand vertu
Ainsi qu'ay tousiours ouy dire:
Amour mieux qu'un baiser desire.

LE PAST. Combien qu'on face peu de cas
Du baiser, qu'on dit chose vaine:
Toutefois le baiser n'est pas
Si vain, que plaisir ie n'y prenne
Quand Amour à baiser me meine.

LA PAST. Ie m'en va lauer & torcher
Ma bouche, à fin de te faire aise:
Et ton baiser ie va cracher.

LE PAST. Tu torches tes leures, Mauuaisé,
Mais c'est à fin que ie te baise.

LA PAST. Bien plustost ce seroit ton cas
T'en aller baiser quelque vache
Orde & vilaine, que non pas
Vne fillette qui s'en fache,
Et par depit ton baiser crache.

LE PAST. Fi d'orgueil: comme vn songe fuit,

ECLOGUES.

*S'enfuit la jeunesse jolie:
La fleur fletrist, & puis le fruit.
Allons sous l'ombre reuerdie,
A fin que deux mots je te die.*

LA PAST. Dieu m'en garde : car autrefois
Tes beaux mots m'ont cuidé surprendre.

LE PAST. Allons, mignonne, dans ce bois:
Dans ce bois tu pourras entendre
Quel ton au flageol je scay prendre.

LA PAST. Vas y tout seul te soulasser:
J'ay peur que pis on ne me garde:
Sus, ne me vien point embrasser,
Qu'à la longue plus ne m'en garde
De mordre ta bouche langarde.

LE PAST. Pensé-tu l'Amour échapper
Que nulle pucelle n'échappe?

LA PAST. Il n'a garde de m'attrapper:
Je luy pardonne s'il me happe:
Mais garde toy qu'il ne t'attrappe.

LE PAST. O belle, que ie crein pour toy
Que tu ne sois vn jour laissée
A vn mary pire que moy !

LA PAST. Mains amoureux m'ont pourchassé,
Et nul n'a gagné ma pensée.

LE PAST. Je suis l'un de tes amoureux,
Et si pouuois vn jour te plaire
Je m'estimeroy trop heureux.

LA PAST. Mon amy, j'auroy trop à faire:
Mariage est plein de misere.

LE PAST. Il n'y a ne douleur ne mal
En mariage, que par feinte:

Ce n'est que joye feste & bal.

LA PAST. *Lon dit que tousiours vit en creinte
La femme à vn mary conjointe.*

LE PAST. *Plustost tousiours les femmes sont
Les maistresses : ie te demande,
De quoy c'est que peur elles ont.*

LA PAST. *Tremblant de peur, faut que me rende:
La douleur de gesine est grande.*

LE PAST. *Mais tu ne dis pas le plaisir
Que te donnera ta lignee
Effaçant le mal de gesir.*

LA PAST. *De quoy seray-ie guerdonnee
Si j'accomply ta destinee?*

LE PAST. *Auec ce gaillard Pastoureau
Tu auras tout ce pasturage,
Ce pasturage & son troupeau,
Et du long de ce bel ombrage
Tout ce pais de labourage.*

LA PAST. *Iure que ne me laisseras
Maugré moy, pour cause quelconque,
Quand maistre de moy tu seras.*

LE PAST. *Quand bien tu le voudrois adonque,
Ie jure ne te laisser oncque.*

LA PAST. *Sera-ce pour moy ta maison?
Mebleras-tu bien ma chambrette?
Trairay-ie du lait à foison?*

LE PAST. *Tout est tien: seulement soubette,
Et toute chose sera faite.*

LA PAST. *Mais di moy que c'est que diray
A mon pere, le vicil bon homme,
Quand dauant luy ie m'en iray?*

ECLOGUES.

LE PAST. Il voudra que tout se consume
S'il entend comme ie me nomme.

LA PAST. De sçauoir ton nom j'ay desir:
S'il est tel, tu ne dois le tere:
Souuent le nom donne plaisir.

LE PAST. J'ay nom Loret: Louuin mon pere,
Et Pasturine c'est ma mere:

Tu es la fille de Fortin,
Issu de tresbon parentage:
Aussi est mon pere Louuin,
Et te prenant en mariage,
De rien ie ne te deparage.

LA PAST. Or monstre-moy ton beau verger,
Et puis irons voir tes étables
Où ton bestail vient herberger.

LE PAST. C'est à moy ce beau ranc d'Erables
Et ces ombrages delectables.

LA PAST. Mes Cheures, brouteZ bien & beau
Tandis qu'iray voir l'heritage
Et le verger du Pastoureau.

LE PAST. Mes bœufs, n'espargnez cet herbage
Tandis que serons à l'ombrage.

LA PAST. Voy, que fais-tu? oste la main:
Veux-tu point autrement te feindre,
Satyreau, de tâter mon sein.

LE PAST. Laisse moy vn petit estreindre
Ces pomes qui ne font que poindre.

LA PAST. Apres, ô sus, oste ta main,
Ie suis comme toute engourdie:
Que ie sen, mon cœur foible & vain!

LE PAST. Que creins-tu? tu trembles, m'amie:

Fille, tu n'es guiere hardie.

L A P A S T. Me veux-tu par terre touiller,
Et ma belle robe de feste
Dans la fange veux-tu souiller?

L E P A S T. Nenni non, ie suis trop honnesté:
Mon manteau pour t'assoir j'appreste.

L A P A S T. Ha, las! ha las! que cherches-tu
Leuant ma cotte & ma chemise:
Ha ie n'ay force ne vertu.

L E P A S T. Ie poursui la douce entreprise
D'un Amant qui sa belle a prise.

L A P A S T. Demeure, mauvais que tu es:
Si quelcun nous venoit surprendre.
I'oy du bruit entre ces Cypres.

L E P A S T. Les arbres font semblant d'entendre
Le plaisir que nous allons prendre

L A P A S T. Ma colerete de fin lin
Par loppins tu as desirée
Et m'as mis à nu le tetin.

L E P A S T. Ie t'en donne vne mieux ouuree,
Et de toile plus deliée.

L A P A S T. Tu donnes tout pour m'abuser:
Mais apres que seray ta femme
Du sel me viendras refuser.

L E P A S T. En te donnant mesme mon ame
Que ie puisse t'en faire dame.

L A P A S T. I'estoy pucelle en m'en venant,
Au jeu d'amour toute nouuelle,
Ie m'en va femme maintenant.

L E P A S T. Mere seras, nourrice, & telle
Que jamais ne seras pucelle.

ECLOGVES.
LE COMBAT.

ECLOGVE XIX. ●

GILET. LVCET.

PINEAV. ROBIN.

GILET.

NE vois-ie pas Pineau qui a vne versène,
De nous va là deuant atrauers ceste plaine?
Regarde vn peu Lucet, tu le conoistras mieux:
Car, pour n'en mentir point, ie n'ay guiere bons yeux,
A voir de loin son port, à voir la peau louuine
Qui luy couure le dos, à peu pres ie deuine
Que c'est luy. L V C. C'est luy-mesme, il marche & n
Ie conoy son barbet qui nous vient au deuant. (resuanti

GILET.

Ei fi: sus sus barbet. L V. Ce chien te fait grand festa
Mais que ne flâtes-tu vn peu la pauvre beste?

GILET.

Il recourt à son maistre, & tire son manteau,
Et l'aduertist de nous: mais voy comme Pineau
N'en fait aucun semblant. Il songe quelque chose:
Il n'est jamais oysif: tout par tout il compose,
Mesme par le chemin. Ie ne sçache pasteur
Qui ayt plus à souhait des Muses la faueur.

LVCET.

Entre les Pastoureaux ie ne sçache Poëte,
Qui, à mon jugement, enisle mieux la Musette.

G I L E T.

Si nous voulons hastér tant soit peu nostre pas,
 Nous l'aurons attrapé dauant qu'il soit au bas
 Du valon, qui nous l'oste. Il commence à descendre.

L V C E T.

Courons donc iusqu'à luy : & nous pourrons reprendre
 Alcine en ce beau val, le priant de chanter
 Ce que nous le voyons tout pensif inuenter.

G I L E T.

Courons : que pleust à Dieu que cette pannetiere
 Fust cheZ nous maintenant : Elle ne m'aide guiere
 A courir : pleust à Dieu qu'un soc en fust osté,
 Que j'ay pris en la ville, il me romt le costé.

L V C E T.

Baille ça : car ton sac te donne assez de peinc.
 Que portes-tu dedans ? G I L. Pour un setier d'aueue,
 Cem fatras qu'il nous faut . L V. Baille donc : aussi bien,
 (Car tout estoit trop cher) ie ne raporte rien.

G I L E T.

C'est pitié, tout est cher : & dit-on que la guerre
 Est cause de ce mal. L V. Dieu le sçait : mais la terre
 Ne daigne plus porter de fruits telle planté
 Depuis que ceste peste a le monde infecté.

G I L E T.

S'il nous pouuoit ouïr, nous le ferions attendre.

L V C E T.

Nous sommes assez pres : il pourra nous entendre.

G I L E T.

Pineau. L V. Pineau. G I. Pineau. P I. & qui m'appelle icy?
 Est-ce vous, bons Bergers, d'Apollon le soucy?

ECLOGUES.

Ainsi Pan dauant luy reuenant de la chasse
 Dessus le chaud du jour (lors que tout il menasse
 De courroux, qui le fait renifler des naseaux)
 Ne vous trouue jamais : mais tousiours vos troupeaux
 Il garde beaux & gras : VeneZ, ô couple aimée,
 De qui le doux chanter vous donne renommee
 Sur tous les Pastoureaux. Par tout où vous passeZ
 Les Loriers verdoyans alentour amasseZ,
 Vous tendent leurs rameaux : parmy le verd lierre
 Mille fleurs sous vos pieds rampent dessus la terre;
 Et les petits cailloux atteints d'un plaisant son
 Rendent sous vos fouliez vne douce chanson.

G I L E T.

N'en dy pas tant, Pineau, tu deuois aller dire
 Ces propos à Bauin, qui s'aime & qui s'admire:
 Et brigant des loueurs tousiours en tout endroit,
 Cherche d'estre loué soit à tort soit à droit.

P I N E A U.

J'en dy trop peu de vous : ce seroit toute bourde
 Qui voudroit dire bien de ceste beste lourde.

G I L E T.

Pource qu'il peut valoir, Pasteur, laissez-le là:
 Et s'il te vient à gré, raconte nous cela
 Que tu songeois tantost là haut dedans la plaine,
 Et tandis nous pourrons icy reprendre aleine:

L V C E T.

Il fait beau dans ce val : voicy vn clair ruisseau
 Qui d'une source viue ameine sa belle eau:
 Allons sur le surgeon : d'un tapis d'herbe verte
 La molle & fraiche riuie alentour est couuverte:

Là les Aunes fueillus font vn ombrage frais,
Et les mousches à miel bourdonnent tout aupres.

G I L E T.

Là les Nymphes, Pineau, pour couronner ta teste
Ont pleins panners de fleurs : la Naïade t'appreste,
La Naïade aux beaux yeux, mainte diuersè fleur
De la senteur plus douce & plus belle couleur
Qu'elle les peut choisir : Par tas elle les trie,
Et par art de ses doigts les arrange, & les lie
De ses beaux cheveux blonds pour t'en faire vn present:
Car ton chant dessus tous, luy est doux & plaisant.

P I N E A V.

Voy-ie pas mon mechant qui boit en la fontaine?

L V C E T.

Quoy ? Robin que voyla ? G I. Quelle nouuelle haine
S'est mise entre vous deux ? d'où vient cette rancueur ?
J'ay vu, n'a pas long temps, que vous estiez vn cœur.

P I N E A V.

Il n'est pire ennemy, que l'amy qui abuse
Du tiltre d'amitié. Vois-tu la Cornemuse
Qu'il porte sous le bras ? il me la deroba,
Et me la deguisant pour soy la radouba.
Comment, traistre larron, tu vas faisant le braue
De ce qui n'est à toy ? & tu jettes ta baue
Contre ma renommee, à tout propos disant,
Que tout ce que ie chante est rude & mal plaisant.

R O B I N.

Ie l'ay dit voyrement : & dy bien d'auantage,
Ie va chanter à toy, si tu veux mettre gage.

P I N E A V.

Le veux-tu ? R O. Ie le veu. P I. mais qui nous jugera?

ECLOGUES.

ROBIN.

Ces Pasteurs, s'il leur plaist : ou l'un d'eux ce sera,
Ou ce seront tous deux. P I. O l'audace effrontee!
Donc pour la deguïser tu me l'as demontee
Du bourdon qu'elle auoit ? R O. N'en sois plus en esmoy,
Ie veux te faire voir comme elle est toute à moy.

PINEAV.

Toute à toy, malheureux ! le reste ie le nie:
Ouy bien du bourdon la grossiere harmonie:
Encores qui de pres au bourdon visera
Ce bourdon que tu as à quelque autre sera.
Aa, ie le reconnoy : ce bourdon souloit estre
Au bon homme Marguin : veneſ-le reconnoistre,
O Pasteurs clair-voyans : Ne souffreſ ce Corbeau
Dans les plumes d'autrui qui veut faire le beau.
Regardeſ bien par tout : vous verreſ (ie va mettre)
Qu'au tuyau du souffloir, en belle grosse lettre
Le nom de ma mignonne au mien entrelasé
Y est encore empreint : mais tu l'as effacé:
Voyeſ-en la rature encores toute fraische.

ROBIN.

Donque tout maintenant il faut que te depeſche
De la doute où tu es : Ie va te la gager,
S'il plaist à ces Pasteurs nostre noise juger.

PINEAV.

Bien qu'elle soit à moy ie va mettre contre elle
Cette autre Cornemuse. oyeſ nostre querelle
Pasteurs, ie vous en prie : & sans nulle faueur
Contre moy le premier jugeſ à la rigueur.

G I L E T.

Oserons-nous, Lucet, si grand' charge entreprendre.

L V C E T.

Puis que c'est leur plaisir d'un accord de nous prendre
 Pour foudre leur débat, oyons ce qu'on dira:
 Mais faisons-les jurer que nul d'eux n'en ira
 Plus mal contant de nous : bien qu'avec la victoire
 A l'autre nous donnions les gages & la gloire.

G I L E T.

Le voulez-vous jurer ? P L. Ouy, ie jureray
 Que quand i'auray perdu, ie vous demeureray
 Amy comme deuant, & Palés i'en atteste:
 Et si j'y contreuïen, la clanclee empeste
 Mes chetines brebis, & qu'une seule peau
 De la guele des loups n'en reste à mon troupeau.

R O B I N.

Ie te jure, ô Cérés, dieu Bacchus ie te jure,
 Quand à leur jugement ie perdroy la gajure,
 Que ie ne les hairay. Si ie ne fais ainsi
 Iamais de mon labeur n'ayez aucun souci.

L V C E T.

Sus doncques, ô Bergers, deuant nous prenez place
 Nous allons nous asseoir sur cette motte basse:
 Vous serez bien tous deux contre ces Aunes là
 Que la mousse velue entoure çà & là.

G I L E T.

Or sus, dittes Bergers. Qui est prest, si commence:
 Qui dira le dernier, que celui-là ne pense
 Estre moins escouté que sera le premier.
 L'honneur est en commun au premier & dernier.

ECLOGUES.

P I N E A V.

Polypheme Berger, Galatee la belle
 Iettant à ton bestail force pommes, t'appelle
 Bel amoureux transi : assez haut, toute fois
 Malheureux malheureux, la belle tu ne vois;
 Mais tu es amusé à sonner ta Musette.
 La voycy reuenir : encore elle rejette
 Des pomes au mastin qui garde ton troupeau:
 Il aboye apres elle, & la suit jusqu'à l'eau:
 Voy comme les doux flots de la marine coye
 La portent gentiment : ton chien tousiours l'aboye
 Garde que si encore elle veut s'approcher,
 Il ne morde sa greue & sa douillette chair.
 Maintenant ie la voy, qu'elle fait sa risée,
 Et se mocque dequoy tu ne l'as auisée:
 Si tu l'aimes bien fort, elle s'en va cacher,
 Quand tu ne l'aimes guiere, elle te vient chercher.
 Nulles laides amours : souuent, ô Polypheme,
 Ce qui n'est guiere beau, se fait beau quand on l'aime,
 L'amour & la beauté se suiuent tour à tour:
 L'amour suit la beauté, la beauté suit l'amour,

R O B I N.

Iel'ay fort bien ouye : ainsi comme elle ruë
 Des pomes à mon chien, de cet œil ie l'ay vuë,
 Cet œil qui m'est tant cher : En depit du deuin,
 Que i'en voye aussi bien tousiours iusqu'à la fin,
 Et vers le sot deuin Telcme qui deuine
 Tout malheur contre moy, le malheur s'achemine.
 Il n'est ny pire sourd ny pire auuegle aussi
 Qu'est celuy qui de voir & d'ouyr n'a souci.
 De son amour ie brulle, & si ne la regarde:

Je feïn que dans mon lit j'ay vne autre mignarde:
 De grande jalousie elle meurt, & de l'eau
 Sort pour venir guetter mon antre & mon troupeau:
 Je hâle bellement mon chien apres la belle:
 Si ie ne le hâlois, il iroit d'auant elle
 Au bord luy faire fesse, & luy licher la main,
 Sçachant bien nos amours: Elle enuoyra demain,
 (Ou peut estre aujourd'hui) vn messager me dire
 Comme pour mon amour elle est en grand martyre:
 Mais ie l'enfermeray, & ne l'enuoyray pas
 Que ie ne voye vn lit dressé pour nos ébas.

G I L E T.

O Pineau, ta chanson est tresdouce & plaisante
 Et combien que Robin, au dire de tous, chante
 Des vers de grand' douceur, de ton gentil chanter
 Beaucoup plus que du sien ie me sen contenter.

L V C E T.

Pineau, j'aimeroiy mieux ouïr tes chansonnettes
 Que de suçer du miel: Tu auras ces Muscettes:
 Car elles sont à toy de bon & juste gain:
 Et si tu as encore vne chanson en main,
 Remercie la Muse: à la Muse immortelle
 Tu es tenu sur tout, qui d'une douceur telle
 Confit ta douce voix: Que le pris t'est donné,
 Et Robin tout honteux s'en reua condamné.

P I N E A U.

Muse, ie te saluë: ô ma Muse champestre,
 Champestre maintenant, Qu'un iour tu pusses estre
 Digne de te monstrier en la Court de nos Rois,
 Et CHARLES fust l'honneur & l'appuy de ta voix.

ECLOGUES.

Lors garde que ie n'aye, ô Muse favorable,
 Le filet à la langue : Alors vien secourable
 Me donner vne voix, dont ie puisse entonner
 (Car il ne faudra plus la Musette sonner)
 Entonner hautement, delaisant la Musette,
 Ses honneurs & vertus d'une graue trompette.
 Rétire moy des chams : ie n'ay faute de cœur.
 CHARLES, mon Apollon : preste moy ta faueur.

FIN DES ECLOGUES.



ANTIGONE
TRAGÉDIE DE
SOPHOCLE.

P A R
IAN ANTOINE DE BAIF.

A TRESAUGVSTE PRINCESSE
ELIZABET D'AVTRICHE
ROYNE DE FRANCE.

O ROYNE, quand le ciel vous mena dās la France,
Comme vn astre benin repandant tout bon heur,
Paix vous acompaignoit, & l'ancien honneur
Reuint à la vertu par si bonne alliance.
Les Muses, qui gisoient sous l'obscur oubliance,
Se montrerent au jour en nouvelle vigueur:
Moy, le moindre de ceux qui ont de leur faueur,
A vostre Magesté j'en fy la redeuance.
MADAME ce jourduy ie vous offre (en hommage
D'vn Sugget non ingrat) ce mien petit ouurage,
Ains l'ouurage tissu d'vn Poëte Gregeois.
Si deigneZ y jettér vostre serene vuë,
MarqueZ en ces deuis, à quelque heure perduë,
Le profit qu'aueZ fait au langage François.

H

ARGUMENT.

A Pres que les deux fils d'Edipe furent morts,
S'estant tueZ l'un l'autre, & que le Roy d'alors,
Qu'on appelloit Creon, eust fait deffence expresse
Dedans Thebe, que nul ne prist la hardiesse
D'enterrer Polynic, sur peine de la mort:
Antigone sa sœur se mit en son effort
De l'ensepulturer: ce qu'elle fit si bien,
Que les Gardes du corps n'en aperceurent rien
Pour la premiere fois. Mais Creon les menace,
De les faire mourir sans nul espoir de grace,
S'ils ne luy amenoyent ccux qui l'ont enterré.
Les Gardes effroyez, ont le corps deterré
Remis à nu sur terre: & creignant pour sa teste,
Chacun à bien guetter aux enuiron s'apreste.
Antigone y suruient: & voyant decouvert
De son frere le corps, qu'elle auoit bien couuert,
Tâche le reconurir: & ne pouuant tenir
Son ducil, se decourrit. Lors voicy suruenir
Les Gardes qui guetoient. Sur le fait ils la prennent
Et vers le Roy Creon incontinant la menent.

Le Roy la condamnant, toute viue la fait
Descendre en vn caueau (qu'expres on auoit fait
Pour vne sepulture) où par despoir estreime
La fille s'étrangla de sa ceinture mesme.

Haimon le fils du Roy, fiancé d'Antigone
La venoit deliurer: mais trouuant sa personne
Pale morte etranglee (ô trop grieue douleur!)
Sur elle d'un poignard se frappe dans le cuer.

ARGUMENT.

58

Creon ayant ouy le deuin Tireſie,
(Qui luy auoit predict la malheurté ſuiuë,
D'auoir fait enterrer la pauurette Antigone,
Et de n'auoir ſouffert que la terre lon donne
Au pauvre Polynic) il va pour l'enterrer,
Et pour hors du caueau la fille deterrer:
Mais il la trouue morte (& douleur plus cruelle!)
Il voit ſon fils Haimon qui ſe tuë ſür elle.

De là le Roy dolent ſ'en reuenant cheſ luy
Trouue vne ocaſion d'vn plus piteux ennuy.
Eurydice deja la Royne malheurce
Sa treſchere compagne eſtoit morte & tuee:
Qui ayant entendu comme Haimon eſtoit mort,
Viue ne put ſouffrir ſi triſte deconfort,
Mais d'vn poignard ſe tuë. Ainſi grieues douleurs
Deſſus grieues douleurs, malheurs deſſus malheurs,
Troublent Creon le Roy de la terre Thebaine.

Mais oyeſ Antigone, oyeſ ſa ſœur Iſmene,
Qui plus que ie n'en dy vous en pourront apprendre,
Si à les écouier plaiſir vous daigneſ prendre.

PERSONAGES DE
LA TRAGÉDIE.

ANTIGONE.

ISMENE.

CHORE DE VIEILLARS
THEBAINS.

CREON.

MESSAGER DV GVET.

HAIMON.

TIRESIE.

AVTRE MESSAGER.

EVRYDICE.

VN SERVANT.



ACTE I. SCENE I.

ANTIGONE. ISMENE.

ANTIGONE.

NE sçais tu pas Ismène ô mon vniue
sœur,
Que de nostre viuant, depuis ce grand
maleur
Qui vint à nostre pere, il n'y a point de
maux

Desquels n'ayons sans fin soutenu les assaux ?
Car nous n'auons rien vu, qui nous soit arriué
Ou à toy ou à moy, que nous n'ayons trouué
Plein de grieue douleur, plein d'ennuy, plein de peine,
Plein de grand deshonneur, plein de honte vilaine.
Et maintenant encore (ainsi comme lon dit)
Le Prince nous a fait publier vn Edit.
L'as-tu point entendu ? ou bien nos ennemis
Font-il à ton deffeu du mal à nos amis ?

ISMENE.

Ie n'ay, mon Antigone, ouy nouuelle aucune
Ny de bien ny de mal, depuis celle fortune,
Qui en vn mesme jour nos deux freres perdit,
Quand vne double mort au camp les étandit:

H iij

ANTIGONE.

*Sinon que cette nuit des Argiens l'armée
Soudain s'est disparuë hors d'icy delogee,
Et le siege a leué. Depuis ie ne scay rien
Dont nous soit auenu plus de mal ou de bien.*

A N T.

*Ie le scauoy tresbien : cest aussi la raison
Pourquoy ie t'ay mandee icy hors la maison,
A fin que seule à part tu pusses m'écouter.*

I S M.

Qu'est-ce ? me voudrois-tu grande chose conter ?

A N T.

*Le Roy Creon à l'un des freres a til pas
Rendu l'honneur des morts ? de l'autre il ne fait cas,
Mais, comme on dit, suyuant la loy & la drouure,
A Eteocle il a donné la sepulture,
L'honorant de l'honneur que lon doit faire aux morts.
Mais miserablement le miserable corps
De Polynice mort il delaisse étandu:
Et par Edit exprés à tous a defandu,
Et de ne l'enterrer, & de ne le pleurer.
Le laisser sans honneur & point ne l'enterrer,
A fin que par les chams le pauvre miserable
Aux oyseaux charogniers soit viande agreable.*

*Voilà ce que lon dit que Creon le bon Roy
Nous a fait publier, & à toy & à moy:
(Ie doy bien dire à moy !) & qu'il s'en vient icy
A qui ne le scait poini publier tout cecy,
Icy en personne, à fin que de son ordonnance
Nul quel qu'il soit ne puisse en pretandre ignorance.
Et qu'il fera sa loy à la rigueur tenir,
Si bien que si quelcun ose y contrecuenir*

*Il mourra lapidé. Voyla ce qui en est:
Et tu pourras bien tost nous montrer s'il te plaist,
Que des tiens à bon droit la fille lon te die,
Ou n'auoir rien de ceux dont tu te dis sortie.*

I S M.

*Mais qu'est-ce, ô pauvre sœur, s'il est vray ce qu'as dit,
Que ie profiteray, d'aller contre l'Edit,
Pour ensepulturer le corps de nostre frere?*

A N T.

Si tu me veux aider: regarde & considere.

I S M.

Quel danger me dis-tu? mais où est ton bon sens?

A N T.

Si d'enluer le mort de ta main tu consens.

I S M.

Penses-tu l'enterrer veu qu'il est defandu?

A N T.

*Ouy: ie luy rendray l'honneur qui luy est dû,
A mon frere & le tien, car il l'est malgré toy,
Et ne sera point dit qu'il soit trahy par moy.*

I S M.

Helas! contre le Roy veux tu bien entreprendre?

A N T.

Il n'appartient au Roy mon deuoir me defendre.

I S M.

*Helas! pense ma sœur, repense sagement,
Que nostre pere est mort par trop honteusement
D'une mort odieuse, aussi tost qu'il eust sçu
Quel grand mechef estoit de ses forfaits issu:
Luy mesme s'arrachant de ses deux mains meurdrieres
Ses pauvres yeux creue & dehors de leurs paupieres!*

H uij

A N T I G O N E

Pense à sa mere & femme (ô malheuré doublee!)
 Qui s'étranglant s'osta d'une vie troublée
 Par trop cruels destins ! Et pour le tiers malcur,
 Pense comme en vn jour, enflammeꝝ de rancueur,
 Les malcureux meurdriers nos freres combattirent,
 Et de leurs propres mains tous deux morts s'abatirent,
 Et songe maintenant que seules orphelines
 Delaissées nous deux, de morts bien plus indines
 Nous aurons à mourir, si enfreignant la loy
 Nous rompons l'ordonnance & le pouuoir du Roy.
 Mais nous auiserons comme femmes nous sommes,
 Et que ne sommes pas pour combattre les hommes:
 Qu'il faut ployer sous ceux qui ont plus de puissance,
 Et quand ils voudroyent pis leur rendre obeissance.
 Quant à moy m'adressant, pour mercy leur requerre
 De ce à quoy lon me force, à ceux de sous la terre,
 " Au Roy j'obeiray : car oser dauantage
 " Que ce qu'on peut ou doit, n'est fait d'un esprit sage.

A N T I G.

Ie ne t'en priray plus : & bien que le desir
 Te vinst de m'y aider, ie n'y prendroy plaisir.
 Fay comme tu voudras : quant à moy ie m'apreste
 De l'ensepulturer. La mort seroit honnesté
 De mourir pour ce fait : offensant saintement,
 L'amie avec l'amy ie mourray gayement.
 Car i'ay bien plus de temps, apres mon doux trepas,
 Qu'à ceux d'icy à plaire à ceux qui sont là bas,
 Où ie seray tousiours. Toy, car tu l'aimes mieux,
 Souille & tien à mépris le saint honneur des dieux.

I S M E N.

Ie les veux honorer : mais de forcer en rien

Les statuts, ie n'en ay le cœur ny le moyen.

A N T.

*Suy doncques ton propos. car ie va m'empescher
Après l'enterrement de mon frere trefcher.*

I S M.

Ha pauvre, que pour toy j'ay de creinte & tourment!

A N T.

N'aye creinte pour moy, songe à toy seulcment.

I S M.

*Au moins garde toy bien de t'aller deceler.
Quant à moy ie mourroy plustost que d'en parler.*

A N T.

*Va va le dire à tous. Si tu me veux complaire,
Tu l'iras publier plustost que de le taire.*

I S M.

Enuers ceux qui sont froids que tu as le cœur chaud!

A N T.

Ie sçay bien que ie plais à qui plaire il me chaut.

I S M.

Ouy si tu le peux : mais il ne se peut faire.

A N T.

Et bien. si ie ne puis, tu m'en verras distraire.

I S M.

« Iamais il ne faudroit l'impossible entreprendre.

A N T.

*Si tu tiens ces propos, par force il me faut prendre
Mal-talent contre toy : & par ta méprison
Le defunt te haira pour bien bonne raison.
Laisse moy encourir tout à mon esient
Par mon mauvais conseil cet inconuenient.
Car tu ne pourrois pas faire entrer en ma teste*

ANTIGONE

Qu'il ne faille mourir d'une mort si honeste.

I S M.

*Va donc puis qu'il te plaist mais cest grande folie
D'estre en si grand dangier à tes amis amie.*

CHORE.

STROFE I.

D*u soleil la clarté doree
Plus luisante que de coutume,
Dessus nos sept portes allume
La plus belle claire journee
Que de long temps ont air vu nee.
O bel œil de ce jour doré
Qui dessus Thebe as éclairé,
Loin de la source Diricienne,
Faisant tourner bride soudain
A la grande armee Argienne
Qui menaçoit nos murs en vain.*

MESODE.

*Adraste en faueur de son gendre
Qui ce Royaume querelait,
Telles armes leur a fait prendre
Comme Polynice vouloit.
Les vns marchoyent couverts d'écailles,
Les vns de boucliers et de mailles,
Icy, piquiers se herissoient:
Là, sur les aies des batailles
Les chevaliers replendissoient.*

ANTIST.

*Ce camp tint la ville sugette
D'armes partout environnee,*

*Jusqu'à cette heureuse journée
Qui a decouvert leur retraite,
Qu'ils ont fait par la nuit secrète,
Paravant que d'avoir souillé
Dans nostre sang leur fer mouillé;
Paravant qu'avoir embrasée
La ville de leur brulements,
Paravant que l'avoir rasée
Jusqu'au pié de ses fondemens.*

MESODE.

*« Dicu jamais n'aime les vantifes
« De ceux qui sont enflés d'orgueil:
« Mais renuerse leurs entreprises
« Trenchant le cours de leur conseil.
« Mesme voyant comme il s'en viennent
« Fiers des biens qui tels les maintiennent,
« Son foudre il darde dessus eux:
« Et quand plus heureux ils se tiennent
« Lors il les rend plus malheureux.*

STROFE II.

*Témoin m'en est l'outrecuidance
Du boutefeu, dont l'arrogance
Sentit un feu plus violent,
Quand le foudre brisant sa teste
Le renuersa du plus haut feste
Du mur qu'il alloit échelant.
Lors qu'alencontre du tonnerre
Et des vents qui luy font la guerre
Son ardente rage il pouffoit:
Mais culbuté de haut en terre
Il n'acheua ce qu'il brassoit.*

ANTIGONE

MESODE.

Cependant des sept Capitaines
A nos sept portes ordonnez,
Les entreprises furent vaines:
Car ils furent étonnez.
Depuis en signe de leur fuite,
Dont Iupiter fit la poursuite,
Les Trofees auons dressez,
A luy qui fait par sa conduite
Que l'ennemy nous a laisse.

ANTIST.

Or puis que la gloire honorable
Et la victoire fauorable
Nous rit d'un œil plus gracieux,
Mettons la guerre en oubliance:
Et par Thebe ayons souuenance
D'en rendre graces aux bons Dieux.
Et faisons que cette nuitce
Soit par nous saintement festee,
Aux temples sautant & dansant,
D'une chanson par tout chantee
Par le Dieu Thebain commandant.

EPODE.

Mais voicy venir nostre prince
Creon le fils de Menecé,
Le seul Roy de cette Prouince,
Qui, à le voir, a pourpensé
De nouveau nouvelle entreprise,
Depuis que Dieu nous fauorisé.
Pour ceant il n'a fait venir
D'anciens cette bande grise:
Mais le conseil il veut tenir.

TRAGÉDIE. 63
ACTE II. SCENE I.

CREON. CHORE.

CREON.

MES amis, les bons Dieux en fin ont arresté
Du Royaume l'état, qu'ils auoyent tempesté
Troublé brouillé long temps en fâcheuse tourmente;
Mais apres la tempeste vne saison plaisante
Ouvre l'air plus serein : & les brouillas épars
Aux rayons du Soleil fuyent de toutes parts.
Or ie vous ay mandé par messagers expres
Qu'icy pour m'écouter ie vous trouuasse prests,
Sçachant vostre bon cœur enuers nostre couronne,
Et du temps que Laïe y regnoit en personne,
Et du regne d'Edipe, & depuis son trepas
Comme ses deux enfans vous ne laissâtes pas,
Mais tousiours les eûtes selon vostre deuoir
Honorez & seruis reuerans leur pouuoir.
Or depuis qu'en vn jour au combat main à main
Se frapans & frapés, double meurdre inhumain,
Les deux freres sont morts, ie viens à succeder
Aux Rois que les derniers on a vu deceder
Comme le plus prochain de sang & de lignage.
" Mais on ne peut sçauoir d'un homme le courage
" L'esprit & le bon sens, parauant qu'il s'auance
" Aux affaires d'état & choses d'importance.
" Car quiconques ayant d'affaires maniment
" Ne tâche executer son auis librement,
" Mais sans le decouuoir par creinte le retient,
" Indigne est ce mechant de la place qu'il tient.

ANTIGONE

" Et quiconques aussi veut mettre vn amy sien
 " Pardeffus son païs, ie le conte pour rien.
 Quant à moy (Dieu le sçait à qui rien ne se cache)
 Que ie ne me téray de chose que ie sçache,
 Pour y remedier, estre vostre domage,
 Voulant tousiours garder du peuple l'auantage.
 " Et quiconques aussi son païs n'aimera,
 " Si ie le puis sçauoir, mon amy ne sera:
 " Sçachât que plus d'amis nous ne pourrions nous faire
 " Qu'en faisant que l'état du Royaume prospere.
 C'est pour quoy ensuiuant le propos que j'ay dit,
 Touchant les freres morts j'ay fait crier l'Edit.
 Quant est d'Eteocles, lequel pour la deffence
 De son païs auoit éprouué sa vaillance,
 Et pour elle étoit mort, j'ay voulu qu'à son corps
 On ait fait tout l'honneur que lon doit faire aux morts,
 Qui sont morts gents de bien: & qu'on le mist entier
 Comme vn qui pour la sienne auoit fait juste guerre.
 Mais quant à Polynice, qui laissant son païs,
 Pour des Dieux étrangers les siens auoit trahis:
 Qui auoit désiré voir sa ville embraZee,
 Et jusqu'aux fondements des murailles raZee:
 Qui auoit désiré la liberté rauir
 Aux siens, & de leur sang son dur cœur assouuir.
 Pource j'ay fait crier que nul de cetui-cy
 Pour son enterrement ne pregne aucun soucy:
 Mais le laisse à mépris sans dueil sans sepulture
 Pour estre des corbeaux & des chiens la pâture.
 Telle est ma volonté: ceux qui ne valent rien
 Ie n'honore jamais plus que les gents de bien:
 Mais qui de son païs le bien pourchassera,

Honoré de par moy vif & mort il sera.

CHORE.

Sire, vous ordonnez que bien ou mal on face
Selon que bien ou mal au païs on pourchasse:
Et vous pouvez aussi disposer & des hommes
Qui sont morts, & de nous qui vivons & qui sommes.

CREON.

Soyez doncques au guet pour cecy que j'ordonne.

CHORE.

A plus jeunes que nous telle charge se donne.

CREON.

Le guet est bien assis pour au corps regarder.

CHORE.

Quelle autre chose donc voulez vous commander?

CREON.

De ne souffrir que nul à la loy face tort.

CHORE.

« Il n'est homme si fol qui s'offrist à la mort.

CREON.

« C'en sera le loyer : mais lon voit bien souvent

« Que pour l'espoir du gain l'homme auare se vend.

ACTE II. SCENE II.

MESSAGER.

CREON.

MESSAGER.

Sire, ie ne diray que ie soy hors d'aleine
Pour avoir acouru d'alure bien soudaine:
Mais ayant mon esprit en vn douteux soucy,

ANTIGONE

*Où de m'en retourner ou de venir icy:
Tantost ie me hâtoy tantost ie m'arrêtoy,
Et pour creinte de vous en la peine j'étoy.
Car mon cœur me disoit. Chetif, que veux-tu faire?
Tu vas de ce forfait pourchasser le salaire.
Chetif, demourras-tu? d'un autre il l'entendra,
Ainsi de toutes parts malheur t'en auindra.
Bien tard en ce discours ie me suis assuré,
Tant que peu de chemin longuement a duré.
En fin ie suis venu vous dire, non comment
Le tout s'est fait au long, mais le fait seulement:
Car l'esperoir & confort qui a vous m'a mené
C'est d'avoir tout au pis ce qui m'est destiné.*

CREON.

Mais qu'y peut-il avoir qui cause un tel émoi?

MESSAG.

*Ie ven premièrement vous dire, quant à moy
Ny ie ne l'ay point fait, ny ne sçay qui l'a fait:
Et m'aniendroit à tort du mal de ce forfait.*

CREON.

*Tuournes alentour sans au fait t'adresser,
Et semble que tu veux un grand cas anoncer.*

MESSAG.

L'horreur que j'ay du fait, fait que ie crein le dire.

CREON.

Di-le donc viteement & d'icy te retire.

MESSAG.

*Bien, ie le vous diray. Quelcun depuis naguere
A enterré le mort, l'a couuert de poussiere:
A fait ce qu'on doit faire aux morts selon l'usage.*

CREON.

TRAGÉDIE.

65

CREON.

Que dis-tu ? qui s'est mis en telle oustreuidance ?

MESSAG.

*Ie ne l'ay vu ny sçu : tant y a qu'en la place
De beche ny de pœle on n'a vu nulle trace :
Et la terre alentour de toutes parts entiere
Ne montrait aucun trac, ny n'auoit nulle orniere :
De sorte que par rien juger on ne pouuoit,
Qui fust le fossoyeur qui enterré l'auoit.*

*Après que le premier qui le fait aperçut
Nous en ut auertis, & que chacun le sçut,
Chacun s'en étona: car il n'étoit caché,
Ny n'auoit on le corps dans la terre couché:
Mais comme s'on vouloit soudain s'en aquiter,
On auoit seulement sur le corps fait jeter
Quelque poudre legiere : & n'a lon point conu
Que chien ny autre beste à ce corps soit venu,
Ou bien l'ait dépecé. Lors on entre en debat,
Et chacun sa raison de paroles debat:
Son compagnon accuse : & presque entre nous
Nous vinsmes en vn rien des paroles aux coups:
Et n'y auoit pas vn qui nous peust appaiser:
Par ce que tous pouuoient à bon droit s'accuser.
Car ils pensoient qu'un d'eux auoit commis le cas,
Mais tout le pis étoit qu'on ne le sçauoit pas.
Nous étions desia prests de solennellement,
En attestant les Dieux, nous soumettre au serment,
Iurant ne l'auoir fait, ny n'en estre coupable,
Ny consentant à qui en étoit accusable.
A la fin n'ayans pu rien de vray decouurir,
Vn de nos compagnons ce propos vint ouurir,*

ANTIGONE

Nous faisant tous tenir la teste contre bas
 Comme bien étonnez. Car nous ne pouuions pas
 Ny luy répondre en rien, ny en rien auiser
 Comment par entre nous, nous deuions en vser.
 L'aus fut qu'il falloit vous raporter l'afaire,
 Et vous en auertir, & point ne le vous taire.
 Touts en furent d'acord : & de ce bon message,
 Le fort qui cheut sur moy, me donna l'auantage.
 Ainsi pardeuers vous, dont ie ne suis guiere aise,
 Ie suis venu porteur de nouuelle mauuaise,
 Et me desplaist bien fort que par moy l'ayeZ sçu.
 " Qui raporte le mal n'est jamais bien reçu.
 Mais, Sire, si j'osoy vous dire mon auis,
 Ie diroy que les Dieux ce fait auroyent permis.

CREON.

Cesse : ne parle plus : auise de t'en taire
 Pour ne me faire entrer plus auant en colere,
 Que ne te montre bien qu'en tes paroles fotes,
 Comme vn vieillard réueur que tu es, tu radotes.
 Car il ne faut souffrir tels propos que ceux-cy,
 Que les Dieux de ce mort ayent quelque soucy.
 Quoy? en auroyēt-ils soin pour quelque grād merite
 Qu'il ait fait enuers eux? luy qui auoit conduite
 Vne armee en fureur pour rompre & renuerfer
 Les lieux qu'on auoit fait en leur honneur dresser:
 Pour leurs temples bruler : leur autels déponiller:
 Leur ville mettre à sac : leurs saintes loix souiller:
 Brief faire tout pour estre aux bons Dieux, odieux.
 Où les mechants sont-ils suporteZ par les Dieux?
 Non ce n'est pas cela : mais ce sont des rebelles,
 Qui ne peuuent m'aimer, qui ne me sont fidelles,

Qui de daignent mutins ma Royale puissance,
 Et refusent le joug de mon obéissance.
 Par ceux-cy quelques vns, pour ce forfait commettre,
 Ont esté subornez à force de promettre,
 Ou d'argent deliuré. Car à l'humaine gent
 Rien ne fait plus de mal que l'usage d'argent;
 Qui les villes sacage, & brasse trahisons:
 Qui des plus grands seigneurs ruine les maisons:
 Qui les cœurs des humains corrompt & peruerçit,
 Et les enhorçt au mal, du bien les diuertit,
 Faisant que de mal faire ils ne font conscience
 Et qu'ils mettent des Dieux la creinte en oubliance.
 Mais quoy que ce soit tard, ceux qui ces choses font
 Pour argent qu'ils ont pris, châtié ils en sont.
 Or j'en fay Dieu témoin, & sans feinte j'en jure,
 Que si le forçeteur de cette sepulture
 Vous ne représente soudain deuant mes yeux,
 Je vous feray tous pendre, à fin que sçachiez mieux
 Dou c'est que vous deuez le gain derobé prendre:
 A fin que vous puisiez par mon moyen apprendre
 Qu'il n'est bon de piller du gain à toutes mains:
 Car vous verrez tousiours que la plus part des gains
 Qui viennent de malfait, causent plus de dommage
 A quiconque les prend, qu'il ne font d'auantage.

MESSAG.

Sire, quant est de moy, ie m'en sen innocent.

CREON.

Toy toy qui as vendu ta foy pour de l'argent?

MESSAG.

Le temps vous montrera bien tost ce qui en est.

ANTIGONE

CREON.

Ouy, ta maleurité. ton babil me desplaist.

MESSAG.

Doncques l'opinion gagne la verité?

CREON.

*Soit doncque opinion : mais ta sùtilité
Ne te sauvera point. Car ie veux & j'ordonne
Qu'icy vous m'emmeniez le mechant en personne:
Sinon ie vous feray faire preuue certaine,
" Que le gain mal gagné perte & ruine amene.*

MESSAG.

*Nous le chercherons bien : mais soit que le trouuons,
Si bien soit qu'ayant fait tout ce que nous pouuons,
(Car il est au hazard) ne puissons le trouuer
Ie n'ay garde d'icy me venir retrouver.
Mais ie louray les Dieux qui m'ont ôté d'icy,
Donc ie n'esperoy pas me retirer ainsi.*

CHORE.

STROFE I.

*Q*u'est-ce que l'esprit humain
Pour s'aider n'a inuenté?
Et qu'y a til que sa main
N'ait hardiment attenté?
L'homme a trouué la maniere
Dans vne creuse maison
De voguer sur la mer fiere

Nageant en chaque saison.
Il n'auoit le cœur de cher,
Qui premier s'est essayé
Sur les flots hideux marcher,
Ny pour les vents effroyé,
Ny pour l'horreur d'un rocher.

ANTIST.

Il laboure les guerets
Trainant les coutres trenchans,
Et fait des blés les forets
Chaqueun reueir les chams.
Il n'est beste si sauuage
Qu'il ne range à son pouuoir.
Et tous oyseaux de passage
Par engins il sçait auoir.
Sur le cheual est monté
D'un mors aisé l'embouchant :
Et le toreau indonté
Sous le joug il va touchant,
A son gré l'ayant donté.

STROFE II.

“ Mais il a fait dauantage
“ De soy-mesme se donter,
“ Quand son trop libre courage
“ De gré s'est pu surmonter,
“ Se soumetant à des loix,
“ Et sous le sceptre des Rois.
“ Lors sa cruelle nature
“ S'adoucit sous la droiture:
“ Et les meurdres ont cessé

ANTIGONE

« Depuis que le peuple endure
« Estre des loix redressé.

ANTIST.

Mais en nostre race humaine
Sont encor des obfinez,
Que leur fier naturel meine
Contre le droit mutine;
Qui de Dieu ny creinte n'ont,
Ny selon les loix ne font.
Qui se donra telle audace
Ne trouue en la ville place:
Quant à moy ie jureray
Qu'il n'ara d'entrer la grace
Là où ie demeureray.

EPODE.

Faut-il que ie doute ou croye
Que devant mes yeux ie voye
La pauvre fille Antigone?
Ha, c'est elle que ie voy
Que lon ameine en personne!
O la fille miserable
D'un plus miserable Roy,
Las, que tu es deplorable!
O pauvre seur mal rassise,
C'est c'est que lon t'a surpris
Ainsi que tu voulois faire
Un bel œuvre de pitié
Enuers le corps de ton frere,
Par trop de folle amitié!

ACTE III. SCENE I.

MESSAGER. CHORE.

CREON. ANTIGONE.

MESSAGER.

LA voicy celle là qui a fait tout l'afaire.
 Nous l'auôs prise ainſi qu'elle enterroit ſon frere.
 Mais où s'en eſt allé noſtre Roy ? CHOR. Le voicy,
 Qui ſemble à point nommé s'en reuenir icy.

CREON.

Qui a til ? s'eſt on mis en bonne diligence?

MESSAG.

« Sire il ne faut jamais perdre toute eſperance
 « De choſe que ce ſoit. Car bien ſouuent on voit
 « Arriuier ce de quoy moins d'atente on auoit.
 Tantost éponanté de voſtre grand courroux
 L'auoy preſque juré ne venir deuant vous:
 Mais ce qu'auoy juré j'ay mis en oubliance
 Pour la joye auenuë outre mon eſperance.
 Et contre mon ſerment ie vien, & vous ameine
 Cette vierge qui s'eſt donné toute la peine
 De cet enterrement : là où ie l'ay ſurpriſe
 Et non autre, mais moy ſur le fait ie l'ay priſe.
 Or Sire maintenant icy ie la deliure
 Entre vos mains, à fin & que j'en ſoy deliure,
 Et que vous en faciëz ſelon droit & juſtice:
 Car ie doy eſtre abſoult de tout ce malefice.

CREON.

Comment l'amenes-tu ? où l'as tu pu ſurprendre?

ANTIGONE

MESSAG.

Elle enterroit le mort, puis qu'il vous plait l'entendre.

CREON.

Sçais-tu bien que tu dis ? ou me le dis-tu bien ?

MESSAG.

J'ay vu qu'elle enterroit (& ie n'en fai de rien)

Le mort touchant lequel vous auiez fait l'Edit

De point ne l'inhumer. N'est-ce pas assez dit ?

CREON.

Mais comment l'a ton vuë & sur le fait trouuee ?

MESSAG.

Oyez comme il s'est fait. Depuis nostre arriuee

Au retour de ce lieu, apres que contre nous

Vous êtes bien jetté vostre bouillant courroux,

Nous fimes reietter la poussiere du corps,

Et le mîmes a nu. Nous nous metons alors

Vn petit alecart sur les proches colines,

De peur que son odeur n'infectât nos narines,

Et de là nous guetions si personne y viendrait,

Et si toucher au mort quelcun entreprendrait.

Là nous fumes au guet jusques enuiron l'heure

Que le soleil plus haut dessus nostre demeure

Enflamme l'air ardent, échaufe les ruisseaux,

Grille les blés aux champs, aux bois les arbrisseaux.

Depuis quand ce grand chaud cessa d'estre si fort,

Nous vîmes peu apres la fille pres du mort,

Qui gemissoit semblable à la mere fachee

Des petits oyssillons, qui pleure sa nichee

Qu'elle voit dans les mains du berger qui l'emporte:

La fille soupiroit se plaignant en la sorte,

Quand elle vit le corps decouvert, denué,

Et maudissoit ceux-là qui l'auoyent remué.
 Apres à pleines mains de la sèche poussière
 Le mort elle recouure : Et tenant vne eguiere,
 De l'eau dessus le corps par trois fois elle verse.
 Moy qui voy tout cecy j'acour à la trauersé,
 Et la pren sur le fait. Elle non étonnée,
 (Tout ce qu' auparauant en la mesme journée
 S'étoit fait sur le mort) l'auouë sans contenance,
 Et n'en denie rien, Et n'en montre auoir creinte.
 De sa confession j'u plaisir Et douleur,
 Plaisir de me sauuer de ce facheux maleur:
 Mais i'en reçu douleur, pource que mes amis
 Ainsi par mon moyen en peine ie voy mis.
 " Toutefois ie ne sçache amy, de qu'il le bien
 " Je ne doine tousiours priser moins que le mien.

C R E O N.

Toy, toy qui tiens penchant la teste contre bas,
 Dy, le confessés-tu ou nies-tu le cas?

A N T.

L'auouë l'auoir fait, Et ie ne le vous nie.

C R E O N.

Quant est de toy va ten où tu auras enuie,
 Absoust de ce forfait. Toy, qui as fait l'offense,
 Dy moy sans delaiier, sçauois-tu la deffense?

A N T.

Ouy, ie la sçauois, Et chacun comme moy.

C R E O N.

Et tu as bien osé faire contre la loy.

A N T.

Aussi n'étoit-ce pas vne loy, ny donnée
 Des Dieux, ny saintement des hommes ordonnée.

ANTIGONE

Et ie ne pensoy pas que tes loix peussent tant,
 Que toy homme mortel tu visSES abatan
 Les saintes loix des Dieux, qui ne sont seulement
 Pour durer aujourd'huy, mais eternellement.
 Et pour les bien garder j'ay mieux aimé mourir,
 Que ne les gardant point leur courroux encourir:
 Et m'a semblé meilleur leur rendre obéissance,
 Que de creindre vn mortel qui a moins de puissance.
 Or si dauant le temps me faut quitter la vie,
 Ie le compte pour gain n'ayant de viure enuie.
 Car, qui ainsi que moy vit en beaucoup de maux,
 Que pert-il en mourant sinon mille trauxaux?
 Ainsi ce ne m'est pas vne grande douleur
 De mourir, pour sortir hors d'vn si grand malheur.
 Mais ce m'a bien été vn plus grand deconfort,
 Si sans point l'inhumer j'usse laissé le mort,
 Duquel j'étois la sœur, fille de mesme mere:
 Mais l'ayant fait, la mort ne me peut estre amere.
 Or si tu dis que j'ay folement fait l'offence,
 Encor plus folement tu as fait la desfence,

CHORE.

Elle se montre bien estre fille de cueur
 D'vn pere de cueur grand, ne ployant au malheur.

CREON.

sçaches, que de ces cueurs obstinez la fierté
 se ront le plus souuent. De l'acier la durté
 Cuite dedans le feu tu verras s'amolir,
 Se forger aux marteaux, aux meules se polir.
 Avec vn petit mors on fait ce que lon veut
 Du cheual le plus fier. Car celuy qui ne peut
 Autant que le plus fort, duquel il est esclau,

Etruiant contre luy ne doit faire le braue.
 Premier elle a forfait ayant bien conoissance
 Qu'elle contreuenoit à l'expresse ordonnance:
 Et maintenant commét vn deuzième forfait,
 Se vantant & riant du forfait qu'elle a fait.
 Homme ie ne seroy, mais homme elle seroit,
 Qui, moy regnant, ce cas impuny laisseroit.
 Mais quand elles seroyent encor plus que princesses,
 Ny elle ny sa sœur les deux forfaitereffes
 Ne se sauueront pas d'une mort execrable:
 Car ie sçay que sa sœur de ce fait est coupable,
 Ie l'ay tout maintenant vuë dans la maison
 Forcener furieuse & comme sans raison.
 " Mais quiconque a commis vne faute en cachette,
 " A peine a til l'esprit de la tenir segette:
 " Sur tout ie hay celuy qui surpris en mesfait
 " Obstiné contre droit soutient qu'il a bien fait.

A N T.

Demandes-tu rien plus que de me voir défaire?

C R E O N.

Rien plus: car cela fait ie n'auray plus que faire.

A N T.

Que retardes tu donc? puis qu'impossible il est
 Que ton parler me plaise: & puis qu'il te deplaist
 De tout ce que ie dis, & tu ne veux entendre
 Ny ouïr mes raisons, que veux tu plus attendre?
 Et comme usé ie pu faire œuvre plus louable,
 Qu'enuers le frere mien me montrer pitoyable,
 L'inhumain? D'un chacun j'en serois estimee,
 Si leur bouche n'étoit par la crainte fermee:
 " Mais la grandeur des Rois, en qui tout heur s'asemble,

A N T I G O N E

« Fait, dit, sans contredit tout ce que bon leur semble.

C R E O N.

seule entre les Thebains aperçois-tu cecy?

A N T.

s'ils en osoient parler ils le voyent aussi.

C R E O N.

Et ne rougis-tu point, plus qu'eux tous d'entreprendre?

A N T.

L'honneur aux freres du ie n'ay honte de rendre.

C R E O N.

Et l'autre qui est mort estoit-il pas ton frere?

A N T.

L'autre mon frere estoit et de pere et de mere.

C R E O N.

Mais dy, pourquoy tu fais honneur à ce méchant?

A N T.

Mais dy, pourquoy vas-tu pour les morts t'empeschant?

C R E O N.

N'honorant le méchant comme l'home de bien,

A N T.

Il n'estoit ton sujet: il estoit frere mien.

C R E O N.

L'un pour les siens est mort, l'autre pour les détruire.

A N T.

Pluton n'obeist pas aux loix de ton empire.

C R E O N.

Mesme honneur que le bon, le méchant n'aura pas.

A N T.

Que sçais-tu si mon fait plaist à ceux de labas?

C R E O N.

Celuy que ie hay vif, mort ie ne l'aimeray.

TRAGÉDIE.

71

ANT.

Celuy que j'aime viſ, mort ie ne le hairay.

CREON.

*Labas, s'il faut l'aimer, va l'aimer à ton aiſe:
Car ie ne ſouffre icy coutume ſi mauuaiſe.*

CHORE.

*Voicy venir ſa ſœur la pauvre Iſmene,
Qui montre auoir d'ennuy ſon ame pleine.
Sur ſon front de triſteſſe vne nuee
Répand par ſes doux yeux la triſte ondee,
Dont ſa vermeille face eſt arouſée.*

ACTE III. SCENE II.

CREON. ISMENE.

ANTIGONE.

CREON.

O Toy qu'en ma maiſon, ſans que i'en prinſe garde,
Ie tenoy tous les jours, ô traitreſſe leſarde
Pleine de froid venin: ne cuidant pas nourrir
Deux peſtes qui braſſoyent de me faire mourir:
Sus, dy-moy: eſtois-tu de cet enterrement,
Ou deſauouras tu d'en eſtre aucunement?

ISMENE.

*I'en ſuis, ſi cette-cy en peut eſtre acusable,
Et j'y ſuis conſentant, & du fait ſus coupable.*

ANTIG.

*Ia dieu ne plaiſe, non: tu ne l'as voulu faire,
Ny en rien ie ne t'ay communiqué l'affaire.*

A N T I G O N E.

I S M.

*Mais ie t'en pry ma sœur (& point ne me dedaigne).
En ton auersité que ie te soy compaigne.*

A N T.

*Pluton & ceux d'en bas sçauent bien qui l'a fait.
C'est peu d'aimer de bouche : il faut aimer d'offer.*

I S M.

*Que ie meure avec toy : permé moy tant de grace,
Qu'au defunt de ma mort sacrifice ie face.*

A N T.

*Ne meur point avec moy : & d'auoir fait n'assure
Ce que tu n'as point fait : c'est assés que ie meure.*

I S M.

Quelle vie sans toy plaisante me sera?

A N T.

Demande l'à ce Roy, qui te la gardera.

I S M.

Pourquoy m'ennuyes-tu sans que profit t'en vienne?

A N T.

Si j'ay quelque douleur elle vient de la tienne.

I S M.

Que puis-ie faire donc maintenant pour t'aider?

A N T.

Tu m'aideras beaucoup si tu peux te garder.

I S M.

Moy miserable hélas ! ta mort ie ne doy suivre?

A N T.

J'ay mieux aimé mourir, tu as mieux aimé viure.

I S M.

Ouy bien de parolle, & non pas de pensée.

A N T.

Et de bouche & de cœur la mort j'ay pourchassée.

I S M.

Toy & moy nous auons mesme faite pu faire,
Toy d'enfreindre la loy, moy d'offencer mon frere.

A N T.

Dequoy te fâches-tu ? tu as sauué ta vie:
Mais laisse moy mourir, puis qu'il m'en vient enuie.

C R E O N.

L'une & l'autre de vous estre folle ie pense:
L'une de maintenant, l'autre dès sa naissance.

I S M.

" Monsieur le meilleur sens s'égare & se partrouble,
" Quand le malheur si grief sur malheur se redouble.

C R E O N.

Ouy qui requiert part au mal des malheureux.

I S M.

Quel viure sans ma sœur puis-ie estimer heureux?

C R E O N.

Ne parle plus de sœur : car elle est trépassée.

I S M.

Tu'ras-tu de ton fils ainsi la fiancée?

C R E O N.

Ie hay pour mon enfant si mauuais mariage.

A N T.

O mon trescher Haimon, que ton pere t'outrage!

C R E O N.

Tu me fâches par trop, & tes noffes aussi.

I S M.

Tu veux donques outier à ton fils cette-cy?

ANTIGONE

CREON.

Pluton sera celui qui rompra cet accord.

ISM.

Tu as donc arresté de la juger à mort?

CREON.

Ouy : n'en parlon plus : mais vous autres menez
Ces femmes là dedans : & tresbien les tenez.
Les plus audacieux lon voit souvent tâcher
De fuir à la mort qu'il sentent aprocher.

CHORE.

HEureux ceux là que le destin plus doux
Ne laisse pas encourir le courroux
Des Dieux vengeurs. Depuis qu'une lignee
De la faueur des Dieux est éloignee
C'est fait du tout de sa prosperité:
Car les malheurs la viennent acabler,
Comme les flots que Neptune irrité
Fait mille effrois sur la nef redoubler:
Quand les grands vents & les hideux orages
Ouurent des eaux les gouffres pleins d'horreur,
La mer brassée écume de fureur,
Un bruit grondant hulle par les riuages.

ANTIST.

En la maison de Labdaque, douleurs
Dessus douleurs, malheurs dessus malheurs
Ie voy tumber : & pas un de la race
Ne peut fuir ce qu'un destin leur brasse.
Quelque courroux contre eux de l'un des Dieux
Tient sur leur chef sans fin son pesant bras.
S'il Soleil leur luit plus gracieux
Parmy ces maux, il ne leur dure pas:

Mefme

Mesme aujourd'huy celle branche dernière
Du pauvre estoc d'Edipe, qui vivoit,
Par la furie & la rage se voit
Morte faucher d'une coupe meurdrrière.

STROFE II.

- " Qui d'entre nous, ô grand Dieu tout-puissant,
- " Résisteroit à ta force indomtable?
- " Que le sommeil n'est point assoupissant,
- " Ny du vieil temps la course pérable?
- " Mais sans vieillir, tousiours à toy semblable;
- " Pere des Dieux tu regis ce grand monde.
- " Tu as de tout connoissance profonde.
- " Et le présent & le passé tu vois,
- " Et l'avenir de loin tu aperçois.
- " Que vostre vie, ô Dieux, est bien heureuse!
- " Mais nous chetifs, qui ne sommes pas tels,
- " Vivons douteux pauvres hommes mortels,
- " Sous vne loy beaucoup plus rigoureuse.

ANTIIST.

- " En nostre race vn espoir incertain,
- " Bien qu'à d'aucuns quelque fruit il aporte,
- " Le plus souvent nous trompe & paist en vain.
- " Tousiours l'abus en ce nous reconforte
- " Dont nous auons quelque enuie plus forte:
- " Mais par apres la fin nous mecontente,
- " Où nous auons plus certaine l'attente.
- " Car ignorans jamais rien ne sçauons,
- " Que quand les piés au piege nous auons.
- " Dieu tout desastre en ce chetif assemble,
- " Et ne permet qu'il goûte rien de l'heur,
- " Auquel il fait que le plus grand malheur

ANTIGONE

“ Qui pourroit estre, vn bien grand heur luy semble.

EPODE.

Mais voicy venir Haimon, vostre fils, dont la fiancée
Vous auez jugée à mort par la sentence prononcée.
Il se montre fort dolent ainsi par la mort de se voir,
De l'esperance, qu'il eut d'estre son mary, decevoir.

ACTE IIII. SCENE I.

CREON. HAIMON.

CHORE.

CREON.

Maintenant nous sçavons que c'est que mô fils pense.
Mon fils t'a lon point dit ma dernière sentence
Contre ta fiancée ? as-tu quelque rancœur
Pour ce contre ton pere ? ou m'aimes-tu de cœur ?

HAIMON.

Mon pere ie suis vostre : & tant que ie viuray
Vos bons commendements de bon cœur j'ensuivray.
Car ie n'ay quant à moy tant à cœur mon vouloir,
Que ie n'aime plustost du vostre me chaloir.

CREON.

Aussi faut-il, mon fils, que de franche bonté
De son pere l'enfant suive la volonté.
Et c'est pourquoy chacun des bons enfans souhette
“ Avoir en sa maison, ayant ioye parfaite,
“ Quand où le pere hait l'enfant tâche de nuire,
“ Où le pere aime bien l'enfant tout bien desirer:
“ Mais quiconques ara des enfans obstine,

- " Qui contre son vouloir parle leur font mener,
 " Que dira lon de luy, sinon que tout martyr
 " Il se donne, apresant aux ennemis à rire.
 Mais garde toy mon fils, que le plaisir des sens
 Pour l'amour d'une femme éteigne ton bon sens:
 Songe que ce seroit une amour peu plaisante,
 Que d'avoir en ton lit une femme méchante.
 " Quelle autre peste est pire ou quelle autre poison
 " Qu'avoir un familier méchant en sa maison.
 Mais l'ayant en horreur comme ton ennemie,
 Laisse-la, que Pluton à quelcun la marie.
 Car puis qu'elle a esté par manifeste preuve
 Connuincue du cas, & seule ie la treuve
 En toute la cité qui me desobéisse,
 Je ne feray menteur pour soutenir son vice.
 L'ordonne qu'elle meure: Apres, qu'elle demande
 L'aide de Jupiter qui aux cousins commande.
 " Car si ce deshonneur ie souffre en ma maison,
 " Je le pourray souffrir à plus forte raison
 " Entre des estrangers qui ne me feront rien.
 " Celuy qui vers les siens se montre homme de bien,
 " Il le doit estre envers les autres de la ville:
 " Mais quiconque oubliant l'ordonnance civile,
 " Ou ses superieurs ou les loix forcera,
 " Jamais loué de moy cestuy-cy ne sera.
 " Car il faut obeir sans raison demander
 " A celuy que le peuple elit pour commander:
 " Et faut que cestuy-cy pour bien faire, demande
 " D'estre bien obeï comme bien il commande.
 " Comme sous le Pilot tout branle dans la nef,
 " Ainfin en un estat tout ploye sous le chef,

ANTIGONE

- " Qui est homme de bien. Car il n'est vn mal pire
 " Que desobeissance en tout comme en l'empire.
 " Rien ne dure où elle est. Le Regne elle renuerse,
 " Ruine la maison, la ville boulleuerse.
 " La desobeissance & mauuaise conduite,
 " Quand on vient au combat, met les soldats en fuite:
 " Mais la bonne conduite avec l'obeissance
 " Des soldats bien rangez eleue la vaillance.
 " Ainsi faut preter aide a qui doit commander:
 " Et du commandement des femmes se garder.
 " Car il vaut beaucoup mieux se ranger sous le homes,
 " Qu'on die que sugetz à des femmes nous sommes.

CHORE.

Sire, s'il m'est permis, d'en faire jugement
 Vous me semblez auoir parlé tressagement.

HAIMON.

- " Monseigneur, les bons Dieux nous donnent la sagesse,
 " Vn don qu'on doit priser plus que nulle richesse.
 Mais de dire comment vous ne dittes tressien,
 Je ne l'oseroi dire, & ne me siéroit bien.
 Quelque autre mieux que moy de cecy parlera,
 Disant plus librement ce qui luy semblera.
 Or c'est à moy pour vous tous partout de penser
 A ce qu'on fait on dit, & le vous anoncer:
 Car les particuliers n'ont garde de venir
 Vous dire les propos qu'à part ils vont tenir:
 D'autant qu'ils scauent bien que point ils ne plairoient
 A vostre Magesté, quand il les vous diroient.
 Mais ie puis bien ouïr ce qu'on dit en cachette,
 Et comment en tous lieux cette fille on regrette,
 Disant qu'on fait mourir d'une mort drestable

Celle-la qui a fait vn œuvre charitable:
Et qu'elle est innocente & qu'elle est la moins digne
De toutes de mourir d'une mort tant indigne:
Celle là qui n'a pu son frere mort lesser
Ny des corbeaux goulus, ny des chiens depecer,
Par faute seulement de dûment l'inhumer,
Quoy ? ne la doit-on pas grandement estimer?

Voyla le bruit qui court. Mais qui a til, mon Pere,
Que j'aime plus que voir que vostre état prospere?
" Car quel bien plus heureux peut le pere espeter,
" Ou le fils, que se voir l'un l'autre prosperer?
Mais gardeꝫ vous que seul ne pensieꝫ dire bien,
Et des autres l'avis ne prisieꝫ moins que rien.
" Celuy qui pense seul auoir le bon avis,
" Et le cerueau plus meur, & le meilleur deuis,
" Le plus souuent se trompe, & faisant à sa teste
" Ennuy aux siens, à rire aux ennemis apreste.
" Combien qu'un soit bien sage il ne doit auoir honte
" De ne s'obstiner point, & d'autruy faire conte.
" Voyeꝫ comme aux torrens les arbres qui flechissent
" Se sauuent la plus part : & ceux qui se roidissent
" Contre le cours de l'eau, tous entiers arracheꝫ
" Alabandon des flots s'emportent trebucheꝫ.
" Aussi dedans la nef, qui n'obeist au vent
" Et ne lâche la voile, il perit bien souuent.

Se lâche vostre cœur : vostre amis premier change:
Tout jeune que ie suis, s'il n'estoit point étrange,
" Ie dirois vn bon mot. C'est que bien fort ie prise
" Qui seul de son bon sens conduit vne entreprise:
" Mais ie n'estime moins celuy qui veut entendre
" Autre amis que le sien, ne dedaignant d'aprendre.

A N T I G O N E

C H O R E.

*Sire, vous ferez bien si tous deux vous prenez
Le meilleur des propos qu'entre vous vous tenez.*

C R E O N.

*Que nous les plus âgés ayvions la sagesse
D'un jouvenceau qui est en si basse jeunesse.*

H A I M O N.

*Non, si ie ne dy bien. si ie suis jeune d'âge,
Laisant mes ans, voyez si mon propos est sage.*

C R E O N.

Honorer les mutins est-ce fait sagement?

H A I M O N.

Aussi les soutenir ie ne veu nullement.

C R E O N.

Et n'est-ce pas le mal dont se deüt cette-cy?

H A I M O N.

Non pas à ce que dit tout le peuple d'icy.

C R E O N.

Est-ce au peuple à m'instruire où commander ie doy?

H A I M O N.

Gardez d'estre en propos aussi jeune que moy.

C R E O N.

Faut-il qu'autre que moy en cette ville ordonne?

H A I M O N.

Vne ville n'est pas d'une seule personne.

C R E O N.

Dit-on-pas que la ville appartient à son prince?

H A I M O N.

seul vous commanderiez en deserte prouince.

C R E O N.

Cetuy-cy (vous voyez) vne femme soutient.

HAIMON.

Je deffen la raifon, ce qui vous appartient.

CREON.

Malheureux, débas-tu encor contre ton pere?

HAIMON.

Pource que la raifon vous ne voulez pas fere,

CREON.

Ay-ic tort fi ic fâz tenir mon ordonnance?

HAIMON.

Si pour ce vous laiffez des Dieux la reuerance.

CREON.

Méchant & lâche cœur qu'une femme furmonte!

HAIMON.

De nul acte vilain vous ne me ferez honte.

CREON.

Pour elle tout cecy contre moy tu debas.

HAIMON.

Et pour vous & pour moy & pour ceux de labas.

CREON.

Elle de fon viuant ta femme ne fera.

HAIMON.

Si elle meurt, fa mort quelque mort caufera.

CREON.

Comment ? de menacer tu prens dunque l'audace?

HAIMON.

Voir le mal auenir est-ce vfer de menace?

CREON.

Que pourrois-tu prenoir d'un eſprit ſi volage?

HAIMON.

Sauf l'honneur que vous doy, vous meſme n'ettes ſage.

ANTIGONE

CREON.

Toy le serf d'vne femme, oses-tu me reprendre?

HAIMON.

Vous voulez dire tout ne voulant rien entendre.

CREON.

Mais j'en jure le ciel ie te montreray bien
Que tu ne deuoïs pas me contredire en rien:
Amenez la méchante, à fin que sans demeure
Aux yeux de son mary sur le champ elle meure.

HAIMON.

Non pas deuant mes yeux : non ne le croyez pas;
Ie ne pourroy souffrir d'assister au trepas
De la pauvre innocente : or plus en nulle part
Ne verrez vostre fils qui de vous ce depart.

CHORE.

Sire, il s'en est allé tout bouillant de colere
Qui en l'âge qu'il a ne peut estre legere.

CREON.

Voise où luy semblera : face tout son effort,
Si ne sauuera til ces filles de la mort.

CHORE.

Auez vous arresté que l'une & l'autre meure?

CREON.

Celle qui n'a rien fait ie veu qu'elle demeure.

CHORE.

Puis qu'une doit mourir de quelle mort sera-ce?

CREON.

La menant où n'y a d'hommes aucune trace,
Du jour qu'elle hait tant pour tout jamais forclosé,
Ie veu que toute viue elle soit seule enclosé,
Enterree viuante en vn profond caueau,

*Avec si peu de pain avecque si peu d'eau,
Qu'on puisse seulement fuir d'estre coupable,
Pour le peuple & pour moy, de sa mort execrable.
Et là de son Pluton qu'elle essaye obtenir,
Puis qu'il l'honore tant, d'au monde revenir.
Et lors elle pourra, mais sur le tard, apprendre
Qu'il ne faut des enfers si grande peine prendre.*

CHORE. STROFE.

*O invincible Amour, qui tiens l'empire
Sur les cœurs des humains & des grans Dieux.
Qui as choisi pour fort d'un ton arc tire
Des pucelles de choisis les rians yeux:
Tu voles s'il te plaist dedans les cieus:
Tu nages si tu veux dedans la mer,
Les Tons & les Dauphins faisant aimer,
Les sangliers amoureux dans le bocage
Tu mets en rut, les corfs tu fais bramer:
Et tout ce qui te sent soudain enrage.*

ANTIST.

*" Du plus sage le sens ta flâme afole:
" Le plus modeste cœur à mal tu mets:
" Les heureuses maisons ton feu de fole:
" Et des parents amis tu roms la paix,
Comme aux Princes d'icy, noisieur, tu fais.
Car manifestement ta forte ardeur
Du fils de nostre Roy contreint le cœur
D'aimer jusqu'à la mort sa fiancée.
O invincible Amour, tu es vainqueur
Te jouant à ton gré de sa pensée.*

EPODE.

*Maintenant ie sors presque hors de moy-mesme.
Mes yeux lâchent de pleurs vne nuee,*

ANTIGONE

*Et ne peuvent souffrir d'ueil si estreme,
Que de voir Antigone estre mēnee
Pour sous terre accomplir sa destinee.*

ACTE III. SCENE II.

ANTIGONE. CHORE.

ANT. STROFE I.

O Citoyens voyez moy
En é moy

Faire mon dernier voyage,
Dow retourner ie ne doy.

Las ie voy
Vn bien piteux mariage !
Ie voy du jour la lumiere
Ma derniere
Pour jamais ne la reuoir !
Les enfers, ô moy chetive,
Toute viue

Me vont dauant recevoir
Qu'un seul bien ie puisse auoir !

CHORE SYSTE ME.

De gloire & de grand honneur enuironnee
In cette fosse des morts tu es mēnee,
Ny de longue maladie étant frappee,
Ny perdant ton ieune sang d'un coup d'épee,
Mais pour auoir trop aimé ta liberté
Viue la vuë tu pers de la clarté.

ANTIG. ANTIST.

Mainte fille des grands Rois
Autre fois

De grieues douleurs atainte,
Aux eaux montagnes & bois
Par sa voix
A fait entendre sa plainte.
Depuis les Dicux amiables
Pitoyables
En fontaine la defont,
A fin qu'en pleurs s'ecoulante
Elle alante
De son cœur le dueil profond.
Les Dicux telle, hélas, me font !

CHORE SYSTEME.

- “ Quand on a le cœur gros de grand' tristesse
“ Cest grand alegement que de se plaindre.
“ Plus de larmes des yeux tomber on leffe,
“ Dautant celle douleur, qui nous opresse,
“ Plus aisément s'endure & se fait moindre:

ANTIG. STROFE II.

Las hélas en ma presance
On s'avance
De rire de mon malheur !
Attendez que ie soy morte !
Asses forte
Moy viuante est ma douleur.
O ville, ô naissance mienne
Te souuienne
Qu'une rigueur à grand tort,
M'enterrant viue me ferre
Sous la terre,
Pour auoir pitié d'un mort.
Las, ny morte ny viuante
Ie m'absente

ANTIGONE

Entre la vie & la mort !

CHORE SYSTEME.

Fille, ayant enuepris de hardiesse
Vn fait trop hâzardeux, par ta simpleesse
Tu te soumets du droit à la rigueur,
Pour ton pere payant ce grand malheur.

ANTIG. ANTIST.

Las, renouvelant ma plainte

Quelle atteinte

Tu me donnes dans le cœur,

Ramentuant de mon pere

La misere

Et nostre commun malheur !

O malheureux mariage !

O lignage

Qui en sort plus malheureux !

O moy pauvre miserable

Execrable !

O destins trop rigoureux !

Ma charité mal traitée

M'a jettee

En cet état douloureux !

CHORE SYSTEME.

L'aine la charité : mais la puissance

De nos Rois doit auoir l'obeissance,

Qui par les bons sçgets leur soit rendue.

Rien que ton cœur trop grand ne l'a perduë.

ANTIG. EPODE.

Sans estre ploreë,

Moy pauvre éplorée,

Pauvre miserable,

De nul desirable,

Je fay le voyage
De mon mariage
Piteux & cruel,
Pour faire séjour
Las, perpetuel,
Dehors de ce jour !
Il faut que ie meure !
De cette demeure
On me va banir,
Pour n'y revenir !
A dieu la lumiere
Que ie voy dernière !
Il faut que ie meure,
Et n'ay qui me pleure.
Nul de n'enterrer soigneux ne fera
Et nul de ma mort le dueil ne fera.

ACTE III. SCENE III.

CREON. ANTIG. CHORE.

CREON.

Q Voy ? ne sçavez-vous pas qui luy donroit loisir
De crier lamenter se plaindre à son plaisir,
Qu'on n'auroit jamais fait ? hâtez-vous : menez-la
Dans la caue aprestee : & la renfermez là,
L'y laissant toute seule, à fin ou qu'elle y viue,
Ou s'elle y doit mourir que sa mort s'en ensuiue:
Car nous sommes purgez de ce qui auicendra.
Mais jamais que ie puisse au jour ne reuiendra.

ANTIG.

O chambre nuptiale ! ô sepulcre ! ô caueau,
Ma demeure à jamais, ma chambre & mon tombeau,

ANTIGONE

Par où ie dois aller vers les miens, que Pluton
 En grand nombre à receus dans sa noire maison:
 Lesquels toute dernière & trop long temps apres,
 A mon tresgrand regret, ie suis & non de pres:
 Mais toutefois deuant qu'emplir ma destinee
 Que des fatales seurs le fil auoit bornee.
 Puis qu'il me faut mourir arriuant là j'espere
 Estre la bien venue en l'endroit de mon pere,
 Et de ma douce mere, & de mon frere aussi:
 Par ce que de vous tous j'ay pris tout le soucy
 Pour vostre enterrement: & ie n'ay laissé rien
 De mon petit pouuoir pour vous inhumer bien.
 Asteure, ô Polynic, pource que ie m'auance
 De t'ensepulturer tu vois la recompance.
 Car ie n'usse voulu pour mary ny pour fils
 Ou femme ou mere étant, faire ce que ie fis,
 Mon cher frere, pour toy, alant contre la loy:
 Et s'on me veut ouyr ie diray bien pourquoy.

I'usse trouué mary pour vn mary perdu,
 Au lieu d'un fils vn fils uist pu m'estre rendu,
 Mais, las, ayant perdu & mon pere & ma mere
 Ie n'auoy le moyen de recouurer vn frere.
 C'est pourquoy t'estimant sur tout ce que j'auois,
 Et ton corps honorant de ce que ie pouuois,
 I'ay semlé à Creon auoir fait grande ofance,
 Pour toy, frere trescher, violam sa defance.
 Aujourduy pour cela il me fait ainsi prendre
 Et mener, en m'outant tout espoir de pretendre
 A quelque aise en ce monde: & m'outant le moyen
 Du mariage saint d'éprouuer le lien,
 Et de pouuoir nourrir quelque fils qu'en ma place,
 S'il me faloit mourir, sur terre ie laissasse.

Mais, *hélas* seule ainsi moy pauvre éplorée,
 Denuée d'amis, toute vive enterree
 Dans vn sépulcre obscur, mes jours ie vâ finir !
 M'auons vuë à vos loix, ô Dieux, contrevenir ?
 Ay-ie pu quelque fois encontre vous forfaire ?
 En quoy ay-ie offensé ? Las *hélas* qu'ay-je affaire
 De m'adresser aux Dieux, puis qu'il ne me vient rien
 De leur porter honneur que le mal pour le bien ?
 Si les Dieux font cecy, ie prens en patience,
 Et pardonne ma mort qui vient de mon offenser
 Mais s'il ne leur plaist pas, nō moins de maux auient
 A tous mes ennemis qu'à tort ils m'en moyennent.

CHORE.

Toufiours de mesmes vents mesme roideur
 De cette fille cy pouffe le cœur.

CREON.

Ceux qui doiuent mener cette traîtreſſe
 se pourroyent bien sentir de leur paresſe.

ANTIG.

Hélas cette parole, *hélas*, cruelle,
 De ma prochaine mort dit la nouuelle.

CREON.

N'atendez que repit vous ſoit donné:
 Exécutez ce qui est ordonné.

ANTIG.

O terre, ô ville paternelle,
 Dieux qui en auez la tutelle,
 Voyez comment ie ſuis menée !
 Voyez la maniere cruelle,
 Dont vne royale pucelle,
 Seule de tous abandonnée,

ANTIGONE

sans nulle *m*ercy est trainee.
 Voyez, seigneurs Thebains, comment
 Et par qui ie *m*eur condamnee,
 Pour auoir fait trop saintement.

CHORE. STROFE I.

Fille tu n'es la premiere
 Qui essayes la maniere
 De ta cruelle prison.
 Danes fille de maison
 Fut bannie de ce jour,
 Dans le tenebreux sejour
 D'une tour d'airain serree:
 Bien qu'elle fust desiree
 De ce grand Dieu Iupiter,
 Qui se fit pluie doree
 Pour la venir visiter.

ANTIST.

Lycurge fils de Dryante,
 Pour l'impieté mechante
 Dont Bacche il auoit fâché,
 Fut dans vn autre ataché:
 Là ou passant sa fureur,
 Il reconut son erreur,
 D'auoir de sa folle teste
 Osé partroubler la feste
 Des femmes pleines du Dieu,
 Qui dans leur esprit tempeste
 Les poussant de lieu en lieu.

STROFE II.

Pres la roche Cyanee
 Aux deux fils du Roy Phinee

Les yeux

Les yeux sont creuëz à tort,
Par la Roïne Cleopatre
Leur inhumaine marâtre,
Qui les hûissoit à mort.
Et non contente, la dure !
Dans yne caverne obscure
Pour jamais les enferma,
Où languissans en ordure
La douleur les consuma.

ANTIST.

- « Nostre foible race humaine
- « Feroit entreprise vaine
- « D'aller contre le destin.
- « Ce que le destin ordonne,
- « (Soyt chose mauuaise ou bonne)
- « Il faut qu'il vienne à sa fin.
- « Fille, arme toy de constance:
- « N'étant en nostre puissance
- « La neccesité changer,
- « La prenant en patience
- « Nous la pouuons soulager.

ACTE. III. SCENE III.

TIRESIE. CREON. CHORE.

TIRESIE,

PRinces de ce païs, ie me suis fait conduire
Icy pardeuers vous pour grand cas vous deduire.

CREON.

Qu'y a til de nouveau bon homme Tiresie?

L

ANTIGONE

TIRES.

Je vous l'enseigneray : croyez ma prophetie.

CREON.

Jamais de ton conseil ne me suis éloigné.

TIRES.

C'est pourquoy vous auez heureusement regné.

CREON.

Je puis bien témoigner que m'en suis bien trouué.

TIRES.

Croyez donc au besoin mon aui éprouué.

CREON.

Mais qu'est-ce ? de ta voix vne peur me vient prendre.

TIRES.

Vous pourrez de mon art les presages entendre.

C'est que m'étant assis au siege, où des augures

Est tout le grand abord, j'entandi des murmures

Et des cris inconnus d'oiseaux, qui tempétoient,

D'ailes ferres & bec se tiroient & batoyent.

Je m'en ausay bien : car ie pus aisément

De leurs ailes ouïr le hautain siflement.

De l'augure soudain me sentus effrayer :

Et vas incontinent sur l'autel essayer

Que pourroit denoter vn si étrange augure.

Mais de mon sacrifice étoit la flâme obscure :

Sur les charbons fumeux la gresse sans s'éprandre

Se fondoit & couloit dedans la noire cendre,

Ainsin que ie l'ay sçu de ce garçon icy

Qui me dit ce qu'il voit : apres j'ay le soucy

De vous en aduertir, selon que ma sciance

Ou de bien ou de mal m'en fait signifiante.

Or tout ce sacrifice après l'augure, montre

Touts signes euidents de quelque malencontré:
 Et vous êtes motif de ce malembrouillé.
 Car il n'est plus autel, qui ne soit tout souillé
 De ce que les corbeaux y apportent du corps
 Du misérable mort, que sans l'honneur des morts
 Aux bestes vous laissez: et c'est pourquoy aux Dieux,
 En ce que leur faisons, nous sommes odieux,
 Et que voyans polus leurs autels venerables,
 Nos sacrifices vains ne leur sont agreables.

- “ Sire, auisés y donc: car tous nous autres hommes,
 “ Tant grands comme petis, neZ à faillir nous sommes:
 “ Mais quand vn a failly, on ne doit le blamer
 “ Comme mal auisé, mais il faut l'estimer
 “ Si croyant le conseil, au mal il remedie:
 “ L'opiniatreté, c'est pire maladie.
 “ SeyeZ doux au deffunt: ne piqueZ point vn mort:
 “ Pour vn mort retuer en sereZ vous plus fort?
 “ Ie veu vostre profit: c'est chose desirable
 “ D'apprendre d'un qui donne vn conseil profitable.

CREON.

- Vieillard, bien que vn chacun face grand cas de toy,
 Te croyant comme un Dieu, ie ne t'ajoute foy:
 Car ce n'est d'aujourduy que j'ay preuue certaine,
 Qu'il y a de l'abus en ta science vaine.
 GagneZ, menceZ, pipeZ, abuseZ tout le monde,
 Mais que ce ne soit moy qui en vostre art se fonde:
 Car vous ne fereZ point que ce corps on enterre:
 Non pas quand les oyseaux de Iupiter, de terre
 Au trofne de leur Dieu porteroient ses entrailles,
 Ie ne verdroy souffrir qu'on fist ses funerailles.
 “ Car ce que ie scay bien qu'un homme ne feroit

ANTIGONE

- “ Souiller en rien les Dieux de chose qu’il feroit.
“ Mais, vieillard, les plus fins, qui pour le gain, du vice
“ Veulent faire vertu, payent cher l’avarice.

TIRES.

Ah, y a til quelqu’un qui me sçache deduire?

CREON.

Quelle chose entans-tu ? qu’est-ce que tu veux dire?

TIRES.

Combien le bon conseil est chose precieuse?

CREON.

Autant que le mauuais est chose vicieuse.

TIRES.

Si estes-vous atteint de cette maladie.

CREON.

Il n’est permis, Dieuin, que de toy mal ie die.

TIRES.

Et quand vous me disiez mentir en devinant?

CREON.

Le metier des Dieuins est auare & tenant.

TIRES.

Que font Tirans sinon rançonner tout le monde?

CREON.

Entans-tu bien sur qui ta parole redonde?

TIRES.

Ie l’entan : c’est par moy qu’ettes si glorieux.

CREON.

Tu es sçauant Dieuin : mais trop injurieux.

TIRES.

Vous me contraindre tant que ie vous diray tout.

CREON.

Dy : mais garde toy bien d’esperer gain au bout.

TIRES.

Si mon conseil vous sert, gain pour vous ce sera.

CREON.

Pour le moins, si ie puis, il ne m'afrontera.

TIRES.

Mais vous deuez sçauoir que vous ne passerez
Trois quatre ny deux jours, que priué vous serez
De l'un de vostre sang, lequel, ô doléance!
Tué pour des tueZ, donneZ en recompance:
Par ce que l'un d'enhaut vous auez mis en bas,
Vne ame renfermant où vous ne deuez pas:
Et qu'un, duquel les Dieux d'enbas auoyent la cure,
Vous laissez sans honneur pourrir sans sepulture:
Combien que vous n'usiez de vous en cet endroit
Ny les Dieux d'icy haut sur le mort aucun droit,
Vous auez tout forcé. C'est pourquoy les furies
Vangereuses des Dieux, encontre vous marries,
Vous aguetent desia: & n'en serez quitté,
Que lors qu'en mesmes maux el' vous auront jetté.
Et lors vous conoitrez si l'argent me fait dire
Ce que ie vous predi. Car plein de grand martyre
Vous verrez, & bien tôt, sanglots pleintes & pleurs
Dedans vostre maison pleine de grands maux.

Toutes villes aussi se verront par entre elles
Embrouiller & troubler d'inimitiez cruelles:
Esquelles, ou les chiens ou les oyseaux goulus,
Des pieces de ce corps, les saints lieux ont polus.

Vous m'auez tant fâché qu'il m'a falu jetter
Ces traits de mon courroux: qu'à grand peine éuiter
Vous pourrez. Mais Garçon, cheZ moy reconduy nous,
Afin que cestui-cy jette ailleurs son courroux

ANTIGONE

*Sur ceux de plus jeune âge : à fin qu'il puisse apprendre
De retenir sa langue, & la raison entendre.*

CHORE.

*Cet homme qui s'en va vous dit vn grand presage,
Et ie ne sçache point depuis que mon pelage,
De noir qu'il foudoit estre, est grison deuenue,
Qu'un seul propos menteur ce deuin ait tenu.*

CREON.

*Ie le sçay : dans l'esprit ie m'en va debatant.
Il me sâche le croire : aussi luy resistant
M'acabler de malheur bien plus me facheroit.*

CHORE.

Croire le bon conseil le meilleur ce seroit.

CREON.

Que faut-il faire? dy, ton auis ie ven suivre.

CHORE.

*Il faut que du tombeau la fille lon deliure,
Et si faut qu'à ce mort vn sepulcre lon face.*

CREON.

Estes-vous tous d'auis que ce conseil ie passe?

CHORE.

*Ouy sire, & bien tost : car vn malheur ne tarde
A venir que bien peu, qui ne s'en donne garde.*

CREON.

*Ab, que c'est à regret que ie consen le faire !
Mais debatre il ne faut ce qui est necessaire.*

CHORE.

Vous-mesmes allez y : n'y commetez personne.

CREON.

*I'ray moy-mesme aussi sans qu'à d'autre ie donne
La charge de ce faire. Or sus tôt que lon sorte:*

*Que des picz & marteaux vitemment on aporte:
Qu'on vienne avecque moy. Puis qu'ainsin on l'a misé,
Ie la veu deliurer de la fosse où l'ay misé.
Car ce n'est le meilleur, & ie n'ay nulle enuie,
Pour maintenir les loix d'aller perdre la vie.*

CHORE. STROFE I.

" **D**ieu comme il veut meine
" Nostre race humaine
" Qui travaille en vain:
" De tout il dispose,
" Si l'homme propose
" Il ront son dessein.
" Peu souuent selon nostre atente
" La fin de l'espoir nous contente.
" Où nostre cœur nous assuroit
" De quelque malheurte conque,
" On y voit prendre bonne issue:
" Et mal dou bien on esperoit.

ANTIST.

A a quelle lieffe
Après la tristesse,
Fille, te prendra:
Quand desenterree
Au jour retiree
Le Roy te rendra ?
Aa Haimon combien d'alegresses,
Combien de joyeuses caresses
A ton épouse tu feras,
Quand de la fosse deliuree
Contre ton espoir reconuuee
Reuiure tu la reuerras?

ANTIGONE

STROFE II.

LA mere n'a tant de plaisir
 Quand elle reuoit à desir
 son fils apres sa longue absence,
 Qu'ensemble vous deux en prendreꝝ
 Quand rallieꝝ vous rejoindreꝝ
 Vos cœurs d'vne saine aliance.
 " Il n'est plaisir tel que celuy
 " Qui vient apres vn grand ennuy,
 " Au rebours de toute esperance.

ANTIST.

O Dieux qui sur nous regardeꝝ,
 La ville de Thebe gardeꝝ:
 Plus qu'asseꝝ la fortune aduersẽ
 A trouble l'aise de nos Rois,
 Donnez leur repos quelque fois,
 De peur que tout ne se renuersẽ.
 " On voit souuent que le malheur,
 " Qui bat les Princes & les leur,
 " L'aise des sugets boullenersẽ.

ACTE V. SCENE I.

MESSAGER.

CHORE.

MESSAGER.

" O Citoyens de Thebe, il n'est heur ny malheur
 " Auquel vn hõme soit, que ie veule en mon cuer
 " Ou louer ou blamer. Car jamais la fortune
 " A nous hommes mortels ne se montre toute vne.
 " Elle fait prosperer & soudain maleurer,
 " Si bien que nul deuin ne pourroit assurer

De l'état des humains. Car j'estimoy naguere
Le Roy Creon heureux en diuerse maniere:
Comme d'auoir sauué des mains des ennemis
Son Royaume, & l'auoir entre ses mains remis,
Et de voir les fleurons de sa noble lignee:
Mais cette bienheurté de luy s'est éloignée.

- « Car, fust-il Roy d'un peuple en tous biens plătueux,
- « S'il regne sans plaisir ie ne l'estime heureux.
- « La Royauté par moy n'est non plus estimée,
- « (Si l'aise luy defaut) qu'une ombre de fumée.

CHORE.

Mais quel méchef des Roys t'auroit fait acourir?

MESSAG.

Des morts, ceux qui sont vifs les forcent de mourir.

CHORE.

Et qui les a tue? qui est mort? dy-le vn peu.

MESSAG.

C'est Haimon qui est mort & tué: ie l'ay veu.

CHORE.

De la main de son pere, ou de la sienne mesme.

MESSAG.

De sa main, par son pere outré d'un dueil extresme.

CHORE.

O Deuin, qui t'a fait si bien prophetiser?

MESSAG.

C'est fait: il ne faut plus qu'au surplus auiser.

CHORE.

Eurydice ie voy la Roynne deplorable

Epouse de Creon nostre Roy miserable.

De la mort de son fils elle a sçu quelque bruit,

Où pour l'entandre icy le hazard la conduit.

ANTIGONE
ACTE V. SCENE II.

EVRYDICE. MESSAGER.

CHORE.

EVRYDICE.

O Vous peuple Thebain, Ainsin que maintenant
Au temple de Pallas ie m'aloÿ pourmenant,
A fin de faire là ma deuôte priere
Deuant son saint autel, vne triste maniere
De bruit par entre vous d'un malheur, j'ay ouye,
Et de peur que j'en ay, me suis éuanouÿe
Pâmant entre leur bras. Messieurs si vous l'auẽz
Entendu, dittes moy ce que vous en sçauẽz.
Dittes le hardiment : car ce n'est d'aujourd'huy
Que ie vien essayer que c'est que de l'ennuy.

MESSAG.

Madame, s'il vous plaist, le tout ie vous diray
Comme il est auenu, & rien n'en mentiray,
Veinque la verité : ie ne seray flateur
A fin que par apres ie soy trouué menteur.

Je suiuoÿ par les chams le Roy vostre mary.
Quand nous fusmes au lieu là où demÿ pourry
Demÿ-mangé des chiens gisoit le pauvre cors
Du chetif Polynic : Ce que nous fismes lors
Ce fut de suplier Pluton & Proserpine
D'adoucir leur courroux d'une faueur benine.
Après ayant lauë d'un sacré lauement
Ce qui resloit du cors, nous l'auons saintement
Brullé dessus du bois en un tas amassé;

Et puis nous luy auons vn sepulchre dresse.
De là nous aprochions la caue tenebreuse
Où Antigone estoit la fille malheureuse,
Quand vn qui entendit vn haut gemissement
Qui venoit de ce lieu, l'anonça vitement
A nostre Roy Creon, lequel plus il aprouche
Plus clair il entendoit que cette voix le touche.
Alors il s'ecria. O moy moy malheureux!
Las suis-ie vray deuin, las vrayment douloureux!
Car ie say maintenant le chemin plus maudit
Que j'aye jamais fait: & le cœur me le dit.
L'entan crier mon fils, sus, mes amis courez:
Et voyez si c'est luy: & tost le secourez.

Par le commandement de nostre dolent maistre,
Nous alons au caueau le méchef reconnoistre.
Et là dans vn recoin de cette sépulture
La fille nous voyons de sa propre ceinture
Etreinte par le col palle morte etranglee:
Et le piteux Haimon la tenoit acolee:
Et faisoit ses regrets, & maugreoit son pere
Qui estoit le motif de cette grand' misere.
Le Pere avecque nous larmoyant, soupirant,
Deffendit, mais trop tard, droit deuers eux tirant:
Et sanglotant, Chetif, dit-il, qu'as tu commis?
Qu'auois tu dans l'esprit? en quel mal t'es-tu mis?
Resor icy mon fils, ie t'en prie humblement.
Le fils l'oyant parler tourne cruellement
Ses yeux fiers deuers luy, pleins de cruel dedain.
Et sans rien luy repondre il s'enferme soudain
D'un poignard qu'il tenoit: le sang court par la place.
Luy encore viuant sa fiancée embrasse.

A N T I G O N E.

Et jettant gros sanglots il perd sa chere vie
 Sur le corps palle & froid (ô pitié!) de s'amie.
 Ainsi mort embrassant sa morte fiancée,
 Trepasé chez Pluton avec la trépassée
 Ses noſſes il parfait, faisant preuve certaine
 Que le mauuais conseil tous les malheurs amaine.

C H O R E.

Mais que penſerois tu de ce que, ſans rien dire
 De bon ny de mauuais, la Royne ſe retire?

M E S S A G.

I'en ſuis bien eſtonné : mais j'auroy d'ſiance
 Qu'elle ne vouluſt pas faire la doléance
 De ſon fils deuant tous : pource toute éplorée
 Pour mieux ſe lamenter elle s'eſt retirée
 A crier & pleurer entre ſes Damoyſelles
 Apres auoir ouy ces piteuſes nouvelles.
 Car elle ſçaura bien ſe garder de méprendre
 En rien, don en la ville on la puiſſe reprendre.

C H O R E.

Je ne ſçay : tant y a qu'en ſi grande triſteſſe
 Le celer n'eſt ſi bon que montrer ſa detreſſe.

M E S S A G.

Mais nous pourrions ſçauoir, ſi ſe montrant muette
 Quelque gricue douleur elle couue en cachette,
 Alant pres la maiſon. Car le trop de ſilance,
 Comme vous auez dit, montre grand' doléance.

C H O R E.

Mais c'eſt icy le Roy qui ſ'en reuient,
 Auquel a coup trop de malheur ſuruient!
 Mais, ce méchef n'arrive par autrui:
 La faute en vient de luy.

ACTE V. SCENE III.

CREON. CHORE. SVRMESSAGER.

CREON. STRO. I.

O Fautes cruelles !
O mes ordonances mortelles !
Las, comme on voit, hélas, à tort
Le pere a mis son fils à mort !
O moy douloureux !
O mon auis trop malheureux !
Hélas hélas mon fils, hélas,
De ta propre main tu t'abas !
Mon inauertance
Hé hé ta mort indine auance !

CHORE.

Alors qu'il n'en est plus saison
Vous entandez bien la raison.

CREON. STRO. II.

LAS, ie la conoy tard ! lors sur ma teste
Un Dieu darda le trait de sa tempeste:
Qui m'égarant le sens au mal m'auoye,
Hélas, en renuersant toute ma ioye!
O trauaux des humains
Las, hélas vains!

SVRMESSAG.

Sire, vous faites vostre plainte
De vos deja-conus malheurs:
Vostre ame doit bien estre atteinte
Encor de plus grieues doulceurs.

CREON.

Quel mal pour moy pire peut ce estre,
Que tu veux me faire conoitre?

ANTIGONE

SVRMESSAG.

*La mere de ce mort est morte,
Vostre femme, qui se transporte
De tel despoir, que l'éplorée
D'une dague s'est enfermée.*

CREON. ANTIST. I.

*O mort detestable!
O port d'enfer abominable!
Pourquoy pourquoy me laisses-tu
Viure sans force & sans vertu?
O nouveaux malheurs!
O insupportables douleurs!
Helas hélas, tu m'as perdu,
S'il est vray ce qu'ay entendu!
Las las que ma femme,
(Mort sur mort!) las, ait rendu l'ame!*

SVRMESSAG.

*Sire, la voyla que lon porte:
Vous pourrez voir comme elle est morte.*

CREON. ANTIST. II.

*Voicy vne autre dueil insupportable.
Quel méchef me feroit plus miserable?
Las tie voy le fils mort pres de sa mere!
D'elle j'etoy mary, de l'autre pere.
Hé cette double mort
Vient de mon tort!*

SVRMESSAG.

*D'un poignard dedans la chapelle
Elle s'est mise à mort cruelle,
Pleurant premier son Megaree,
Haïmon apres son fils dernier:
Vous maugreant alangource,*

Comme en estant le seul meurdrier.

CREON. STROF. III.

Hé hé qu'un grand dueil mon triste cœur serre!

Que quelcun soudain à mort ne m'enferme?

Las las moy chetif!

Hé hé, pleust à dieu que dans soy la terre

Me cachast tout vif!

SVRMESSAG.

Elle vous maudissoit bien fort

Cause de l'une & l'autre mort.

CREON.

Conte moy, comment elle est morte?

SVRMESSAG.

Elle si fort se deconforte

De son fils mort, que tout soudain

Elle se tué de sa main,

Se fourrant le poignard au cœur.

O trop insensée douleur!

CREON. STROF. IIIL.

Las las! nul, ô moy chetif!

Que moy de tout n'est motif.

Hé, ie t'ay ie t'ay tuee!

Ie le confesse, hélas las!

O ma fortune msee!

Ie suis mort, ie ne vy pas.

Que hors d'icy ie soy mis:

Emmeme moy mes amis.

CHORE.

Il faut sans plus crier (que sert la doleance?)

Il faut qu'un bon remede à ces maux on auance.

CREON. ANTIST. III.

Tost tost la mort vienne, ô guerison mienne?

ANTIGONE.

Qui fera qu'au jour plus ie ne me tienne.
Viennetost la mort.
De tous les malheurs tost tost la mort vienne,
L'estreme confort.

CHORE.

A ce qui est present penser il conuendroit:
Les Dieux ordoneroient de ce qui auendroit.

CREON.

Laisse moy souhetter ce que j'aime le mieux!

CHORE.

- " Ne souhette du tout : car tout ce que les Dieux
- " Font venir aux humains par destin arresté,
- " Il n'y a point d'esperoir qu'il peust estre enit.

CREON.

Hors d'icy emmene donc
L'homme qui ne pensa onc
De te tuer, ô pauvrette,
Ny toy ô mon fils trescher.
Las, combien ie vous regrette!
Quel remors m'en vient toucher!
O grief méchef redoublé !
D'ennuis ie meurs acablé.

CHORE.

- " Le bon heur qui tout bien nous donne,
- " Bien peu la sagesse abandonne:
- " C'est la source de tout bon heur
- " De n'oublier des Dieux l'honneur.
- " Les grandes playes que reçoit
- " Le sot orgueil, qui nous deçoit,
- " Montrent (mais tard) en la vieillesse,
- " Quel rare bien c'est, la sagesse.

F I N.



LE BRAVE,

COMEDIE DE IAN

ANTOINE DE BAIF.

A MONSEIGNEVR LE
DVC D'ALENCON.

Donant de mes labeurs le doux fruit aux François,
(Quelque honneur de leur lague & de leur écriture)
 Non ingrat nourrisson ie ran la nourriture
 Que dès ma jeune enfance en France ie reçois.
 Mais, ô sang genereux de ce grād Roy FRANCOYS,
 De qui portes le nom, & qui benin ut cure
 De recueillir les arts, Toy sūyuant ta nature,
 Les lettres tu cheris & leurs dons tu reçois.
 Je sçay qu'encore enfant donant grand' esperance
 D'estre par bon instinct des Musēs l'assurance,
 Aux comiques ébas tu prenois grand plaisir.
 Gentil PRINCE aujourduy, qui produis avec l'âge
 De vertu le beau fruit, Tu nous donnes courage
 D'écrire & de chanter, & moyen & loisir.

M

VOYEZ L'ARGUMENT
DEDUIT A LA SCENE
II. DU I. ACTE.

LE BRAVE,
 COMEDIE DE IAN
 ANTOINE DE BAIF,

DY COMMANDEMENT DE CHAR-
 LES IX. ROY DE FRANCE, ET
 DE CATERINE DE MEDICIS LA
 ROYNE SA MERE, EN LA PRE-
 SENCE DE LEVRS MM. POVR
 DEMONSTRANCE D'ALEGRESSE
 PVBLIQUE EN LA PAIX ET
 TRANQVILLITE' COMMVNE DE
 TOVS PRINCES ET PEVPLES
 CRETIENS AVEC CE ROYAVME,
 QVE DIEV VEYLE CONFIRMER
 ET PERPETVER, FVT PVBLIQUE-
 MENT EN L'HOSTEL DE GWISE
 A PARIS REPRESENTEE, LE
 MARDY FESTE DE SAINCT
 CHARLEMAGNE, XXVIII IOVR
 DY MOIS DE IANVIER, L'AN
 M. D. LXVII.

M ij

LES PERSONAGES.

TAILLEBRAS,	Capitaine.
GALLEPAIN,	Ecornifleur.
FINET,	Valet.
BONTAMS,	Vieillard.
HVMEVENT,	Valer de Taillebras.
EMEE,	Amie.
CONSTANT,	Amoureux.
RATON,	Laquais de Taillebras.
PAQUETTE,	Châbrière de Fleurie.
FLEVRIE,	Courtizane.
SANNOM,	Laquais de Bontams.
SABAT,	Cuisinier de Bontams.



ACTE I. SCENE I.

TAILLEBRAS, Capitaine.

GALLEPAIN, Ecornifleur.

TAILLEBRAS.



QVIATS, fourbisseZ ma rondelle:
Qu'on me face qu'elle étincelle,
Eclatant plus grande clarté
Que n'est au plus beau iour d'Esté
La clarté du soleil, ie dy
Lors que tout brule en plein midy:

A fin que s'il faut que lon aille
Donner l'assaut ou la bataille,
Venant aux mains, elle ébarluë
L'ennemy frappé dans la vuë.
O toy rapiere que ie porte,
Il faut que ie te reconforte:
Ne te plain, ne te desespere
D'estre si long temps sans rien faire:
Si d'arracher tu as enuie
A plus d'un ennemy la vie,
Eracassant bras, iambes & teste,
Force carnage ie t'appreste,
Où ne faudra fraper en vain.

M iij

LE BRAVE,

Mais où est icy Gallepain ?

G A L. Le voyci pres d'un personnage

Glorieux & de fier courage,

Hazardeux en toute entreprise,

Que la Fortune fauorise,

Homme en tout digne d'estre Roy,

Si braue guerrier que (ie croy)

Mars mesme le Dieu des combas

Auecque vous n'oseroit pas

S'aparager, non sans raison,

N'y ayant point comparaison

De sa proüesse à vos faidarmes,

Tant vous estes adroit aux armes.

T A I L. Mais, aux aproches d'Edinton,

Qui fit la belle faction

A la saillie, où commandoit

Ce braue Millor, qui estoit

Pareil du Duc Notomberlant ?

G A L. Il m'en souuient : c'est ce Geant

Couuert d'un harnois tout doré,

Qui par vous fut si bien bourré :

Ce Geant que desarçonâtes

D'un coup d'espieu que luy donâtes :

Sa troupe fuit débandee,

Du vent de vos fureurs soufflee,

Comme on voit les fueilles souuent

S'éparpiller deuant le vent.

T A I. Cecy n'est rien. G A L. Non ce n'est rien,

Au près de ce qu'on pourroit bien

Raconter, que tu ne fis oncques.

Si pas un trouue homme quelconques

*Qui soit plus sot, plus glorieux,
Plus vanteur, plus audacieux,
Qu'est-ce fat, me tende la main:
Ie me donne à luy pour du pain.*

T A I L. Où es-tu allé? G A L. Me voyci:

*Quel effort fites-vous aussi
Contre ce monstre d'Oliphant?
Ce fut vn acte triomphant,
Quand vous luy rompistes le bras.*

T A I L. Quel bras? G A L. Non, ie ne vouloy pas

Dire le bras: ce fut la cuisse:

Vous voulustes que ie le vissé.

Et, si vous fusiez efforcé,

Vous l'usiez tout outrepersé

De part en part d'un coup de poing,

Passant la main de là bien loing

A trauers ses costes, ses os,

Sa peau, sa chair, & ses boyos.

T A I L. Laisse-là la beste. G A L. Il faut doncques

Te laisser, car il n'en fut oncques

Si tu n'es beste. T A I L. Que dis-tu?

G A L. Ie parloy de vostre vertu

Qui ne put souffrir qu'un sauuage

Fist tant, qu'encores d'auantage

Ne fisie: quand deuant Dombarre

Les Anglois si bien on rembarre.

Le sauuage (ce disoit-on)

En prit un deuant Edinton,

Mais vous tout seul deux vous en pristés,

Et sur vos espauls les mistés,

Et tout seul vous les aportastes

LE BRAVE,

En la ville, à les déchargeastes
Tou-deux, aux yeux de cent témoins,
Aussi croyables pour le moins
Que ie suis, qui en bonne foy
Le sçauent aussi bien que moy.

TAIL. Ie ne veu que lon parle icy
De tout cela. GAL. Ce n'est ausy
Grand chef d'œuvre à moy de les dire,
Qui sçay vos vertus. Qui est pire
Que le ventre & la malle fain?
Il me font pour auoir du pain
Prestier l'oreille à ce sot homme,
De peur que mon moulin ne chomme :
Mes moulieres moulans à vuide,
Où c'est que pauvrete me guide!
Encor que ce soit menterie
Tout ce qu'il dit, par flaterie
Il me faut accorder à tout,
Pour boire & pour manger au bout.

TAIL. Qu'est-ce que ie ven dire ? Holà ?

GAL. Ie sçay bien : il est vray cela :
Y'en ay bien bonne souuenance.

TAIL. Qu'estoit-ce ? GAL. Quoy que soit i'y pense.

TAIL. As-tu sur toy ton escritoire ?

GAL. Demandez-vous si ie l'ay ? voire
Ie l'ay : l'ancre avec le papier,
La plume, & ce qui fait mestier.

TAIL. Il n'est possible de voir rien.
Plus duiet, que ton esprit au rien.

GAL. Il faut que ie sçache par cueur
La volonté de vostre cœur,

*A fin que, plus tost que le vent,
Mon penser prompt vole deuant
Vostre vouloir, & que j'entende
A demi mot ce qu'il demande.*

TAIL. Et bien en as-tu souuenance?

GAL. Il m'en souuiendra, si j'y pense.

Cent fantasins en Angleterre:

Soixante lancettes de guerre:

Cent cinquante archers Irlandois,

Et trente Notomberlandois:

C'est le nombre des hommes morts,

Desquels en vn jour vos bras forts

Firent carnage en la bataille,

Autant d'estoc comme de taille.

TAIL. Combien est-ce que le tout monte?

GAL. Ce sont treize cent de bon conte.

TAIL. Il faut qu'il y en ait autant:

Tu sçais le nombre tout contant.

GAL. Si est-ce que ie n'en ay rien

Par escrit, & m'en souuient bien.

TAIL. Vrayement ta memoire est tresbonne.

GAL. C'est la souppe qui me la donne.

TAIL. Quand tu feras tousiours ainsi

Que tu as fait jusques icy,

Tu ne chomeras de mangeaille:

Fay, continue, & ne te chaille,

Il y aura bien peu d'espace

A ma table, si tu n'as place.

GAL. Et quoy? aux isles d'Orcanet

Vous en alliez trancher tout net

Cinq cents, d'un coup de vostre epee,

LE BRAVE,

sinon qu'elle estoit ébrechée.
Que diray-ie de vostre faict,
Là où tout le monde le sçait?
Vous, Capitaine Taillebras,
Vivez invincible icy bas,
En prouesse, vertu, faconde
Vnique, sans pareil au monde.
Les Dames vous aiment bien fort
Toutes, & ce n'est pas à tort,
Pour la beauté qui est en vous.
Lon me retient à tous les coups,
Si bien qu'à peine j'en eschappe:
Encores hier par la cappe
Tout plein de femmes me tirèrent,
(Et ie pense la deschirèrent)
Tant Bourgeoises que Damoiselles.
 TAIL. *Mais viença : que te dirent-elles?*
 GAL. *Elles s'enquestoyent : vne blonde*
Me dict, En est-il en ce monde
Vn autre plus brusque & galland?
Ie pense c'est vn droict Roland,
A voir & sa taille & sa grace.
Non (luy dy-ie) il est de sa race,
Vous n'estes du tout abusée.
Vne autre vn petit plus rusée,
Haute, droict, belle, brunnette,
L'œil gay, la trogne sadinette,
En sousspirant, O le bel homme !
(Me dict elle) ô vray Dieu comme
Il est arayant par les yeux !
Que son visage est gracieux !

*Cachant (chose que plus j'estime)
 Sous douceur vn cœur magnanime !
 Mon Dieu que ce long poil qu'il porte
 Luy est bien seant en la sorte !
 Certainement les amoureuses
 D'un tel homme sont trop heureuses.*

TAIL. Ho ! tiennent elles ce langage ?

*GAL. Elles m'ont bien dict d'auantage:
 Toutes les deux m'ont fort prié,
 Importuné, voire ennuyé.*

*De vous mener par deuant elles,
 Comme les monstres solennelles
 De quelque spectacle nouveau.*

TAIL. C'est grand peine d'estre si beau !

*GAL. Elles sont aussi trop facheuses
 Ces importunes amoureuses,*

*Qui vous enuoyent tant querir,
 Qui viennent tant vous requerir,
 Prier, supplier de les voir:*

*Et vous empeschent de pournoir,
 Et de vaquer à vostre affaire.*

TAIL. Scés-tu que c'est qu'il te faut faire ?

*A la premiere qui viendra,
 Qui ce langage te tiendra,*

*Ne fau pas de m'en aduertir,
 S'elle vaut de me diuertir*

Doù tu scez: car ie veu changer.

GAL. On s'ennuye d'un pain manger:

*Laissez moy faire avecques elles,
 Vous en auez bonnes nouuelles.*

TAIL. Fay donc. Mais si ne faut-il pas

LE BRAVE,

*S'amuser tant à ses ébas,
Que lon perde la souuenance
De quelque affaire d'importance.
Il est bruit qu'on dresse vne armee:
Hier j'en senty quelque fumee
Me pourmenant par le Martroy:
Tout chacun disoit que le Roy
En personne y commandera.
Volontiers cela se fera
Que Taillebras fera la beste,
Et ne fera point de la feste.
Ie hay trop le coin des rions,
Ie n'aime l'ombre des maisons:
Plus me plaist vne tente alerte,
Ou quelque frescade bien verte.
Si le bruit que lon se remuë
Encor aujourduy continuë,
Et moy là. Sus, allon sçauoir
Au Martroy, qu'il y peut auoir:
Car ie ne veu pas casaner,
Si les mains il fallout mener.
GAL. C'est bien dict: Marchon de ce pas.
TAIL. Sus doncques, suivez moy soldats.*

PROLOGVE.

ACTE I. SCENE II.

FINET, Valet.

*S'IL vous plaist de m'écouter,
Messieurs, ie pour y us conter*

L'argument de la Comedie:
 Ce faisant double courtoisie
 Lon verroit, en vous de vous taire,
 Comme en moy de ne point me taire:
 Vous taisant ie caqueteray,
 Vous caquetant ie me teray:
 Le loyer de vostre silence,
 Si vous me donnez audience,
 Sera que pourrez recevoir
 Le plaisir, d'apprendre & sçauoir
 Ce que jamais sçu vous n'auiez:
 Sinon, sçachez ce que sçauiez,
 Mais, à vous voir tenir si coy,
 Vous n'estes grues, ie le voy:
 Apres auoir bien épié
 Vous ne vous mouchez pas du pié:
 Vous estes hommes, ie dy hommes
 Qui de nostre naturel sommes
 Curieux d'ouir & d'entendre
 Quelque nouueauté pour apprendre.
 Or crache qui voudra cracher,
 Et mouche qui voudra moucher,
 Et touffe qui aura la tous,
 A fin qu'apres vous taisiez tous.
 Mais sçauous comme il faut se taire?
 Par tel si que si voyez faire
 Quelque faict, ou bien oyez dire
 Quelque bon mot qui soit pour rire,
 Messieurs, il faudra que lon rie
 Plustost qu'estouffer de l'enuie
 Que lon pourroit auoir de rire:

LE BRAVE,

Pour rire qu'on ne se retire:
 Riez vostre soul : ie scay comme
 Le rire est le propre de l'homme.
 Sus, crachez, mouchez, touffez-tous,
 Puis ie reuien parler à vous.

Or, puis qu'il faut que ie vous die
 Le suieēt de la Comedie:
 Voi-cy la ville d'Orleans,
 Ie vien de sortir de leans
 Où c'est que mon Maistre demeure,
 Ce braue qui auēz ven asteure
 Qui s'en vient d'aller au Martroy:
 Lequel presume tant de foy,
 Et s'aime tant, & tant se plaiſt,
 Le sot presomptueux qu'il est,
 L'effronté, glorieux, bauard,
 Breneux, babouin, poltron, vantard,
 Ce bon ruffien s'aime tant,
 Qu'il se va tout par tout vantant,
 (Et le croit) que les femmes meurent
 Pour son amour, & qu'elles cueurent
 Toutes apres luy : Dieu le ſçait !
 Mais au rebours chacune en fait
 Son plaisant, s'en rit & s'en moque,
 Et s'en jouē à la nique noque,
 Ou pour mieux dire au papifou.
 Voyla comment ce maistre fou
 Fait ce que beaucoup d'autres font
 Qui s'estiment plus qu'ils ne sont.
 Or long temps a que ie me tien
 A son ſeruiſſe : & ie ven bien,

Que sçachieZ comme ie laissay
 Mon premier maistre, & m'adressay
 A cestuy-cy : oyez comment:
 Car c'est icy tout l'argument.
 A Nantes vn jeune homme fils
 D'un Portugais, qui au païs
 De long temps s'est habitué,
 Riche de biens, bien allié,
 Honeste & gentil souloit estre,
 Tandis que j'y estoy, mon maistre.
 Ce jeune homme y entretenoit
 Vne fille, qu'il y tenoit
 A pain & à pot gentiment,
 Du gré & du consentement
 De la mere d'elle : qui fut
 Vne marchande, laquelle eut
 Viuant son mari prou de biens:
 Luy perdu, perdit tous moyens:
 Ce qui est cause qu'estant venue
 Le party de sa fille appreuue,
 Qui du jeune homme estoit aimée,
 Bien traitée, & bien estimée:
 Elle aussy de sa part l'aimoit,
 Le bien traitoit, & l'estimoit,
 Fidele à luy, & luy à elle,
 Comme où l'amour est mutuelle.
 Mais qu'auint-il? Pour vn affaire
 Il a esté contraint de faire
 Vn voyage de longue absence
 A la Court du grand Roy de France,
 Qui séjourne à Fontainebleau.

L E B R A V E,

En ce temps (vn cas tout nouveau)
 Ce Capitaine, qu'auez veu
 De ceruelle ainsi bien pourueu,
 Descend à Nantes vn matin,
 Chargé de proye & de butin,
 Estant fraichement de retour
 D'Escoffe. Il y feit séjour
 Quelques semaines : Cependant
 Auecques vne s'entendant,
 (Qui nous estoit proche voisine,
 Maquerelle, secrette & fine)
 Il pratique nostre mignonne,
 Et sa mere la toute-bonne,
 Par presens, joyaux, bonnes cheres:
 Et conduit si bien ses affaires,
 Qu'en ayant fait sa destinee,
 La pauurette il a subornee,
 Comme depuis ie l'ay bien sçu:
 (Car tout fut faict à mon deçu.)
 La débauche, & dans vn bateau
 L'enlue, & la met dessus l'eau,
 Vn soir qu'estoy dehors au chaïs,
 Et l'emmeine dans Orleans
 Icy doù c'est qu'il est natif.
 Ie sçu tout le faict au naif
 A m'en enquester diligent:
 Auec ce peu qu'auoy d'argent
 Ie m'achemine, & delibere
 Chercher mon Maistre, & de luy faire
 Entendre comme il en alloit,
 Pour en faire ainsi qu'il falloit.

Je par' donc, & tire à la Court:
 Me voyant d'argent vn peu court,
 Par les chemins sur la leuee
 Je rencontre à vne disnee
 Vn qui voulut me desfrayer:
 Et moy de le laisser payer:
 Je le suy, & en recompanse
 Je le ser, son cheual ie pansé:
 Droit en ceste ville il m'amene:
 Et s'en vient voir ce Capitaine
 Qu'en Escosse il auoit connu,
 Il est ceans le bien venu:
 Il part: à son hoste il me donne:
 Je reçois fortune si bonne,
 Et donner à luy ie me laisse,
 Ayant desia veu ma maistresse
 L'amie de mon premier Maistre,
 Qui seignoit de ne me conoistre,
 Et m'auoit faict signe tresbien
 De ne faire semblant de rien:
 Comme aussi ne fy-ie. Depuis
 Elle me conta ses ennuis
 A la premiere occasion,
 Et me dict son intention
 Estre, d'échaper de ceans,
 Et se retirer d'Orleans,
 Et à Nantes s'en retourner,
 Pour à jamais se redonner
 A son premier amy mon Maistre,
 Loing duquel ne pouuoit plus estre,
 Luy portant autant d'amitié

LE BRAVE,

Qu'à cestui-cy d'inimitié,
 Ayant connu ce bon vouloir,
 Je me mis en mon plein deuoir
 Par escrit de faire bien mettre
 Tout le discours en vne lettre:
 Laquelle tresbien cachetee,
 Close, scellée, empaquetee,
 Je fi par homme seur tenir:
 Qui le hastia de s'en venir
 Aussi tost qu'il vit les presentes,
 T'enten ce mien maistre de Nantes,
 Qui depuis vingt jours est icy,
 Et loge en ceste maison cy,
 Ioignant celle du Capitaine,
 Chez vn amy, qui nous moyenne,
 Tout ce que l'amy pourroit faire
 Pour l'amy, quand il seroit frere.
 C'est vn sien hôte paternel,
 (Dieu nous le deuot) qui est tel
 Qu'il nous falloit: vn verd vieillard
 Qui d'esprit est jeune & gaillard,
 Et nous aide conduit & meine
 De son conseil & de sa peine:
 Mesme de son consentement
 J'ay donné moyen gentiment
 Aux amans de venir ensemble,
 Et s'embrasser quand bon leur semble:
 Car ce Capitaine a laissé
 Vn cabinet, qu'il a dressé
 Tout exprès à la damoiselle,
 Où n'iroit pas vn autre qu'elle.

Sçaués vous bien qu'a faict Finet?
 Il a percé ce cabinet
 D'une ouuerture en la muraille
 Qui est commune, à fin qu'on aille
 Là de l'une en l'autre maison
 Selon qu'on a l'occasion,
 Sans que lon passe par la rue,
 Et sans que la dame soit vue.
 Tout le surplus qui reste à faire,
 Il m'est commandé le vous taire,
 Mais descouuert il vous fera,
 A mesure qu'on le fera.
 Quoy que soit, desia le bateau
 Nous attend au port dessus l'eau:
 Et faut, comment que ce puisse estre,
 Qu'aujourduy nostre premier maistre
 Soit maistre de nous à son ranc,
 Et que laissons ce braue en blanc.
 Or ie m'en va dans la maison
 Pour luy brasser quelque traison,
 Dont vous orrez tantost parler,
 S'il vous plaist me laisser aller.

ACTE II. SCENE I.

BONTAMS, Vicillard.

FINET.

BONTAMS.

Sçauous ? si à ceux que verrez
 Sur les tuiles, ou trouuerez

N ij

LE BRAVE,

Batelans en quelque maniere
 Sur le mur ou dans la gouttiere,
 Vous ne rompez jambes & bras,
 Deuant moy ne vous trouuez pas,
 Si ne voulez que ma housine
 Trote bien sec sur vostre eschine.
 Quoy ? si lon fait ceans vn pet,
 A l'instant tout chacun le scet:
 Tellement nous sommes guetez,
 Et descouuers de tous costez.
 Pource ie vous commande exprès,
 Que, si voyez par cy après
 Aucun des gens du Capitaine
 Nostre voisin, qui se pourmeine
 Quelque part sur la couuerture,
 Donne-luy sa malauanture,
 Et me le faites du plus hault
 Où il sera, prendre le sault:
 Que sur la place on me le jette
 Le premier trouué: j'en excepte
 De tous eux Finet seullement.
 Mais faites mon commandement,
 Quelque raison que lon vous die,
 Ou que leur geay, ou que leur pie,
 Ou que leur poule est adiree,
 Ou leur guenon est échapee:
 Pour cela, qu'il ne vous échape
 Sans qu'on le frote, & qu'on le frappe:
 Chastiez-le jusqu'au mourir:
 Sinon, c'est à vous à couvrir.
 F I N. Il est arriué quelque esclandre

*Leans, à ce que puis entendre,
 Puis que ce vieillard tellement
 De ce mauvais apointment
 A menacé mes compagnons:
 Il baste mal à ces mignons,
 Mais dehors du conte il m'a mis:
 Les autres ne sont mes amis
 Si fort, que bien fort ie m'étonne
 Si quelque mal-an il leur donne.
 Quoy que soit, ie l'accosteray,
 Et du fait ie m'enquêteray,
 Et possible il m'en fera part.
 Seigneur Bontams, hé Dieu vous gard.
 BONT. Il y a peu d'hommes, si j'usse
 A souhaitter, que ie voulusse
 Plustost voir, & trouuer que toy
 Maintenant. FIN. Qui a til? pourquoy?
 BONT. Toute la chose est descouuerte.
 FIN. Et quelle chose est descouuerte?
 BONT. Ne-sçay qui de cheZ vous naguiere
 A veu (monté sur la gouttiere)
 Dans mon logis, ce que faisoient
 Nos amans qui s'entrebaïssoient.
 FIN. Qui les a veus? BONT. Ton compagnon.
 FIN. Lequel? BONT. Je ne sçay pas son nom,
 Ny ne m'a pas donné loisir
 De le remarquer ny choisir.
 FIN. J'ay grand peur que ie soy destruit!
 BONT. Je le voy, il me voit, s'enfuit:
 Hola ho, que fais-tu là sus?
 Je luy crie, il respond sans plus,*

LE BRAVE,

Qu'après la guenon il alloit.

FIN. O moy malheureux ! s'il falloit

Que par ceste maudicte beste,

Ie fusse en danger de ma teste !

Mais Emee est elle cheZ vous ?

BONT. Sortant ie l'ay laissé cheZ nous.

FIN. S'elle y est encor, faites-la

Vistement repasser de là,

A fin de faire voir aux gens

De la maison, qu'elle est leas,

Si, nous jouant vn mauuais tour,

Elle ne vent, pour son amour,

Faire tomber mille malheurs

Sur nous les pauvres seruiteurs.

BONT. J'ay desia mis ordre à cela:

Passé oultre, ne l'arreste là.

FIN. Ie voudroy bien que luy disiez

Et qu'encores l'auertissiez

Qu'elle estudie, & qu'elle pense

A bien former sa contenance,

Sa voix, son regard, sa couleur:

A s'enquetter du rapporteur,

Où, d'où, comment, quand il l'a vuë,

A quoy c'est qu'il l'a reconuë:

A fin que, faisant qu'il varie,

Le conuainque de menterie:

Et quand il l'auroit vu cent fois,

Qu'il le demante autant de fois.

BONT. Laisse-la faire: elle n'a garde

D'estre surprise par mégarde.

Elle a vne carre assûree,

La langue souple & deliée,
 Le cœur assez garny d'audaces,
 Malices, pariures, fallaces,
 Traisons, opiniaistretez,
 Et d'assez de méchancetez,
 Pour a grand force de sermens,
 Maudissons, & pariuremens,
 Rabrouer & redarguer
 Le sot qui voudroit l'arguer.
 Et puis, elle a pleine boutique
 De mignotise mellifique,
 De basme, de sucre, & de miel,
 Pour adoucir, fust ce du fiel,
 Fust ce vn venin le plus amer:
 Elle a dequoy bien embâmer,
 Amadouer, gaigner son homme,
 Qu'elle fera mordre en la pomme.
 Mais qu'est-ce, Finet, que tu brasses
 A par toy? comme tu rauassés?
 F I N. Je vous pry pour vn peu vous taire,
 Tant que j'aye ce que doy faire
 Pour la trouffe que ie machine,
 A fin que finement j'affine
 Ce fin valet, quel qu'il puisse estre,
 Qui a vu l'amie à mon Maistre
 Comme chez vous ell' le baisoit.
 Je cherche comment que ce soit,
 De faire, encore qu'il ait vuë,
 Qu'il croye auoir eu la barluë,
 Quand j'y auray si bien pouruü,
 Qu'il n'aura veu ce qu'il a vu.

LE BRAVE.

BONT. Je me retire en attendant
 icy à l'écart, cependant
 Que là tu matagabolises
 Les desseins de tes entreprises.
 Je vous supply voyez sa trongne,
 Comme pensif il se renfrongne,
 Et ses chatunes il rabaisse:
 Il en prend l'un, & l'autre il laisse:
 Voyez sa gauche toute plate
 Sur le front de l'autre il se grate
 La nuque, où gist la souuenance:
 A til changé de contenance?
 A luy voir secouer la teste,
 Sa resolution n'est presté:
 Ce qu'il a songé ne luy plest:
 Puis qu'il ne nous rend ce qui n'est
 Bien digéré, nous n'aurons rien
 Qui ne soit digéré tresbien.
 Il bastist, au moins son menton
 Il apuye d'un estanson:
 Or il ne bouge d'une place:
 Voyez comme il a bonne grace:
 A til la taille & le visage
 Propre à jouer son personnage?
 Ne fait-il pas bonne pipee,
 Picqué droit comme une poupee?
 Il ne cessera jusqu'à tant
 Qu'il ait trouué ce qu'il pretend.
 Il le tient à ce coup, ie croy.
 Or sus, pour faire ne sçay quoy,
 Veille, veille, & point ne sommeille,

Si tu ne veux qu'on te reueille
 De reueil-matins & d'aubades,
 De coups de foüet & bastonnades:
 Veille, veille: sus, hola, l'homme:
 Veille (te dy-ie) & point ne chomme,
 Car il n'est pas feste pour toy:
 Veille, Finet, ie parle à toy:
 Sus debout (te dy-ie) il est jour.
 F I N. Ie vous oy, ie ne suis pas sour.
 B O N T. Vois-tu pas que tu es enclos
 D'ennemis, qui te sont à dos?
 Auise: auance ton secours
 Vistement, car tel est le cours
 Du peril, qu'on ne peut attendre:
 Dépêche, ou pense de te rendre.
 Haste-les, fay tes compagnies:
 Que tes forteresses soyent garnies
 De munitions, & de gens
 Vaillans, veillans, & diligens:
 Aux viures de tes ennemis,
 Coupe chemin: à tes amis,
 Facilite avec bonne escorte
 L'auenue, à fin qu'on t'apporte
 Seurement ce que tu voudras.
 Trouue, songe, & ne tarde pas:
 Cà tost ceste ruse de guerre,
 Dont tu dois tant d'honneur acquerre:
 Cà ceste ruse qui défait
 Le fait, comme s'il n'estoit fait,
 Faisant que l'on n'aura pas veu
 Cela mesme que lon a veu.



LE BRAVE,

FIN. Prometez vous seul d'entreprendre
Mon dessein, ie promé vous rendre
La victoire : Et ne faites doute
Que ne mettions à r'au-de-route
Nostre ennemy. BON. Ie te promé
De l'entreprendre, et me soumé
D'estre general de l'armee,
Pour l'entreprise qu'as tramee.

FIN. Dieu vous doint tout ce que desfire
Vostre noble cœur. BON. Veux-tu dire
Ce que tu as machiné faire?

Fay m'en part. FIN. Il faudroit vous taire,
Et me scyure par les destours
De mes ruses et de mes tours.

Que veu que sçachiez aussi bien
Comme moy. BON. C'est tout pour ton bien.

FIN. Mon Maistre, ce beau Capitaine
De foies d'ne change la sienne,
Mourra dedans la peau d'un veau.

BON. Tu ne me dis rien de nouveau.

FIN. Et si n'a non plus de ceruelle
Qu'une souche. BON. Ie n'en appelle.

FIN. Or pour ourdir nostre finesse,
Oyez la fourbe que ie dresse:
Ie feindray qu'une sœur d'Emee,
Sœur iumelle d'une ventree,
Qui luy ressemble, autant que fait
L'eau à l'eau, et le lait au lait:
Ie diray que ceste sœur cy
De Nantes est venue icy
Auccques un sien amoureux,

Et que vous les logez tous deux
Chez vous. B O N. Vela bon, vela bon,
Je loué ton inuention.

F I N. A fin que si à nostre braue
Mon compaignon raporte et baue
Qu'il l'a vue icy dedans, comme
Elle baiſoit ne ſçay quel homme,
Tout au contraire ie l'argue
Que c'est ſa ſœur qu'il aura vue
Chez vous ſon amy embrasser,
Le baiſer et le careſſer.

B O N T. Moy meſme auſſi, ſ'il m'en dit rien,
Le meſme luy diray fort bien.

F I N. Mais dites que l'vne reſſemble
Tant à l'autre, qu'eſtant enſemble,
On ne ſçait laquelle choiſir.
D'auantage il faut aduertir

Emce, à fin qu'elle l'entende:
Et ſi Taillebras luy demande,
Qu'elle ne s'entretaille point.

B O N T. La ruze eſt bonne, fors vn point,
Qui eſt, ſ'il vouloit les auoir
Toutes deux, à fin de les voir
En vn lieu : qu'aurions nous à faire?

F I N. Il eſt aiſé de ſ'en defaire
Par plus de cent promptes defaites,
Si d'autre doute vous n'y faites.
El' n'y eſt pas, elle eſt en ville,
El' dort, el' diſne, elle ſ'abille,
Elle ne peut, elle eſt faſchée,
Elle eſt maintenant empeſchée:

LE BRAVE,

Et tant d'autres inuentions
Pour delayer, tant que faisons,
Poursuyuant ce commencement,
Qu'il recoyue, & prene en payment
La menfonge pour verité.

BONT. Bien me plaist ta subtilité.

FIN. Allez vous en doncques chez vous,
Et la faites passer chez nous
Vistement, s'elle y est encore,
L'instruisant qu'elle rememore,
Selon qu'entre nous est conclu,
Le conseil qu'auons resolu
Pour feindre ceste sœur jumelle.

BONT. Laisse moy faire avecques elle:
Car ie te la rendray si bien
Instruite, qu'il n'y faudra rien.

Veux-tu rien plus ? FIN. Allez leans.

BONT. Bien, ie m'en va doncques ceans.

FIN. Il faut que j'aille en la maison,
Pour detraquer le compagnon,
(Sans rien monstrier de nos aprests)
Qui tamost a couru apres
La guenon. Il ne se peut faire
Qu'il n'ait communiqué l'affaire
A quelcun des seruiteurs : comme
Il a deu avec vn ieune homme
Emee icy pres, luy faisant
Des caresses & le baisant.
Ie sçay que c'est qu'ils sçauent faire:
Moy seul d'entre-eux ie puis me taire.
Si ie puis sçauoir qui l'a vüe,

La tour fera bien defendue,
 Si ie ne l'emporte d'affaut:
 T'ay desia prest ce qui me faut:
 Mes gabions ie rouleray,
 Et mes aproches ie feray,
 Par les replis de mes tranchees
 Tout incontinent depêchées:
 Ie meneray l'artillerie,
 Et dresseray ma batterie,
 Et m'assûre de l'emporter.
 Autrement, me faudra guesster
 Comme fait vn bon chien de chasse:
 Si ie me trouue sur la trasse
 Et sur les voyes du renard,
 Ie le poursuuray si gaillard,
 Sans defaillir au parcourir,
 Que le forceray de mourir.
 Mais t'oy du bruit à nostre porte:
 Il faut que soit quelcun qui sorte,
 T'ay peur d'auoir parlé trop haut:
 Au pis aller il ne m'en chant:
 C'est Humeuent, le gardecors
 D'Emee, qui s'en vient dehors.

ACTE II. SCENE II.

HUMEVENT, Valet.

FINET.

HUMEVENT.

IL faudroit bien que j'usse esté
 Endormy, quand ie suis monté

LE BRAVE,

Sur les tuilles, si ie n'ay vu,
Et tout clerement aperçu.
Emee, l'amie à mon Maistre,
(Laquelle ie doy bien conoistre,
Ou ie ne seroy guere fin)
Icy pres cheZ nostre voisin,
Qui faisoit l'amour à vn autre.

FIN. A ce que i'oy, c'est luy sans autre,
Qui l'a vuë baisant icy

Son mignon. H V M. Qui est cestuy-cy?

FIN. C'est ton amy & compaignon.

Humeuent, que dis-tu de bon?

H V M. Finet, ie suis aise d'auoir

Ceste rencontre, & de te voir

Pour te conter ie sçay bien quoy.

FIN. Qu'est ce qu'il y a? dy-le moy.

H V. I'ay grãd peur. FIN. De quoy as-tu peur?

H V. Qu'aujourduy quelque grand malheur

N'auienne à tous les compaignons.

FIN. Mais à toy seul : mes compaignons

M'en auouront, si du malheur

Ma part ie te quitte, & la leur.

H V M. Tu ne sçais la meschanceté,

Qui tout freschement a esté

Faiëte cheZ nous. FIN. Mais quelle est elle

La meschanceté? H V M. Guere belle.

FIN. Seul tu la sçeZ, retien la bien:

Tay toy : ie n'en ven sçauoir rien.

H V M. Il faut que te la fasse entendre:

Aujourduy i'alloy pour reprendre

Nostre guenon, par sus le feste

De ce logis. FIN. La bonne beste,
 Qui cherchoit vne bonne beste.
 HV. Le diable t'emport: FIN. Mais vous sirez:
 Ne laissez pas tousiours de dire.
 H V M. De fortune en bas ie regarde
 Dans leur court: sans m'en donner garde,
 I'y aduise la bonne Emee
 Au col d'un ieune homme attachee,
 Qu'elle baisoit & dorlotoit:
 Mais ie ne sçay pas qui c'estoit.
 FIN. Quelle meschanceté dis-tu
 Humeuent? & qu'ay-ic entendu
 De toy? H V M. Je l'ay vu. FIN. Tu l'as vu?
 H V M. Moymesme de ces deux yeux-cy.
 FIN. Va, tu n'es croyable en cecy,
 Ny tu ne l'as vu de tes yeux.
 H V M. Crois-tu que ie soy chasteux?
 FIN. Conseille t'en au medecin:
 Mais si tu es tant soit peu fin,
 Tu te garderas d'en faire bruit,
 Si tu ne veux estre destruit
 De fons en comble: ta ruine
 De deux pars sur toy s'achemine:
 Et tu ne peux de chasque part
 Faillir, à te mettre au hazard
 De te perdre, si tu n'es sage
 Pour retcnir ton fol langage.
 H V. Coment de deux pars? F I. Il est vray:
 Escoute, & ie te le diray.
 Tout premierement si Emee
 Est à tort de toy diffamee,

LE BRAVE,

C'est fait de toy, n'en doute point:
 Il y a bien vn autre point,
 Quand bien il seroit veritable,
 C'est fait de toy : car miserable
 Tu te viens perdre par mesgarde,
 D'autant que tu l'auois en garde.
 H V M. Qu'y fero-y-ie ? F I N. Ie n'en sçay rien:
 H V M. Sil'ay-ie veu, ie le sçay bien:
 F I N. Le malheureux, il continuë:
 H V M. Ie dy la chose que i'ay vuë:
 Asteure mesme elle est leans.
 F I N. Hé da, n'est-elle pas ceans?
 H V M. Va voir toy-mesme en la maison,
 Et voy si ie dy vray ou non:
 Car ie ne veu pas qu'on m'en croye.
 F I N. C'est donc pour le mieux que i'y voye.
 H V M. Ie demeure icy pour t'attendre.
 F I N. Le piege que ie va luy tendre!
 Le niais qu'il est, il ne sçet
 Que la genice est dans le ter.
 H V M. Que doy-ie faire ? car mon Maistre
 M'auoit ordonné seul pour estre
 A la garde de la meschante:
 S'il faut que sa faute ie chante,
 Luy raportant ce que i'ay vu,
 Aussi bien seray-ie perdu.
 S'il faut aussi que ie luy cache,
 Et que puis apres il le sçache,
 Et la chose soit découuerte,
 Ie puis bien parier ma perte.
 Est-il finesse, est-il audace,

Qu'une malheureuse ne face?
Tandis que sur les tuilles suis,
Elle sort tresbien hors de l'huis:
O l'acte vilain qu'elle a fait!
Si le Capitaine le sçait,
Ie croy qu'il mettra sus dessous
La maison, & nous tura tous.
Quoy que soit, ie n'en diray mot,
Plustost que de faire le sot,
Et de m'aller perdre à credit
Par un petit mot qu'auray dit:
On ne pourroit bon conte rendre
D'une qui veut à tous se vendre.
 F I N. Hummeuent, Hummeuent, l'audace!
 H V M. Qui entan-ie qui me menace?
 F I N. De toy, qui fais de tes amis
 Pour ton plaisir tes ennemis!
 H V M. *Qui a til?* F I N. *Quand tu m'en croirois,*
Les deux yeux tu te creuerois,
Par lesquels tu vois si apoint
La chose mesme qui n'est point.
 H V. *Qu'est-ce qui n'est point?* F I. Compagnon,
 Ie ne donroy pas un oignon,
 Un oignon pourry de ta vie.
 H V M. *Qu'est-ce qu'il y a, ie t'en prie?*
 F I N. Me demandes-tu qu'il y a?
 H V M. *Pourquoy non?* F I N. *SceZ-tu qu'il y a?*
Baille ta langue babillarde,
Pour couper la faulx leZarde.
 H V M. *Pourquoy feroiy-ie?* F I N. *Car Emee*
Est cheZ nous, où ie l'ay trouuee,

LE BRAVE,

Et tu dis l'auoir aperçüe
Chez nos voisins, & l'auoir vüe
Ainsi qu'vn autre elle embrassoit,
Qui la baisoit & caressoit.

H V M. Finet, Finet, donne toy garde,
D'auoir mangé tant de moutarde
Ce Carefine avec le haran,
Que tu sois comme vn chahuan,
Qui ne vole sinon la nuit,

Et ne voit quand le soleil luit.

FIN. Mais Humement, c'est chose vraye,
Tu es si fou de pain d'uraye,
Que la mauuaise nourriture
T'a presque en l'auugle nature
D'vne taupe, mis & reduict,
Qui ne voit de iour ny de nuict:

Car asteuze asteuze ie vien
De la voir, ie le sçay fort bien:
Et l'ay laissée en la maison.

H V M. En la maison? FIN. En la maison.

H V M. Va va, tu te iouës, Finet.

FIN. C'est dom ie suis ainsi mal net.

H V M. Comment? FI. Pource que ie me iouë
Auecques vn homme de bonë.

H V M. Au gibet! FI. Ie puis te promestre

Qu'aujourduy ie t'y verray mettre,

Si tu ne changes de courage,

Ensemble d'yeux & de langage.

Mais i'oy du bruit à nostre porte.

H V M. Guette bien là, qu'elle ne sorte:

Si est-ce pour venir icy

Qu'il faut qu'elle passe parcy.

FIN. La voyci pourtant. H V. Je le croy!

FIN. Ho, Humement réueille toy.

H V M. Ce que ie voy, ie le roy bien:

Ce que ie sçay, ie le sçay bien:

Ce que ie croy, ie le croy bien:

Tu as beau me venir prescher,

Si tu me panses empescher

De croire qu'elle soit leans:

Pour vray elle est icy dedans,

Et ne partiray de la plasse,

Iusques à tant qu'elle repasse.

Elle ne peut par nulle voye

Se desfrober, que ne la voye:

Elle ne m'eschapera pas.

FIN. C'est homme est mien: du haut en bas

De son fort le culbuteray.

H V M. S'elle vient ie l'arresteray:

FIN. Veux-tu que te face en vn mot

Confesser, que tu n'es qu'un sot?

H V M. Boute, fay du pis que pourras:

Je le veu. FIN. Et que tu n'auras,

Ny bons yeux, ny l'entendement

Pour en bien vser dextrement?

H V M. Je ne dy mot, ny du celier,

Ny du iardin, ny du grenier,

Mais ie sçay bien depuis naguere

Ce que i'ay vu de la goutiere

Dans la court de ceste maison.

FIN. Parlons vn petit par raison:

Si elle est cheꝝ nous maintenant,

LE BRAVE,

Et si ie fay qu'inconuant
La verras sortir de cheꝫ nous,
Combien merites-tu de coups?
H V M. On ne m'en pourroit trop doner.
F I N. Or garde bien de t'eslogner
De ton huis, de peur qu'en cachette
A ton desceu elle se icte,
Et qu'elle passe dans la rue
sans que de to y elle soit vue.
H V M. I'y guette, ne t'en donne peine.
F I N. Si faut-il que ie te l'amene,
Et que ie face qu'elle sorte
Maintenant par vne autre porte.
H V M. Or sus fay donc. Ie veu sçauoir
s'il est possible de n'auoir
Vu ce qu'ay vu : & s'il fera,
Comme il promet, qu'elle sera
Dans nostre maison tout asteure.
Quoy que soit, encor ie m'assure
D'auoir mes deux yeux en la teste,
Que ie ne louë ny ne preste.
Ce flatcur est tousiours pres d'elle
A la flater : elle l'appelle
Tousiours le premier à manger:
Ils ont tousiours à demesler
Eux deux quelque propos ensemble.
Il y a six mois (ce me semble)
Peu plus peu moins, qu'il est des nostres,
Mais il a mieux que tous les autres.
Voy voy ! que fay- ie en ceste place?
Ie fay ce qu'il faut que ie face :

Il ne faut bouger doù ie suis,
 Assis au guet deuant cet huis,
 Pour empescher qu'à Humeuent
 On ne face humer du vent.

ACTE II. SCENE III.

FINET. EME E. Amic.

HUMEVENT.

FINET.

O R ayez bonne souuenance
 De la mine & la contenance,
 Et des propos qu'il faut tenir.

E M E E. Sçaurois-tu le laisser venir?
 Va, ne me fay point ma leçon.

F I N. A voir vostre douce façon,
 Ie crain que soyez trop peu fine.

E M E E. Finet, les finettes n'affine:
 N'enseigne aux fines la finesse:

Iouè ton rolet, & me laisse
 Iouèr le mien : ie suis prou sage
 Pour bien iouèr mon personnage,
 Sans qu'il me faille vn protocole.

F I N. Faites en maistresse d'escole:
 Montrez que n'estes aprenuisse
 Par vn chef d'aunre de malice:
 Pour mieux esbaucher la besogne
 Il faut que de vous ie m'eslogne.
 Hô, n'es-tu point las, Humeuent,
 D'estre sans debout la deuant?

L E B R A V E,

H V M. l'atten que m'en viennes conter,
L'oreille preste à t'escouter,
Si tu veux dire des nouvelles.

F I N. l'en porte de bonnes & belles:
Que me dontras-tu pour les dire ?

Va va, ie n'en veu rien, beau sire:

Fay venir hardiment le prestre.

H V M. Pourquoi le prestre? que peut c'estre.

F I N. Pour songer à ta conscience: ♣

Pense à ton ame: la potence

Pour te pendre est desia dressée.

H V M. Parquoy l'auroy- ie meritee?

F I N. Regarde à main gauche de là,

Regarde: qui est celle là ?

H V M. Mon Dieu ! c'est l'amie à mon Maistre!

C'est elle à ce que puis conoistre!

F I N. C'est mon: veux-tu encor attendre!

H V M. A faire quoy ? F I. A t'aller pendre.

E M E E. Mais ou est ce bon seruiteur

Qui a esté faux raporteur

Contre moy, qui suis innocente,

Comme si ie fusse meschante?

F I N. En a til ? il me l'a conté.

E M. Quel homme as tu dict, effronté,

Avoir vu chez nostre voisin

Que ie baisoy ? F I N. Il fait le fin:

Et m'a dict bien plus: que c'estoit

Vn jeune homme qui vous tastoit.

H V M. Ouy, ie l'ay dict ce maudieux.

E M. Tu m'as veu, roy? H V. De ces deux yeux.

E M. Tes yeux voyans plus qu'ils ne voyent

Des corbeaux la viande soyent.

H V M. Suis-je de sem tant despouru,

Que n'ay pas vu ce que j'ay vu?

E M. Je suis bien beste qui m'arreste

M'arraisonnant à ceste beste,

Que ie verray vif ecorcher.

H V M. Ne me veneZ point reprocher

Le gibet par vostre menace,

La sepulture de ma race:

Là gisent mes pere & grand pere,

Pere & grand pere de ma mere:

Là mes ayeux & bisayeux,

Et m'atten d'y estre comme eux.

Pour les menaces que bauez,

Mes yeux ne seront ia creuez:

Mais vn mot, Finet, ie l'en prie:

D'où pourroit elle estre sortie?

F I N. Doù, si ce n'est de la maison?

H V M. De la maison? F I N. Voyez l'oison,

Il doute de ce qu'il a vu.

H V M. C'est grand merueille qu'elle ait pu

Sortir de ceste maison cy

Maintenant sans passer par cy.

Car chez nous (ie le sçay fort bien)

Ny haut ny bas il n'y a rien,

(Entre la caue & le celier,

Le galetas & le grenier)

Qui ne soit bien clps & grillé:

C'est pourquoy suis esmeruillé:

Si sçay-je l'auoir vu leans.

F I N. Tu te pers bien toy & ton tams,

LE BRAVE,

Malheureux, à continuer
De l'accuser & l'arguer.

EME. Mananda i'ay songé vn songe
Ceste nuit, qui n'est tout mensonge.

FI. Qu'auons songé? EM. Escoute. ie te le diray.
Entan-le : il peut bien estre vray.

I'ay vu vne vision telle:
Ie songeoye qu'une sœur jumelle,
(Que seule i'ay) est arriuee
De Nantes : & qu'elle est logee
Elle & son amy icy pres.

HVM. Il vaut mieux m'aprocher plus pres,
Pour ouïr la fin de ce conte:

A Finet vn songe elle conte.

FIN. Achuez. EME. Ie sentoy au cœur
Fort grand plaisir de voir ma sœur,
Quand m'a semblé auoir pour elle
De la noise & de la querelle,
Par vn valet, qui raportoït
Auoir vu, qu'un jeune homme estoit
Auecque moy, que i'embrassoye,
Que ie baisoye & caressoye.
Mais c'estoit ceste sœur jumelle
Qu'il auoit vüe, & auec elle
Son amy qui jouoyent ensemble,
Pourautant qu'elle me ressemble.
Songeant cela me suis fâché,
Comme faulxement accusé.
FIN. Comme lon songe en sommeillant
Ce qu'on fait apres en veillant!
Voyci vostre songe aduenü:

RaconteZ-le par le menu
 A Monsieur, ie le vous conseille.
 E M E E. Ie luy rendray bien la pareille,
 Pour luy aprendre à faire à tort
 Encontre moy ce faux raport.
 H V M. Ie suis en vne peine estrange:
 Toute l'échine me demange:
 On me la pourroit bien frotter.
 F I N. Au moins tu ne peux plus douter
 Qu'elle ne fust en la maison:
 C'est fait de toy. H V M. Vray Dieu c'est mon:
 Maintenant en doute ie suis
 S'on n'auroit point changé nostre huis:
 I'y va voir pour le reconoistre:
 Tout y est comme il souloit estre.
 F I N. Mais voyez ce plaisant benest:
 Il ne sçait où c'est qu'il en est.
 Tu es bien fou d'en faire doute:
 Humeuent, ie te prie écoute:
 Repense au songe qu'elle a fait,
 Que tu as tout mis en effect,
 Par vn soupçon qu'as pu auoir,
 Avec vn autre de la voir
 Faire l'amour. H V M. Mais penses-tu
 Que ie ne sçache l'auoir vu?
 F I N. Ie le croy bien: donne toy garde
 (Ie te pry) si par ta megarde
 Nostre Maistre en oit quelque vent,
 Qu'il n'accoustre mal Humeuent.
 H V M. Or tout maintenant ie commence
 De sentir par experience,

LE BRAVE,

Que j'auois aux yeux la barlûë.

FIN. Tu t'ętretaillois de la vuë:

Il n'y a ryme ne raison

Qu'elle ait bougé de la maison.

HYM. De moy ie ne sçay plus qu'en dire,

Et suis contant de m'en deslirer:

Ie n'ay rien vu de ce qu'ay vu.

FIN. Vrayment tu t'es presque perdu

En faisant trop le bon valet:

Tu t'es presque mis au gibet.

Mais à ceste porte j'oy faire

Quelque bruit: il vaut mieux se taire.

ACTE II. SCENE IIII.

EMEE. FINET. HYMEVENT.

EMEE.

IL faut bien que graces ie rande,

Et qu'aille faire mon offrande,

Que j'ay promise sur mon ame,

Aujourduy à la bonne Dame

Qu'on nomme de bonnes nouuelles:

Qui, maugré les vagues cruelles,

Et les vens qui se sont émus,

Sains & sauues nous a rendus

Mon amy & moy à bon port.

Mais ie suis en peine bien fort

De sçauoir où ma sœur demeure:

si ie le sçauoy, tout asteure

Ie l'troy veoir: donc il me semble,

Pour y aller nous deux ensemble,
Qu'il vaudroit mieux s'en enquerir,
A fin que la voise querir.

H V M. Ho Finet, Finet : ho Finet.

F I N. Hume Humeuent, qu'a til fet?

H V M. Ceste femme-là qui s'en vient,
Est-ce pas celle qu'entretient

Monsieur, ou bien n'est-ce point elle?

F I N. Il me semble que ce soit elle.

Mais c'est grand cas, si c'est Emee,

Que par là elle soit passée.

H V M. Fais-tu doute que ce soit elle?

F I N. Appelon la, parlon à elle:

A ceste cy (comme il me semble)

Rien tant comme elle ne ressemble.

H V M. O la madame Emee, ô là:

Et qu'est-ce à dire que cela?

Que vous doit on icy dedans?

Quelle affaire auez vous ceans?

Vous taisez : ie parle à vous mesme.

F I N. Plustost tu parles à toy-mesme,

Car elle ne te respond rien.

H V M. Ie parle à vous femme de bien,

Si tout le contraire vous n'estes:

Le bel honneur que vous nous faites

De courir par le voisinage!

E M. A qui s'adresse ton langage?

H V M. A qui, sinon à vous la belle?

E M. Mais qui es tu toy? ou bien quelle

Affaire auons nous parenssemble?

H V M. Qui ie suis! mais que vous en semble?

LE BRAVE,

EMEE. *Qu'il m'en semble ! il n'est pas mauvais:
Comme que sçusse qui tu es.*

FIN. *Au moins vous sçavez qui ie suis.*

EMEE. *Brique des facheux : ie n'en puis
plus endurer : vous m'ennuyez;
Et ie vous hay qui que soye.*

HVM. *N'auons conoissance de nous
Nullement ?* EMEE. *Non, de nul de vous.*

FIN. *Ie crain bien fort.* HVM. *Et que crains-tu ?*

FIN. *De m'estre quelque part perdu,
Puis qu'elle ne me conoist point.*

HVM. *Ie doute de ce mesme point.*

FIN. *Il vaut mieux que ie sçache icy,
M'enquerant à ces Messieurs cy,
Si nous sommes ceux que nous sommes,
Ou si nous sommes autres hommes:
De peur qu'on nous ait fait manger
Quelque charme, pour nous changer.*

HVM. *Moy ie suis moy-mesme sans autre:*

FIN. *Et moy par saint Pierre l'Apostre.*

Femme, que sert ce que vous faites ?

Estes vous autre que vous n'estes ?

O la, ie parle à vous, Eme.

EMEE. *Ie ne suis pas ainsi nommee:*

T'appartient-il, gentil coquet,

Me surnommer d'un sobriquet ?

FIN. *Comment donc vous appelle ton,*

Si ce n'est pas vostre droit nom,

Eme ? dites vous qu'Eme

A tort lon vous a surnommee ?

Comment que vostre nom puisse estre,

Vous faites grand tort à mon Maître.

E M. Moy ! FIN. Vous. E M. *Qui ne suis arrivée*

Que d'arvoir en ceste contree,

Avec vn jeune homme de Nante,

Qui de m'entretenir se vante,

Que ie vien de laisser leant ?

FIN. *Et qui vous mene à Orleans ?*

E M. *C'est qu'à Nante j'ay eu nouvelle*

Pour certain, que ma seur jumelle

Est demeurante en ceste ville.

FIN. *Qu'elle est fine !* E M. *Mais mal abile,*

Et bien simple de m'amuser

A vous ouir icy causer :

Parquoy ie m'en va. H V M. *Non ferez :*

Par bien vous ne m'échaperez.

FIN. *Laisse-la, ta malauanture !*

Qu'on ne te prenne en forfaiture.

H V M. *Ie n'abandonray ja ma prise.*

E M. *Ma main dessus ta jouë assise*

Tes machoires fera sonner,

Si tu ne veux m'abandonner.

H V M. *Que fais-tu là debout à part,*

Que ne la tiens de l'autre part ?

FIN. *Qu'ay-ie à faire de m'empêcher*

De ce qui pourroit me facher ?

L'aimé mieux garentir mon dos

D'estre batu : à quel propos

M'iray-ie prendre à la pipee ?

Peut estre, ce n'est pas Emeé,

Mais vne autre qui luy ressemble.

E M. *C'est assés musé ce me semble.*

LE BRAVE,

Veux-tu pas me laisser, ou non?

H V M. *Bongré malgré dans la maison*

Je vous traineray si ie puis.

E M. *Te n'est pas icy mon logis*

A ceste porte : mais ie suis

De Nantes, où est ma demeure,

Là où mon maistre aussi demeure:

Si j'ay affaire à Orleans,

Je croy que ce n'est pas ceans:

Je ne sçay pourquoy vous me faites

Tout ce tabut, ny qui vous estes?

H V M. *Vous pouuez nous mettre en justice:*

Si ne suis-ie pourtant si nice

Que ie vous laisse aller, deuant

Que m'ayez fait vn bon serment,

Qu'aussi-tost que m'échaperetz

Dans ceste maison entrerez.

E M. *Tu me forces qui que tu sois:*

Et te jure vne bonne fois,

Qu'aussi tost que t'échaperay

Dans ceste maison entreray.

H V M. *Or bien, ie vous donne congé.*

E M. *Je m'en vais avec ton congé.*

H V M. *Vous estes parjure maline.*

F I N. *Humeuent, tu fais froide mine:*

Comment as tu lâché ta proye?

C'est pour elle vne courte joye:

Par le corbieu ie la raray,

Si tu fais ce que te diray:

Car ie sçay bien que c'est Emee,

Qui veut nous paistre de fumee,

Celle que Monsieur entretiens,
Et qui à luy seul ne se tient.
Veux-tu bien faire & brauement?
H V M. Que feray-je? F I N. Va vistement
Leans, & m'apporte vne épée.
H V M. Et quand te l'auray apportée?
F I N. L'entreray dans ceste maison,
Et tout le premier compaignon,
Qu'auec elle ie trouueray,
Sur le champ le massacreray:
Ne crois-tu pas que ce soit elle?
H V M. Si f'ay pour vr'ay. F I N. O la caustelle!
De quelle assurance el' parloit!
Comment elle dissimuloit!
Va tost, & m'apporte vne épée:
Ce pendant ell' est assiegee,
Et faut que par cy elle sorte.
H V M. Tout asteure ie te l'apporte.
F I N. Il n'y a chef d'infanterie,
Argoulets, ou gendarmerie,
Qui soit tant resolu pour faire
Quelque entreprinse ou bonne affaire,
En plus d'audace & moins de doute,
Qu'une femme quand el' s'y boute.
Comme elle a parlé finement,
Sans se couper aucunement!
Comment elle a pincé sans rire
Le fat, qui ne sçauoit que dire,
Son gardeccors mon compaignon!
Maintenant voi-cy tout le bon,
Que la vela soudain passée

LE BRAVE,

Par la paroy qui est persee.

H V M. Ho Finet : nous n'auons que faire
D'une épée pour ceste affaire.

FIN. Pourquoi non ? qu'est-ce qu'il y a ?

H V M. Car en la maison la voyla
La maistresse de nostre Maistre.

FIN. En la maison ! comme peut ce estre ?

H V M. Elle est couchee sur vn liect.

FIN. Tu t'es bien perdu à credit,
S'il est vray ce que tu dis.

H V M. Comment ? FIN. D'auoir ainsi mépris
Enuers l'autre qu'as outragée,
Laquelle est icy pres logee.

H V M. C'est dequoy j'ay le plus de peur.
Mais il faut bien que soit sa seur.

FIN. C'est donc elle qu'as aperçue,
Qu'avec vn autre tu as vüe

Icy pres, qui la caressoit :

Et sans doute il faut que ce soit

Elle mesme selon ton dire.

H V M. Voyez, si le fuisse allé dire

A Monsieur, comme j'en esloy !

FIN. Pour tout vray ce fust fait de toy :

Encor as-tu trop babillé.

Mais si tu es bien conseillé,

Tay toy : Qui bien seruir desire,

Doit tousiours plus sçauoir que dire.

Orie m'en va pour n'estre pas

Ton complice : car ces debas,

Que fais avec nostre voisin,

Ne peuuent prendre bonne fin.

Se monfieur

*Si monsieur revient, ie scray
Ceans, doù ie ne bougeray.*

ACTE II. SCENE V.

HYMEVENT. BONTAMS.

HYMEVENT.

*S'EN est-il allé le galant?
M'a til laissé le nonchalant?
Qui, de l'affaire de son Maistre;
Quelque grande qu'elle puisse estre,
Non plus de peine ne se donne,
Que s'il ne seruoit à personne.
Or ie scay bien que nostre Emce
Est dans la maison enfermec:
Car tout asteure ie l'ay vuë
Leans, sur vn liët estenduë.
Maintenau ie n'ay autre affaire
Qu'à faire ma garde ordinaire.
BONT. Ie croy que ceste valctaille
De ce Capitaine, se raille
Des miens & de moy-mesme, comme
Si ie ne fusse point vn homme,
A voir les bons tours qu'ils me font
Encor tout asteure ils se font
Adressez, voire en pleine rue,
A mon hostesse: & l'ont tenuë;
Et sans nul respect tiraillee,
Et tout publiquement raillee,
Bien qu'elle soit de bonne part*

LE BRAVE,

Laquelle hier au soir bien tard

De Nantes icy arrivée,

En nostre maison est logee

Avec vn de ma conoissance.

H V M. C'est fait de moy ! j'ay grand doutance,

Qu'à moy tout droict il ne s'en vienne !

I'ay peur que grand mal ne m'aduienne

De tout cecy, à l'ouïr dire !

Si ne faut-il que me retire.

B O N T. Humeuent, n'a ce pas esté

Toy, grenier de méchanceté,

Qui tantost deuant ma maison

As, sans propos & sans raison,

Si mal mené ma pauvre hostesse?

H V M. Voisin oyez ! B O N T. Que ie te laisse

Parler toy? H V M. Ie veu m'excuser.

B O N T. Peux-tu d'aucune excuse vser

Qui s'excuse, toy qui as fait

Si méchant & lâche forfait?

Sous ombre que vous brigandez,

Faut-il (pendard) que pretendez

D'auoir general priuilege

De tout outrage & sacrilege?

H V. S'il vous plaist ! B O. Mais Dieu me maudie,

Si ta manuaistie n'est punie

D'une punition condigne,

Si on n'vse sur ton échine

Vne douzaine de balés,

Qu'une douzaine de valés

Singlans à plein bras emploïront,

Qui tour à tour te fouteront

Depuis le matin jusqu'au soir:
 Toy, qui fais si bien ton deuoir
 De venir mes tuilles casser,
 Et sur ma maison tracaſſer
 Allant apres vne guenon:
 Toy, qui ne le faiſois ſinon
 Pour dans mon logis épier,
 Dequoy des faux bruis publier:
 Toy, qui as vu faire careſſe
 A mon hoſte avec mon hoſteſſe:
 Toy, qui as oſé fauſſement
 Charger de mal gouuernement
 L'amie à ton Maiſtre innocente,
 Et moy d'une faute méchante:
 Bref, toy, qui as deuant ma porte
 Traité mon hoſteſſe en la ſorte:
 Si pour tant de méchanceté
 Tu n'es ſoité & reſoité,
 Et ſi ton Maiſtre n'en fait conte,
 Luy feray la plus belle honte
 Qu'il reçut oncques de ſa vie.
 H V M. Las ! ie ſuis en telle agonie,
 Seigneur, que ne ſçay que doy faire,
 De conteſter ou de me taire:
 Ou ſi ie vous doy demander
 Qu'il me ſoit permis, d'accorder
 A tout & tant qui vous plaira:
 A ſin que quand vous ſemblera
 Qu'elle meſme ne ſoit pas elle,
 Ie proteſte que ce n'eſt elle:
 Ou, ſi vous trouuez bon que j'y ſc

LE BRAVE,

De quelque maniere d'excuse,
 Je ne puis penser bonnement
 Que c'est que j'ay vu (tellement
 Ceste Dame-là de cheZ vous
 Ressemble à celle de cheZ nous)
 Sinon que ce fust elle mesme.

BONT. Va voir en ma maison toy-mesme:
 Tu le sçauras tout à loisir.

HVM. Vous plaist-il ? BONT. Me feras plaisir,
 Pourueu qu'y voisès doucement.

HVM. Aussi feray-ie assurément.

BONT. Olà Emeé: ça icy,
 Ca cheZ nous: il le faut ainsi:
 Puis aussi tost que Humeuent
 Sera sorti, haï d'auant,
 D'auant cheZ vous, qu'on se retire,
 A fin qu'il ne sçache que dire.
 Maintenant suis en defiance
 De quelque malheureuse chance:
 Si la Dame à point ne se trouue,
 Nostre finesse se découure.

HVM. O Dieu ! ie pense que Dieu mesme
 Rien plus semblable ny plus mesme
 Ne pourroit faire, que la vostre
 Raporte & ressemble à la nostre.

BONT. Quoy ? maintenant qu'en penses-tu ?

HVM. J'ay merité d'estre batu.

BONT. Bien doncques Humeuent, est-ce elle ?

HVM. Bien que soit elle, ce n'est elle.

BONT. Tu l'as pu voir tout à ton aise.

HVM. Je l'ay vuë, comme elle baise

Et comme elle embrasse vostre hôte.

BONT. Au moins tu reconois ta faute.

HVM. Encor ne sçay-ie bonnement.

BONT. Veux-tu sçauoir certainement?

HVM. Ie le deu bien. BONT. Va t'en leans

Voir cheZ vous, si elle est dedans

Vostre maison. HVM. Vous dites bien:

Tout asteure ie m'en reuien.

BONT. Ie ne vy jamais de ma vie

Vne plus belle tromperie,

Ny meilleure, ny mieux menee,

Que la trouffe qu'auons donnee,

A ce benest de Humeuent,

Qui a humé son fou de vent:

Mot: voyla qu'il sort de leans.

HVM. Ie vous supply seigneur Bontams,

Au nom de Iesus & sa Mere,

Du saint Esprit, de Dieu le Pere,

Et des Anges & des Arcanges,

Des saints connus & des estranges,

Toute la Court celestielle,

Qu'à mon aide enuers vous j'appelle:

Ie vous requier & vous conjure,

Ie vous supplie & vous ajure,

Par vostre douce courtoisie,

Par mon indiscrete folie.

BONT. Qui a til? HVM. Qu'à ma sottise,

A ma fadeZe, à ma bestise,

Il vous plaise de faire grace:

I'ay bien conu ma folle audace

Tout maintenant, & ie confesse

LE BRAVE,

A la parfin ma grand' simpleſſe:

Je n'auoy ſens, yeux, ny raiſon:

Car Emee eſt dans la maiſon.

BONT. Doncques pendard, tu les a vuës

Toutes les deux? HV M. Je les ay vuës.

BONT. Or maintenant deuant ton Maiſtre

Je veu te faire comparoiſtre.

HV M. Seigneur, ie ſçay qu'ay meritè

D'eſtre bien mallement traitté,

Et ſi j'ay faiët (ie le confeſſe)

Trop grande inuie à voſtre hoſteſſe:

Mais ie cuidoy que ce deuſt eſtre

L'amie qu'entretient mon Maiſtre,

Laquelle en garde il m'a baillee:

Car l'eau d'un meſme puis tirée,

A l'eau plus ſemblable ne ſemble,

Que l'une & l'autre ſe reſemble:

Et dans voſtre court par folie

J'ay regardé, ie ne le nie.

BONT. Et pourquoy me le nirois-tu,

Puiſque moy-meſme ie t'ay vu?

HV M. Selon qu'il me ſembloit, Emee

T'y penſois auoir aduiſée.

BONT. M'eſtimois-tu moy que ie fuſſe

Si lâche homme, que ie vouluſſe

Endurer, que dans ma maiſon

Lon feiſt vne telle traiſon,

Si grand tort & tour ſi méchant

A mon voiſin, moy le ſçachant?

HV M. Or ie conoy bien clairement

Que j'ay failly trop lourdement,

Toutefois sans point de malice.

BONT. Je tien la simpleſſe pour vice:

Car vn bon ſeruiteur doit eſtre,

(S'il entend bien ſon deuoir) maiſtre

De ſes yeux, ſes mains, & ſa bouche.

HVM. Moy, ſi jamais j'ouure la bouche

Pour deboucher fuſt-ce le vray,

De cela meſme que ſçauray,

Je vous abandonne ma vie:

Ceſte ſeule fois (ie vous prie)

PardonneZ moy ma folle erreur.

BONT. Je ne veux pas tenir mon cœur:

Pour ce coup me commanderay,

Et meſme accroire me feray,

Que tout le mal qui a eſté,

Ne l'aſ fait par méchanceté:

Je te pardonne ceſte offenſe.

HVM. Dieu vous en doint la recompenſe.

BONT. Mais ſçaus-tu bien? ſi tu es ſage,

Tu refraindras ton follangage,

Et doreſnauant ne ſçaras

Cela meſme que tu ſçaras,

Et cela meſme qu'aras vu,

Humement, tu ne l'aras vu.

HVM. C'eſt bien dict: & ie delibere

Parcy apres d'ainſi le faire.

Mais ſ'en va til contant de moy?

Ne voulez vous plus rien de moy?

BONT. Que tu ne ſçaches qui ie ſuis.

HVM. Je m'en garderay ſi ie puis.

Ce ſont paroles qu'il me donne:

LE BRAVE,

Ceste douceur prompte n'est bonne,
 Dont il a retraits sa colere.
 Je deuine ce qu'il veut fere:
 C'est à fin qu'icy lon me prene,
 Aussi tost que le Capitaine
 Mon maistre sera de retour,
 Si che^z nous ie faisoy séjour.
 Tout deux (à ce que puis comprendre)
 Finet & luy me veulent vendre:
 Pour aujourduy faut que me passe
 De m'apaster dans ceste nasse:
 Je m'en va fuir quelque part,
 Pour me retirer à l'écart:
 Cependant que ces brouilleries,
 Ces courroux & ces fâcheries,
 Avec le temps s'assoupiront,
 Ou pour le moins s'adouciront:
 Car ie ne puis estre traité
 Si mal que ie l'ay mérité.
 Mais quoy qui m'en puisse auenir,
 Je ne sçauois pas me tenir
 De retourner en la maison.
 BONT. Il n'est plus icy nostre oison:
 A bon droit ainsi ie l'appelle,
 Puis qu'il n'a non plus de ceruelle:
 Et qu'il confesse n'auoir vu
 Ce que tout asseure il a vu.
 Son sens, ses oreilles, ses yeux,
 Sont à nous: on ne pourroit mieux,
 Tant la femme soudaine & sage
 A bien joué son personnage,

Or ie va rentrer au conseil:
 Finet est chef de ce conseil,
 Voire est tout le conseil luy mesme.
 Humeuent de frayeur tout blesme
 N'a garde asseure de venir.
 Che^x nous le conseil faut tenir:
 Je ne deniray ma presence
 En vn faict de telle importance.

ACTE III. SCENE I.

FINET. . BONTAMS.

CONSTANT, Amoureux.

FINET.

TENEZ vous vn peu dans la porte,
 Et permete^x que seul ie sorte
 Pour faire autour la decouuerte,
 Qu'icy quelque embusche couuerte
 Ne decouure nostre entreprise:
 Sur tout gardons nous de surprise,
 Et puis que nous voulons tenir
 Le conseil, il nous faut venir
 Assembler en lieu de seurté,
 De tous ennemis écarté,
 De peur que sçachans nos dessains,
 Ils ne viennent les rendre vains.
 La mieux entreprise entreprise,
 S'elle est descouuerte & surprise,
 Peut l'ennemy auantager,
 Et par ainsi nous domager.
 Le bon conseil mis en auant

LE BRAVE,

Est dérobé le plus souuant.
Si l'ennemy sçait ton conseil,
Auecque ton propre conseil
Il te vient combattre & defaire,
Et te fait ce que luy veulx faire.
Mais ie veulx faire vn si bon guet,
Que ny çà ny là il n'y ait,
Ny à dextre ny à senestre,
Nul découureur, quel qu'il puisse estre,
Qui eüente ce qu'on leur brasse.
Ie voy d'icy iusqu'en la place,
Et tant loing que puis regarder
Ie ne voy nul pour nous regarder
De sortir. O, seigneur Bontams,
O, Constant, sortez de leans.
BONT. Nous voyci proms à l'obeir.
FIN. Aisément se fait obeir
Qui a des gens de bien commande:
Mais il faut que ie vous demande,
Le mesme conseil qu'auons pris
Leans, sur le fait entrepris,
Le tiendrons nous de point en point?
BONT. Et que ferions nous mieux à point?
FIN. Constant, que vous plaist-il d'en faire?
CON. S'il vous plaist me peut-il déplaire?
BONT. Par bieu ie vous en aime mieux.
CON. Vous n'estes que trop gracieux.
BONT. Ie ne fay sinon mon deuoir.
CON. Mais tout cecy me fait auoir
Vn remors en ma conscience,
Qui me fait creuer quand i'y pense.

BONT. Et qu'est-ce qui vous fait creuer?

CON. Dequoy ie vous say garçonner
Auec nous en l'âge où vous estes:

Et dequoy pour moy tant vous fêtes,

Que d'oublier la grauité,

L'honneur & la sçuerité,

Qui accompagnent la vieillesse,

Pour obeir à ma jeunesse,

En choses que vostre âge fuit,

Plus volontiers qu'il ne les fuit:

Et certes i'enrougy de honte.

BONT. Vrayment, si rougissez de honte

De chose que vous puissiez faire,

Vous passez la mode ordinaire

De tous les autres amoureux,

Et si n'estes point amoureux:

Vous estes l'ombre d'un amant

Plustost que non pas un amant.

CON. Que faciez en l'âge où vous estes

Pour mon amour ce que vous fêtes?

BON. Que dites vous? quoy? vous semblé-ic

Estre quelque idole de nege?

Vous semblé-ic estre si cassé,

Si radoteux, & si passé,

Que ie ne doyue plus m'ébatre?

S'avec cinquante ans i'en ay quatre,

C'est tout l'age que puis auoir:

Il n'est possible de mieux voir

Que ie voy: ny d'auoir les mains,

Les bras, les pieds, les nerfs plus sains.

FIN. Combien qu'il ait les cheueux blancs,

LE BRAVE,

*Son cœur ne sent rien de ses ans:
Sa naturelle gentillesse
S'accommode avec la jeunesse.*
CON. *Finet, i ay fait assez d'espreuue
De ce que tu dis: & ie treuue
Qu'autant de gaillardise abonde
En luy, qu'au plus jeune du monde.*
BONT. *Mon hôte, plus m'esprouueræ,
Tant plus gaillard me trouueræ,
Et prompt à vous faire plaisir.*
CON. *Ie le conoy tout à loisir,
Et n'en veu plus d'experience.*
BONT. *En tout affaire d'importance
Ne peut mal faire pour autrui,
Qui fait autant comme pour luy:
Nul ne plaint, s'il ne l'a sentie,
De son voisin la maladie:
Celuy qui n'ara nullement
Senty l'amour, malaisément
Supportera les amoureux,
Ny ne sçara faire pour eux.
Quant est de moy, toute ma vie
L'enseigne d'amour ay suruiue:
Encore sens-ie dans le cœur,
D'amour quelque chaude vigueur,
Et ne renonce aux amourettes:
Viue encor l'amour des fillettes.
Ceste amour gaillarde & iolie
N'est pas en moy du tout tarie.*
FIN. *Si le prône suit le prochain,
Voyci vn sermon de Cardme.*

BONT. Si quelque bonne compagnie
S'assemble, & dresse vne partie,
Je ne suis des derniers en voye:

Je ne suis point vn raba-ioye:
S'il y a quelque mot pour rire,
Je suis des premiers à le dire,
Toutefois sans blesser personne:
Car ce los vn chascun me donne
De celer ce qu'il faut celer,
Et parler quand il faut parler.

FIN. Je ne scé quand il seroit sage,
S'il n'estoit sage de cet âge.

BONT. Je ne suis de ces vieux baneux,
Cracheux, touffeux, chagrins, morueux,
Qui vont bauardant sans repos,
Et ne disent rien à propos:

Ny ne suis de ces Montaignats,
Grisons, Bergamats, Auvergnats:
Mais j'ay cet heur que ma naissance
C'est Orleans le cœur de France.

FIN. Je ne ser icy que de chiffre:
Vela Bontams qui se déchifre.

BONT. Si scay-je plus d'un pain manger,
L'ayant appris à voyager
Les Itales, & les Espagnes,
Hautes & basses Allemagnes.

CON. O heureuse vostre vieillesse,
D'auoir passé vostre jeunesse
Si gaillardement ! Je ne pense
Rien si doux, que la souuenance
D'auoir bien employé sa vie.

LE BRAVE,

BONT. *Quelque chose que ie vous die,
Vous me conoistrez mille fois
Plus secourable & plus courtois,
Que de parolles, à l'effect.*

*Mais si me trouue en vn banquet,
On ne voit iamais de querelle
Sourdre par moy. Si quelque belle
S'y venoit trouuer d'auanture,
Moins de cœur que d'embonpoint dure,
Et que ne sçusse qu'à demy
La poursuyte de quelque amy,
Ie les couure de mon manteau.*

FIN. *C'est fait en tresbon maquereau.*

BON. *Si i'y rencontre quelque veau
Qui soit importun & fascheux,
Sans faire bruit, d'avecques eux
Ie me dérobe bellement,*

Fuyant tout chagrin & tourment.

CON. *Ce n'est que toute honesteté,
Douceur & gracieuseté*

*De vos façons : & n'en est guiere,
Qui soyent de semblable maniere:*

Et ne s'en trouue de vostre âge

Vn autre, qui soit d'auantage

Amy à l'amy pour l'affaire,

Ny qui soit plus prompt à tout faire.

FIN. *Il est trop ouuert & benin,*

Et courtois pour vn bon Guespin.

BONT. *En tout & par tout vous feray*

Me confesser, que ie feray

Encores garçon garçonnant:

Ca vostre vouloir seulement.

FIN. Ses louanges il continue:

Laiſſon-le : il eſt en roſſe vuë.

BONT. Auons beſoin d'un pelerin,

Qui ſoit de pit, rude & chagrin?

Me voylà tout rebarbatif.

Auons beſoin d'homme naïf,

Traictable, doux & gracieux?

Encore le feray-ie mieux,

Auecque plus ſeraïne face

Que la mer, quand il fait bonaſſe.

Me voylà plus fier qu'un lion.

Me voyci plus doux qu'un mouton:

Ie ſay ce que ie ven de moy.

Faut-il boire d'autant ? ie boy.

Faut-il iouër ? faut-il quiller?

Sauter, dancier, ou babiller?

Ie ſuis preſt : ie ioue, ie quille,

Ie ſaute, ie dance, & babille.

FIN. C'eſt un vray Bontams conſomé,

Et n'eſt pas à tort ſurnomé.

CON. Voylà tout ce qu'il faut en ſomme

Pour accomplir un galant homme:

Et ſi j'auois à ſouhaitter,

Ie ne ſcaroy pas ſouhaiter

Rien de plus, ſinon que ie fuſſe

Un jour tant heureux, que me puſſe

Reuancher des honeſtetez,

Par leſquelles tant merite

En mon endroict, à mon beſoin

Qui prene pour moy tant de ſoin.

LE BRAVE,

Mais pour ma longue demeurance,

Je crain vous charger de despance.

BONT. Aa Constant, vous n'estes pas sage

De me tenir tout ce langage.

FIN. Le vieillard se met en colere:

Non fét, non fét: il se modere.

BON. La despance est vrayment despance,

Quand on la fait en déplaissance

Ou pour vne femme mauuaise,

Ou pour vn homme qui ne plaist.

Vne despance quand elle est

Pour vne personne qui plaist.

Vrayment la despance ainsi faicte

N'est pas despance, mais emplaite:

Et ce n'est pas charge, mais gain:

I'y pran plaisir, & ne m'en plain:

Car ie sçay que le bien n'est bien,

Que d'autant qu'on l'employe bien.

Riez, iouez, beuvez, mangez,

Galopez, courez, alongez,

Rognez, bref, prenez le couteau,

Tranchez à mesme le chantreau.

FIN. Le bon president de fabrique?

Il fait aux marguilliers la nique.

BONT. Ma maison est libre, & moy libre,

Et ven que vous y soyez libre,

Pour user de tout librement,

Avec entier commandement.

Je puis bien le dire de moy,

(Dieu mercy) i'auoy prou dequoy,

Pour épouser femme de biens

Et de

Et de maison : mais ces liens
 (Tant soyent sacré) de mariage,
 M'en ont fait perdre le courage.
 J'ay tousiours craint (& n'ay mépris)
 En voulant prendre d'estre pris,
 Ma vie estimant plus heureuse,
 De n'auoir vne controleuse
 De mes plaisirs, en ma maison.

C O N. L'homme plein de bonne raison
 Et de bon sens ! car vousprenez
 Le mesme conseil que donez

A vos amis, Seigneur Bontams:
 Mais se voir force beaux enfans,
 N'est-ce pas vne belle chose?

B O N. C'est bien vne plus belle chose
 De maintenir sa liberté:

Car quand auroy- ie assez questé
 Pour trouuer vne preudefame?
 J'y perdroy mon corps & mon ame.

F I N. Si en est-il des preudefames:
 Tout beau, sauuez l'honneur des Dames.

B O N. Mais voudriez vous que r'en prisse vne
 Qui me fust tousiours importune?

Qui, alors que ie voudroy rire,
 Voudroit tanfer, me venant dire,
 De rage & depit transportee,
 Vne telle est mieux habillee

Que ie ne suis, & si n'est pas
 De tel lieu, & n'en faites cas:

Vn tel traite mieux vne telle:
 Vne autre vous semble plus belle:

LE BRAVE,

Qui, quand faudroit se mettre à table,
Ayant vne bande honorable
De mes amis à fêstier,
Ne feroit que gendre & crier,
Contrefaisant de la malade,
Auecques vne mine fade:
Qui rebuteroit mes amis,
Qui attireroit mes ennemis:
Qui par des graces trop poupinés
Me planteroit le cœur d'épines,
Et semeroit dedans les cœurs
Des mugnets amoureux fleurs.
FIN. Il n'y a ordre qu'on l'en tire:
Il faut qu'il acheue de dire.
BON. Bref, la prison de mariage,
Pleine de despoir & de rage,
Retient ceux qui sont pris dedans,
Crians & plaignans tout le tams
De leur vie, qui n'est pas vie,
Mais plustost de mort vne enuie.
Et comme celuy fou seroit,
Qui de son gré se ietteroit
Dans les cachos des malheureux:
Ainsi seroit trop malheureux,
Trop malheureux & moins que sage,
Qui entreroit en mariage,
Sçachant les matheurs, que ie sçay
Par autrui, sans en faire essay.
FIN. Vn bel exemple prent en luy
Qui se chastie par autrui.
BON. Et celuy qui ne voudra suyre

Mon aduis, qu'il s'en voise au liure
Des quinze joyes de mariage:
Il est fou s'il n'en vient plus sage.

C O N. Dieu vous doint l'accomplissement
De vos desirs: soigneusement
Maintenez cette liberté,
Ou perdez la belle clarté
De ce doux soleil: car la vie
Qui n'a liberté n'est pas vie:
Et si vous en sortez dehors,
Mettez vous au nombre des mors.
Toutesfois Dieu fait belle grace,
A qui est riche & de grand' race,
D'auoir des enfans de son nom,
Pour laisser vn noble renom
De soy a la posterité.

B O N. Viue ma douce liberté.
F I N. A ce que voy ce n'est pas tout,
Nous n'en sommes encore au bout.

B O N. J'ay prou de cousins & parens:
Pourquoy voudroy-ie des enfans?
Ie vy maintenant à mon aise,
Et ne voy rien qui me déplaîse:
Et quand ie viendrois à mourir,
C'est à mes parens à courir
Qui aura ma succession:
Tandis, de bonne affection
Et filiale qu'ils me portent,
Me visitent, me reconfortent,
Me traitent, prennent soin de moy,
Deuant jour accourent à moy,

LE BRAVE,

Et me demandent en mon lietz,
Si j'ay bien reposé la nuict:
Et les tien comme mes enfans,
Mesme ils m'enuoyent des presens.
FIN. Qui conduit si bien son affaire,
Fait le mignard non pas le pere.

BON. Et s'ils ont quelque nouueauté
J'en suis le premier visite:
C'est à qui plus me donera:
Et celui là s'estimera
D'entre eux le plus defortuné,
Lequel m'ara le moins doné.
Mais quand ces presens ils m'enuoyent,
C'est qu'apres mes biens ils aboyent,
Et cependant ie les leur garde,
Et ne dy mot, & les regarde
Faire leur faict, & fay le mien,
Ne faisant pas semblant de rien.

FIN. Par bien Bontams tu n'es pas sot,
De faire & de ne dire mot.

CON. Vous estes merueilleusement
Mené par vn sain iugement,
Es fondé sur bonnes raisons.

BON. C'est comme mille occasions
De malheur & d'ennuy ie fuy,
Que ie sentirois aujourduy,
Si j'auois vn nombre d'enfans.
Il seroyent ou bons ou méchans,
Ou bien formeꝝ ou contrefais:
Premierement s'ils estoient lais,
Tortus, borgnes, manchots, bossus,

Torcouls, piebois, boiteux, crochus,
 PenſeZ comment me deuroy plaire
 De me voir de tels monſtres pere.

FIN. Ie trouueroy tous ces diſcours
 AſſeZ bons, ſ'ils eſtoient plus cours.

BON. S'ils ſont méchans, quel reconfort
 Deſirer à ſes fils la mort!

S'ils eſtoient bons, beaux, agreables,
 I'auroy des peines incroyables,
 Craignant qu'il ne leur aduiſt mal.
 Qu'ils ne tombaſſent de cheual,
 Ou qu'ils ne cheuſſent dedans l'eau
 Deſſus vn pont ou d'un bateau,
 Ou qu'ils n'euffent quelque querelle,
 Ou bien quelque autre peine telle.
 N'en ayant, de ſoing ſuis deliure,
 Et ne laiſſe pas de bien viure,
 Ne penſant qu'à me traiter bien
 Et quand ie ſuis bien, tout eſt bien.

FIN. Ils nous tiendront icy long tams,
 A depeindre vn Roger-bontams.

CON. Vn homme tel eſt demy-dieu:
 Et vrayment ie voudroy que Dieu
 Departiſt aux humains la vie
 Selon leur valeur, & l'enuie
 Qu'ils aroyent de bien faire au monde:
 Et que ceux en qui plus abonde
 La bonté, veſquiſſent long tams:
 Et que ceux qui ſeroient méchans,
 Y euffent le moins de duree.

FIN. Mon Maiſtre en dit ſa rareſce,

LE BRAVE,

Nous en avons belle pallee.

CON. Si telle regle estoit gardee,
On ne verroit entre nous hommes
Tant de mauuais comme nous sommes;
Et ne ferions si hardiment
Les maux qu'on fait communement.

Les terres des mechans vuidees,
Tous les bons auroient leurs coudees
Plus franches qu'ils n'ont maintenant;
Et nous verrions incontinant
L'age d'or icy retournee:

Et comme par la bonne annee,
Tout seroit de chagrin deliure,
Et ne seroit plus si cher viure.

BON. Il est fou, qui ose entreprendre
Le conseil du grand Dieu reprendre.

FIN. A Dieu Bontams & chere lie,
Il se fonde en theologie.

BON. Qui du soleil epand les rais
Sur les bons & sur les mauuais.
Mais il faut ce propos changer:
Parlon d'aller tantost manger,
Ie vous ven faire bonne chere,
Ie dy chere lie & entiere.

FIN. Il laisse la Dieu & ses saints,
Et reprend ses premiers deffains.

CON. Or voyant vostre cœur si bon,
Ie n'ay plus ny peur ny soupçon,
De vous donner charge ou depense:
Mais ie suis marry, quand ie pense
Que mette plus que l'ordinaire.

J'ay vne requeste à vous faire,
Que me traitiez en ménager,
Comme amy, non comme estranger,
sans grande somptuosité:
Ie hay la superfluité.

BON. Mais mon amy, donnez-vous garde
Que vous ne faciez par mesgarde,
Comme font de bons alterez,
Qui à vn festin conuiez,
Voyans vne table chargée
De force viande, rangée
En des plats & des écuelles,
Vont criant des parolles telles,
Que d'excès ! cet homme se perd:

Faisôn le mettre au papier verd,
FIN. En voyci d'une autre cuuee:
Il ne démordra sa hauce.

BON. Mais quand leur aboyante faim
Vne fois sera mise en train
De bien pelisser & bien mordre,
Par entre eux il n'y a plus d'ordre:
Ce sont loups affamez de rage,
Et ne tiennent plus ce langage:
Sans parler, les barbes remuent,
Aiguisent leurs dens, & se ruent
Tout par tout, sans discretion:
Et font telle exccution,
Que des perdrix, ramiers, becassés,
Ne laissent rien que les carcasses.
FIN. Escoutez comme il en depêche,
Ce vicillard à la bouche fraîche.

LE BRAVE,

BON. S'il y a quelque venaison,
Ou coq d'Inde, ou pan, ou heron,
Ils ne sont pas si dégoutés,
Que iamaïs ils disent, Ouste,
Gardez-le pour le manger froid,
Il n'est pas si bon chaud que froid:
Ouste ce lapin, qui se pert,
Pour mettre à la barbe-robert:
Mais à qui mieux mieux, lon gourmande
Par honneur, toute la viande.

FIN. Encor vn peu de patience,
Et puis nous aurons audience.

BON. DonneZ-vous garde aussi de faire
Comme on voit les Aduocas faire,
Qui disent, Il n'en faloit point,
Et serrent le poing bien apoint:
Ou que faciez comme les belles,
Qui, gracieusement rebelles,
En criant nenny, sont ouy.

FIN. Or ie vous ay assez ouy:
Vous parlez bien, ie n'en fay doutte:
Mais il est temps que lon m'écoute:
Traïton mainenant de l'affaire.
Oyez tous deux ce qu'il faut faire:
Mais, Bontams, vous y pouuez tout,
Pour mener la besogne à bout:
Car i'ay inuenté vne trouffe
La plus gentille & la plus douce,
Que lon scauroit point machiner,
Pour le Capitaine attrapper,
Quelque hault hupé qu'il puisse estre:

Et feray que Constant mon maistre,
Par la ruse que j'ay tramee,
Ara toute à luy son Emee:
S'il veut, d'icy l'emmenera,
Et avec elle s'en ira.

BONT. Ce moyen ie voudroy sçauoir.

FIN. Cet anneau ie veu donc auoir.

BON. Pourquoy faire? FIN. Quand ie l'aray,
Mes ruses vous dechiffreray.

BONT. Tien, ayde t'en. FIN. Aussi tenez
Les moyens que j'ay desaignez.

BONT. Ouuron-luy toutes nos oreilles,
Car il nous veut dire merueilles.

FIN. Ce Capitaine Taillebras
Est si paillard, qu'il n'en est pas
Vn plus au demeurant du monde.
Mais sçauuez-vous comme il se fonde
Sur l'amour, pensant estre aimé,
De toutes femmes affamé?

C'est l'amoureux des onze mille
Vierges: & tant il est abile,
Qu'il voye vne cheure coiffée,
Il l'aime de prime arriuee.

BONT. L'en croy bien plus que tu n'en dis.

FIN. Il s'estime estre vn Amadis
En beauté: & qu'il n'y a femme
Dans tout Orleans, qu'il n'en flamme
De son amour, & qui n'en meure
Tant que les rues elle en queure.

BONT. A quel propos tant de langage?
L'en conois encor dauantage:

LE BRAVE,

Tu n'en mens de mot, bien le scé-je:
Mais le plus que pourras abregé.

FIN. Forniriez-vous de quelque belle,
Qui eust l'esprit plein de caustelle,
De dol & de subtilité?

BONT. De haute ou basse qualité?

FIN. De la qualité ne me chaut:
Celle que bailler il me faut,
Soit quelque fille qui se preste,
Et qui soit à tout faire preste
Pour de l'argent : en somme il faut
Que le bas nourrisse le haut.
Sur tout qu'elle soit aduisee,
Non sotte, mais fine & rusée.

BON. La veux-tu braver & bien empoint,
Ou bien ne t'en soucis-tu point?

FIN. Je la veux bien empoint : refette,
Poupine, vermeille, jeunette,
La plus en tout qu'on pourra faire.

BONT. J'ay vne chalande ordinaire,
Qui est en sa prime jeunesse,
Toute propre : & pourquoy faire est-ce?

FIN. C'est pour la faire incontinent
Venir chez vous, tout maintenant:

A fin que cette bonne fille
En fame de bien on abille,
Et de robe, & de chaperon:
Et qu'elle apprenne sa leçon
De sorte, qu'elle contreface
De port, de parole, & de face,
Je dy, vostre femme épousée,

Estant pour telle supposée:

Mais il faut l'instruire & l'apprendre.

BONT. Encore ne sçay-ie où tu veux tendre.

FIN. Vous le sçauvez ains que soit guiere.

At elle quelque chamberiere?

BONT. Vne elle en a, fine fretée,

La langue affilée, affetée,

Propre à porter vn bon message,

Et si n'est laide de visage.

FIN. Elle nous fait besoing aussi.

Or ayant ces deux filles cy,

J'ordonne que cette mignonne,

Qui est la maistresse, s'adonne

À faire tresbien semblant d'estre

Vostre fame, & d'aimer mon Maistre,

Je dy ce braue Taillebras:

Et qu'elle ne s'oublie pas

De feindre qu'à sa chamberiere,

(Qui feindra d'estre courretiere

De son amour) elle a baillé

Cet anneau, que m'auez baillé:

Et qu'après ie l'ay reçu d'elle:

Et puis de la part de la belle

Faudra que tresbien le presante

À Taillebras, sans qu'il euante

Qui en sera le vray donneur:

Et de tout seray moyennneur.

BONT. L'enten bien, fay le conte court;

Parle bas, ie ne suis pas sourt.

FIN. Or puisque vous m'entendez bien,

Cet anneau ie donray tresbien

LE BRAVE.

Au Capitaine : et luy diray
Que de vostre fame l'aray,
Qui me l'ara fait apporter
Et bailler, pour luy presenter
De sa part, à fin que ie face
Qu'elle soit en sa bonne grace.
Si tôt qu'il en orra parler,
On le verra d'amour brusler:
Ie sçay le naturel de l'homme,
Qui est de ne vaquer en somme
Sinon à toute paillardise:
Son cœur n'est en autre entreprise,
C'est le plus beau qu'il sçache faire.
BONT. Deux plus propres à telle affaire,
Plus adroictes, plus assurees,
Ne pourroyent estre rencontrees
En toutes les villes de France,
Que ces deux dont fournir ie pense:
Ne te chaille, aye bon courage.
FIN. Faites doncques, hasteZ l'ouvrage.
Ecoulez, vous seigneur Constant.
CON. Dy moy donc : que muses-tu tant?
FIN. Aussi tost que le Capitaine
Sera de retour, vous souuienne
Que par tous vos propos, Emee
Ne soit aucunement nommee.
CON. Comment donc faut il que l'appelle?
FIN. Tant seulement vous direZ, elle:
C'est assez dict, vous en souuienne.
CON. Il faudra bien qu'il m'en souuienne:
Mais quel bien m'en peut reuenir?

FIN. *Pensez à vous en souuenir:
 Tout à temps ie le vous diray,
 Alors que ie decouuriray
 Qu'il sera bon pour nostre affaire:
 Cependant pensez de vous taire,
 A fin que, tandis que Bontams
 De sa part emploira le tams,
 Recordiez vostre personnage.*
 CON. *Ie n'ay que faire dauantage
 Icy : ie m'en reua leans.*
 FIN. *N'oubliez mes enseignemens.*

ACTE III. SCENE II.

FINET. RATON. Laquais.

FINET.

*C*ombien de troubles ie tracasse !
 Combien d'entreprises ie brasse !
 Si mes bandes sont bien complètes,
 Par les menees que j'ay faictes,
 Aujourduy si bien ie feray,
 Qu'au Capitaine j'osteray
 De son gré, sa Dame emmenee,
 Deuant qu'il passe la journee.
 Hola ! où es-tu Humenent ?
 Sor vn petit icy deuant,
 Si tu n'as quelque affaire grande:
 C'est moy Finet qui te demande.
 R. A. T. Ne demande point Humenent.
 F. I. Pourquoy ? R. A. Car il hume en dormant.

LE BRAVE,

FIN. *Que hume til?* R A T. *Ie vouloy dire
Qu'il ronfle: il n'y a guiere à dire:*

*Qui en dormant a de coustume
De ronfler, il semble qu'il hume:*

FIN. *Voy! Humeuent dort-il leans?*

R A T. *Il dort, il y a ja long tams,
Non pas du nez, dont renflant
Fait assez beau bruiet en ronflant,
Mais des oreilles & des yeux:*

Car il n'oit goutte & ne voit mieux.

FIN. *Dy moy Raton, dequoy dort-il?*

R A T. *Des deux yeux.* FIN. *Tu es trop subtil,*

Tu pourrois bien estre batu:

Ca icy dehors: diras-tu?

Sçais-tu comment seras foité,

Si tu ne dis la verité.

Parle net, ne fay pas le fin:

Luy as-tu pas tiré du vin?

R A T. *Nenny, ie n'en ay pas tiré.*

FIN. *Tu le nies?* R A T. *Et le niray:*

D'en parler il m'est defendu,

Qu'en la caue il m'a descendu

Par le souspiral de la court,

Pour luy tirer du vin de court,

De ce vin blanc doux & piquant,

Que nostre maistresse aime tant.

FIN. *Mais viença, di-moy mon valet,*

Tout au long, comment il a fét.

R A T. *Ie n'ay garde de le vous dire,*

Ny comme c'est que ie luy tire

Plein vn flacon de ce bon vin,

Ny comme il a esté si fin,
 Que de nouër bout contre bout
 Deux grandes nappes, pour à tout
 En la caue me deualer :

Ny que luy ay vu aualer
 Le vin du flacon jusque au font,
 L'embouchant le cul contre mont,
 Sans qu'il en ait perdu la goutte.

Mon grand amy Finet, écoute,
 Au moins ie ne te l'ay pas dict.

FIN. Mais où t'enfuis-tu si subit?

RAT. A Dieu, ie n'arrestcray guiere.

FIN. Ou vas-tu? RAT. Chez la cousturiere,

Pres de la porte de Bourgogne,

Pour y voir si quelque besogne,

Qu'elle fait à madame Emeé,

N'est point encores acheuee.

Quand Monsieur sera de retour,

S'il a le vent de ce bon tour

Que Humement m'a faict jouer,

Il pourroit bien me bafouer.

Messieurs, pour Dieu ie vous supplie

Que pas vn de vous ne luy die

Ce qu'auez de moy entendu:

Car autrement ie suis perdu.

Et si ce n'estoit la fiance

Que j'ay en vostre coy silance,

Ie m'enfuiroy si loing de luy,

Qu'il ne me verroit d'aujourduy.

FIN. l'entan maintenant la finesse,

Et pourquoy ma bonne Maistresse,

LE BRAVE,

*Hument, tandis que tu dors,
Enuoye ce galland dehors,
Qui est ton commis à sa garde.
Ce n'est qu'à fin que la mignarde
Passe en plus grande liberté,
Vers Constant, de l'autre costé,
Pour demener leurs amourettes.
Mais voi-cy les bonnes fillettes
Que desia Bontams nous amaine:
Il en aura le Capitaine.
Ho! par saint Pierre elles sont belles,
D'âge & de graces toutes telles,
Que ie les pouuoy desirer!
Ie m'y laisserois abuser.
Voyez le port, voyez la grace,
Voyez l'habit, voyez la face,
S'il n'est pas comme l'usse élu:
Il n'y a rien de dissolu:
Tout y sent sa femme de bien:
Nos affaires se portent bien.*

ACTE III. SCENE III.

BONTAMS. PAQUETE.

FLEVRIE. FINET.

BONTAMS.

*O*R bien, Fleurie & toy Paquete,
Vostre leçon ie vous ay faite
Chez vous, de la fourbe entreprise:
Si vous ne l'auiez bien aprise,
Et si n'auiez bien souuenance

De la

De la suite & de l'ordonnance
 Qu'il faut garder, pour ne méprendre
 Je la vous feray mieux comprendre
 Tout de nouveau, de point en point,
 Vous en informant bien à point.
 Mais si scauiez vostre leçon
 De la finesse & la façon,
 J'ay quelque autre chose à vous dire.
 P A Q. Je seroy bien folle, beau sire,
 Et bien sotte, & bien grosse beste,
 Si vous prometoy d'estre presté
 A faire pour vous quelque affaire,
 Ne sçachant bien la pouuoir faire.
 De moy, ie ne veu tant méprendre,
 Que de soitement entreprendre
 Sur la besogne & la pratique
 D'autrui : qu'il serre sa boutique
 Qui n'entendra bien son métier.
 B O N T. Il fait bon suivre vn vicil routier.
 P A Q. Qu'entrepran-ie que ie ne puisse,
 Puis que c'est vn fét de malice?
 Si c'estoit quelque bien à faire,
 Paquete ne le voudroit faire.
 Mais quand à demi vous m'auez
 Ouvert le propos, vous scauez
 La resolution soudaine,
 Qu'ay prise pour le Capitaine:
 Et le moyen de le berner,
 L'emmuseler, & l'écorner.
 B O N T. Nul homme tant puisse estre sage,
 Seul à par soy n'est assez sage:

LE BRAVE,

Ceux qui pensent plus en auoir
Sont ceux qui ont moins de sçauoir:
I'en voy prou qui du vray s'assurent,
Et qui à contr'ongle le queurent.

FL. S'il y a quelque mal à faire,
Reposez-vous, laissez m'en faire:
Mais s'il faut faire quelque bien,
Par ma foy ie n'y enten rien.

BONT. Voi-cy qui va le mieux du monde,
Puisqu'en vous deux malice abonde:
En ce faict le mal nous est bien.
Le bien-faict ne nous sert de rien.

FL. Vous n'auetz qu'à vous doner garde
Que facions du bien par mégarde.

BONT. Celle qui seroit nice ou bonne,
En vostre estat ne seroit bonne.

FI. Nous ne sommes bonnes ny nices:
Cherchez autre part vos nouices.

BONT. Tant mieux, vous estes toutes telles
Qu'il me faut: suivez-moy les belles.

FIN C'est assez trotté sur la montre:
Il faut aller à la rencontre

Pour voir à tout par le menu.

Vous soyeZ le tresbien venu,

Seigneur Bontams: & ie vous voy
Dieu mercy en tresbel arroy.

BONT. Finet, tu t'en viens tout à point:

Ne les voi-cy pas bien en point

Celles que tu as demandees?

FIN. Les voi-cy tresbien équipées.

FL. Est-il des vostres cestui-cy?

BONT. C'est luy qui mene tout cecy.

FIN. Dieu vous garde madame Fleurie,

FL. Qui est cet homme (ie vous prie)

Lequel par mon nom me salue,

Comme s'il m'auoit bien conuë?

BONT. C'est nostre maistre charpentier.

FL. Et à vous maistre charpentier.

FIN. Dieu vous garde : mais dites moy,

Ne scauons pas d'où & de quoy?

Ne vous a til pas bien instruites?

BONT. Je te les baille toutes duietes:

L'une & l'autre, que ie te liure;

Sçait par cœur ainsi que par liure

Sa leçon. FIN. Mais qu'on me la rende:

Il faut que de vous ie l'entende,

De peur qu'en vn seul point lon faille.

BONT. En la leçon que ie leur baille;

Il n'y a rien qui soit du mien:

De point en point tout y est tien.

FL. N'est-ce pas que tu veux qu'on mene

Ton sot maistre le Capitaine,

Ainsi que si c'estoit vn veau,

Emmuselé par le muscau?

FIN. En vn mot voyla dict que c'est.

FL. Nous en auons fait tout l'aprest

Tresbien & tresbeau, gentiment,

Et à propos, & finement.

FIN. Vous ferez donc semblant aussi

D'estre la femme à cestui-cy.

FL. Ouy. FIN. Faisant bonne pipee,

Comme bien fort passionnee

LE BRAVE,

De l'amour du galland : & comme
Si pour gaigner le cœur de l'homme,
La conduite de l'entreprise
Entre les mains vous auiez mise
De vostre chambriere & de moy.

FL. Tu deuines tout par ma foy.

FIN. Et comme si vostre chambriere
M'auoit aporté puis naguere

De vostre part ce bel aneau,
Pour luy donner tresbien & beau

En vostre nom. FL. C'est tout le point.

FIN. On ne peut dire mieux à point,

Et n'en faut parler dauantage :

Qu'y seruiroit plus de langage ?

FL. Depuis qu'on a vn charpentier,

Abile homme de son métier,

Qui l'ouurage tresbien deuise,

Soudain la besogne entreprise

Se fera : pourueu qu'on trauaille,

Et la matiere point ne faille.

FIN. Voi-cy de trop gentils maneuures

Prests de mettre les mains aux œuures.

FL. Je sçay bien nostre abileté :

Autant vaut, l'œuvre est acheué.

FIN. Mais conoissez vous bien mon Maistre

Ce braue ? FL. Qui le doit conoistre

Mieux que moy ? cette grand' statuë,

Qu'on voit tous les jours par la rue !

De tout le peuple la risée !

Ce sot à la hure frisée !

Ce fat mugueteur parfumé !

*Autant qu'il en cuide estre aimé
Des femmes & filles hai?*

FIN. Ne vous conoist-il point? FL. Nenny:
*Comment pourroy-ie estre conuë
De luy, qui ne m'a jamais vuë?*

FIN. Voi-cy qui va bien : d'autant mieux
Nous ferons & jourons nos jeux.

FL. Il ne t'en faut plus travailler:
Ne sçarois-tu me le bailler?

*Remet-t'en sur moy seulement:
S'il n'est pipé galamment,
Pren t'en à moy s'il en vient faute.*

FIN. Là donc, d'une prudence caute
Pense & pousse à l'affaire.

FL. Ne t'en chaille : laisse nous faire.

FIN. Sus doncques, ô Seigneur Bontams,
Maintenant mene les leans:

*Et cependant ie m'en iray
Trouuer le braue, & luy diray,
En luy presentant cet aneau,
Que vostre femme bien & beau
Me l'a baillé, pour en son nom
Luy presenter : & qu'en pur don
Elle luy donne, pour vn gaige
Et pour vn certain témoignage,
Comme elle meurt pour son amour.
Si tost que serons de retour,
Ne faillẽ d'enuoyer Paquete,
Comme en ambassade secrete
Estant enuoyee vers luy.*

FL. Nous tiendras-tu icy meshuy?

LE BRAVE,

Fay ton faict, & nous laisse faire.

FIN. Faites donc : deuant que soit guere,

Ie le vous meneray si bien

Baté, qu'il n'y manquera rien.

BONT. Dieu te conduise & reconduise:

Mais si faut-il que ie conduise

Tout ce dessein si dextrement,

Que selon son contentement,

La maistresse du Capitaine

Soit à mon hoste : & qu'il l'emene

Tresbien à Nantes quand & luy:

Et qu'il parte dès aujourduy,

C'est tout le but où nous tirons.

Mais qu'est-ce que vous donerons?

FL. Rien, sinon vostre bonne grace,

Et qu'une autre ne me déplace.

BONT. Vous valez trop FL. Or ie m'assure

Que nostre finesse est si seur,

Qu'il faudroit estre plus que fin,

Pour nous garder de mettre à fin

La finesse qu'auons concluë:

L'entreprise est trop resoluë

Par entrepreneurs trop propices.

S'il faut déployer nos malices,

Vienne qui plante, ie ne crain

Qu'en sortions qu'avecques le gain.

Mais allons dedans la maison,

Pour recorder nostre leçon.

BONT. Faites que de rien on ne chome,

A la venue de nostre home.

FL. Il vous faut doncques arrester,

A fin de mieux executer
 Et plus soigneusement, l'affaire
 Qu'auons delibéré de faire.
 BONT. Si en la jeunesse on sçauoit,
 Si en la vieillesse on pouuoit,
 Tout iroit bien : vostre jeunesse
 A donc besoing de ma vieillesse?
 Aussi mignonnes, ma vieillesse
 A besoing de vostre jeunesse:
 Aideꝝ moy, ie vous aideray:
 Suiuẽꝝ-moy, ie vous guideray.

ACTE IIII. SCENE I.

TAILLEBRAS. FINET.

TAILLEBRAS.

C'Est plaisir quand en ce qu'on fait
 Les choses viennent à souhait:
 Ie voyoy' le fons de ma bourse:
 Mais ie rencontre vne ressource
 Qui me garde d'estre indigent,
 Et de chomer faute d'argent,
 Puis que la guerre recommence.
 Or ie suis tout en deffiance
 D'estre mandé, j'en atten l'heure:
 Et pource il faut que ie demeure
 En nostre maison de pié coy,
 Attendant des lettres du Roy.
 FIN. songeꝝ pluslost à vostre affaire
 Qu'à celles du Roy : pour bien faire,

R. iiii

LE BRAVE,

Monsieur, vacquez à vostre bien,
Dont ie vous ouure le moyen,
Et ie vous porte les nouvelles.

TAIL. Et bien Finet: quelles sont elles?
J'oubly toutes affaires miennes:
Parle: mes oreilles sont tiennes.

FIN. Regardon bien alenuiron
Qu'il n'y ait point quelque larron
De nos propos: car en cachete
Il faut que l'affaire se traite.

TAIL. Il n'y a nul icy autour.

FIN. Receuez ces arres d'amour.

TAIL. Qu'est-ce que cecy: doù vient-il?

FIN. D'un bon lieu honeste & gentil:

De la part d'une belle Dame,

Qui vous aimant de cœur & d'ame,

Desire autant vostre beauté

Que de vous garder loyauté.

Et j'ay reçu depuis naguere,

Par les mains de sa chambriere,

Cet anneau pour le vous donner:

C'est à vous à la guerdonner.

TAIL. Mais viença dy moy, qui est elle?

Chaperoniere ou damoiselle?

De condition grande ou basse?

FIN. Bâ! comme si ie vous daignasse

Porter parole de la part

D'une autre que de bonne part:

Et qui ne fust autant honeste

Pour le moins, comme à aimer presté.

TAIL. Est-elle veufue ou mariee?

FIN. Elle est & veufue & mariee.

TAIL. Vne mesme, au moins ce me semble,
Ne peut estre les deux ensemble.

FIN. Si fait, s'elle a le cœur gaillard,
Et qu'elle ait vn mary vieillard.

TAIL. Ouy bien ainfin. FIN. Elle est droite,
Haute, ieunette, belle, adroite.

TAIL. Ne men point. FI. En tout elle est digne
De vostre grand' beauté diuine.

TAIL. Vrayment elle est doncques fort belle,
Si tu dis vray : mais qui est elle?

FIN. C'est la femme de ce bon homme
De vieillard, que Bontams on nomme.

TAIL. De nostre voisin ? FI. De luy même :

Sçauiez vous comme elle vous éme?

Tant qu'elle en meurt de belle rage :

Et fait desia mauvais mesnage

Avec son vieillard, & le hait,

Ne faisant plus d'autre souhait

Que de vous rendre obeïssance,

Pour auoir de vous iouïssance.

TAIL. Je le veu bien si ell' le veut.

FIN. Ne demandez si el' le veut.

TAIL. Mais que ferions nous bien, de celle

Qui est chez moy ? FIN. Que ferez d'elle?

Baillez luy la belle prebade

De va r'en, puis qu'on la demande,

Et qu'aussi bien sa sœur jumelle,

Et sa propre mere avec elle,

La vculent remener à Nantes.

TAIL. Est-il vray ce que tu me chantes?

LE BRAVE,

FIN. Sa mere est tout expres venue:
Je le sçay de ceux qui l'ont vuë.

TAIL. O la gentille occasion,
Pour en nettoyer ma maison!

FIN. Voulez-vous faire gentiment?

TAIL. Je t'en croiray: dy hardiment.

FIN. Voulez-vous que vous en déface,
Sans que perdiez sa bonne grace?

TAIL. Je le veu bien. FIN. C'est le meilleur
Pour l'égard de vostre grandeur.

Et puis vous auez prou de bien,
Et ne pourriez chommer de rien
Avec vne amie si riche:

Ce n'est pas à vous d'estre chiche.

Laissez-luy faire son trouffean,
De tout ce qu'elle a de plus beau,

De ioyaux, bagues, ornemens,
Chénes, atours, abillemens,

Tant ceux qu'elle aporta de là
Comme ceux que de vous elle a:

Et les luy laissez emporter:

Ainsi vous la pourrez oster,

Luy donnant honneste congé.

C'est le moyen que j'ay songé.

TAIL. Ton avis me plaist: mais regarde
Que ie ne perde la mignarde,

Et que cette autre ne varie.

FIN. Qui vous éme plus que sa vie!

TAIL. Le Dieu d'amour m'éme en la sorte.

FIN. Mot mot: i'enten ouvrir la porte:

Venez, retirez-vous icy:

C'est la servante, que voicy
 Qui sort dehors, la messagere.
 TAIL. Qui est elle ? sa chamberiere?
 FIN. Ouy, c'est la mesme servante,
 Qui a esté si diligente
 A me porter le bel aneau,
 Qu'on vous a donné de nouveau.
 TAIL. En bonne foy elle est bellette,
 FIN. C'est vne guenon contrefette
 Pres de vostre affectionnee.
 Fét elle au moins bonne pipee,
 Guignant des yeux, baissant la teste?
 Quelque bon message elle apreste.

ACTE IIII. SCENE II.

PAQVETE. TAILLEBRAS.

FINET.

PAQVETE.

L'Est-ce pas là devant son huis
 Le belier ? il faut si ie puis
 L'écorner en la mesme place:
 Et vaut mieux qu'en passant ie face
 Semblant, de ne les auiser.
 TAIL. Mot mot: oyons-la deuifer:
 Voyons, en ce qu'elle dira,
 Si de moy elle parlera.
 PAQ. Mais au monde qui est celuy,
 Qui, pour les affaires d'autrui,
 Laisse les siennes sans les faire?

LE BRAVE,

Ce n'est pas la mode ordinaire.

Ah, j'ay peur de ces hommes cy!

Ie crain qu'ils ne bougent d'icy,

Et qu'ils m'empeschent de parfaire

Comme ie voudroy mon affaire.

Mais soit ou qu'il entre ou qu'il sorte,

Il faut que ce soit par la porte:

C'est force qu'il passe par cy:

Ie le gueteray doncques icy.

Que ma maistresse en est ravie!

Et ne suis pas trop ébaye

S'elle est amoureux de luy:

Car c'est vn bel homme que luy.

Il est beau tout à fêt, adroit,

Honeste, gaillard, haut & droit:

Il n'y a qu'un seul Taillebras:

Toutes qui l'aiment ne l'ont pas.

TAIL. Cette cy m'aime à ce que j'oy.

Comment elle dit bien de moy!

Elle blaizonne ma beauté:

Ce n'est que toute honesteté

De ses bons propos: & sa mine

Ne sent le fouillon de cuisine.

FIN. Comment le voyez-vous? TA. Cōment?

Car elle parle gentiment,

Et si est honeste & discrete:

Puis elle est propre, cointe & nête:

Et pour trancher le mot tout nêt,

Elle est fort à mon gré, Finet.

FIN. Comment? deuant que de conoistre

L'autre qui à vous seul doit estre?

TAIL. Je la conoy, puis qu'en la sorte
A ton raport ie m'en raporte.

Outre la maniere agreable,
Qui rend cette mignonne aimable,
Sa maistresse, qui est absente,
Vers cette cy qui est presente,
De grand amour m'affectionne.

FIN. Gardez-vous bien d'aimer personne:

Ceste-cy sera mon épouse,
Si sa maistresse vous épouse:
I'ay desia la promesse d'elle.

TAIL. Que ne parles-tu donc à elle?

FIN. Suyuez-moy doncques. TA. Je te suy,
Et suis à toy pour aujourduy.

PAQ. O que si heureuse ie fusse,
Qu'en ce lieu rencontrer ie pusse
Les hommes à qui i'ay affaire!

FIN. C'est chose qui se pourra faire,
Il t'auindra selon ton cœur:

Assure toy, n'aye point peur.

PAQ. Voyci quelqu'un. FI. Qui scét qui c'est
Que tu cherches, où c'est qu'il est.

PAQ. Qui ay-je icy pres entendu?

FIN. C'est ton parsonnier pretendu

A tous tes desseins & deuises,

Conseiller de tes entreprises.

PAQ. Donc, ce que ie tenoy secret,

Est reuelé! FIN. N'ayez regret:

Il l'est ensemble & ne l'est point.

PAQ. Cōment? FI. Quand c'est vn qui n'est point
Causeur, à qui on le reuele:

LE BRAVE,

Moy, ie suis secret & fidelle.

PAQ. Dy des enseignes de ce fêt.

FIN. Vne de par le monde, fêt
L'amour à vn homme qu'elle éme.

PAQ. Beaucoup d'autres la font de même.

FIN. Mais bien peu tirent de leur doy
Pour leur donner ie sçay bien quoy.

PAQ. Maintenant ie m'aperçoy bien
Que tu ne me deguises rien:

Mais quelcun n'est-il point icy?

FIN. Il y est & n'y est aussi.

PAQ. Que seule a seul ie parle à toy.

FIN. Ie le veu bien: deuant dy moy,
Me retiendras-tu longuement?

PAQ. Ie te veu trois mots seulement.

FIN. Ie reuien à vous tout asteure.

TAIL. Faudra-il qu'icy ie demeure
Cependant à faire le veau,

Moy qui suis si braue & si beau?

Me donnes-tu cette cassade?

FIN. Ie reçoÿ pour vous l'embassade,

AyeZ vn peu de patience.

TAIL. Corbien ie per toute constance,

Tant i'ay grand haste que soit fêt.

FIN. Monsieur vous sçauç qu'en tel fêt
Il faut proceder bellement:

On n'y gaigner rien autrement.

TAIL. Fay donc le mieux que tu pourras.

FIN. En tout le monde il n'y a pas,

Vn plus sot que ce sot benest,

Lequel est plus fouche que n'est

Mesme vne souche. Je reuiens.

Fay luy donc entendre tresbien

Pour l'aimer qu'elle est au trepas.

P A Q. Ie scay cela F I N. Mais n'oubly pas

De collauder fort sa beauté,

Sa grace & son honesteté.

P A Q. En tout ie me comporteray

Comme tu m'as dit : & feray

Encores bien meilleure trogne

Que ne t'ay montré : va, besogne.

F I N. Pran doncques garde, & considere

Comme il faut conduire l'afere:

Et ne dedy ce que diray,

Mais suy moy : P A Q. Ie n'y failliray.

F I N. De point en point, de pas en pas:

P A Q. Marche, ie n'y failliray pas.

T A I L. Elle l'a long temps retenu:

Et bien ? te voicy reuenu.

F I N. Pour faire vostre volonte.

T A I L. Et bien : quer'a elle conté?

F I N. Elle dit, que la pauvre amante

Soupire, geint, pleure, lamente,

Se tourmente de ne vous voir,

D'estre sans vous, & de n'auoir

L'heur d'estre autant de vous émee,

Comme elle est de vous enflâmee:

C'est pour cela que ceste-cy

Deuers moy elle enuoye icy.

T A I L. Fay la venir. F I N. Mais sçauons-bien

Que fere ? tene ? vn maintien

Orgueilleux, dédaigneux, & rogue:

LE BRAVE,

Et me luy fêtes bonne morgue:

Et me tansez bien rudement,

De quoy ie vous diuulgue tant.

TAIL. Bien, ie n'oubli-ray pas cecy.

FIN. La feray-ie venir icy,

Ceste fame qui vous demande?

TAIL. Qu'elle vienne : ie le commande.

FIN. O là fame, ô là la belle:

Monsieur commande qu'on s'apelle.

PAQ. Dieu vous garde monsieur le Beau.

TAIL. Ce n'est pas vn surnom nouveau,

De long temps ce surnom m'est du:

Pour l'honneur que tu m'as rendu

Dieu te doint ce que tu souhêtes.

PAQ. Que fusse tousiours où vous estes,

Et Monsieur qui estant tousiours.

Avec vous j'v'sasse mes jours!

TAIL. C'est trop souhanté belle dame.

PAQ. Ce n'est pour moy, mais pour Madame

Qui se meurt, tant elle vous ême!

TAIL. Beaucoup d'autres meurent de même

Que ie ne resuscite pas.

PAQ. Vrayment ie ne m'ebai pas,

Si estant des dames chery

Vous fêtes tant le renchery,

Pour les beauté, valeur, vertu,

Dont tant vous estes reuetu!

Iamais homme ne fut plus digne!

FIN. Iugeriez-vous pas à sa mine

Que seroit vne vraye buse?

TAIL. Ie ne veux oublier la ruse:

Il faut

Il faut que ie face le grand,
 Puis qu'elle me colaude tant.
 F I N. Voyez ce fay-neant ie vous prie,
 Comme il se flate en sa folie.
 Que ne demandez-vous, est-ce elle
 Qui vient de la part d'une telle,
 Vers un tel qui m'a dit tel cas?
 T A I L. De quelles dames ? n'est-ce pas?
 Tant il y en a qui sont notres,
 Que les vnes font tort aux autres:
 J'en suis souvent en de grands doutes,
 Ne me souvenant pas de toutes.
 P A Q. Monsieur, c'est de la part de celle
 Qui vit trop plus en vous qu'en elle!
 Celle qui decore vos dois
 De la despoille de ses dois:
 Et pour n'en mentir point c'est moy,
 Qui, ce bel aneau que ie voy,
 Ay baillé à ce valler cy,
 De la part de celle qu'ainsi
 Amour a rendu vostre esclave.
 F I N. Mais ce poltron fait-il du braue?
 T A I L. Et bien fame, que me veux-tu?
 P A Q. Que celle que vostre vertu,
 Et vostre beauté gracieuse,
 Rend de vous si fort amoureux,
 Ne soit point de vous dedaignee:
 Car sa vie n'est assignee
 Que sur vostre misericorde:
 Et ne luy reste que la corde,
 Si ne la voulez recevoir:

LE BRAVE,

Car la mettriez au desespoir.
 En vous seul son espoir se fonde,
 On d'estre ou n'estre plus au monde.
 TAIL. Que veut elle que ie luy face?
 PAQ. Part de vostre faueur & grace,
 Luy permettant vous caresser,
 Parler à vous, vous embrasser.
 S'il ne vous plaist la secourir,
 Pour certain elle est au mourir:
 Parquoy (braue Roland!) vous plaise
 Luy permettre qu'elle vous baise:
 Faites ce dont ie vous supplie,
 A fin que luy sauue la vie:
 Vous le tresbeau sauuez la belle,
 Et ne montrez vn cœur rebelle,
 Mais usez de benignité,
 De clemence, & d'humanité:
 Vous des fortresses le preneur:
 Vous des grands Roys le ruineur.
 TAIL. Que cecy me déplaist! combien
 T'ay-ie fait de fanse, Vaurien,
 Sous ombre que suis recherché,
 Fère de moy si bon marché,
 Comme ie voy que tu veux faire,
 Me rendant commun & vulgaire?
 FIN. Fame, entens-tu bien ce qu'il dit?
 Long tams a que ie te l'ay dit,
 Encor maintenant te le dy-ie,
 Il s'abuse, & perd tams, & nige,
 Celuy qui mene sans loyer
 Sa vache à ce Toreau banier,

Ce Robin n'a point de courage,
S'on n'avance le robinage.

P A Q. Il ara tout ce qu'il voudra.

FIN. Cinq cens escus il luy faudra:
Il ne robine à moindre pris.

P A Q. Vrayment il se met à non pris.

T A I L. Je ne suis entaché du vice
De la misérable avarice:

Je ne suis ny taquin ny chiche,

Et Dieu mercy suis assez riche:

J'ay plein vn coffre de ducats,

Et, dont ie ne me vante pas,

J'ay d'or monnoyé cent boisseaux.

FIN. Outre ses bagues et joyaux,

Il a des montaignes d'argent;

Non pas des lingos seulement:

Le mont Senis n'est pas si haut.

P A Q. Voyla debourdé comme il faut.

FIN. Dy, au moins ne mens-ie pas bien?

P A Q. O que tu es vn bon vaurient!

FIN. Tout se porte bien iusqu'icy:

Fait-il pas? P A Q. S'il vous plaist ainsi,

Donnez moy congé que m'en aille,

FIN. Fetes luy responce qui vaille:

En cecy n'y a qu'un seul point,

Fetes-le ou ne le fetes point.

Mais pourquoy ferez-vous rebelle,

En traitant cruellement celle,

Qui onc ne merita de vous,

Sinon vn tretimement bien doux?

T A I L. Vaten: dy luy qu'elle s'en vienne.

LE BRAVE,

Charité veut que luy subuienne.

P A Q. *Vela fét maintenant de même:*

Vous aimez celle qui vous éme.

F I N. *Ce n'est vn lourdaud que mon Maître.*

P A Q. *Vrayment il le fét bien parestre,*

M'ayant de sa grace écoutée,

Et ne m'ayant pas deboutée

De la requeste & la priere,

Que ie fay pour sa prisonniere,

Je dy prisonniere d'amour,

Qui pour luy meurt cent fois le jour.

Finet, ne me moqué-ic pas?

Luy ay-ic pas donné son oas?

F I N. *Je ne me puis tenir de rire:*

Pource à l'écart ie me retire.

T A I L. *Fame, tu ne scés pas (ie croy)*

L'honneur qu'elle reçoit de moy.

P A Q. *Si fay bien: & ie luy diray.*

F I N. *S'il luy plaisoit, sçache pour vray*

Qu'en faisant pour vne autre autant,

Il en seroit payé contant.

P A Q. *Vrayment ie n'en fay nulle doute,*

Et ie le croy bien. F I N. Mais écoute,

Ce sont des geans qu'il engendre,

En celles-la qu'il degne prendre

Pour fere race: & les enfans

Qui naissent vivent huit cens ans.

P A Q. *A tous les gibets le menteur!*

T A I L. *Quoy? les enfans qui ont cet heur*

D'estre de ma progeniture,

Vivent mille ans de leur nature,

De siecle en siecle, d'âge en âge.

FIN. I'en usse bien dit d'auantage,

Mais i'en ay dit moins, ayant crainte

Qu'elle pensist que ce fust sainte.

PAQ. C'est fait de nous ! nous perdrons tout.

Car jamais nous n'arons le bout

Du pere de nostre viuant,

Puis que ses enfans viuent tant.

O combien durera sa vie !

Je creue icy. Je vous supplie

Que ie m'en aille, FIN. Qui t'empesche ?

Va, puis que tu as ta depesche.

PAQ. Je m'en vas à fin que j'amene

Celle, dont l'affaire me mene:

Ne me voulez vous autre cas ?

TAIL. Rien, sinon que ne m'ailles pas

Faire plus beau que ie ne suis,

Ma beauté me fét mille ennuis !

FIN. Pourquoi muses tu plus ? va t'en.

PAQ. Je m'en vas aussi. FIN. Mais enten:

Dy luy tresbien qu'elle ne faille

A faire que son cœur tressaille,

Tost pale, & puis rouge en visage,

Soupirant parmy son langage.

Si tu trouues Emee là,

Dy luy qu'elle passe deçà,

Qu'il est icy. PAQ. Je la pense estre

Icy haut à ceste fenestre,

Dou ma maistresse auccques elle,

En épiant nostre cantelle

Par sous la cage vis à vis,

LE BRAVE,

Aronz ouy nostre deuis,
FIN. C'est bien fait : au moins el' sçauront
Par nos propos, comme el' arons
A se gouverner cy apres:
Et feront trop mieux leurs aprests.
Laisse moy, tu me romps la teste,
Ne me retien plus. P A Q. Qui t'arreste?
A Dieu, pour ne te retenir.
TAIL. Haste la bien tost de venir:
Et dy luy bien que ie luy mande,
Qu'en ce lieu mesme elle m'attende.
Si de fortune ie n'y suis,
I'y viendray bien tost si ie puis.

ACTE IIII. SCENE III.

TAILLEBRAS. FINET.

TAILLEBRAS.

M A I S qu'es tu d'avis que ie face,
A fin que d'elle me deface?
Cette-cy en nulle façon
Ne peut hanter en ma maison
Pour fere nos jeux, que premier
L'autre ne me faille enuoyer:
Mais comment le pourroy-je faire?
FIN. Demandez vous qu'avez à faire?
Ie vous ay deja dict, comment
Vous le ferez bien doucement.
C'est qu'elle emporte tout cela
D'abis & de joyaux qu'elle a,

Tant ceux qu'elle eut, quand l'amenaſtes,
 Que ceux que depuis luy donaftes:
 Qu'elle les prenne & s'en ſaiſiſſe.
 Remonſtre luy le temps propice
 Qu'elle a de retourner cheſ elle,
 Aujourduy que ſa ſœur jumelle
 Et ſa mere viennent expreſ
 La querir: & que cy apres
 Ne reconneroit la fortune,
 Si propre ne ſi opportune,
 Pour eſtre en ſeure compagnie,
 Alors que luy prendroit enuie
 De retourner en ſon païs:
 En ſomme vela mon auis.

TAIL. Es-tu certain de leur venue?

FIN. Ouy, car ie ſçay que j'ay vüe
 De mes deux yeux ſa ſœur jumelle.

TAIL. Retire t'elle fort à elle?

FIN. Elle luy retire bien fort.

TAIL. De face, de taille, & de port?

FIN. De tout. TAIL. Dy: qu'eſt-ce que diſoit
 Sa ſœur, que ſa mere faiſoit?

FIN. Le batchier, lequel les a
 Amenees de pardeça,
 M'a conté, qu'elle eſt deſſus l'eau
 Demeuree dans le bateau,
 Malade d'une grand' deſcente
 Deſſus les yeux, qui la tourmente:
 Luy eſt logé tout icy contre.

TAIL. Quel hōme eſt-ce? FII. La malencontre!
 Quel homme c'eſt ce marinier!

LE BRAVE,

Vous seriez bon et alonier,

Qui vous enquirez quels & quelles
Sont les masles & les femelles.

TAIL. Quand au conseil que tu me bailles,

Je veu que toymesme tu ailles,

Deuers elle pour moyennneur:

Car tu es son grand gouuerneur.

FIN. Pour Dieu ne m'enuoyez vers elle

Porter si mauuaise nouuelle:

Elle la prendra mieux de vous

Que de nul autre d'entre nous.

Fétes vous mesme vostre affaire:

Dites luy qu'il est necessaire

Que vous épousiez vne fame,

Si voulez euitter le blâme

De vos bons parens & amis,

Qui tous ensemble en sont d'auis.

TAIL. Veux-tu que ie le face ainsi?

FIN. Ouy, si le voulez aussi.

TAIL. Je m'en va donc en la maison

Tâcher d'en auoir la raison:

Toy ce pendant icy pren garde

Si la dame sort: & ne tarde

De me venir soudain querir,

A fin que la vienne guerir.

FIN. Donnez ordre au fait ordonné.

TAIL. L'ordre y est desia tout donné:

S'elle ne veut de son bon gré,

Je l'enuoieray bon gré mal gré.

FIN. Aa, Monsieur, donnez vous bien garde

D'vser de façon si hagarde:

Mais portez vous y doucement.

Plustost, donnez luy gayement

Tous ses joyaux & ses abis,

Que ne departiez bons amis.

TAIL. Je le veu. FI. Doncques ie ne doute

Que la belle ne vous écoute:

Mais allez, & ne tardez point.

TAIL. Je t'obey de point en point.

FIN. Voyez vous qu'en rien il varie?

Sent-il rien de la tromperie?

Je vous l'auoy tousiours bien dict

Que ne serois en rien dedict.

Il est à moy ce Capitaine.

Il faudroit, pour m'oster de peine,

Que Fleurie & sa chamberiere

Et Constant n'arrestassent guiere,

Mais qu'ils vinssent tout maintenant.

O quel heur! tout incontinent,

Au point que les ay souhaite,

Les voi-cy tous comme apostez,

Qui s'en viennent à point nommé

Tistre le drap qu'auons tramé.

ACTE IIII. SCENE IIII.

FLEVRIE. PAQVETE.

CONSTANT. FINET.

FLEVRIE.

ALLON: sorton: mais, que lon voye
Qu'il n'y ait ame qui nous oye.

PAQ. Je ne voy persone sinon

LE BRAVE,

Nostre Finet. FL. Appelle don.

PAQ. Viença ho nostre charpentier.

FIN. Oé suis-ie vostre charpentier?

PAQ. Et qui donc? FIN. Je ne suis pas digne

De toucher apres toy la ligne.

O comme elle est fine fretée!

O qu'elle a la langue affetée!

O comme elle a donné son cas

Au Capitaine Taillebras!

PAQ. Cela n'est rien : prenons courage:

Il faut bien faire davantage.

FIN. Continuez tant seulement,

Scelon le bon commencement,

A bien fere vostre deuoir.

Le Capitaine est allé voir

S'enuers Emee il pourra fere,

Qu'avecque sa seur & sa mere

Elle s'en veule aller à Nante.

CON. Cela va bien, & m'en contente.

FIN. Qui plus est, luy donne en pur don,

Ce qu'elle a de beau & de bon,

Et veut qu'ell' l'emporte avec elle:

La resolution est telle,

Suivant l'advis que j'ay donné.

CON. Finet, l'as-tu si bien mené?

C'est chose fort aisée à faire,

Puis qu'elle & luy le veulent faire.

S'il est prompt à lâcher la prise,

Elle est bien de bonne reprise,

Et ne demande qu'à reprendre,

Pourveu que l'autre veule vendre.

FIN. Ne sçavons pas, quand on poulie
 Quelque grosse pierre écarrie,
 Par la grue au haut d'une tour,
 Qu'on n'en craint sinon le retour?
 Ce n'est tout la monter en haut:
 Sur tout en la montant il faut
 Craindre, que n'y regardant pas
 Elle tombe du haut en bas.
 Maintenant la pierre est montée:
 Gardon nous de la demontee
 Deuant qu'elle soit bien asise.
 Maintenant la braue entreprise,
 Que par-ensemble auons dressée,
 Jusques au sommet est haussée:
 Mais gardon la du plus haut feste
 De retomber sur nostre teste.
 Car si Taillebras s'en défie,
 Il y aura de la folie:
 Et pource il faut plus que jamais
 Vser de ruse deormais.

C O N. Jusque icy ne nous manque rien,
 Et ne peut que tout n'aille bien:
 Trop fines gens, proms à bien faire,
 S'entremettent de nostre affaire:
 Trois femmes qui en valent vint,
 Toy pour le quart, moy pour le quint,
 Pour le sixieme le vicillard,
 Qui n'en quitteroit pas sa part.
 FIN. Il n'est si forte forteresse
 Qu'on ne print par tant de finesse:
 Faites seulement le deuoir.

LE BRAVE,

FL. C'est pourquoy sommes venus voir,
Et tout expres te demander,
Que tu voudras nous commander.

FIN. C'est bien fait : or ie vous commande,

FL. Dy ton vouloir que ie l'entende.

FIN. Mon vouloir est, que gentiment,
Proprement, & galamment,
Nostre Capitaine ait la trouffe.

FL. I'y courrasse-tôt : ne me pousse.
Est-ce tout ? tu me bous du lêt.

FIN. Sçes-tu comment ? FL. Ie scé le fêr,
C'est qu'il faut que semblant ie face

Que pour son amour ie trepasse :

Qu'estant sans luy ie ne puis viure :

Que j'ay resolu de le suivre,

Et mon mary abandonner,

Pour à luy du tout me donner.

FIN. Mais sur tout n'oublie à luy dire

Et luy affermer, que le sire

Ton fâcheux de mary, Bontams,

Ne retournera de long tams

D'Anuers, où il est ce jourd'uy,

A fin qu'en la maison d'autrui

Il entre sans aucune doute.

FL. Tu parles tres-bien. FIN. Mais écoute,
Si tôt qu'il sortira dehors,

Sor aussi toy. Ie veu qu'alors

Tu faces bonne mine à part,

Tc tenant bien loing à l'écart :

Et te gardant d'estre haruë,

Fay la honteuë, la craintiue,

La modeste, comme eslonnee
 De voir personne si bien nee,
 En maintien, en taille, en corsage,
 En plaisance de beau visage:
 Comme si tu tenois, au pris
 De scs grands beautez, à mépris
 Toute la tienne. Et me le louë
 Tant & tant & tant, qu'il s'engouë
 De fine force de louanges:
 C'est comme il faut que tu le ranges.
 F L. Je le scé: seras-tu content,
 Quand ie te rendray tout content,
 Ma besongne si bien conduite,
 Qu'il n'y ara point de redite?
 F I N. Il me faudra lors contenter.
 Monsieur c'est à vous d'écouter
 A vostre tour, pour vostre asfere
 Ce qu'areZ maintenant à fere.
 Si tost qu'on ara faict cecy,
 Faites que reueniez icy,
 Comme vous les verrez entrees
 Dans ceste maison, dépestrees
 De nostre fat: n'arrestez guiere,
 Sortez tôt par l'huis de derriere,
 Et vous en venez déguisé
 En matelot, tout aisé
 De faire tresbien semblant, d'estre
 Des autres bateliers le maistre,
 Celuy à qui est le bateau,
 Qui attend Emec sur l'eau,
 Mais venez vous-en affublé

LE BRAVE,

D'un bonnet tané, redoublé,
 Espais, enfumé, qui soit gras,
 Gras à lard, à double rebras:
 Chauffez-vous de ces chausses vagues
 Qu'ils portent, qui n'ont point de bragues:
 Envelopez-vous d'une grand' mame,
 Qui vous traîne jusqu'à la plante,
 Que vous trousserez sous le bras,
 Cachant la main dans le rebras.
 Qu'elle soit tance, enfumec,
 De la teinture acoutumee
 De ceux qui hantent la marine:
 Et sur tout fêtes bonne mine,
 Le bonnet sur l'œil enfonçant,
 Et les deux chatunes fronçant,
 Ayant le poil aussi rebours
 Et mêlé, que le poil d'un ours.
 Vous trouverez l'abit complet
 Chez Bontams. CON Que sera-ce fêt,
 Quand ainsi vestu te seray?
 Que ne dis-tu que ie feray?
 FIN. Vous viendrez icy de la part
 De la mere d'Emee, qui part
 Pour s'en aller, & n'attend qu'elle
 (Ce direz-vous) & que si elle
 Delibere d'aller à Nante,
 Qu'en haste elle se diligente
 Pour aller quand & vous au port,
 En donnant ordre pour le port
 Des hardes, à mettre au bateau.
 Autrement (par ce qu'il fêt beau,

Et le vent est tourné d'amont)
 Que vous metrez la voile à-mont.
 CON. Vrayment ceste fourbe me plest:
 Acheue: FIN. Tout le reste est prest:
 Car elle ne tardera guere,
 Pour ne faire attendre sa mere.
 CON. Tu vas trop. FIN. Tandis ie feray
 Si bien, que celuy ie feray
 Que Taillebras luy baillera,
 Qui ses hardes luy portera
 Au port à mettre dessus l'eau:
 Et j'entreray dans le bateau:
 Mais quand vne fois j'y feray,
 Dieu sçache si j'en sortiray,
 Que ie ne le voye arriué
 Là, doù ie verray le paué
 De la bonne ville de Nante.
 CON. S'il est vray, Finet, ie me vante,
 En payment de tous ces bons tours,
 Que tu n'y seras pas trois jours,
 Que ie ne te donne à conoistre,
 Que tu as seruy vn bon maistre.
 FIN. Là comme là: mais virement
 Allez changer d'acoutrement.
 CON. Est-ce icy tout? n'oublis-tu rien?
 FIN. C'est tout que le reteniez bien.
 CON. le m'en va donc. FIN. Et vous aussi,
 Retirez-vous toutes d'icy
 Dans la maison: ie sçay fort bien
 Que l'autre n'arrestera rien,
 Mais incontinent sortira:

C'est ouvert
 151

LE BRAVE,

Allez : car il n'y faillira.

FL. Nous ferons ton commandement.

FIN. Faites, allez donc vite ment :

Et ie vas icy dans la porte,

N'atendant que l'heure qu'il sorte.

Ie luy ay bien tendu la trape,

Et ne faut pas qu'il en échape :

Mais deuant que soit gueres tard,

Le perrez pris au traquenard.

Il est à nous ce gros poisson,

Qui est amors à l'ameçon.

Quelque abile homme qu'il se face,

Il entrera dedans ma nasse.

ACTE V. SCENE I.

FINET. TAILLEBRAS.

FINET.

GARE, gare : voi-cy le braue
Qui les cœurs des Dames esclaué :

Nulle ne se treuve en sa voye

S'elle ne veut pâmer de joye :

Qu'on s'oste deuant sa fureur,

Qui ne voudra mourir de peur :

La maison tremble sous les pas

De nostre vaillant Taillebras.

Ie l'oy : le voi-cy hors la porte :

Bonnes nouvelles il nous porte.

TAIL. Tout cela que j'ay demandé

A Emce, m'est accordé :

D'elle par

D'elle par amitié j'ay u

Le tout, comme ie l'ay voulu.

FIN. Monsieur qu'auons tant fét leans?

TAIL. Ie n'y ay pas perdu mon tams!

Ie sçay ce que n'ay jamais sçu,

Car ie n'auois onc aperçu,

Que cette femme m'émaist tant;

Comme ie l'ay sçu maintenant.

FIN. Comment cela? TAIL. Que de prieres!

Que de propos! que de manieres!

Que de soupirs! que de langueurs!

Que de larmes! que de longueurs!

Si l'ay-ie à la parfin gaignee,

Et j'en ay fét ma destinee:

Vray est, que luy ay accordé

Tout ce qu'elle m'a demandé:

Mesme ie t'ay donné à elle,

Ne pouuant refuser la belle.

FIN. Moy! qu'il faille que ie la suiue!

Est-il possible que ie viue

Forbany de vostre presence?

TAIL. Courage, aye bonne esperance:

Laisse, ie te retireray.

FIN. Iamais si eureux ne seray!

TAIL. Vrayment j'ay pris assez de peine

Pour empescher qu'elle t'emmcine:

Mais il m'a falu luy quiter,

Me voyant tant solliciter.

FIN. Mon premier espoir est en Dieu,

Et puis en vous en second lieu:

Mais combien qu'il me face mal,

LE BRAVE,

Comme à vostre seruant loyal,
Dequoy maintenant me faut eslire
Oste d'aucc vn si bon maistre,
Au moins ce m'est quelque plaisir,
De vous voir ainsi paruenir
Par moy, à la belle voisine,
Dont vostre valeur est tant dine.

TAILL. Que sert tenir tant de langage?

Je te feray bon aduantage,
Et fay qu'elle te rende à moy.

FI. le l'essairay. TAILL. Tant micux pour toy:
Il me tarde que ce n'est fét.

FIN. Monsieur, vous seriez trop parfét,
Si dontiez vos affections:
Ne monstrez tant vos passions,
Commandez-vous. Mais la voi-cy,
Qui sort pour s'en venir icy.

ACTE V. SCENE II.

PAQVETE. FLEVRIE.

TAILLEBRAS. FINET.

PAQVETE.

DAME voyla le Capitene.

FL. Où? PA. Le voyla qui se pourment
Sur main gauche. FL. Je le voy bien.

PAQ. Mais sans faire semblant de rien,
Guigne-le seulement du coin
De l'œil, le regardant de loin:
A fin qu'il n'aperçoive pas

Que nous le voyons. F L. Parlon bas.

P A Q. Asteure il faut que deuenions,
De mauuaisès que nous estions,
Mechantes en extremité.

F L. Toy, qui desia l'as acosté,
Commence à nous battre la voye.

P A Q. Dites haut, à fin qu'il vous oye.

F L. Las! à l'heure que ie le vy,

Mon pauvre cœur me fut rauy!

il faut maintenant aller voir,

Si ie pourray bien le rauoir.

Ey de mon cœur: il n'est plus mien.

Si luy plaist l'auouer pour sien,

Ie ne veu qu'il me soit rendu:

Ce m'est bien de l'auoir perdu.

T A I L. Entens-tu bien ce qu'elle dit?

F I N. C'est de son cœur qu'elle perdit,

Quand elle deuint amoureuse.

Qu'asteure elle se sent heureuse

De venir en vostre presence!

P A. Quel heur ce vous est, quand j'y pèse!

T A I L. O que lon m'aime! Ie le voy.

F I N. Vous le valez en bonne foy.

F L. Mais tu me dis grande merueille,

Qu'il t'ait ainsi presté l'oreille,

Tellement qu'il t'ait accordé

Tout ce que luy as demandé.

Comme as-tu si bien rencontrée

L'heure pour y auoir entree?

On dit qu'il y a plus de presse

Qu'à parler à vn Roy. P A Q. Maistresse,

LE BRAVE,

Longue poursuite & patience
M'ont fait obtenir audience,
Après vn difficile accez,
Dont auez tresseureux succez.
FIN. Monsieur voyez l'opinion,
Voyez la reputation,
En laquelle estes enuers elles.
Vous pipez les cœurs des femelles.
T A I L. C'est bien force que ie l'endure:
Ma beauté ce mal me procure.
F L. Dieu d'amours ie t'en remercie.
Mais ie te requier & supplie,
De faire, que celuy que j'aime
De tout mon cœur, m'aime de même.
Tant puisse mon amour valoir,
Qu'il condescende à mon vouloir.
P A Q. J'ay bien espoir qu'il le fera:
Gracieux il vous émeras,
Encores qu'il défavorise
Mainte Dame qui le courtise.
Toutes les autres il dédaigne,
Sinon vous qu'il veut pour compagne.
F L. C'est la crainte qui me tourmente,
Procedant d'amour vehemente,
Pource qu'il est si difficile:
Que ie ne sois assez gentile
A son gré: que me voyant telle
Comme ie suis, ie soy moins belle
Que sa grand beauté ne merite:
Et qu'ainsin il me déherite
De sa faueur & bonne grace.

PA. N'ayeZ point de peur qu'il le face,
Mais poursuiveZ vostre entreprise.

TAIL. Vois-tu comme elle se déprise?

FL. Ne m'as-tu point faicte plus belle,
Que ie ne suis, par ta cautelle?

PAQ. Il vous trouuera plus parfète
De moitié, que ne vous ay fète.

FL. A ses genous me jeteray,
Et humblement le requerray
De me vouloir prandre pour fame,
Et luy pourray le corps & l'ame.

Mais pour poursuite que ie face,
Si ie ne reçoÿ tant de grace,
Ie me turay par desespoir!
Car sans luy quel bien puis-ie auoir?
Sans luy ie n'ay de viure enuie!

Sans luy ma vie n'est plus vie!
TAIL. Ie ven garder qu'elle ne meure.
L'acosteray- ie tout astcure?

FIN. Nenny non: car si vous offrieZ,
A trop vil pris vous- vous mettrieZ:
LaisseZ-la vous venir chercher,
Vous attendre, vous pourchasser,
Vous desirer, si tout à-coup
Ne vouleZ amoindrir beaucoup
De cet honneur qu'auez aquis,
D'estre ainsi des Dames requis.
Donnez- vous garde de le faire:
Car c'est vne chose bien claire,
Que depuis que les hommes sont,
Ie n'en sçache que deux, qui ont

LE BRAVE,

Esté chercheZ ardemement
 Par les fames. Premièrement
 Le beau Paris natif de Troye,
 Et vous à qui tant d'heur s'otroye.
 F L. Ie va leans : cour l'apeler,
 Fay le sortir : j'y veus aller.
 P A Q. Mais atendon que quelqu'un sorte:
 Vostre passion vous transporte.
 F L. Ie ne puis durer que ie n'aïlle.
 P A Q. L'huis est fermé. F L. Vaille que vaille.
 Ie rompray l'huis. P A Q. Vous n'estes sage:
 Ne croyez pas vostre courage:
 DissimuleZ, alleZ tout beau.
 F L. S'il est aussi sage que beau,
 Quand pour son amour ie feroï
 Quelque folie, j'en aroï
 Aisément de luy le pardon.
 Car il est aussi beau que bon.
 F I N. Comme l'amour se jouë d'elle!
 T A I L. Ie sen cet amour mutuelle.
 F I N. Parlez bas qu'elle ne l'entande,
 Elle en prendroit gloire trop grande.
 P A Q. Pourquoi museZ vous en la sorte?
 Laissez que ie batte à la porte.
 F L. Celuy que j'aime n'y est point.
 P A Q. Commenu le scauons si apoin?
 F L. Ie le scay : quand il y seroit,
 Mon nez quelque vent en aroit.
 T A I L. L'amour grande qu'elle me porte,
 La fét deuiner en la sorte.
 F L. Celuy là que mon cœur desire,

COMEDIE.

De qui l'amour tant me martyre,
Est icy bien pres quelque part.
L'odeur qui de ses graces part
Me donne au nez TAIL. Elle voit micux
Asteure du nez que des yeux.

FIN. Amour l'aueugle par ma foy.

FL. Ie te supplie sountu n moy!

PA. Pourquoi? FL. Que ie ne tombe à bas!

PAQ. Qui a til? FL. Ie ne puis helas

Me tenir de bout! mon cœur fond!

Par mes yeux mes esprits s'en vont!

PAQ. L'auons vcu? FL. Ie l'ay vcu! PAQ. Où est-ce

Qu'il est donc, ma douce Maistrisse!

Maudis sy-ie si ie le voy.

FL. Há, tu le verrois comme moy

Si tu l'aimois comme ie l'âme!

PAQ. Si j'osoy dire que ie l'âme,

Vous ne l'aimez pas dauantage,

Que j'aime ce beau personnage.

FIN. Toute fame qui vous regarde

Il faut que de vostre amour arde.

TAIL. Me l'as tu ouy dire ou non?

Venus me tient pour son mignon.

FL. Ma Paquete, ma bonne amie,

Va parler pour moy ie t'en prie.

TAIL. Comme elle craint en mon endroit!

FIN. L'autre s'en vient à vous tout droit.

PAQ. J'ay affaire à vous. TAIL. Nous à toy.

PAQ. Voi-cy madame. TAIL. Ie la voy.

PAQ. Commandez donc qu'elle s'en viene.

TAIL. Fay la venir, qu'à moy ne tiene.

LE BRAVE,

*Je me commande puis n'agiere,
D'vser de plus douce maniere,
Que quand tu m'as parlé pour elles
Je ne veu dedaigner la belle.*

*P A Q. Vous aprochant, elle ne peut
Dire vn mot de ce qu'elle veut.
Cependant qu'elle vous regarde,
Le desir que vostre œil luy darde
A coup luy a coupé la langue,
Et ne peut dire sa harangue,*

*T A I L. Je seray, sans qu'elle la die,
Medecin de sa maladie.*

*P A Q. Voyez-vous pas, comme elle tremble,
Palist & rougist tout ensemble,
Depuis qu'auez mis l'œil sur elle?*

*T A I L. Ce n'est pas chose fort nouuelle:
Les hommes armez en font bien
Autant ou plus : cela n'est rien.
Retire la dans la maison.*

*P A Q. Et vraiment vous auez raison,
Vous l'y verrez tout à loisir,
S'il vous plaist, selon son desir.*

T A I L. Que veut-elle que ie luy face?

P A Q. C'est qu'elle ait vostre bonne grace:

Qu'il vous plaise d'aller chez elle:

Qu'elle soit à vous, vous à elle:

Qu'elle vse avecques vous sa vie;

C'est dequoy elle a plus d'enuie.

T A I L. Iray-ie vers elle qui a

Vn mary? P A Q. Long tams il y a

Que son mary n'est plus leans;

Il est bien fort loing d'Orleans,
 Au pays de Flandre en Anuers.
 Que là peust-il paistre les vers
 De sa malheureuse charogne!
 Tousiours ce sot vieillard nous hogne:
 Laissons-le là pour ce qu'il vaut.

TAIL. Y est-il au moins ? PAQ. Il le faut
 Depuis le tams qu'il est party:
 Que Dieu luy doint mauuais party!
 Mais vous plaist-il que ie l'assure
 Que la viendrez trouuer asteure.

TAIL. Ouy, i'iray tout maintenant,
 PAQ. VeneZ doncques incontinant,
 Et ne vous faites point attendre,
 Pour ne donner à son cœur tendre
 Trop d'ennuis & trop de longueur.
 VeneZ & n'vseZ de longueur:

TAIL. Non feray- ie, retireZ vous.

PAQ. Monseigneur aussi faisons nous.

TAIL. Mais qui est-ce que ie voy là?

FIN. Que voyez vous? TAIL. Vn que voyla
 Tout abillé à la marine.

FIN. Il nous cherche, ie le deuine:
 C'est le batelier qui s'en vient
 Querir Emee: il m'en souuient.

LE BRAVE,
ACTE V. SCENE III.

CONSTANT. FINET.

TAILLEBRAS.

CONSTANT.

Sⁱ j'ignoroy que les amours
Ont faict jouer bien d'autres tours
A prou d'autres, i'aroy grand honte
Et grand vergogne, & feroys conte
Qu'on me vist en cet equipage:
Mais scachant qu'on fait d'avantage
Pour l'amour, ie n'en fay grand conte,
Ie n'en ay vergogne ny honte.
Mais voyla Finet & ma grüe
Qui se pennade par la rue:
Il faut qu'autre propos ie tienne,
Et de mon fit il me souviene.
Ie croy que la paresse est mere
De la fame: il n'a guere affere
Qui attend fame. Fetardie,
Ie dy la mesme fetardie,
Par ma foy n'est pas si fetarde
Qu'est vne fame: qui se farde,
Qui s'atife, qui se regarde,
Qui plaint, qui gemit, qui se mignarde,
Et vous vcla tout ébaï
Qu'il est nuit & seray ie mesbui
A tracasser sur le paüé?
Me voyci ce croy ie arrué
Deuant l'huis d'Emee. il est tams

De sçavoir si elle est ceans:
 I'y va tabourder. hola hó!
 Qui est ceans? respõdez hó!
 FIN. Ieune homme qu'est-ce qu'il y a?
 Qui es tu? que cherches tu là?
 CON. C'est Emee à qui i'ay affaire:
 Ie vien de la part de sa mere
 Pour sçavoir si elle s'en vient,
 Sinon que c'est qui la retient.
 S'el vient, qu'elle vienne, on l'attend:
 Lon va mettre la voile au vent.
 TAIL. Tout est prest: hó Finet auance,
 Va t'en querir en diligence
 Emee: haste-la de partir.
 Elle a eu loisir d'assortir
 Ses dorures & ses aneaux,
 Et ses robes & ses joyaux,
 Tout ce que ie veu qu'elle emporte.
 Si tu n'as l'eschine assez forte
 Toy tout seul, pren des porte-fais
 Pour t'aider. Fay tost si tu fais.
 FIN. I'y va. CON. Pour Dieu double le pas,
 Vien tost. TAIL. Il n'arrestera pas.
 Dy compagnon, & ne t'en faches,
 Qu'as-tu à cet œil que tu caches?
 CON. J'ay vn bon œil. TA. C'est au fenestre
 Que ie dy. CON. Par ma foy mon maistre,
 Vray est qu'il ne me sert de rien,
 Mais ie m'en aidasse aussi bien
 Que du droict (car il est entier)
 Si i'usse esté d'autre mestier,

LE BRAVE,

Où ie n'usse bougé de terre:

Ie l'ay perdu par yn caterre

Qui m'est venu de hanter l'eau.

Mais on nous attend au bateau

Lon mesfet trop musser icy:

Ils tardent long tams. TAIL. Les voicy.

ACTE V. SCENE IIII.

FINET. EMEE. CONSTANT.

TAILLEBRAS.

FINET.

*Q*u'est-ce cy ? n'essuyrez vous point
Ces pleurs ? E M. *Que ie ne pleure point,*

Quand c'est force que ie m'en voise,

Don ie viroy tant à mon aise!

FIN. *Voyez vous là (madame Emee)*

L'homme par qui estes mandee

De vostre mere & vostre sœur?

E M. *Ie le voy bien : mon Dieu le cœur!*

TAIL. *Sçais-tu, Finet ? F I. Plaiſt-il monsieur.*

TAIL. *Que ne t'en vas-tu ordonner,*

De ce qui m'a pleu luy donner,

Pour le fere porter au port?

Va, trouue des gens pour le port.

CON. *Madame Emee Dieu vous gard.*

E M. *A vous aussi.* CON. *C'est de la part*

De vostre mere & vostre sœur,

Que ie vien à vous. De bon cœur

Toutes les deux se recommandent,

Et par moy ensemble vous mandent,
 Que vous en veniez tout asteure,
 Sans faire plus longue demeure:
 D'autant que le bateau s'en va.
 Et faut que la veniez voir là.
 Elle fust venue elle mesme
 Vous querir, sans le mal extrême
 Qu'elle a d'un reume sur les yeux.

EM. Faut-il que j'aille ? il le vaut mieux:
 Puis que c'est ma mere j'iray:
 Mais à regret ie partiray,
 L'affection me le fet fere,
 Que la fille doit à sa mere.

CON. Vous monstrez estre bien aprise,
 Je vous en louë & vous en prise.
 TAIL. Scés-tu ? tout l'honneur & le bien
 Qu'elle scét, c'est par mon moyen:
 Si ie ne l'usse fete telle,
 Ce ne fust pas grand chose d'elle.

EM. Ha ! c'est ce qui plus me tourmente,
 Qu'il faille qu'ainsi ie m'absente
 De tant venerable personne !
 Vostre compagnie est si bonne,
 Si agreable, & si plaisante,
 Qu'elle possède qui vous haue:
 Quant à moy ie sentoï mon cœur,
 Me tenant fiere d'auoir l'heur
 D'estre à vous : tant vostre noblesse,
 Vostre valeur & gentillesse !

TAIL. Ne pleure point. EM. Je ne saroï
 M'en engarder, quand ie vous voy !

L E B R A V E,

FIN. Prenon cœur : de ma part ie scé
 Comme ie m'en sen empressé:
 Et ie ne m'émerueille pas,
 Dequoy vous faites si grand cas,
 De partir ainsi de vostre aise,
 L'homme n'ayant rien qui ne plaise.
 Sa beauté, ses meurs, sa valeur,
 Vous touchoyent viuement au cœur:
 Et moy, qui ne suis que valet,
 Ie son en larmes de regret
 De perdre vn maistre si trefbon,
 Quand ie voy sa bonne façon:
 Et vrament il m'en fait pitié,
 Voyant son peu de mauuaitié.
 E M. Au moins faites moy tant de grace,
 Qu'encore vn coup ie vous embrasse,
 Dauant que soy plus eslongnee.
 TAIL. Tu ne seras point dedaignee.
 E M. O mes yeux! mon cœur! ô mon ame!
 CON. Laissez ie vous pry cette fame,
 Vous ne luy donnez que tourment,
 Vous la fetes mourir. TAIL. Comment?
 CON. Si tost qu'elle s'est retiree
 D'avec vous, elle s'est pâmee
 Entreprise d'un mal bien aigre.
 TAIL. Courez tost querir du vinaigre.
 CON. Il n'en faut point. T A. Pourquoi cela?
 CON. Retirez vous vn peu de là,
 Et n'y soyez quand ses esprits
 Luy reuiendront. TAIL. Qu'ay-ie mespris?
 CON. Vous estes cause de son mal.

Hé vray Dieu qu'elle fent d' mal!

Le cœur luy eftoufe au dedans:

Ie ne puis d' jferrer fes dons.

TAIL. Laisse la, qu'elle se reuienne.

CON. Laisson là donc, qu'à moy ne tienne,

Ie regardoy s'il faisoit vent:

Nous deurions estre loing d. uant,

Il faut partir: ie m'en iray

S'il vous plaist, & la laisseray.

TAIL. Ie ne veu pas qu'elle demeure!

CON. Le pauvre malheureux il pleure.

TAIL. Or sus donc, vous autres sortez,

Et avecques elle emportez,

Selon ce qu'auois ordonné,

Tout ce que ie luy ay donné.

FIN. Que ie r'acolle vne autre fois

Mon beland, puis que ie m'en vois.

A Dieu seruiteurs & seruantes,

Gentils garçons & filles gentes,

A Dieu vous dy: & ie vous prie,

En vous souhaitant longue vie,

Qu'encores d'urant mon absence,

Au moins vous ayez souuenance

De vostre amy & compagnon,

Et qu' m'appela u par mon nom

Vous disiez souuent, quelque part

Que tu sois Finet, Dieu te gard.

TAIL. Courage, Finet: ne te chaille.

FIN. C'est donc force que ie m'en aille

D'avecques vous, & qu'au partir,

Helas, ie me sçache tenir

LE BRAVÉ,

De pleurer ? TAIL. Aye patience.

FIN. J'ay seul de mon mal conoissance.

CON. Madame Emeé, qu'avez vous ?

Parlez : dequoy vous plaignez vous ?

E M. Douce clarté, ie te salue !

CON. Vous vela doncques rcuenné :

E M. Pour Dieu ! quel homme ay-je embrassé !

Peu s'en faut que ie n'ay passé

Le dernier pas : le mal extrême

Que j'ay souffert ! suis-je moy-même ?

TAIL. Reprenez vos esprits m'amie :

Allez vous-en, Dieu vous conduic.

FIN. Quel ménage y a til icy ?

TAIL. C'est que le cœur luy est transi

Au partir, & la pauvre Emeé

S'est cuanouye & pâmée.

FIN. La personne rien n'aimeroit,

Qui de regret ne pâmeroît,

Laisant si douce compagnie.

Mais monsieur, vn mot ie vous prie :

J'ay peur que soyiez trop ouuert,

Et que par trop à decouvert

Nous jouyons nostre jeu. TAIL. Pourquoi ?

FIN. Pource qu'icy deuant ie voy

Vn grand monde, qui nous verra

Porter cecy : qui s'enquerra

Que c'est, & qui vous le fét faire,

Vous blâmant. TAIL. Qu'en ont-il affaire ?

Ce n'est rien du leur que ie donne :

Ce n'est que du mien que j'ordonne :

Ie ne fay conte de leur dire.

Mais il

Mais il est tams qu'on se retire:

Allez vous en: Dieu vous conduie.

CON. E M. Dieu vous doint bonne & longue vie.

FIN. Monseigneur, c'est pour vostre bien

Ce que j'en dy. TAIL. Je le scé bien.

FIN. A Dieu monsieur! TAIL. A Dieu Finet.

FIN. Mon bon maistre! TAIL. Mon bon valet!

FIN. Allez vous en tant vitement

Qu'il vous plaira: subitement

Je cour à vous, & vous atrape.

Il faut qu'encores il m'échape

Deux ou trois mots enuers mon Maistre,

Pour me donner mieux à conoistre:

A fin que de moy luy souuienne:

A fin qu'un remors luy reuienne

D'ainsi m'auoir abandonné,

Et si legerement donné.

Bien que maint autre seruiteur,

Monsieur, ait tousiours eu cet bear

D'estre tenu en ranc plus haut

Que moy chez vous, il ne m'en chaut:

Mais si c'estoit vostre plaisir,

Et qu'il fust en moy de choisir,

L'aymeroy mieux seruir chez vous,

Que commander ailleurs sur tous

Les seruiteurs d'une maison:

Tant estes maistre de raison.

TAIL. Ne te décourage, Finet.

FIN. Vne chose au despoir me met,

En pensant qu'il me faut changer

LE BRAVE,

Toutes façons, pour me ranger
A vne autre mode nouvelle,
De seruir à vne femelle:

Voyant qu'il me faut desapprendre
Vos complexions, pour apprendre
Les facheusetez d'une fame,
Las, las, d'angoysse ie me pâme!

TAIL. Va Finet, sois home de bien.

FIN. Je ne sçaroy fere nul bien

Tout le demeurant de ma vie:

Vous m'en faites perdre l'enute.

TAIL. Va, n'aten plus à Dieu. FIN. A Dieu.

Au moins vous souuienne, pour Dieu,

De me faire quelque aduantage,

S'il auient que i'entre en mesnage,

Car ie vous en auertiray.

TAIL. Fay donc, ie ne t'y failliray.

FIN. Pensez & repensez souvent,

Combien ie suis loyal seruant.

Ce faisant vous conoistrez bien,

Qui fét le mal, qui fét le bien.

TAIL. Je scé prou ta fidelité:

I'en ay conu la verité

En prou de lieux par-cy deuant,

Mais aujourduy plus que deuant.

FIN. Vrayment sçaurez ce jourduy,

Si gaillardement ie conduy

Vn bon affaire. TAIL. Je le sçay:

Et n'en veux vn plus grand essay.

Mais Finet ie s'en me venir

Vn vouloir de te retenir.

F I N. Monsieur gardez-vous de le faire,

Car les gens ne s'en pourroyent taire:

Et diroyent que seriez menteur,

De peu de faict, & grand vanteur.

Mais ie ven qu'ils disent de moy

Que ie suis vn homme de foy,

Serviteur loyal & fidelle.

Monsieur, si la chose estoit telle,

Que pensasse qu'honestement

Vous la peussiez faire, vrement

Ie vous conseilley la faire:

Mais c'est chose qu'on ne doit faire:

Ie vous pry gardez vous en bien.

T A I L. Bien, vaten : ie n'en feray rien,

Puis qu'il faut que passe par là.

A Dieu donc. F I N. Et moy par là.

Il vaut mieux s'en aller : à Dieu!

T A I L. A Dieu mon bon valet, à Dieu.

F I N. A Dieu Dieu! mon doux Maistre, à Dieu.

T A I L. Deuant qu'il eut faict ce faict cy,

Ie pensoy que ce valet cy

De tous mes valets fust le pire:

Mais l'ayant ven si bien conduire

Tout le fêt de cette entreprise,

Ie voy qu'il est homme de mise,

D'assurance & fidelité.

Ie me suis vn peu trop hasté

De le laisser, & me repens

De l'auoir perdu. il est tams

LE BRAVE,

*Maintenant que j'aïlle d'icy
Voir mes amours, qui sont icy
Dedans. Il faut que quelcun sorte,
Car j'enten du bruit en la porte.*

ACTE V. SCENE V.

SANNOM Laquais.

TAILLEBRAS.

SANNOM.

NE m'en dites pas d'auantage,
Laissez m'aller, ie suis trop sage:
I'enten mon fait, & le feray:
Où qu'il soit ie le trouueray.
Ie ne veux épargner ma pene,
Tant qu'icy ie le vous amene.

TAIL. Ie va deuancer ce garçon:
Il me cherche, à voir sa façon.

SAN. Aa Monsieur, c'est vous qu'on demande:

Ie vous cherche : à vous on me mande,

O grand & braue personnage,

Qui receuez tant d'auantage

De deux grands Dieux. T A. *Qui sont ces Dieux?*

SAN. Venus douce, & Mars furieux.

TAIL. Le gentil petit garçonnet.

SAN. Vne requeste elle vous fît,

Qu'il vous plaise entrer. La pauurette

Vous songe, sousspire & souhette:

N'aime que vous : & cependant

Elle meurt en vous attendant.
 Secourez tost la pauvre amante,
 Qui pleure, sanglotte & lamente.
 Qu'attendez-vous ? que n'entrez-vous ?
 TAIL. I'y vas. SAN. Et tant vous allez doux !
 Il s'est jetté dans les filets
 Tant des Maistres que des valets,
 Qui luy auoyent dressé l'enceinte.
 Le vieillard l'attend à l'atteinte,
 Pour surprendre cet adultere,
 Qu'on iugerott, à luy veoir fere
 La piaffe, quelque Rodomont.
 De morgue il traualle d'un mont,
 Mais il enfante vne soury.
 D'une autre chose ie me ry,
 C'est que le fat se fét accroire
 Qu'il a quelque grand' beauté, voire
 Que nulle fame ne se garde
 De l'aimer, s'elle le regarde :
 Mais toute fame qui le voit,
 Le hayt aussi tost qu'el le voit.
 Or vela desia la meslee,
 I'en oy le bruit & la hulce :
 Il faut s'aprocher vn petit,
 Pour entendre ce qu'on y dit.

LE BRAVE,
ACTE V. SCENE VI.

BONTAMS. PAQVETE.
SABAT, Cuisinier. SAN'NOM.
FLEVRIE. TAILLEBRAS.

BONTAMS.

A Vous, à vous monsieur le veau.
PAQ. Qu'il se déplaist d'estre si beau!
SAB. Au renard, au renard coué.
SAN. Au renard qu'il soit écoué.
PAQ. Hou le mastin, hou le mastin.
SAB. Hou le fouin, hou le fouin.
PAQ. Courez, venez voir le gros rat.
SAN. Gardez la part à nostre chat.
BON. Baillez luy des femmes de bien.
SAB. Mais plustost des noces de chien.
PAQ. Est-il honteux ? est-il penaud ?
SAN. Demandez s'il a le cul chaud.
PAQ. On l'estouperoit bien asteure
D'un grain de mil, ie m'en assure.
SAN. Le gueu, le poltron, le truant.
SAB. Le matou qu'il vessé puant.
SAN. Il a trouué vne ressource.
SAB. Mais c'est pour luy vider sa bourse.
PAQ. Cinq cens coups : le robin est pris.
BON. Il ne robine à moindre pris.
FLEV. Le mignon de Venus endure.
PAQ. Sa beauté ce mal luy procure.

SAB. Il les luy faut trancher tout net,
Au braue Roland d'Orcanet.

PAQ. Gardez-le qu'ayons de sa race,
S'il nous veut faire tant de grace,
A fin que voyons des enfans
De son cors qui viuent mille ans.

SAN. Il n'auroit garde de le faire.

PAQ. Il seroit ausi trop vulgaire.

BON. S'il ne veut marcher qu'on le traine
Par force ce beau Capitaine:

Qu'on l'enleue comme vn cors saint,
Le méchant, qui ne s'est pas saint
De comettre telle traison
Dedans vne honeste maison.

Qu'on le soutienne, & qu'on le serre
Haut entre le ciel & la terre.

TAIL. Ah seigneur, ah ie vous supplie!

BON. C'est pour neant que lon me prie.

Sabat, regarde à ton couteau
Qu'il soit affilé bien & beau,
Et qu'il tranche comme vn raizer.

SAB. On s'y voit comme en vn miroir,

Tant il est cler: mais il se frippe

D'enuie qu'il a de la trippe

De ce ribaud. Qu'on me le baille,

Que ie face de sa tripaille

Vn colier autour de sa gorge.

TAIL. Ie suis perdu! SAB. Que ie l'égorge,

A fin que ce soit plustost fêt.

TAIL. Mes amis, qu'ay-ie tant forfêt!

LE BRAVE,

BON. Il respond: ne l'égorge pas.

Davant ie veu que haut & bas

Il soit estrillé dos & ventre.

Faut-il qu'en ceste sorte on entre

En la maison d'autrui, pour s'ère

Et comettre ainsin adultere

Auecques la fame d'autrui?

TAIL. Ie meure donc si aujourduy

On ne m'estoit venu chercher.

BON. Il ment, frapez. TA. Ie vous pry tous

Oyez-moy. BON. Que ne frapez-vous?

TAIL. Vn mot, s'il vous plait vous tenir.

BON. Dy. TAIL. Lon m'a prié d'y venir.

BON. En as-tu pris la hardiesse?

TAIL. Seigneur, ie vous pry qu'on me leste.

Las i ay esté assez batu

Pour vn jour! BON. T'en contentes-tu?

Si tu l'es, ie n'en suis content,

Qu'on me le bate encore autant.

TAIL. Au moins oyez vne parolle,

Auparauant que lon m'afolle.

BON. Dy quelque excuse qui nous meue.

TAIL. Ie pensoy que fust vne veuve,

Et pour certain la chamberiere,

Qui en estoit la courretiere,

Me l'auoit fait ainsin entendre.

BON. Iure de jamais ne te prendre,

Four te vanger aucunement,

Par justice ny autrement,

A nul de ceste compagnie,

Pour toute la gallanterie
 De point en point si bien complete,
 Qu'à ce jourduy nous t'auons fets:
 Tant pour auoir esté batu,
 Que pour deuoir estre batu
 Encor autant : si par pitié
 Ne châtions ta mauuaitié,
 Et si te laissons échaper
 Sain & sauue, sans te fraper
 A mort, toy le mignon chery
 Et des Dames le fauory.

TAIL. Je jure Dieu & tous les saints,
 Si j'échape d'entre vos mains,
 Et qu'il leur plaise tant m'aider,
 De jamais ne vous demander
 Rien qui soit, pour tout cet erroy,
 Que m'auez donné ce jourduy
 En me batant. Seigneur, au moins
 Ne retenez point de témoins,
 Pour tout ce fet : ie vous suply
 Metton toute chose en oubly.

BONT. Si ta promesse tu faussois?

TAIL. Que par tout estimé ie sois
 Le plus méchant homme du monde:
 Que jamais en chose du monde

Ie ne soy creu en témoignage,
 Tout le demeurant de mon âge.

SAB. Il faut encores nous ébatre
 A l'estriller & le bien battre,
 Et puis nous luy donrons congé.

LE BRAVE,

TAIL. Vrayment ie t'en suis obligé:

Que Dieu te le rende, Sabat:

Tu es tousiours mon aduocat,

Et ne plaides que pour mon bien.

SAB Ca donques ie ne sçay combien:

Ca quelques bonnes picces d'or,

Et plaideray ta cause encor:

Ca vingt écus. TAIL. Pourquoi cela?

SAB. Pource qu'encore te voila,

Et les témoins ne retenons

Pour le fait où te surprenons,

BONT. LaisseZ-l'au diable, qu'il échappe:

Mais ne luy rendeZ ny sa cappe,

Ny son épée, ny son bonnet,

Ny sa dague, ny son colet.

SAB. Encor le pendar d tire arriere.

TAIL. Vous m'aueZ d'esrange maniere

A couz de bâton amolly :

Mais laissez-moy ie vous suply,

BONT. Laissez-le aller: qu'on le delie.

TAIL. Humblement ie vous remercie.

BONT. Si jamais ceans te retreuve,

L'auray les témoins pour la preuue.

TAIL. Je n'allegue rien alencontre.

BONT. Laissons-le icy fere sa montre:

Il s'est mis à bonne raison.

Retiron-nous dans la maison.

COMEDIE.
ACTE V. SCENE VII.

158

TAILLEBRAS. HVMEVENT.

TAILLEBRAS.

AY-ie au moins toute ma personne?
Suis-ie entier? ce qui plus m'étonne,
Ce sont tant de gens que ie voy,
Qu'ils ne déposent contre moy,
M'auoir vu quand ie suis entré.
Ie n'en suis pas bien depestré:
Quant à eux, ils m'ont fait iurer.
Mais d'eux ie ne puis m'assurer.
M'aroyent-ils bien faict tant d'excès,
Pour m'en mettre après en procès?
Nenny non: puis qu'ils m'ont lâché,
I'en suis ce qu'en seray fâché.
Mais ie m'estime trop heureux,
Sauué d'un pas si dangereux.
HV M. Voy, voy, voy! en quel equipage
Voy-ie mon maistre? quel visage!
Quel regard! quel port! quelle grace!
O qu'il est blême par la face,
Croyzant les bras tout éperdu!
Mais à quel jeu a til perdu?
Ie suis bien fort émerueillé
Si ce n'est au Roy dépouillé.
TAIL. Ne trouueray-ie point asteure
Quelqu'un des miens qui me sequeure?
Emee est-elle desia loin?

LE BRAVE,

Dyle moy. H V M. Elle est bien fort loin
Long tams a. T A I L. O le grand malheur !
H V M. Vous criez, ô double malheur
Par lequel vous estes passé,
Si vous sçaviez ce que ie scé.

T A I L. Que scés-tu ? H V M. Celuy du bateau,
Qui avoit sur l'œil un bandeau,
Ce n'estoit pas un batelier.

T A I L. Et qui donc ? H V M. D'un autre mestier,
C'estoit un amoureux d'Emee,
Qui vous l'a tresbien enleuee.

T A I L. Comment le scés-tu ? H V M. Ie le scé.
Car j'ay bien veu qu'ils n'ont cessé
De s'enterrer par la rue,
Dés qu'ils vous ont perdu de vue.
Et des qu'ils ont esté sur l'eau,
Et de se baiser au bateau,
Et de s'embrasser, et se joindre,
Et de se jouer sans se feindre:
Et Finet de se prendre à rire,
De se gaudir, et de me dire
Mille brocars, mille sornettes,
De moy et de vous qui là estes.

T A I L. Moy malheureux ! moy miserable,
Qu'on fét ainsi servir de fable !
Ah Finet, méchant que tu es,
Tu m'as tendu tous ces filets !
Tes fineses m'ont affiné:
Les croyant trop j'ay mal finé:
Mais ie conoy qu'ay merité

*D'estre de la façon traité.
 Si tous ceux qui sont adulteres
 Recenoient de pareils saleres,
 En ceste ville on les verroit
 Plus cler-semeꝛ qu'on ne les voit:
 Et peut estre qu'en cette bande
 La presse ne seroit si grande.
 Ils en creindroyent plus le loyer,
 En aimeroient moins le metier.*

EPILOGUE.

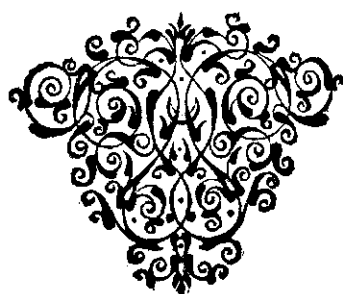
RATON.

Messieurs, ce n'est point moquerie:
 Vn mot de Raton ie vous prie:
 Finet a joué le Prologue,
 Raton va jouer l'Epilogue.
 Il vous a fait de bons discours,
 Ie vous feray les miens plus courts:
 Raton plus petit que Finet
 Ne vous tiendra qu'un tantinet,
 Sçauons qui m'a fét l'entreprendre?
 C'est pour ceux qui voudroyent reprendre
 La fin de nostre Comedie,
 D'auoir vne froide sortie,
 D'autant qu'ils ont peu Taillebras
 Croiꝛer tragiquement les bras.
 Mais outre le droit apparant
 Nous auons vn tresbon garant,

LE BRAVE,

Qui s'est garenty de l'outrage
 De deux mille ans & dauantage.
 Nul entre les bons ne se trouue
 Tant outrecuidé, qu'il reprouue
 L'euvre si long tams aprouué,
 S'il n'a le sens bien reprouué.
 Quant est de nostre Capitaine,
 Messieurs, ne vous en donnez peine:
 Il est plus joyeux que fâché,
 D'estre quite à si bon marché:
 Son écornifleur Gallepain
 Se contentera pour du pain:
 Finet n'est que trop fin pour prendre
 Cela qui doit content le rendre:
 Humeuent quelque vent qui vente,
 Face laid ou beau, se contente:
 Emee qui est tant emee,
 Doit estre contente estimee:
 Ostez vne s de Constant,
 Constant demeurera Contant:
 Fleurie & sa gaye Paquete
 Ont tout ce que leur cœur souhaite:
 Quant est du cuisinier Sabat,
 Il est contant de son sabat:
 Le laquais de Bontams Sannom
 Sçait bien s'il est contant ou non:
 Bref nous tous, pour estre contans,
 Allons souper avec Bontams,
 Qui a joué le personnage
 D'un vieillard, estant de jeune âge.

Nous prenons ce jeune Bontams,
A fin qu'il nous dure long tams.
Bien peut se contenter Bontams,
Qui rend tous les autres contans.
Encor vn petit motelet,
Qui n'a rien de mal ny de laid:
Louange est de bon cœur amie,
Le blâme accompagne l'enuie:
Assez de hardis repreneurs,
Peu de modestes apreneurs.
Il vaudroit beaucoup micux apprendre
Des maistres, que de les reprendre.
Si vous trouuez la Comedie
Digne qu'elle soit aplaudie,
Aplaudissez-la tous ensemble.
Allez, monstrez que vous en semble.





L'EVNVQVE,

COMEDIE DE
TERENCE.

PAR
IAN ANTOINE DE BAIF.

A MONSEIGNEVR LE
CHEVALIER D'ANGOVLESME.

LA Loy d'ingratitude abondroit établie
Puniroit les ingrats : & ie confesseroy
En meriter la peine, ingrat que ie seroy,
Si ie taisoy qu'à vous plus d'un devoir me lie.
Vous m'aveZ, MONSEIGNEVR, garenti de l'enuie:
Vous m'aveZ moyené la faueur de mon ROY:
AueZ cheri ma muse : & taire ne pourroy
Qu'aveZ tâché d'aider au bonheur de ma vie.
Envers vous attenu de plus d'un grand merite,
Par si petit present ma dette ie n'aquite:
Ie me sauue qu'ingrat ne puisse estre jugé.
Le Grand de noble cœur, d'un qui ne peut luy rendre
Tel bien fait qu'il reçoit, pour paymēt deigne prendre,
Si confessam la dette il se dit obligé.



ARGUMENT.

VNE jeune fille de maison natieue de la ville d'Athenes, fut enleuee & mencee à Rhodes, & là fut donnee à la mere de Taïs Courtisane, & fut nourrie avec elle comme sa sœur. Taïs estant deuenue grâde, s'en vint en Athenes avec vn amy, qui l'institua heritiere de tous ses biens: apres elle fut amoureuse d'un soldat nommé Thraso, lequel estant allé d'Athenes à Rhodes, trouua que la mere de Taïs estoit morte, & ceste jeune fille qui luy auoit esté donnee, exposee en vente par les heritiers de la defuncte. Ignorât qui elle estoit, & à qui elle apartenoit, l'achepte pour en faire present à son amie Taïs. Mais pendant son absence elle auoit fait alliâce avec Phedria: ce que sçachant Thraso de retour, ne luy veut donner ladicte jeune fille, que premierement elle ne donne congé audict Phedria. Ce qu'elle fait, pour le desir qu'elle auoit de retirer ceste fille

qu'elle aimoit dès sa jeunesse comme sa
sœur : puis apres le rapelle & luy fait en-
tendre pour quelle occasion elle l'auoit
chassé, & fait tant enuers luy qu'elle l'ap-
païse, & obtiét qu'il s'en voise aux chams
& quicte la place à Thraso, pour deux
jours. Cherea frere de Phedria, ayant
veu mener ceste fille chez Tais, en deuint
amoureux, & fit tant par la mencee du
valet Parmenon qu'il gaigna, qu'il fut
mené chez elle soupósé pour l'Eunuque
que Phedria enuoyoit pour present à
Tais. Par ce moyen fit ce qu'il voulut de
la fille: mais estant reconuë pour natieue
de la ville d'Athenes & de noble
maison, il l'espouse. Thraso &
Phedria par le moyen de Na-
ton, sont faicts amis, &
jouissent en com-
mun de leurs
amours.

*Vng jour, o g m, deff 56' J 4, 12
 5 form, de sign pour de noir
 Vnd jme fille qui*

LES PERSONAGES.

FEDRI,	Iouuenceau. <i>Iouuen</i>
PARMENON,	Valet.
TAIS,	Courtisane.
NATON,	Ecornifleur.
CHEREAU,	Frere de Fedri.
TRASON,	Soldat.
PILE,	Chambriere.
CREMET,	Iouuenceau.
ANTIFON,	Iouuenceau.
DORIE,	Chambriere.
DORE,	Eunuque.
SANGAT,	Goujat.
SOFRONE,	Nourrissé.
LACHET,	Vieillard.



ACTE I. SCENE I.

FEDRI, Iouuenceau.

PARMENON, valet.

FEDRI.



VOY donc ? n'iray-ie pas vers elle
Maintenant qu'elle me rapelle
Me mandant volonterement?
Ou resoudray-ie entierement
De n'endurer ny les risées
Ny les dedains de ces rusées?

Après m'auoir fermé sa porte

El' me mande. Iray ie en la sorte?

Non, quand elle m'en suppleroit.

P A R. Vrayment, Monsieur, qui le pourroit

Pour vous, vous ne sçauriez plus faire:

Mais commencer & ne parfaire,

Et ne vous pouuant contenir

Après deuers elle venir

Baiser le baboin, parauant

Que vostre paix soit faite, quand

Personne ne vous demandra,

Et quand on ne se souuendra

Plus de vous : Si vous découurez

L'aimer tant que plus n'en pouuez,

x iij

L'E V N V Q V E,

C'est fait : vous en allez perdu :

Vous sentant vne fois rendu,

Les trousses qu'on vous donnera !

Comme lon vous pigeonnera !

F E D. Mais donon ordre à nostre fait

Tandis que le temps le permet.

Et faisons deuoir d'y penser.

P A R. Que nous seruira d'y penser ?

Monsieur ce qui en soy n'a rien

Ny de conseil ny de moyen.

Par conseil mener ne se doit.

En amours tout cecy lon voit,

Troubles, outrages, défiances,

Souppçons, rancunes, alliances,

Treues, la guerre, & puis la paix,

Ce sont ses ordinaires fais.

Et si ces choses incertaines

Entrepreniés rendre certaines

Par raison, vous n'y gagneriez

Non plus, mon maître, que feriez

Si vous auiez intention

De forcencer avec raison.

Quant à cela que de colere

A par vous menace de fere,

(Moy à elle, qui m'a, quil'a,

Qui n'a : je doy la quiter là :

L'aymeroy trop mieux estre mort

Que de passer vn si grand tort :

Elle sentira que suis homme.)

Toutes ces coleres en somme,

Je le scé bien, elle éteindra

Si tost qu'elle vous repandra
 Vne petite larme feinte
 Piteusement des yeux épreinte
 A grand force de les froter:
 Et vous sçaura tant mignoter
 Que le tort vous vous donerez,
 Et l'amande luy payerez.
 F E D. Quel malencontre! Et ie sçay bien
 Que la méchante ne vaut rien,
 Et ie sen que suis malheureux;
 Ie la hay, j'en suis amoureux.
 De sens froid à mon ésiant
 Ie me pér vinant & voyant,
 Ny ie ne sçay que ie doys faire.
 P A R. Que feriez vous en tel affaire,
 Sinon, puis que vous voyez pris,
 Vous racheter au moindre pris
 Que vous pourrez: Si ne pouuez
 A si petit pris que voulez,
 Payez de la rançon autant
 Que vous pourrez payer, sans tant
 Vous genner. F E D. Le conseilles-tu?
 P A R. Ouy, si j'en puis estre cru:
 Vrayment vous ne ferez que sage
 De ne prendre point dauantage
 D'ennuis, que ceux qu'amour apporte,
 Mais supporter de bonne sorte
 Ceux qu'il a. Ho voicy l'orage
 Qui grêle tout nostre heritage,
 Et vient rasser & paruenir
 Tous les fruits que deuions auoir.

L'EUNYQUE
ACTE I. SCENE II.

T A I S, Courtisane.

F E D R I. P A R M E N O N.

T A I S.

L Assé moy ! j'ay peur que Fedri
Ne soit trop grieuement marri,
Ou qu'il ne prene pas ainsi,
Mais tout autrement ce fait cy
Que ie l'ay fait : De quoy l'entree
Chés moy, luy fut hier refusee.
F E D. Parmenon dedans & dehors
Me tremble & frissonne le corps,
Depuis que l'ay vüe. P A R. Il vous faut,
Et vous n'aurez que trop de chant,
Vous aprocher de ce beau feu.

Bon cœur, T A I S. *Qui* parloit en ce lieu
Que j'ay ouy ? Ha étiez vous
Icy, Fedri mon amy dous ?

Qui vous tenoit en cet endroit,
Que vous n'entrés dedans tout droit ?

P A R. Au diable le mot de l'entree,
Qui nous fut hier refusee.

T A. *Qui* vous fait muët ? F E D. Comme si
Si tousiours cette porte cy
M'étoit ouuerte, ou que ie fusse
Celuy qui plus de credit ysse

En vostre endroit. T A I S. Laisson cela.

F E D. Comment ? laisser ainsi cela !

O T A I S Tais, Dieu voulust

Qu'entre toy & moy l'amour fust
 Party de mesme : tellement
 Ou que cecy egaleme
 Te pesast comme il pese à moy,
 Ou que ie ne fusse en é moy
 Du tour que m'as fait, T A I S. O Fedri,
 Ne vous sâchez point ie vous pri.
 Ce n'est pas qu'il y ait personne
 Qui plus que vous me passionne,
 Parquoy ie l'ay fait : mais l'affaire
 Estoit tel : il faloit le faire.

P A R. Ie le croy : d'amour qu'on luy porte
 Il luy faloit fermer la porte.

T A I S. Dis-tu bien cela Parmenon?
 Or sus entandez la raison,
 Qui m'a fait vous mander querir.

F E D. Bien soit. T A I S. Il me faut enquerir
 Premier de ce bon segretaire,
 S'il est tel qu'il sâche se taire.

P A R. Qui moy ? le mieux du monde : mais
 Sous tel si ma foy ie promés:

Tout ce que j'oy de vray, tresbien
 Et ie le cele & le retien:

S'on dit aussi quelque vantise
 Ou quelque mensonge & feintise,
 A l'instant tout est deconuert:

Ie suis de tous costez ouvert:

Telles choses que celles-la
 M'échappent deça & delà.

Parquoy si vous voulez bien faire,
 Dites vray, vous me ferez taire.

L'EVNVQVE,

T A I S. Ma mere Samiote fut

A Rhodes sa demeure elle ut.

P A R. Lon peut bien taire cecy. T A. Là

A ma mere vn marchand dona

Vne petite fille. Ainsi

Qu'on disoit de ce país cy

D'Athene on l'auoit enleuee.

P A R. Citadine en la ville nee?

T A I S. Ie l'estime : nous ne sçauons

Au vray. Elle nous dit les noms

De pere & mere, sa naissance,

Le lieu : pour sa reconnaissance

D'autres marques el' ne sçauoit,

Ny le sçauoir el' ne pouuoit

Estant si jeune & basse d'âge.

Le marchand disoit d'auantage,

Que les corsaires qui vendirent

Cette jeune fille luy dirent,

Qu'elle auoit esté enleuee

A Sugne dans cette contrée.

Quand ma mere l'ut, elle prit

Le soin d'elle, & mesme l'aprit

En tout l'instruisant & dressant

Comme s'elle fust son enfant.

Beaucoup qui le fet ne sçauoyent

Pour ma propre sœur la prenoyent.

Or avec l'homme qui pour lors

Esloit seul maistre de mon cors,

Qui m'a laissé tout ce que j'ay

Ie vinicy. P A R. Cela n'est vray.

L'un & l'autre m'échapera.

TAIS. Comment ? P A R. Quelque fat le croira :

Car, ny tu ne te contins pas

A vn seul, ny ce que tu as

Vn seul ne te l'a pas donné.

Mon maistre qu'as si bien mené

T'en pourroit auoir apporté

La plus grand part de son costé.

T A I S. Il est vray : ie ne le ni' point.

Mais laisse moy venir au point.

Le Soldat dont j'estoy l'amie

Fit lors vn voyage en Carie :

Cependant j'euy ton acoissance,

Du depuis tu as conoissance

De la douceur & priuauté

En laquelle ie t'ay traité.

Tu sçais comme le seul tu es

A qui j'ouure tous mes segrés.

F E D. Parmenon se terra-il là ?

P A R. Oh, fait-on doute de cela ?

T A I S. Entandez ie vous pry : Ma mere

Est morte là depuis naguiere :

Son frere actif à son profit,

Quand cette jeune fille il vit,

Outre la beauté qu'elle auoit,

Qui gentiment jouer sçauoit

Des instruments, Il va soudain

S'en promettre quelque grand gain :

La met en vente : la liura :

De fortune là se trouua

Ce mien amy, qui la gascette

Pour m'en faire vn present achette,

L'EVNVQVE,

Et ne sçait rien de tout cecy.

Cet homme est maintenant icy:

Or du depuis qu'il a connu

Qu'étoit cheZ moy le bien venu,

Fait le retif, & ne veut plus

La donner, mais en fait refus:

Dit, que s'il auoit assurance

Qu'il iust vers moy la preference

Deuant vous, sans auoir soupçon

Que si tost que j'auroy le don

Je voulusse l'abandonner,

Il seroit prest de la donner:

Mais qu'il creint cecy. Quant à moy

Je soupçonne, & suis en émay,

Que la fille il aime & desire.

F E D. N'as-tu autre chose à nous dire?

T A I S. Rien sinon quant à mon deuoir

De la recouurer & ranoir,

Beaucoup d'ocasions le font.

La premiere est, parce qu'il m'ont

Quasi du tout fait croire qu'elle

Est ma sœur l'aimant comme telle.

Puis, pour la rendre si ie puis

A ses parents. Seule ie suis:

Je n'ay ny amy ny cousin

En ce païs: Pour cette fin,

Fedri, ne perdant ce plaisir

Je veu des amis aquerir.

AydeZ y moy de vostre grace,

A fin que mon fait mieux ie face:

souffreZ quelques jours qu'il puisse estre

En mon endroit premier & mestre.
 Vous ne responde rien. FED. Truande,
 Que responde à telle demande!

PARR. Là nostre amy : c'est ainsi comme
 Il faut montrer que tu es homme.

FED. N'est-il pas bien aisé d'entandre,
 A qu'elle fin tu voulois tandre?

Petite elle fut enleuee

D'icy. Par ma mere éluee

Pour sienne : on l'appela ma sœur:

Maintenant y me vient au cœur

L'atraper pour la rendre aux siens.

Tous ces propos sont des moyens,

Pour me chassant le recevoir.

Et qu'est-ce qui te peut mouvoir

Sinon que l'aimes plus que moy?

Et que tu es en grand é moy

Pour cette nouvelle venue,

Creignant qu'elle ne diminuë

Ton credit envers ce Monsieur?

TAIS. Que c'est cela de quoy i'ay peur!

FED. Et qu'est-ce donc qui t'époinçonne?

N'y a-il que luy qui te donne?

As-tu connu qu'en nulle chose

Ma puissance t'ait esté clofê?

Si tost que tu m'as fait sçavoir,

Que tu auois desir d'auoir

Vne More, pour t'en seruir,

N'ay-je fêt, selon ton desir,

Diligence de t'en trouuer?

Puis tu as voulu reconurer

L' E V N V Q V E,

Vn Eunuque soudainement,
 (Dont quelque Royne seulement
 A coutume d'estre seruie)
 Ie t'en ay fait passer l'enuie.
 Pour les deux me salut hyer
 Vne bonne somme payer.
 De cecy m'est bien souuenu
 Encores que tu n'ais tenu
 Conte de moy : Pour te bien faire
 I'ay ton mépris pour tout salaire.
 T A I S. Fedri, en faut-il venir là?
 Bien que ie desire de la
 Retirer avec moy : combien
 Que ne sçache vn plus grand moyen
 D'y paruenir que cestuy-ci,
 Toutefois plustost que d'ainsi
 Estre en ta hayne, j'en feray
 Comme tu voudras. F E D. Dis-tu vray?
 O pleust à dieu que ce mot ci
 Te vinst du cœur, plustost qu'ainsi
 Estre en ta hayne. Vrayement
 Si croyoy que naïuement
 Tu l'eusses dit, ie ne sçay rien
 Que ie ne suportasse bien.
 P A R. Comme il se laisse aler subit
 Gagné d'un mot qu'on luy a dit.
 T A I S. Ce n'est de cœur (maugré ma vie!)
 Que ie l'ay dit ? Par raillerie
 Dequoy m'as-tu jamais requis
 Qu'à mesme aussi tost ne t'ay mis?
 Moy ie ne puis gagner de toy

Que deux pauvres jours soyent à moy?

F E D. Bien, pour deux jours mais qu'on s'y tinst:
ils pourroyent monter iusqu'à vingt.

T A I S. Sans plus deux jours, ou. F E D. Ou ? autant

Que tu voudras. T A I S. Je n'en veu tant:

Il suffit que m'en donnes deux.

F E D. Il faut en passer où tu veux.

T A I S. Granmercy m'amour. F E D. Tu fais bien:

Moy ie ne sçache autre moyen

Sinon aux chams me retirer,

Et là deux jours me martyrer.

C'est fait, le conseil en est pris:

Il faut obeïr à Taïs.

Toy Parmenon dés aujourduy

Mon présent icy mene luy.

P A R. Je ne feray faute à cecy.

F E D. Adieu donc pour ces deux jours-cy

Taïs. T A I S. Fedry me recommande.

Ne me veux-tu rien plus ? commande.

F E D. Si fay. Je veux qu'ais souuenance

De cecy durant mon absence.

Avec ton guerrier aye soïn

En estant pres d'en estre loin:

De jour & de nuit aime moy,

Desire moy, songe de moy,

Atten moy, ne pense qu'en moy,

Espere & pran plaisir en moy.

Ce faisant soy du tout, à moy:

Bref fay que tu sois l'âme mienne

Aussi bien que ie suis la tienne.

T A I S. Parauanture, laisse moy,

L'EVNŸQVE,

Il m'ajouſte bien peu de foy,
 Et par la façon ordinaire
 Des autres juge mon affaire:
 Moy qui ſçay tout, jurer j'en oſe,
 Ny n'auoir feint aucune choſe,
 Ny aucun, qui me ſoit plus cher
 Que Fedri, mon cœur ne toucher.
 Et que vrayement tout ce fait
 Qu'ay fait, pour la fille j'ay fait:
 Dautant que peu s'en faut j'eſpere
 Auoir déjà trouué ſon frere
 Vn ieune gentilhomme: luy
 Me doit venir voir aujourd'uy:
 Il faut qu'en la maiſon me tienne,
 L'attendant juſqu'à ce qu'il vienne.

ACTE II. SCENE I.

FEDRI. PARMENON.

FEDRI.

FAY ce qu'ay dit: qu'on les luy mene.

PAR. Laiſſe m'en le ſoin & la pene.

FED. Mais que ce ſoit ſoigneuſement.

PAR. Bien Monſieur. FED. Mais haſtiuement.

PAR. Bien Monſieur. FED. Sçais-tu bien auſſi?

PAR. Le demandeꝯ vous? Comme ſi

C'eſtoit vn fait bien malaiſé.

O qu'il nous fuſt autant aisé

De trouuer quelque grand bien, comme

Ie ne ſuis que trop abile homme

Pour perdre ces beaux preſens cy.

FED. Cc

F E D. Ce n'est rien de perdre cecy
Puis que ie me per bien moy mesme,
Moy que plus que les presens j'aime.
Parquoy ne t'en trauaille pas.

P A R. Nenny non : ie feray le cas.
Mais j'oublie à vous demander
Si voulez plus rien commander.

F E D. Le present le plus que pourras
De paroles enrichiras,
Et le facheux qui me martelle,
Reculeras le plus loin d'elle

Que pourras. P A R. Ie ne suis pas sor:
Combien que ne m'en disiez mot,
Rien de mon fait ie n'oublieray.

F E D. Donques aux chams ie m'en iray
Et ce long séjour feray là.

P A R. I'en suis bien d'auis. F E D. Mais hola:

P A R. Plaist-il monsieur. F E D. Penferous-tu
Que ie puisse auoir la vertu
De resoudre d'y séjourner,
Sans ce tems pendant retourner?

P A R. Vous? nenny, croyez, pour certain:
Car ou vous reuiendrez soudain,
Ou les songes qui vous viendront
Toute nuit, vous rameneront
Incontinent de pardeça.

F E D. Sçais-tu bien que ie feray là?
Quelque besogne entreprendray:
Et tant de pene ie prendray
Que la lasseté me prendra,
Et puis le sommeil me viendra.

L'E V N V Q V E.

P A R. Bien plus encore vous ferez,

Car tout lassé vous veillerez.

F E D. Va va : tu ne dis rien qui vaille.

Il faut que de mon cœur s'en aille

Cette mollesse tant fetarde :

Certes par trop ie me mignarde.

Que ne puisse me tenir loin

D'elle, & s'il en est besoin

M'en passer bien trois jours durant !

P A R. Voire da ? Quoy ? trois jours durant ?

Auisez bien quelle entreprise.

F E D. Resolution en est prise.

P A R. Bon Dieu la maladie étrange !

Par amour se faire vn tel change

Des hommes, qu'on ne les connoient

Pour tels que deuant ils esloyent.

Nul jamais ne fut moins volage,

Moins lourdaut, plus posé, plus sage,

Que luy. Mais qui est cestuy-cy

Qui semble venir droit icy.

Aa c'est l'ecornifleur Naton

Qui mene du Soldat le don

Cette jeune fillette. O dieux

Le beau corsage ! ô les beaux yeux !

Me voyci tresmal acoutré

Auecques mon hideux chastré.

Sa taille, son maintien, sa face,

Celles de Taïs mesme efface.

COMEDIE.
ACTE II. SCENE II.

170

NATON, Ecornifleur.

PARMENON.

NATON.

O Bon dieu qu'un homme deuanee
Un autre homme ! la diferance
Qu'il y a d'un homme entendu
A un fat ! Cecy m'est venu
En l'esprit à propos de luy
Que j'ay rencontré ce jourduy,
Qui est de qualité tout vne
Comme moy, de mesme fortune
Et pareille condition:
Qui aussi la succession,
Que ses parents luy ont laissée,
Ainsi que moy a fricassée.
Le voyant crasseux ord & sale
Maigre hideux chagrin & pale,
Chargé de haillons & grand âge.
Que veut dire cet equipage,
(Luy dy-ie) Pour estre detruit
De mon bien où suis-ie réduit ?
Mes conoissans me deconoissent
Et mes plus grans amis me lessent.
Je le méprise & n'en fay come
Au pris de moy. N'as-tu point honte
(Luy dy-ie) fayneant que tu es ?
Est-ce tout cela que tu fais ?
As-tu fortune si reboursé

Y ij

L'E V N V Q V E,

Qu'en toy n'y a nulle ressource?
 As-tu perdu ensemblément
 Ton bien & ton entendement?
 Me vois-tu bien? Contemple moy
 Qui suis de mesme lieu que toy.
 Quelle care? quel emboppoin?
 Quel teint? Si ie suis bien empoins?
 J'ay de tout & si ie n'ay rien:
 Sans biens ie n'ay faute de bien.
 Moy malheureux! ny ie ne puis
 Servir de plaisant, ny ne suis
 Pour endurer d'estre batu.
 Ha pauvre ignorant cuydes-tu
 Que ie ne sçaches d'autres ruses
 Ny d'autres moyens? Tu t'abusés.
 De cette façon que tu dis,
 On en souloit vser jadis:
 Mais j'ay vne mode nouvelle
 De piperie, de laquelle
 Ie me vante d'estre l'auteur
 Voyre le premier inuenteur.
 Il est vn genre d'hommes fiers
 Qui veulent estre les premiers
 En toute chose, & ne les sont.
 Ie les sçay: avec eux ils m'ont,
 Sans qu'occasion ie leur donne
 De se rir de ma personne,
 Mais bien quand ils rient ie ry:
 Et faisant bien de l'ebaï
 Quoy qu'ils facent ie les admire.
 Quelque propos qu'ils puissent dire,

S'ils le maintiennent, ie le louë:
 S'ils le nient, ie ne l'auouë:
 Ie dy non, si non j'ay ouy:
 Puis ouy, si lon dit ouy.
 Brief sur moy j'ay gagné ce point
 De trouuer tout fait bien a point.
 Cet exercice me susfit
 Me donnant merueilleux profit.
 P A R. Vray dieu l'abile homme, qui fait
 D'un fol un insensé parfait.
 N A T. Comme ces propos nous tenons
 Iusques au marché nous venons,
 Là où deçà delà épars
 M'aborderent de toutes parts
 Force routisseurs, poissoniers,
 Bouchers, patisiers, cuisiniers,
 Qui tandis que j'auoy dequoy
 Gagnoyent assez avecque moy,
 Et depuis qu'ay perdu mon bien
 Ont profité par mon moyen.
 Lon me conuie, on me saluë,
 On s'ejouist de ma venue.
 Quand ce malheureux affamé
 Vit comme j'estoye estimé,
 Et l'honneur que lon me portoit,
 Et que ma vie me coustoit
 Si peu à gagner, il me prie
 Tant qu'il peut que ne luy denie
 Qu'il aprenne de moy à viure:
 Ie luy ay commandé me suivre.
 Or comme des premiers auteurs

L'E V N V Q V E,

Des sectes, tous les sectateurs
Des philosophes de jadis,
La doctrine & le nom ont pris:
Aux miens ie veu donner mon nom
Aussi bien comme fit Platon,
Qui nomma les siens Platoniques:
Les miens auront nom Natoniques
De Naton. Ma philosophie
Se nomme l'ecorniflerie.

P A R. Voyez que fait l'oyfueté,
Et le viure non acheté
Qu'il demene aux despens d'autrui.

N A T. Mais que musé-ie icy meshuy
Qu'a Thais ie ne me decharge
De cette fille, & de la charge
Qu'ay prise de la conuier,
A fin que l'ayons à souper.
Mais deuant l'huy de la maison
De Thais ie voy Parmenon

Le valet de nostre amoureux:
Il est tout triste & marmiteux.
Nostre cas va bien: il fait froid
Pour ces mignons en cet endroit.
Il faut que donne à ce vaut-rien
La trouffe. P A R. Ces gents pensent bien
Que pour ce present qu'ils luy font
Tais toute à eux ils auront.

N A T. Parmenon, ton amy Naton
Te salue: & bien? que fait-on?

P A R. Lon est debout. N A T. Ie le voy bien:
Mais en ce lieu ne vois-tu rien

Que tu voudrois ne voir point ? P A R. Toy.

N A T. *Quelque autre chose encor ?* P A R. Pourquoy ?

N A T. *Pource que tu n'es point joyeux.*

P A R. *Pourquoy ne seroy-je ?* N A T. Tanmieux.

Mais dy, que t'en semble ? regarde

Ce tendron. Est-elle mignarde ?

P A R. *Yrayment ce n'est rien de mauuais.*

N A T. *Le grand dépit que ie luy fais !*

P A R. *Qu'il se trompe.* N A T. *Mais ce presant*

Ne fera-il pas fort plaisant

Et agreable à Taïs ? Dy.

P A R. *Tu diras maintenant cecy :*

Qu'on nous a chassé de lears.

Ha, toutes choses ont leur tams.

N A T. *Je te tiendray six mois durant*

En repos, sans qu'aïlles courant

Puis haut puis bas main & maint tour,

Sans que tu veilles jusqu'au jour.

Né te fay-je pas bienheureux ?

P A R. *Qui ? moy dea !* N A T. *Je traitte ainsi ceux*

Qui sont mes amis. P A R. *Tu fais bien.*

N A T. *Je t'amuse, tu pourrois bien*

Avoir affaire ailleurs. P A R. Nenny.

N A T. *Donc ce plaisir ne me deny :*

Donne moy entree chez elle.

P A R. *Va va pour l'amour de ta belle*

Que tu y menes maintenant

Lon t'ouvrira incontinent.

N A T. *T'enuoyray-je quelcun icy ?*

P A R. *Laisse couler ces deux jours-cy :*

Toy à qui la fortune dit,

L'EVNQUE,

*Qui as maintenant le credit
D'ouvir l'huis de ton petit doy,
Alors ie te promé ma foy
Cent coups de pic'y doneras
Que lon ne te l'ouvrira pas.*
NAT. *Parmenon ne deplace point.
Voyre, mais ne l'aroit on point
Mis au guét si quelque nouuelle
Il verroit passer deuers elle
De la part de mon Capitaine?*
PAR. *O les beaux mots ! qu'il a de peine
A complaire à Monsieur son maistre.
Mais ie ne sçay que ce peut estre,
Tout droit icy venir ie voy
Le fils puisné de Monsieur : voy,
Comme est-il party de Piré ?
Ce n'est pas pour neant : car ie scé
Qu'il estoit aujourduy de garde:
Il haste son pas, & regarde
Guétant tout alentour de foy
S'il verra point ie ne scé quoy.*

ACTE II. SCENE III.

CHEREAU, Frere de Fedri.

PARMENON.

CHEREAU.

LAS ie meur ! la belle est perduë,
Et moy qui l'ay perdu de vuë:
Où chercheray-ie ? Où qu'esteray-ie ?

Mais à qui m'en enquesteray-ie?
 Quelle adresse me faut-il prendre?
 Je ne sçay : Si doy-ie m'attendre
 Quelque part qu'elle puisse aler
 Quel ne se peut long temps celer.
 O la belle ! ô la belle face !
 Pour toutjamaïs j'oste & j'éface
 De mon esprit toutes femelles:
 Aupris, ce n'est plus rien de celles
 Beute communes. P A R. Voyle-cy
 Qui parle de l'amour aussi:
 En voicy vn autre amoureux:
 O pauvre vieillard malheureux !
 S'vne fois cestui-cy commence
 D'entrer en l'amoureuse dance,
 Tu diras que ce n'est que jeu
 Tout ce qu'en l'autre tu as veu,
 Au pris de ce que ce fera
 Quand cestui-cy enragera.
 C H E R. En dépit du vieillard vsé
 Qui m'a si long temps amusé,
 Et de moy qui ay tant musé,
 Et de quoy m'y suis abusé.
 Ho, Parmenon, & Dieu te gard.
 P A R. Qu'auons, qui êtes si gaillard
 Ensemble & melancolieux?
 Doù est le venir? C H E R. Cemaïdieux,
 Je ne sçay ny doù ie m'en vien
 Ny quel chemin c'est que ie tien:
 Tant me suis oublié moy-mesme.
 P A R. Comment cela, ie vous pri? C H E. l'ême.

L'E V N V Q V E,

P A R. Ouy da: C H E. Parmenon, declare

Maintenant ce que tu sçais faire,

Et quel homme tu es. Tu sçais

Ce que tu m'as promis assez

Souuent. Tanseulement Chereau

TrouueZ quelque chose de beau

Que vous aimeZ: En tel afaire

Vous cognoistreZ ce que puis faire.

Quand te faisoys si bonne chere

Dans la depance de mon pere.

P A R. Et bien? C H E. Cela est auenu.

Fay ce dequoy tu m'es tenu

Par ta promesse, & t'en souuiens:

Car la chose merite bien

Que d'y employer tu t'efforces

Tous tes nerfs & toutes tes forces.

La fille n'est comme nos filles,

A qui, pour les faire gentilles,

Les meres soigneuses aprennent

Comment il faut qu'elles s'estreignent

Le corps, pour sembler plus dougees

Sous deux épaules aualees.

Celle qui a de l'embompoint

Est grossierc, & ne cessent point

De luy regler sa nourriture

Insqu'à tant que forçant nature

La facent grelle comme vn jonc:

On l'aime alors, P A R. la tienns donc?

C H E. Sa face est autre. P A R. Voy ! C H E. Son teint

Est naïf: son corps non contreint

Est massif & refait. P A R. Quel âge?

CHE. De seize ans & non davantage,

P A R. C'est droit sur le point d'enrager.

CHE. Il faut que la faces ranger

A mon vouloir en quelque sorte,

Ou par priere ou de main forte

Ou sans bruit. ie ne m'en soucie

Mais que j'en passe mon enuie.

P A R. De quel país la fille est elle?

CHE. Ma foy ie ne sçay. P A R. Dont est elle?

CHE. Aussi peu. P A R. Où demeure t elle?

CHE. Encore moins. P A R. Où l'auous vuë?

CHE. En la rue. P A R. Où l'auous perduë?

Comment a c'esté? CHE. C'est de quoy

Ie me debatois apar moy

En venant : Et ie ne croy pas

Qu'il y ait sous le ciel ça bas

Vn seul homme entre tous les hommes

A qui plus les fortunes bonnes

Soyent contraires qu'elles me font.

P A R. Quel est ce tort qu'elles vous font?

CHE. Le malheur! P A R. Que vous a lon fait?

CHE. Demandes-tu ce qu'on m'a fait?

Conois-tu pas Archidemi

Qui est le cousin & l'amy

De mon pere. P A R. Ie le conoy.

CHE. Comme apres elle ie venoy

En mon chemin ie le rencontre.

P A R. Mal apoint. CHE. A la malencontre

Plustost Parmenon qui est pire:

En d'autres choses il faut dire

Mal apoint. En six ou sept mois

L'E V N V Q V E.

Je te jure vne seule fois
 Cér Archidemy ie n'ay vu,
 Sinon quand j'usse moins voulu
 Et quand j'en auoy moins asere.
 N'est-ce pas vne grand' misere
 Voire vn grand desastre pour moy?
 Qu'en dis-tu? P A R. Si est sur ma foy.
 C H E. Tout soudain tant loing qu'il ma vu
 Il acourt vers moy tout ému,
 Et geignant, les leures pendantes,
 Vousse, mains & jambes tremblantes,
 Ho hó Chereau (dit-il) c'est toy:
 Sçais-tu que c'est que te vouloy?
 Dites. Demain est la journee
 Qu'à assignation m'est donnee.
 Et bien quoy? Fais-en souuenir
 A ton pere, à fin d'y venir
 De matin pour plaider ma cause.
 Tandis que ce vieillard me cause
 Vne heure se passe tresbien.
 Je m'enquier s'il me veut plus rien.
 Nenny (dit-il) ie me retire.
 Tant que de l'œil l'ay peu conduire
 Deçà j'ay conduit cette garce,
 Qui a tourné vers nostre place
 A l'instant. P A R. Je ven qu'on m'étrille
 Si ce n'est celle mesme fille
 Qu'à cette Dame on a menee.
 C H E. Puis apres à mon arriuee
 En ce lieu s'est éuanouïe.
 P A R. Mais quelle estoit sa compagnie?

C H E. L'Ecornifleur avec vn guen.
P A R. C'est la mesme : plus ie n'en veu.
C H E. Tu songes ailleurs. P A R. Laisse^r faire:
Ie ne songe qu'à vostre affaire.
C H E. La conois-tu ? ou l'as-tu vuë?
Dy. P A R. Ie la conoy : ie l'ay vuë:
Ie sçay où c'est (ne s'en faut rien)
Qu'elle est. C H E. Mais la conois-tu bien?
Mon Parmenon. P A R. Ie la conoy.
C H E. Sçais-tu où elle est, par ta foy?
P A R. Elle a esté icy mence
A Tais : on luy a donnee.
C H E. Qui est le donneur si puissant
Qui luy fait vn si beau presant?
P A R. C'a esté le soldat Trason,
Qui est en amours compaignon
De Fedri. C H E. Lon baille à mon frere
Forte partie & fort affaire.
P A R. Mais si tu sçauois le presant
Qu'au contraire il luy va faisant,
Tu en dirois bien pis. C H E. Et quoy?
P A R. Vn vieil Eunuque. C H E. Est-ce, dy moy,
Ce vilain homme decrepit,
Ains vicille, qu'hier on luy vendit?
P A R. C'est luy-mesme. C H E. Avecque son don
Lon chassera le compaignon.
Depuis quand pres de nous logee
Tais s'est elle ramagee?
P A R. Puis vn peu. C H E. La deconuenue!
Ny ie ne l'ay encores vuë,
Ny ie n'ay conoissance à elle.

L'E V N V Q V E,

Mais viença : est-elle aussi belle
 Comme lon dit ? P A R. Ouy vraymens.
 C H E. Approche t elle aucunement
 La nostre ? P A R. C'est autre matiere.
 C H E. Fay, Parmenon, à ma priere
 Que j'en aye la iouissance.
 P A R. I'en feray toute diligence
 Mettant peine de vous aider.
 Auons plus rien à comander ?
 C H E. Où vas-tu asteure ? P A R. au logis,
 A fin que ie mène à Taïs
 Les esclaves, pour aller fère
 La charge qu'ay de vostre frere.
 C H E. O l'Eunuque bien fortuné
 Qui sera ce jourduy doné
 Pour seruir en cete maison !
 P A R. Et pourquoy cela ? C H E. La raison ?
 Pour autant qu'il verra leans
 Cette belle fille en tout tams
 Sa compagne : il luy parlera :
 En mesme maison demourra :
 Souuent ensemble mangeront :
 Par fois ensemble coucheront.
 P A R. Mais qui cét heur vous doneroit ?
 C H E. Coment est-ce que lon pourroit,
 Parmenon ? P A R. Prenez gentiment
 De l'Eunuque l'acoutrement.
 C H E. L'acoutrement ! puis que sera-ce ?
 P A R. Ie vous meneray en sa place.
 C H E. Bien. P A R. Disant que luy vous ferez.
 C H E. I'entan bien. P A R. Là vous jouirez.

Des commodités toutes telles
 Que vous disez maintenant celles
 De cestui-cy. Vous mangerez
 Avec elle : vous ragerez ;
 L'aprouverez : la toucherez ;
 Aupres d'elle vous coucherez.
 Estant leans nouveau venu,
 Où serez du tout inconnu,
 Dautant serez mieux vostre fait
 Que pas vne d'elles ne sçait
 Qui vous estes. Vn autre point
 Qui vient encore mieux apoint,
 C'est que vous auez le visage
 Sans poil ny barbe : & mesme l'âge
 Auquel aisément passerez
 Pour le chatré que vous jourez.
 C H E. C'est tresbien dit : ie ne vis onques
 Mieux conseiller. Sus allon donques
 En la maison : que lon m'agence,
 Que lon me mène en diligence.
 P A R. Ha que voulez vous ? l'estimoy
 Le dire par jeu. C H E. Non pas moy.
 P A R. Ha ie suis perdu ! qu'ay-ie fait ?
 Où me poussez vous ? las c'est fait
 De moy ! Vous me voulez gaster.
 Ie vous supplie d'arrester.
 C H E. Sus allons. P A R. Vous continuez.
 C H E. Il faut. P A R. Ce conseil muez ;
 Vous y allez trop chaudement.
 C H E. Non fay point : faisons seulement.
 P A R. Mais j'ay grand peur que lon apreste

L'E V N V Q U E,

A mes despens toute la feste.

Ah nous faisons vn méchant fait!

CHE. Quel méchant fait sera-ce fait,

Si lon me mene en la maison

De la dame? N'est-ce raison

Que ie leur rande la pareille

Maintenant, & que j'apareille

Pour les asiner des cauteles

Et des trousses, aussi bien qu'elles,

Qui nous asinent tous les jours,

Et de mille tourmens d'amours

Nous trauaillent nostre jeunesse,

Qui se pipe par leur finesse?

Souffriray-ie leur piperie?

Non, ie feray la tromperie:

Et ceux qui resçauront le fait

Diront tous que j'auray bien fait.

P A R. Qu'est-ce que cecy? Si vous estes

Resolu de le faire, fêtes:

Mais apres, si vous méprenez,

Du mal à moy ne vous prenez:

Sur moy la faute de cecy

Ne jetez. CHE. Non feray-ie aussi.

P A R. Le voulez-vous? CHE. Ie le demande,

Ie t'y force & te le commande.

P A R. C'est assez dit: il le faut faire:

Suivez. CHE. Dieu conduise l'affaire.

A C T E

ACTE III. SCENE I.

TRASON, Soldat. NATON.

PARMENON.

TRASON.

TAIS donques bien grandement
M'en remercie? NAT. Treshumblement.

TR A. Dis-tu? en est elle bien aise?

NAT. Non pas tant que le don luy plaise
Pour le don, que pour le doneur,
Estant fiere d'un tel honneur.

PAR. Or tenez vous icy tous-prests,
Puis que j'ay fet tous mes aprests,
A fin que vous reprcne icy

Quand il sera temps. Mais voicy
Le Brave. TR A. Dieu m'a fait la grace
Qu'en quelque affaire que ie face,
Lon me loue & m'en sçait on gré.

NAT. I'y pran garde : mais il est vré.

TR A. Le Roy mesme ordinerement
Me remercioit grandement:

Le mesme aux autres ne faisoit:

Quoy que ie fisse il luy plaisoit.

NAT. Celuy qui a l'heur & l'adresse

Que vous auez, jamés ne lesse

Perdre un honneur, & bien souuent

S'attribuë avecque du vent

Par bien dire, voire celuy

Qu'on deueroit au labeur d'autrui.

TR A. C'est cela. NAT. Donques le Roy vous
Estimoit tant par dessus tous,

L'EVNVQVE

Et vous aimoit comme son eul.

TR A. Ouy. NAT. Voire. TR A. Voire à moy seul

Se fioit de toutes ses bandes

Et ses desseins. NAT. Merueilles grandes !

TR A. Quelque fois s'il étoit lasé

D'estre des hommes empressé,

Ou si par fois il se souloit

Des affaires, & se vouloit

Recréer, comme si. Sçais-tu?

NAT. l'entan bien. comme s'il eust u

Grand vouloir dehors de son cœur

De degorger tout ce malheur.

TR A. Tu l'as trouué: seul à sa table

Me faisoit seoir. NAT. O l'admirable

Et gentil Roy ! TR A. Et si étoit

Fort à pari, & ne frequentoit

Que bien peu d'hommes. NA. Mais pas vn,

Puis qu'il se randoit si commun

A vous. TR A. Tout chacun m'en portoit

Enuie, & de moy detracloit

En derriere, & n'en faisoit cas:

Car ils parloyent de moy tout bas

Miserablement enuieux.

Toutefois vn audacieux,

Qui ut la charge & la conduite

Des Elefans, vn jour m'irrite

Me voulant braver: le luy dy,

Ce qui te fait ainsi hardy

Et fier enuers vn chef de bandes,

Est-ce qu'aux bestes tu commandes?

NAT. Que voila bien & sagement

Parlé à vous ! O Dieu comment
 Vous auiés égorgé ce sot !
 Que vous dit-il ? T R A. Pas vn seul mot.
 N A T. Qu'eust-il dit ? P A R. O le miserable
 Et méchant ! Et l'autre execrable !
 T R A. Quoy ? Naton, Si tu scauois bien
 Comme acontray le Rhodien
 En vn banquet : te l'ay-ie dit ?
 N A T. Vous ne me l'auéz jamais dit,
 Je vous pri' contez moy le fait.
 Mille fois ce conte il m'a fait.
 T R A. Ce jeune Rhodien icy
 De qui ie parle, Et moy aussi
 Estions ensemble en vn banquet.
 L'auoy la garce : Et ce muguet
 Avec elle à jouer commence,
 Et à me gaudir. Fagot pense
 (Luy di-ie) auoir trouué bourree.
 P A R. Tu as dit vray teste pelee.
 N A. Haha he. T R A. Qu'est-ce. N A. Vela dit
 Le mieux du monde. L'auous dit
 Ainsi de vostre inuention,
 Ou bien si c'est vn vieil dition ?
 T R A. L'as-tu ouy dire ? N A T. Souuent.
 Tout par tout. T R A. Il est mien pourtant.
 N A T. Que ta parole cuisoit bien
 A ce jeune homme Rodien.
 P A R. Dieu te maudie. N A T. Qu'a til dit ?
 T R A. Rien, mais sur l'heure il s'éperdit.
 Tout chacun se mouroit de rire,
 Brief me creignoit, ie le puis dire.

L'E V N V Q V E,

N A. Ils n'auoyent pas tort. T R A. Mais, hola:

Me doy-ie excuser de cela

Que Taïs soupçonne de moy

Que cette fillette j'aimoy?

N A T. Rien moins: mais feroit tout le bon

De luy acroistre le soupçon.

T R A. Et pourquoy? N A. Vous le demandeZ,

Et sçauuez: Si vous entandez

Que son Fedri elle dépesche

Quand ses louanges elle presche,

Le grand martel qu'elle vous donne?

T R A. Je le sens & m'en passionne.

N A T. Pour bien empescher tout cecy

Le seul remède est cestui-cy:

Quand Fedri elle nommera,

NommeZ Panfile: Elle dira,

Si c'est Fedri leffez le entrer,

Que Panfile viene chanter

Ce direZ vous: Si elle dit,

Que Fedri est beau, tout subit

Dites aussi, Panfile est belle:

Brief rendez-la luy toute telle

Comme elle vous la baillera:

RepiqueZ qui vous piquera.

T R A. S'elle m'émoit d'afection

Cecy me seruiroit Naton.

N A T. Puis que vos dons elle aime tant

Et qu'encores elle en atand,

(N'en douteZ point) elle vous éme:

Et la pourrez fâcher de même

Bien aisément s'elle vous fâche:

Elle creindra qu'une autre arache
De vous son profit ordinere
Si vous la quittez de colere.

TRA. C'est bien dit à toy : Et vraiment
Je n'y pensois aucunement.

NAT. Ha Monsieur, il vous plaist à dire
Que n'y pensiez pas : c'est pour rire:
Quand tant soit peu y penseriez
Combien mieux vous le trouveriez!

ACTE III. SCENE II.

TAIS. TRASON.

PARMENON. NATON.

PITE, Chambriere.

TAIS.

IOuy tout maintenant icy
La voix de Trafon. Le voicy:
Dieu vous garde mon amy doux.

TRA. Ma douce Tais, Et à vous,
Mon cœur mon tout ? Bien, que fait-on ?
Ne m'aimez-vous pas de ce don ?

PA. Comme elle joue gentiment !
O le gentil commencement

Qu'elle montre à son arrivée !

TRA. Dieu soit loué que l'ay trouuee
Digne de vous comme vous d'elle.

NAT. Alon : le souper nous appelle:
Qu'attendez-vous ? PAR. Qui ne diroit
Qu'engendré d'un homme il seroit ?

L'EUNUQUE,

La faim luy aguise les dents.

T R A. *Je n'ay que tarder il est temps.*

P A R. *Asture ie l'acosteray,*

Et bonne mine ie feray

Comme si venoy de sortir:

Madame voulicz-vous partir?

Est-ce pour aler quelque part?

T A. *Aa Parmenon, & Dieu te gard:*

Tu as bien fait : ie m'en aloy.

P A R. *Où ?* T A. *Le vois-tu pas ?* P A R. *Ie le voy,*

Et m'en deplais. Quand vous voudreZ

Les presens de Fedry sont prests.

T R A. *Que tardons-nous ? partons d'icy.*

P A R. *Permettez moy ie vous en pry,*

Pourueu que point ne vous deplaise,

Que puisse la faire bien aise

D'un don qu'ay à luy presenter,

Et que ie puisse luy conter

Ce que j'ay charge de luy dire.

T R A. *Quelque beau don : mais qu'il n'empire*

Le present que ie luy ay fait.

P A R. *La vue en decouvre le fait.*

Holà : faites dehors venir

Ceux là que j'auoy fait tenir

Tous prests à marcher. Vien icy

Toy, Vien plus auant. Cette-cy

Est du fin sons d'Ethiopie.

T R A. *La precieuse mercerie.*

En voila pour trois francs. N A. Encor

Seroit-ce trop. P A R. Où es tu Dor?

Viença. Vostre Eunuque voicy.

Que vous semble de cestui-cy?
 A-t'il vn gracieux visage?
 Est-t'il droit? est-t'il de bon âge?
 T A. Je puisse viure, il est honeste.
 P A R. Naton tu en hoches la teste:
 Y a til icy que redire?
 Vous Traison qu'en voulez vous dire?
 C'est le louer que de s'en taire.
 Or essayés ce qu'il sçait faire
 En ce qui est de la nature
 De l'adresse, lucration,
 Escrime, luite, & la musique:
 A toutes choses il s'aplique
 Ausquelles doit estre adonné
 Vn jeune enfant noblement né.
 T R A. Qui l'abur luy en donneroit,
 Pour vne fille il passeroit.
 P A R. Le donneur de ces dons vous mande,
 Que pour luy seul il ne demande
 Que vous viuiez, ny que pour luy
 Vous fermiez la porte à nulluy:
 Ny ses faidarmes il ne chante,
 Ny ses balafres il ne vante,
 Ny empeschement ne vous met
 A rien, ainsi qu'un autre fét.
 Et luy suffit s'on le reçoit,
 Mais que vostre vouloir y soit,
 A vostre loisir à vostre aise,
 Pouruen que point ne vous deplaise.
 T R A. Il est bien aisé à conoistre
 Que ce galant sert quelque mēstre

L' E V N V Q V E,

Qui n'a pas grandement dequoy.

N A T. Nul aussi qui aroit dequoy
En pouuoir vn autre acheter,
Ses meurs ne pourroit supporter.

P A R. Tay toy : de tous les malheureux
Ie te tien le plus malheureux,

Qui as mis en ta fantasie
Gagner ta malheureuse vie
A flagorner cet homme cy:
Tu pourrois (ie l'estime ainsi)
Tant tu as le ventre asamé,
Atravers vn feu allumé
Aller q'rir de ta hane main
Dequoy paistre ta gloute faim.

T R A. Mais allons-nous? T A. Premier ceans
Il me faut mener tous ces gents,
Et commander par vn moyen
Ce qu'on fera : puis ie m'en vien.

T R A. Ie m'en iray tousiours dauant:

Toy atten-la. P A R. Il n'est seant
A vn colonel, qu'on le voye
Auec s'amie par la voye.

T R A. Il faut se le trancher tout net:
Sçais-tu? tel maistre tel valet.

N A T. Ha ha ha he. T R. Qu'as-tu à rire?

N A T. Du bon mot que venez de dire:
Et m'est reuenu en l'esprit
Ce qu'au Rodien auiez dit.

Mais Taïs fort. T R A. Va, cour dauant:
Que trouuions tout prest arriuant.

N A T. Soit. T A. Pite aye soin de cecy:

Si tantost Cremet vient icy
 Tout premier pry-le qu'il demeure,
 Ou qu'il reuienne à vne autre heure,
 Ou s'il ne peut, mene-le à moy.

PL. Bien. T A. J'ay encor ie ne sçay quoy
 Sur la langue : hola que lon face
 Bon traitement à cette garce:

Qu'on se tienne alhostel, sçauous?

TR A. Alon donques. T A. Suyueꝝ-moy vous.

ACTE III. SCENE III.

CREMET. PITE.

VRayment plus & plus j'y repanse
 Il y a quelque grand' méchance
 Que cette Taïs cy me brasse:
 Et j'aperceu bien sa falace
 Pour me tirer dans sa cordelle,
 Deslors que ie vin deuers elle
 A son instance bien fort grande.
 Quelcun peut estre me demande
 Quel afaire auions elle & moy:
 Du tout ie ne la conoiſſoy.
 Mais quand ie fu en sa maison
 Trouua soudain ocasion
 De me retenir, & de fait
 Dit me vouloir toucher d'un fait
 Qui estoit de grande importance.
 Deslors j'entray en defiance
 Que ce n'estoyent que feinte & ruse

L' E V N V Q V E,

Toutes les façons dont elle vſe.
Elle ſe ſied aupres de moy:
Elle ſe donne toute à moy:
Son œil, ſa langue n'ont repos:
Et court de propos en propos.
Et quand plus ſembloit refroidie
S'echape ainſin à letourdie.

Combien il y a qu'eſtoient morts
Mes pere & mere. Je dy lors,
Qu'il y auoit aſſez long tams.
Et ſi c'n'auoy pas aux chams
Pres de Sugne quelque heritage,
Et me demande dauantage
Combien loin de la mer il eſt.
Je croy moy, que mon lieu luy pleaſt,
Et qu'elle eſpere fermement
Me l'arracher. Finalement
Enuiron quel tems fut perduë
La petite ſœur que j'ay uë,
Et qui eſtoit avecques elle
Et que c'eſt qu'elle auoit ſur elle
Quand ſe perdit: Qui pourroit eſtre
Qui la ſeroit bien reconoiſtre.

Pourquoy eſt-ce qu'elle demande
Cecy, ſinon qu'elle pretande
Se faire auouer la ſœur meſme
Qui ſe perdit? l'audace extreme!
Si elle vit, elle eſt ſur l'âge
De ſeize ans & non dauantage,
Et ie conoy bien que Taïs
Eſt plus vicille que ie ne ſuis.

Or ell' me mande me priant
 Que j'y vienne à bon esiant:
 Ou que le point elle me die,
 Ou que plus elle ne m'ennuie:
 Car ie le jure & le tiendray
 Qu'à la troiefme n'y viendray.
 Holá ho. P I T. Qui est là ? C R E. Ie fuis
 Cremet. P I T. Ie va vous ouurir l'huis.
 C R E. C'est quelque embusche qu'on me dresse:
 Y ne s'en faut rien. P I T. Ma maistresse
 Vous prioit fort venir ceans
 Demain matin. C R E. Ie vas aux chams.
 P I T. Pour dieu, faites-luy ce plaisir.
 C R E. Ie ne puis. P I T. Ou si le loifir
 Le vous permet, faites fejour
 Ceans jufques a fon retour.
 C R E. Rien moins. P I T. Et pourquoy non Cremet?
 C R E. C'est trop s'enquerir : au gibet.
 P I T. Est-il refolu ? s'il vous pleft
 Au moins allez jufque où elle est.
 C R E. Soit. P I T. Va toft Dorie, & le menc
 Droit au logis du Capitene.

ACTE III. SCENE IIII.

A N T I F O N, Iouuenceau.

HYcr à Piré nous eftions
 Vne brigade de garçons,
 Qui primmes enfemble complot
 De faire aujourd'uy vn écot.

L'EVNVQVE,

A Chereau la charge en donâmes:
 Du tems & du lieu acordâmes:
 L'heure passe, au lieu que dit est
 Il n'y a rien qui soit de prest,
 Et l'homme ne se trouue point,
 Ce qui nous vient tresmal apoint.
 Je ne sçay qu'en dire, & ne sçay
 Que j'en doy deuiner au vray.
 Les autres m'ont enuoyé voir
 Où il est: Pource il faut sçauoir
 S'il est point cheZ luy. Mais qui est-ce
 Qui sort de cheZ Tais? Voy, l'est-ce
 Ou non? c'est luy mesme en personne.
 Quel abit? quelle façon d'homme?
 Que diable est-ce: ie m'en etonne
 Et ne m'en puis trop etonner,
 Ny ne sçauroy qu'en deuiner.
 Je veu me tenant loin, d'icy
 Euemer que c'est tout cecy.

ACTE III. SCENE V.

CHEREAV. ANTIFON.

EN ce lieu n'y a til personne?
 Je n'y voy rien. Deça personne
 Ne me suit-il? pas vn du monde.
 La joye dont mon cœur abonde,
 Et dont ie creue se peut elle
 Degorger? O dieu! elle est telle
 Que maintenant j'endureroy

Qu'on me tuast, & j'en seroy
Fort content, creignant que ma vie
Gaste de quelque sacherie
Ce plaisir devant que ie meure.

Que quelcun ne survient asteure
Qui soit curieux enquerant,
Qui apres moy vienne courant,
Qui m'importune & qui me presse
De luy conter cette alegresse,
Qui me fait perdre contenance:
Où ie tire, où ie m'elance,
Où j'ay pris cet acoutrement,
Que ie cherche : finalement
Si ie suis sage ou hors du sens?

ANT. Ie va l'acoster, il est tems:
Et veu luy faire ce plaisir
Dont ie voy qu'il a tel desir.

Chereau, qu'as-tu à semiller?
Qui t'a fait ainfin abiller?
Dont es-tu si gay? que veux-tu?
Es-tu sage? c'est assez tu:
Parle sans tant me regarder.

CH E. Amy, dieu te veule garder
O l'heureux jour: homme jamés
Ne vint plus apoint que tu m'es.

ANT. Conte moy que c'est ie t'en prie

CH E. Econte moy ie t'en supplie.

Ne conois-tu pas la maistresse
De mon frere? ANT. Quoy, Tais? est-ce?

CH E. La mesme. ANT. T'en sçauoy le nom.

CH E. On luy a donné vn beau don

L' E V N V Q V E,

Ce jourduy d'une jeune fille:
 Sçais-tu s'elle est belle & gentille?
 Il ne faut que ie te la vante
 Antifon : Celuy qui me hante
 Comme tu fais ne va doutant
 Si ie suis juge competant
 D'une beauté. Ie fu fcrü
 Au vif pour cette-cy. A N T. Dis-tu?
 C H E. Aussi tost que tu la verras
 Ie m'assure que tu diras
 Qu'elle est entre les belles belle:
 A quoy tant de langage d'elle?
 I'en suis deuenü amoureux,
 Voyre amoureux le plus heureux
 Qui fit onq' l'amour à quelcune
 A desir. De bonne fortune
 En nostre maison m'atendoit
 L'Eunuque que mon frere auoit
 Naguiere à Taïs acheté,
 Et qui pour lors n'auoit esté
 Mené encores deuant elle.
 A Parmenon ie me decele:
 Le bon valet pour mon bien soigne:
 Me donne vn conseil que j'empoigne:
 A N T. Quel est il ? C H E. Pour plustost l'entandre
 Ne me dy mot : C'estoit de prandre
 Son abit, afin que me face
 Mener & donner en sa place.
 A N T. En lieu de l'Eunuque ? C H E. Ouy da.
 A N T. A quelle fin tendoit cela?
 C H E. Demandes-tu ? A fin que pusse

La voir & l'ouyr : & que j'usse,
Mon Antifon l'heur & le bien,
D'estre avec celle qu'aimoy bien.
Estoit-ce peu d'ocasion?

N'auoy-ie pas bonne raison?
A la dame ie sus donné:

Me receoit : soudain m'a mené
Chez elle avecques joye grande:
Cette fille elle recommande.

ANT. A qui? à toy? CHE. A moy. ANT. Vrément
Elle estoit assez seurement.

CHE. Defend que pas vn homme n'aille
Où elle fera: me la baille

A garder : ensemble m'enjoint

Que ie ne m'en écarte point:

Brief au cartier le plus segret

Seule avec moy seul on la met.

Moy d'une modeste façon

Baïssoy la vuë. ANT. O faux garçon!

CHE. Ie va souper dehors (dit elle)

Toutes les autres avec elle

Elle mene. Quelques badines

De chamberieres bien peufines

Pres la petite demeurent.

Incontinent elles dressèrent

Vn bain, & moy de les haster

Pour les faire diligenter.

Tandis que le tout on apreste

La fille en la chambre s'arreste

A considerer vn tableau,

Où fut depeint vn fêt tresbeau.

L' E V N V Q V E,

Comme lon dit que Iupiter
Autems jadis fit degouter
Vne pluye d'or au giron
De Danés. Et moy environ
A le considerer aussi,
Prenant grand plaisir en ceci,
Parce qu'vn tel jeu qu'est celuy
Lequel ie jouoy ce jourduy,
Auoit jadis esté joué
Par vn dieu mesme, qui mué
Prist bien d'vn homme la figure,
Voyre entra par la couuerture
Dans vne goutiere à cachette
Pour abuser vne fillette.
Mais quel Dieu ? ce Dieu Roy des Dieux
Qui des plus hauts temples des cieux
Hoche le plus orgueilleux feste
D'vn seul éclat de sa tempeste.
Que moy simple homme ne le fisse !
Non non ie ne suis pas si nice
Que ne l'aye fait bien apoint,
Et si ie ne m'en repen point.
Comme ces choses ie repense
On a déjà fét diligence
D'aprestre le bain. On appelle
Pour s'aller baigner la pucelle:
Elle y va : elle s'est baignee:
En la chambre elle est retournée:
Elles la couchent dans vn lit.
Y'attan qu'on m'employe : On me dit,
Holla Dor pran ce plumail-cy,

Et cette

Et cette fille euenta ainsi
 Ce pendant que nous baignerons:
 Puis quand hors du bain nous serons
 Tu te baigneras si tu veux:
 Je le pran tout triste & pitieux.
 AN T. Que j'usse voulu voir ta face
 Effrontee, & de quelle grace
 Tenant ce plumail tu luy fés
 Du vent, grand asne que tu es.
 CH E. A peine me fut dit cela
 Qu'ensemble toutes les vela
 Se jetter dehors: elles vont
 Au bain: vn grand bruit elles font,
 Comme lon fet si tost qu'on sent
 La maistresse ou le maistre absent.
 Ce pendant j'endor la mignarde:
 Puis ie guigne ainsin & pran garde
 A trauers le plumail tresbien
 Si tout autour tout estoit bien.
 Je voy qu'à souhét tout se porte,
 Et moy de verrouiller la porte.
 AN. Puis quoy? CH E. Quoy fat? AN. Je le confesse.
 CH E. Voulontiers que perdre ie le sse
 En ma bouillante affection
 Vne si courte ocasion,
 Qui lors à moy se presentoit,
 Vne ocasion qui estoit
 De moy aussi peu espheree
 Qu'elle estoit bien fort desirée.
 Vrément j'eusse esté vrayment

L'E V N V Q V E.

Celuy que j'étoy feintement.

ANT. *En bonne foy tu dis vray: mès*

A quand est-ce que tu remès

Le banquet d'hÿer? CHE. Il est prest.

ANT. *Tu vaux trop: où est-ce que c'est?*

Chez vous? CHE. Non, c'est en la maison

De Disque. ANT. C'est bien loin: faisons

Donc diligence de partir

Vitement. Va toy reueſtir.

CHE *Je ne ſçay où c'est que ie puis*

Changer d'abit, par ce que ſuis

Banny de chez nous. D'un endroit,

Je crein fort que mon frere y ſoit:

D'ailleurs, que mon pere leans

Soit deja de retour des chams.

ANT. *Alons chez nous pour le plus pres.*

CHE. *Tu dis bien. Alon, fuſt-ce expres*

Pour entre nous deux auifer

Comme c'est que j'en doy vſer,

A fin que puiſſe auoir l'aiſance

D'en recueillir la jouiſſance

Dorenavant à mon plaisir.

ANT. *Soit, puis qu'en auons le loifir.*

ACTE III. SCENE I.

D O R I E.

C E maudieux, à ce qu'ay pu voir
Sa troigne, il pourroit y auoir

Ce jourduy de la brouillerie:
 J'ay peur qu'il face facherie
 A Tais, ou qu'il ne l'outrage
 S'il entre vne fois en sa rage.
 Car Madame, apres qu'elle scét
 La venue là de Cremét
 Ce jeune homme qui est le frere
 De cette fille, elle va fere
 Requeste à nostre Capitene
 De le fere entrer. Elle apene
 Auoit acheué sa demande
 Qu'il se mît en colere grande,
 Et si n'osé luy dénier.
 Elle tousiours de le prier
 Instamment que l'homme il conuie,
 Ce qu'elle faisoit pour l'enuie
 Qu'elle auoit de le retenir:
 Car asteure là de tenir
 Propos de sa sœur, & luy dire
 Les choses comme elle desire
 Pour la luy fere reconoistre,
 Le tems ny le lieu n'y peut estre.
 Il le conuie à grand regret:
 Il y demeure: elle se met
 Aueques luy à deuiser.
 Et lors Monsieur de s'auiser
 D'aler mettre en sa fantesie,
 Que pour luy donner jalousie
 Cet homme elle auoit aposté:
 Et pour ce il luy prend voulonté

L' E V N V Q U E,

De luy faire dépit aussi.
 Ho garçon, fuy venir icy
 (Dit-il) Panfile à nous ébatre.
 Elle au contraire se debatre:
 Nenny non : elle en vn banquet
 Le soldat tance : elle en segret
 Oste son or & me le baille,
 A fin que l'emporte & m'en aille.
 C'est signe qu'elle en sortira
 Tout le plustost qu'elle pourra.

ACTE IIII. SCENE II.

F E D R I.

C Heminant pour aler aux chams,
 Comme lon fet, quand lon a dans
 L'esprit quelque ennuy, ie commence
 A par moy à songer, & pansé
 Puis vne & puis vne autre chose,
 Quelque affère que ie propose
 Prenant toutes choses au pis.
 A quoy tant de propos ? tandis
 Que ie repensoy tout cela
 Sans m'en auiser me vela
 Outre la maison auancé.
 L'auroy déjà bien loin passé
 Quand m'en aperceu. Ie reuien:
 Et ne me portant guiere bien,
 M'arrestay quand ie fu deuant

Nostre maison: Et là rêuant
 Commançay de penser ainsi
 A par moy, Que ces deux jours ci
 Il me faille icy séjourner
 Seul sans elle, & ne retourner?
 Et bien pour cela que fera-ce?
 Rien. Quoy rien? N'ayant pas la grace
 De la toucher, ie n'aray point
 Non pas l'heur de la voir? Vn point
 Il y a: si ne puis auoir
 Congié de la toucher, la voir
 Ne me sera pas defendu.
 Qui aime ô qu'il est éperdu!
 Adonques de fét apansé
 Nostre bordage ay repasé.
 Mais qu'est-ce à dire qu'ainsi Pite
 Sort d'effroy creintive & dépit?

ACTE IIII. SCENE III.

PITE. FEDRI. DORIE.

PITE.

MOy malheureuse! où trouueray-ie
 Le poltron? où le chercheray-ie
 Le méchant? L'audace auoir u
 Pour tel forfait? F E D. Ie suis perdu!
 J'ay peur de quelque malheurté.
 P I. Qui plus est (la méchanceté!)
 La fille ayant deshonorée

A a iij

L' E V N V Q V E,

Toute sa robe a desſiree:
 C'eſt pitié ! puis le malheureux
 L'a tirec par les cheueux.
 F E. Ham. P I. S'aſſeure le rencontroy
 Les yeux ie luy arracheroy
 De mes ongles hors de la teſte.
 F E. Quelque cas a troublé la feſte
 De ceans durant mon abſance:
 Pour le mieux il faut que m'auance
 De luy demander. Qu'eſt-ce-ci ?
 Où cours-tu ? qui te haſte ainſi ?
 Qui cherches-tu, Pite ? dy-moy.
 P I. Ha Fedri, qui ie cherche, moy ?
 Alez où digne vous en ettes,
 Et vos beaux preſens que nous fettes.
 F E. Qu'y a til ? P I. Fet-il l'étonné ?
 Cet Eunnuque qu'auiez donné
 Vrément a fét vn beau ménage:
 Il a oſté le pucelage
 A la fille que ma maitreſſe
 Auoit uë du ſoldat. F E. Qu'eſt-ce
 Que tu contes ? P I. C'eſt fét de moy !
 F E. Tu es yure. P I. Autant comme moy
 Le puiſſent eſtre tous ceux-la
 Qui me deſirent mal. D O. Hola
 Ma Pite ie ſuis en é moy
 D'vn tel monſtre : come-le moy.
 F E. Tu as perdu l'entandement:
 Qu'eſt-ce que tu nous dis ? Comment
 L'Eunnuque aroit-il fét cela ?

PI. *Ie ne scé quel est celuy-la
 Qui a fét le fét, mès l'effét
 Prouue assés que c'est qu'il a fét.
 La fille pleure, & dire n'ose
 Si vous luy demandez la chose:
 L'homme de bien ne comparest
 En nulle part: & qui pis est,
 Las moy malheureuse ! ie crein
 S'en allant qu'il ait fait sa main.*
FE. *Ie ne croy que ce brehaigné
 Se soit bien fort loin éloigné.
 Possible est-il en la maison
 Retourné chez nous.* **PI.** *Voyez mon
 Pour dieu s'il y est.* **FE.** *Il faut voir:
 Soudain te le feray sçauoir.*
PI. *Ie suis perduë ! hélas m'amie
 As-tu jamès vu de ta vie
 Vn acte si abominable!*
DO. *Ie n'ouy jamès cas semblable.*
PI. *I'auoy bien ouy dire d'eux
 Qu'il estoient bien fort amoureux
 Des femmes, sans autre vertu:
 S'il m'en fût alors souuenu,
 Ie l'eusse enfermé alecart
 Tresbien dans vne chambre apart,
 Et ne luy eusse abandonnee
 Pour la nous rendre vilence.*

L'EVNQUE,
ACTE III. SCENE III.

FEDRI. DORE.

PITE. DORIE.

FEDRI.

SOR méchant : tu fés le retif :
Vien dehors malheureux fuitif.
DOR. Hé, pour dieu ! FE. Oh, voyez sa trogne !
Il tord la gucule & se renfroge.
Quit'a fét retourner ici ?
Et qui t'a fét changer ainsi
D'acoutrement ? dy. Si te fuisse
Tardé tant soit peu, ie ne l'usse
Trouué ceans. Tant il s'aloit
Bien garnir de ce qu'il faloit
Pour s'en fuir. PI. Auez-vous l'homme
Ie vous pry ? FE. Ne vois-tu pas comme ?
PI. O que c'est bien fét ! DORIE. Més tresbien.
PI. Où est-il ? FE. Le vois-tu pas bien ?
PI. Que ie voye, qui ? FE. Cestui-cy.
PI. Ie ne scé qui est cestui-cy.
Qui est-il ? FE. Luy mesme est celuy
Qu'on vous a mené ce jourduy.
PI. Pas vne de nostre maison
N'a vu de ses yeux ce mignon
Daujourduy chez nous, ô Fedri.
FE. Nulle ne l'a vu ? PI. Ie vous pry
Auez vous pensé que ce fût

Celuy qu'amené lon nous iſt.

F E. Ie ſcé que n'en auoy point d'autre.

P I. Ha ce n'eſt rien au pris du noſtre.

Il auoit bien vne autre face,

Vn autre port, vne autre grace.

F E. Il le ſembloit, mės ce n'étoit

Que pource qu'alors il portoit

Vn abit plus gaillard & coint:

Et maintenant qu'il ne l'a point

Il ſemble tout hideux ainſi.

P I. Hola ie vous pri: comme ſi

La tare eſtoit de peu: Celuy

Qu'on nous a mené ce jourduy

Eſtoit vn gentil jouuenceau

Friſque mignon voire ſi beau,

Fedri, que vous ariés deſir

De le voir, y prenant plaſir.

Ceſtui-cy eſt vicil, albrané,

Radoteux, tané, baſané.

F E. Ham ! quelle farce ! lon me boute

En tel point que ie ſuis en doute

Moy-meſme de ce que j'ay fét,

Ne ſçachant pas ſi ie l'ay fét.

Hola, dy moy, t'ay-ie acheté?

D O R. Ouy vous m'auez acheté.

P I. Or commandés luy qu'il me rande

Reponce. F E. Fay luy la demande.

P I. Dy, as-tu eſté d'aujourduy

Chés nous ? il dit non, ce n'eſt luy.

Mais bien vn autre y eſt venu

L'E V N V Q V E,

Agé de seize ans qu'on a vu
Y venir avec Parmenon.

F E. Or ça premier, ren moy reZon
De cette robe qu'as vétuë:
Dy moy dou c'est que tu las uë?

Tu ne sones mot, Monstre d'homme?
Veux-tu dire, ou que ie t'assomme?

D O R. Chereau est venu. F E. Qui ? mon frere?

D O R. Ouy. F E. Quand? D O R. aujourduy. F E. Naguere?

D O R. Naguere. F E. Avec qui a c'etté?

D O R. Avec Parmenon ç'a été.

F E. Parauant le conoissois-tu?

D O R. Ny jamais ie ne l'auoy vu,

Ny qui c'étoit ie n'auois onques

Entendu dire. F E. Comment donques

As-tu sçu qu'il estoit mon frere?

D O R. Parmenon l'a dit. Vostre frere

M'a baillé cette robe sienne.

F E. Je suis pris ! D O R. Il a pris la mienne,

Et puis ils sont tous deux ensemble

Alés dehors. P I. Que vous cnsemble?

Au moins ie ne suis pas yuressse:

Au moins ie ne suis mentercesse:

Et ce n'est fourbe controuuee

Que la fille est depucelee:

Cela est asseZ auéré.

F E. Beste, tiens tu pour assuré

Tout ce que ce baboin te dit?

Le crois-tu? P I. Le croy-ie a credit?

La vuë en decouure le fét.

F E. Marche icy plus auant il fét
 Le fourd. Encores plus auant:
 Encore vn petit plus auant:
 Là c'est assés. Holà tout-beau:
 Dy moy encores si Chereau
 T'a pris ta robe? D O R. Il me l'a prise.
 F E. Dy moy s'il l'a mise? D O R. Il l'a mise.
 F E. Et l'a ton amené icy
 En lieu de toy? D O R. Il est ainsi.
 F E. O bon Dieu. Quelle hardiesse?
 Quelle méchanceté d'homme est-ce?
 P I. Comment? encor vous ne croyés
 La preuue que vous en voyés:
 Que nous ayons esté gabeés,
 Et de toutes façons moquées?
 F E. C'est grand cas que tu crois aussi
 Tout ce que nous dit cestui-cy.
 Je ne sçay moy que ie feray,
 Ou si d'aujourduy ie pourray
 Tirer la verité de toy.
 Or sus, di que non: repon moy.
 As-tu pas vu Chereau mon frere?
 D O R. Nenny. F E. C'est force de luy fere
 Du mal, autrement ie voy bien
 Qu'il ne me confessera rien.
 Suy moy: tantost il dit ouy,
 Tantost que non. Cri moy mercy.
 D O R. Pour Dieu, Monsieur, pardoneꝝ moy.
 F E. Entre, & ie va parler à toy.
 D O R. Haof. haof.

L'E V N V Q V E,

P E. Je ne scé pas d'icy comment
Je sortiray honestement.

C'est fét de moy, s'il faut qu'icy,
Vaurien, tu me pipes ainsi.

P I. Aussi vré que ie vi, ie scé
Que Parmenon nous a dresé
Cette trouffe. D O R I. Y ne s'en faut rien.

P I. Aujourduy ie trouueray bien
Auparauant que ie soneille,
Là où luy rendre la pareille.

Mais, Dorie, que doy-ie faire?

D O R. De la fille? P I. Ouy. doy-ie m'en taire,
Ou bien doy-ie dire le cas?

D O R I. Situ m'en crois, tu ne scés pas
Ce que tu scés de tout ce fét:

Ny de ce que l'Eunuque a fét,
Ny de la fille violee:

Ce faisant seras deulopee
De toute cette brouillerie,
Et n'en aras point facherie,

Et si tu te l'obligeras
De ce plaisir que luy feras:
Et pour toutes choses dy-luy
Comme Dor s'en est en fui.

P I. Aussi feray-ie. D O R. Voy-ie là
Cremet qui retourne desia?
Tâis s'en viendra tout asteure.

P I. Et pourquoy cela? D O R. Car de steure
Que suis partie d'avec elle
Commençoit entre eux la querelle.

PI. *Porte cet or : ie va ſçauoir
De luy ce qui peut y auoir.*

ACTE IIII. SCENE V.

CREMET. PITE.

CREMET.

BAbba, lon me l'a baillé belle:
Il m'a donné dans la ceruelle
Ce bon vin que j'ay auale:
Si ne me ſentoy-ie troublé
Tant qu'auoy le ventre à la table.
Mais ie n'ay eu ferme ny ſtable
Ny le pas ny l'eſprit atout
Depuis que j'ay eſté debout.
PI. Cremet. CRE. *Qui eſt-ce? aa là Pite,*
Voy voy de combien ma petite
Tu me ſembles plus belle aſteure,
Que tu n'eſtois n'a pas vne heure.
PI. *Vrayment tu es auſſi plus gay.*
CRE. *Ce commun dire eſt plus que vray,*
Après la pance vient la dance.
Tâis eſt elle, quand j'y paſſe,
Long tams deuant moy arriuee?
PI. *Quoy? deſia s'en eſt elle allée*
Hors de la maiſon du Soldat?
CRE. *Long tams a qu'un treſgrand debat*
Parmy eux deux s'eſt commencé.
A qui mieux mieux ils ont tancé.

L'E V N V Q V E,

PI. Comment ne t'a elle dit rien
A fin que la suisses? C R E. Rien,
Sinon qu'étant de sortir preste
Ell' m'a fait sine de la teste.
PI. Voy ! n'estoit ce assez de cela?
C R E. Mais ie n'entandoy pas c. la
Que c'est qu'elle vouloir entendre.
Le Soldat m'est venu aprandre
Ce que n'entandoy guere bien,
Et dehors m'a chassé tresbien.
Mais voicy Taïs en persone
Qui s'en reuiet : & ie m'étoine
Par où c'est que j'ay pu passer
En venant, pour la deuanfer.

ACTE IIII. SCENE VI.

TAIS. CREMET.

PIE.

TAIS.

O R ie m'atant bien maintenant
Qu'il viendra tout incontinant.
Pour me l'oster : mais qu'il y viene:
Il n'y a chose qui me tiene
Que ie ne luy voise arracher
Les deux yeux, s'il la vient toucher
Ne fust-ce que du petit doÿ.
L'endureray plus que ne doÿ
De ses fadèzes & forises,

De ses magnifiques vanités,
 Pourveu que ne soit que langage:
 Mais s'il entreprend davantage
 De m'outrager de quelque iniure,
 Il sera batu ic le jure.

C R E. Long tams a que ie suis icy

Taïs. T A. Je t'atendois aussi,
 Mon amy Cremet. Scés-tu pas
 Que ces questions & debas
 Pour l'amour de toy se sont faits?
 Et que le principal tu es

A qui touche tout ce fait la?

C R E. A moy? & comment? Voireda.

T A. Car cependant que ie peine

A fin que te rande & rameine

Ta sœur, il m'a falu ainsi

Endurer tous ces troubles ci.

C R E. Où est-elle? T A. Chez moy. C R E. Ham. T A. Quoy?

Ouyda, pour elle & pour toy

Honorablement élevée.

C R E. Que me dis-tu? T A. Chose assurée.

Et ie te la done en pur don,

Et ne t'en demande guerdon,

Ny ne veu qu'on me l'aprecie.

C R E. O Taïs ie t'en remercie

Autant que le present le vaut.

T A. Mais Cremet prenoir il te faut

Que dauant que tu l'ayes uë

De moy, elle ne soit perduë.

Car c'est elle que le gendarme

L'E V N V Q V E,

Vient pour m'oster avec portdarme.
 Va Pite, aporte de leans
 La boîte & ce qui est dedans,
 Pour la reconoissance d'elle.
 C R E. Le vois-tu Taïs? P I. Où est elle?
 T A. Dans l'armoire. Va tost musarde.
 C R E. Le Soldat avec quelle esquadre
 Il te vient voir. T A. Tu es poureux
 Ce semble. C R E. Voire da poureux:
 Homme ne l'est moins que ie suis.
 T A. Aussi ne faut-il. C R E. Ie ne puis
 Que ie ne prenne quelque é moy
 De l'estime que fais de moy.
 T A. pense quel est ton auersaire
 A qui tu vas auoir afaire,
 Si tu ne dois pas le ranger:
 Tout premier il est étranger:
 Il a beaucoup moins de puissance,
 Et beaucoup moins de conoissance,
 Et beaucoup moins d'amis icy
 Que tu n'as. C R E. Ie scé tout cecy.
 Mais c'est grand faute d'encourir
 Le mal qu'on peut lésser courir.
 J'aime trop mieux que pouruoyons
 Qu'outragés du tout ne soyons,
 Qu'après auoir reçu l'offance
 Nous en pourchastions la vanjance.
 Va t'en & barre bien ton huis,
 Ie va courir tant que ie puis
 A la place, où prendray renfort

Pour

Pour garder qu'on nous face tort,
 T A. Demeure. C R E. Il faut alcr. T A. Demeure.
 C R E. Laisse : ie venien tout asteure.
 T A. Cremer il n'en faut nullement:
 Tu n'as qu'à dire seulement,
 Qu'elle est ta sœur, que l'as perduë
 Petite enfant, que l'as conuë
 Maintenant : les enseignes montre.
 P I. Ténés. T A. Pran-les. Si alcncontre
 Il veut vser de force en rien,
 Pren-le à partie : entans-tu bien?
 C R E. Fort bien. T A. Sur tout mon amy panse
 De luy parler bien d'assurance.
 C R E. Ie le veu. T A. Leue ton manteau.
 Ie suis mal en point : ce grand veau
 A qui du secours ie demande
 A tout besoin qu'on le defande.

ACTE III. SCENE VII.

T R A S O N. N A T O N.
 S A N G A T. C R E M E T.

T A I S.

T R A S O N.

MOY cet outrage & cette iniure
 Si notable, que ie l'endure,
 Naton ! y'endureroy la mort
 Plustost que d'endurer ce tort.
 Sireau, Donas, Simalion,

L'E V N V Q V E,

suivez. Il faut que la maison
 Tout premier ie prene d'assaut.
 N A T. Ce sera bien fait. T R A. Puis il faut
 R auoir la fille. N A T. O le grand fait!
 T R A. Et qu'elle amande le forfait
 A mon gré. N A T. Le vaillant guerrier!
 T R A. Ca icy avec ton leuier,
 Donas, dedans ce bataillon:
 Marche deça Simalion
 Et conduy nostre arriere-garde:
 Toy Sircan mene l'auangarde:
 Que chacun s'apreste au combat.
 Où est le caporal sangat,
 Et son esquadre de valets?
 S A N. Le voicy. T R A. Poltron que tu es,
 Penfes-tu faire grans faidarmes
 De cest torchons en nos vacarmes?
 S A N. Qui, moy? ie sçauoy la prouësse
 Du chef, aussi la hardiesse
 Des soldats, & que ce fait cy
 Ne se passeroit pas ainsi
 Qu'il n'y eust du sang repandu:
 Ne l'ay-ie pas bien entendu?
 C'est pour torcher le sang des coups
 Que vous receurrez entre vous.
 T R A. Que ne sont icy tous les autres?
 S A N. Quoy, gibet: où sont ils les autres?
 Ie ne sçache que Samion
 Tout seul qui garde la maison.
 T R A. Ceux-cy sous ta charge seront:

en un d'at
 aguer
 de
 S
 enuue

Quant à moy derriere ce front
 A la queue ie marcheray,
 Dou le signal ie donneray.
 N A. C'est estre sage : comm'il a
 Rangé en bataille ceux-là?
 S'est-il placé en seur endroit?
 T R A. Pyrrus tout de mesme en v'solt.
 C R E. Vois-tu Taïs que c'est qu'il fait?
 Ne seroit-ce pas le mieux fait
 De s'enfermer dans la maison?
 T A. Le vois-tu? ce n'est qu'un poltron,
 Combien qu'il semble homme de cœur
 A le voir: n'aye point de peur.
 T R A. Qu'es-tu d'avis que nous facions?
 N A T. Pleust à Dieu qu'icy nous eussions,
 Auparavant que de combattre,
 Des fondes, à fin de les battre
 De loin, & sans nous decourir:
 Vous les verriez t'retous fuir.
 T R A. Mais ie voy là Taïs. N A T. Asteure
 Que n'alons nous choquer. T R A. Demeure:
 L'homme qui est acort & sage
 Doit tenter tout autre passage
 Paravant que d'vser de force:
 Que scés-tu si sans qu'on la force
 El' fera tout ce que voudray?
 N A. O Dieux! Monsieur vous dictes vray.
 Que c'est de sçavoir! Tous les coups
 Que me rencontre avecques vous
 Je m'en retourne plus sçauant.

ruy
 O

l'oy

L'E V N V Q V E,

T R A. *Tais sans passer plus auant
Tout premier repon à cela:
Te donnant cette fille là*

*Ne dis-tu pas que tu ferois
Si bien que tu me donneroies
A moy tout seul tous ces jours cy?*

T A. *Que veux-tu dire par cecy?*

T R A. *Demandes-tu? deuant mes yeux
Tu m'as mené cet amoureux.*

T A. *Bien: qu'en est-il?* T R A. *Et asemblee
Auecques luy t'es derobee*

De moy. T A. *Il me plaisoit ainsi.*

T R A. *Il me plaist de rauoir aussi
Panfilé, ran-la de bon gré:*

*Sinon par force ie l'auray,
Car j'ay juré mes grands Dieux:
Choisi lequel tu aimes mieux.*

C R E. *Qu'elle te rande la pucelle,
Ou bien que tu touches à elle,*

O de tous? N A. *ah que dis-tu toy?*

C R E. *Qui te fait t'adresser à moy?*

T R A. *Que ne la touche, elle estant mienne!*

C R E. *Pendard, que cette fille est tiene!*

N A. *Regarde bien ce que tu fés:*

Scés-tu à quel homme tu t'es

Adressé pour l'injurier?

C R E. *Nete veux-tu pas retirer?*

Scés-tu que c'est? si d'aujourduy

Tu reuiens pour nous faire ennuy

En ce lieu-cy, ie te promés

*Qu'il te souuiendra pour jamais
De ce lieu du jour & de moy.*

N A. *Pauvre homme, qu'est-ce que de toy?*

Tu me fais bien grande pitié,

Qui viens gagner l'inimitié

De ce tant vaillant homme cy.

C R E. *Si tu ne deloges d'icy
Aujourduy te rompray la teste.*

N A. *Dis-tu? ie croy tu fais la beste.*

T R A. *Quel homme es-tu? que veux-tu toy?*

T'appartient-elle? dy pourquoy!

C R E. *Tu le saras. Premier ie di*

Qu'elle est libre. T R A. Ie croy qu'ouï!

C R E. *Nee en Athenes. T R A. Voire da!*

C R E. *Ma sœur. T R A. L'éfronté que voyla!*

C R E. *Or soldat ie te fais entendre:*

Donne toy garde de méprendre

Vsant de force en son endroit.

Tais ie va d'icy tout-droit

Deuers la nourrice Sofrone,

A fin que t'amene & luy done

Ces merques de reconnoissance.

T R A. *Me pourras-tu faire defance*

De toucher celle qui est mienne?

C R E. *Ie luy defan: vous en souuiene.*

N A. *Entendez-vous? il fait le fin,*

Mais si est-il pris en larcin.

C R E. *N'es-tu pas content de cecy?*

T R A. *Tais dis-tu le mesme aussi?*

T A. *Va t'en chercher qui te reponde.*

L'E V N V Q V E,

T R A. *Que faisons-nous plus?* **N A.** *Rien du monde.*
Alons-nous en, & vous verreZ
Quand moins conte vous en fereZ
Qu'elle viendra vous requerir.
T R A. *Le penses-tu?* **N A.** *Je veu mourir*
S'il n'est ainsi. Le naturel
Des femmes se conoy pour tel:
Aime-les, elles te haïront:
Haï-les, elles t'aimeront.
T R A. *Ton aui est bon* **N A T.** *Tout asteure*
Rompé-ic le camp? **T R A.** *Il est hure:*
Quand bon te semblera. **N A T.** *Sangar*
Ainsi que doit tout bon soldat
Qu'on se retire en la maison:
Car maintenant il est saison
D'auoir encors souuenance
De la cuisine & de la pance.
S A N. *Tu nous dis de bonnes nouvelles:*
L'auoy l'esprit aux escuelles
Et à la soupe long tams a.
N A T. *Tu vas trop.* **T R A.** *SuineZ-moy deça.*

ACTE V. SCENE I.

T A I S. P I T E,

T A I S.

M^{ichante,} *veux-tu point cesser*
De me venir embrouïllasser
De mots doulceux? Je le scé bien,
Puis tout soudain ie n'en scé rien:

Il s'en est fui : ie l'ay sçu
 Par ouïr dire : & ne l'ay vu :
 Ie n'y estoÿ : Ne veux-tu pas
 Me dire ouuertement le cas
 Tel qu'il est ? La fille éplorée
 Avec sa robe desirée,
 Est là sans dire mot aux gens :
 L'Eunuque a vuidé de ceans.
 Pourquoy? qu'aton fait? di-le moy.
 P I. Que vous diré-je? lassé moy !
 Ils disent que ce ne fut onques
 Vn Eunuque. T A. Comment? qui donques?
 P I. Que c'estoit Chereau. T A. Quel Chereau?
 P I. Chereau ce jeune jouuenceau
 Le frere à Fedri. T A. Que dis-tu,
 Fausse beste ? P I. Ce qu'en ay sçu
 Pour tout vray. T A. Qu'auoit til affaire
 Avec nous ? ou pour quel affaire
 L'aton amené? P I. Ie ne scé:
 Sinon qu'il eust esté blessé
 De l'amour de Panfil. T A. élas
 Ie suis donques perduë! élas!
 O que malheureuse ie suis,
 S'il est vray ce que tu me dis.
 C'est donques ce que la fille a
 Tant à plorer ? P I. Ie croy, cela.
 T A. Est-ce la (di carogne infêr)
 La defance que t'auoy fête
 En m'en alant? P I. Qu'usse-je fêr
 Ainsi qu'aniés dit qu'il fust fêr,

L'EVNVQVE,

A luy seul on s'en est fié.

T A. Ah méchante tu as baillé

A garder la brebis au loup.

Nous auons l'andossé à ce coup:

J'en ay grand' honte ! P I. Quel homme esse

Que ie voy-là ? Mot ma Majresse:

Tout va tresbien : il est à nous.

T A. Où ? P I. A main gauche, voyez-vous ?

T A. Ie le voy. P I. Fêtes l'empoigner

Si vous voulés bien be soigner.

T A. Bien, fole : que luy ferions-nous ?

P I. Que luy feroy ? demandés-vous ?

Voyez s'il n'est pas éhonté

Ie vous pri ? T A. Non. P I. O l'effronté !

ACTE V. SCENE II.

CHEREAV. TAIS.

PITE.

CHEREAV.

ET pere & mere d'Antifon
De malheur sont en la maison
Toudeux, comme si tout expres
On me les auoit tenus prests,
A fin que ie n'y pusse entrer
Sans y entrant les rencontrer
Pour estre vu d'eux. Cependant
Qu'à la porte suis atendant
Vn quidam de ma conoissance

Venoit vers moy : Moy ie m'élance
 Aussi tost comme ie l'ay vu,
 Me coulant le mieux que j'ay pu
 Par vne petite ruelle
 Où n'y auoit ame, & d'icelle
 En vne autre encores, & puis
 En vne autre tant que ie suis
 A toute peine icy venu
 Sans que personne m'ait conu.
 Mais n'est-ce pas Taïs que celle
 Que ie voy là ? Si est, c'est elle.
 Je suis en doute que doy faire.
 Que feray-ie ? Qu'en ay-ie affaire ?
 Face le pis qu'elle pourra,
 Bien ? qu'est-ce qu'elle me fera ?
 T A. Alon à luy. Homme de bien
 Dor dieu te gard. dy moy. Et bien ?
 Ne t'en es tu pas enfuy ?
 C H E. O ma bonne Maitresse, ouy.
 T A. En es-tu bien aise ? C H E. Nenny.
 T A. Penses-tu n'en estre puny ?
 C H E. PardonneZ cette seule faute:
 Si j'en refay jamais vne autre
 TueZ-moy sans remission.
 T A. Creignois-tu tant ma rigueur ? C H E. Non.
 T A. Quoy donc ? C H E. Cette-cy ie creignoy
 Qu'elle ne vous causast de moy.
 T A. Qu'auois-tu fait ? C H E. Vne chousfette
 T A. Oho vilain vne chousfette !
 Apeles-tu vne chousfette

L'EVNVOVE,

D'auoir gasté vne pucelle
De bonne part ? C H E. Ie pensoy qu'elle
Fust ma compagne de seruice.

P I. Voyre compagne de seruice!
Qui me garde que ie n'arrache
De ses cheueux ? Tant il me fache
Qu'encores ce gentil moqueur
Viennne de gayeté de cœur

Nous gaudir. T A. Folle fuy d'icy.

P I. Et quand ie le feroye ainsi
En quoy seroy-ie de ma part
Condemnable enuers ce pendart,
Puis que luy mesme se confesse
Votre esclau, & vous sa maitresse!

T A. Laisson tout cecy. O Chereau

Vous n'auẽz fait ny bien ny beau:

Car encores que fusse digne

Qu'on me fist cette injure indigne,

Toutefois celuy vous ettiez

Qui moins la faire me deuiez.

Certes maintenant ie ne scay

Quel auis c'est que ie prendray

Touchant la fille, tellement

Vous m'auẽz mis en brouillement,

Rendant inutiles & vains

Tous mes projets & mes desseins:

Et ne scay plus quel moyen prendre,

Pour ne pouuoir aux siens la rendre

En tel état que de raison

Comme j'auois intention,

A fin que selon mon desir
Ie leur fisse vn entier plaisir.

C H E. Mais Taïs j'ay bonne esperance
D'une perdurable aliance
Entre nous d'icy en auant.
De telle chose bien souuant,
Voyre d'une mauuaise entree
Grande amitié s'est engendree.

Que sçait on si Dieu veut cecy?

T A. Ie le pran & le veux ainsi,

C H E. Ie vous en prie : & si vous jure
Que n'ay fait cecy par injure,
Mais par amour. T A. Certenement

Ie le sçay : dont plus aisément

Astieure ie vous le pardonne:

Ie ne suis ny de si felonne

Nature, ny d'esprit si lour

Que ne sçache que vaut l'amour.

C H E. Maudit soy-ie donques, si mesme
Deja Taïs ie ne vous éme.

P I. Maitresse, ie vous auerty,

Il vous fera mauuais party,

Gardez-vous en. C H E. Ie n'oseroy.

P I. Ie ne m'y firoy pas. T A. Tay-toy.

C H E. Or ie me recommande à vous,

Ie me fie & reme sus vous,

Aydez-y moy ie vous en prie.

Ie le desire, & vous supplie

Me prendre en votre sauuegarde:

Et ie meure si ie retarde

L'EVNVQVE,

De l'epouser. T A. Si vostre pere.

C H E. Comment ? C'est chose toute clere,
Il le voudra bien, pourueu qu'elle
Soit Athenienne naturelle.

T A. Si voulez vn petit attendre
Son frere doit venir se rendre
Icy mesme : Il est alé querir
Celle qu'ell' eut pour la nourrir
Et l'aletier dès son enfance,
Et en celle reconnoissance

Qui s'en doit faire maintenant
Vous mesme vous serez presant.

C H E. Je ne bouge : qu'à moy ne tienne.

T A. Voulez-vous qu'atendant qu'il vienne
Nous entrons, pluslost qu'en la sorte
Mussions icy deuant la porte?

C H E. Je ne demande pas mieux. P I. Qu'est-ce
Que voulez faire ma Maitresse,

Je vous suply ? T A. Pourquoi cecy?

P I. Le demandez-vous? cettuy-cy
Qu'il rentre dans votre maison,

Et que l'y meniez ? T A. Pourquoi non?

P I. Mais croyez-m'en : s'il y reua
Quelque algarade il vous fera.

T A. Babou, tay toy ie t'en suplie.

P I. Vous n'ettes assez auertie
De l'audace dont il abonde.

C H E. Je n'y feray chose du monde.

P I. Il n'y fera rien, il n'a garde,
Pourueu qu'on la luy baille en garde.

CHE. *Toy mesme Pite garde moy.*

PI. *Ie m'en gardray bien par ma foy,*

Ny de vous bailler à garder

Rien de beau ny de vous garder.

Voysi tout apropos son frere

Qui reuient pour fere l'afere.

CHE. *Ie suis perdu : Taïs allon*

Ie vous suply dans la maison:

Car ie ne veu pas qu'il me voye

En cette robe par la voye.

TA. *Mais pourquoy ? est-ce qu'ayeꝝ honte ?*

CHE. *C'est cela.* PI. *C'est mon, c'est la honte*

De quand la fille estoit ò luy.

TA. *Donc aleꝝ deuant : ie vous suy.*

Pite, demeure icy au guet

A fin de fere entrer Cremet.

ACTE V. SCENE III.

PITE. CREMET. SOFRONE.

PITE.

DE quoy maintenant ? mais de quoy,
De quoy m'auiſeray- ie moy

A fin de la rendre auſſi bonne

A ce galand qu'il nous la donne,

Supoſant au lieu du chatré

Ce mignon ainſin acoutré ?

O quel ſin frété de nouice !

L'EVNVOYE,

CRE. MarcheZ plus tost, mere nourrice.
 SO. Je marche aussi CRE. Je le voy bien,
 Mais c'est sans auancer de rien.
 PI. Et bien ? les luy auous montrees
 Les enseignes ? CRE. Toutes montrees.
 PI. Je vous pry quand ell' les a vuës ?
 CRE. Ell' les a toutes reconuës,
 Avec bien fresche souuenance
 Pour en fere la conoissance.
 PI. Vous me dittes bonne nouuelle:
 Car ie veu grand bien à la belle.
 EntreZ au logis : long tems a
 Ma maîtresse vous atend là.
 Ha voyla cet homme de bien
 De Parmenon, que ie voy bien
 N'auoir pas grandement afere,
 Dieu mercy. De ma part s'espere
 Auoir bien de quoy l'emp scher.
 I'iray là dedans pour tâcher
 D'entandre ce que c'est au vray
 De la fille : et quand le sçauray,
 Je viendray faire à ce trompeur
 Belles afres et belle peur.

ACTE V. SCENE IIIL.

PARMENON. PITE.

IE m'en reuieñ icy pour voir
Si Chercau a fait son deuoir.
Or s'il a mené finement
Son fait, n'ay- ie pas brauement
Deſſeigné l'entreprise ? O Dieux
Que Parmenon eſt glorieux !
L'honneur qu'il en rapportera !
La louange qu'il en ara !
Laiſſon là, qu'il ſera treſbien
Paruenu (& par mon moyen)
Sans mal, ſans perte, ſans dépanſe,
A receuoir la iouiſſance
De l'amour: & d'une pucelle
Qu'il aimoit : Mais où étoit-elle ?
Entre les mains d'une putain,
Fine, qui n'aime que le gain,
Ce qui méritoit difficulté
Treſgrande & treſgrande cherté
A l'effet de telle entreprise.
Mais ce de quoy plus ie me priſe,
Donc ie penſe que ie merite
La palme, & gloire non petite,
C'eſt d'auoir trouué le moyen
Comme vn jeune enſant pourroit bien
Conoiſtre les façons de faire
Que les putains ont d'ordinaire:

L'EVNQUE,

Afin qu'ayant connu leur vice
De fort bonne heure, il les haïsse
Pour jamais : ces mignonnes lors
Qu'elles comparoissent dehors,
On ne voit rien qui soit plus coint
Plus net plus misé mieux empoint.
Mangeant avecques leur amy
On ne les sert pas à demy
Pour contenter leur friandise.
Mais conoistre leur gourmandise,
Leur ordure, leur pauvreté,
Quelle est leur deshonesteté:
Quand elles sont seules, comment
Elle repaissent goulument,
Et s'engorgent de gros pain noir
En du brouet de l'autre soir,
Aux jeunes gens c'est vn grand bien
De sçavoir tous cecy tresbien.
P L. Quoy que tu puisses faire ou dire,
O de tous les méchans le pire
Asteure ie m'en vangeray:
Mercy dieu ie t'en payeray,
Afin que pour neant ce ne soit
Que t'adresses en notre endroit,
Pour faire de nous tes risées
Qui sommes plus que toy rusées.

ACTE

ACTE V. SCENE V.

PITE. PARMENON.

PITE.

Dieux, la vilenie execrable!
O le jeune homme miserable!

O le malheureux Parmenon,
Qui l'amena dans la maison!

P A R. Qu'est-ce ? P I. l'en ay compassion:

Pour ne voir la punition

Icy ie m'en suis enfuïe.

O la cruauté non ouïe,

Donz on dit qu'on le va punir !

P A R. Dieux ! ie ne puis me contenir.

Quel esclandre est-il survenu ?

C'est fait de moy : ie suis perdu.

Ie va l'aborder. Qu'est-ce cy

Pite ? que disois-tu ainsi ?

Qui sera puny & batu ?

P I. Effronté, le demandes-tu ?

Tu as perdu & ruiné

Ce jeune homme qu'as amené

Pour vn Eunuque, ayant enuie

De nous faire vne piperie.

P A R. Pourquoi ? qu'aton fait ? dy-le moy.

P I. Ie te le diray. sçais-tu toy

Que la fille, qu'on a donnee

Aujourduy à Taïs, est nee

L' E V N V Q V E,

De la ville, où elle a son frere

Né noble de pere & de mere?

P A R. Je n'en sçay rien. P I. Si est-ce qu'elle

A esté reconnuë pour telle:

Mais ce pauvre malheureux l'a

Prise par force: & quand cela

A esté rescu de son frere

Qui est furieux & colere.

P A R. Qu'a til fait? P I. Tout premierement

Il l'a lié cruellement.

P A R. Ham l'a lié? P I. Voyre, combien

Que Taïs le priaist tresbien

De n'en rien faire. P A R. Que dis-tu?

P I. Maintenant l'ayant bien battu

Il le menace de luy fere

Ce que lon fét à l'adultere,

Ce qu'encor ie ne vy jamais

Ny ne vouldroy voir faire. P A R. Mais

Comment est-il bien si hardy

De fere vn fét si étourdy?

P I. L'acte est-il si grand que tu dis?

P A R. N'est-ce pas grand fait entrepris?

Qui vit jamais tel fét se fere?

Qu'homme soit pris en adultere

Dans la maison d'une putain?

P I. Je ne sçay. P A R. Sçachez pour certain,

Je vous l'annonce & fay conoistre

Pour l'un des enfans de mon mestre.

P I. Ham, est-ce luy au moins? mais est-ce?

P A R. A fin que Taïs ne luy leffe

Fere outrage ny violence.
 Mais pourquoy s't-ce que ne m'avance
 D'entrer leans moymesme ? P I. Non:
 Considere bien Parmenon
 Que tu feras, qu'en y alant
 Tu ne luy sôs en rien aidant,
 Et que te perdes à credit.
 Car tout chacun croit (& le dit)
 Entierement tout ce beau fêt
 Par ta mennee s'estre fêt.
 P A R. Qu'est-ce donques que ie feray?
 Dont est-ce qu'encommenceray?
 Malheureux ! Voyci tout a-tams
 Le vieillard qui reuiene des chams,
 Le luy diray-ie ou non ? Ie doy
 Luy dire, combien que ie voy
 Que c'est pour moy à la malheure:
 Mais si faut-il qu'il le sequeure.
 P I. Parmenon tu es bon & sage:
 Ie m'en reuas à mon ménage,
 Toy raconte luy tout le fêt,
 Par ordre ainsi comme il s'est fêt.

ACTE V. SCENE VI.

LACHET. PARMENON.

LACHET.

D E mon lieu que j'ay icy pres
 Ie tire ce bien, Que jamés

L' E V N V Q V E,

Y ne m'ennuye, ny aux chams
Ny en la ville, alant vn tams
En l'vn, vn tams en l'autre, ainsi
Que me soule de cetuy-ci
Ou celuy-là. Mais est-ce là
Notre Parmenon ? le voylà.
Qu'attens-tu icy deuant l'huis,
Parmenon ? P A R. Qu'est-ce ? ham. ie suis
Tres-joyeux Monsieur de vous voir
Sain de retour. Que le bon soir
Vous soit donné. L A. Qui attends-tu ?
P A R. C'est fait de moy ! ie suis perdu !
La langue me tient au palès
De creinte. L A. Ham. comme tu es
Efaré ! Dieu gard. dy que c'est.
P A R. Monsieur entendez s'il vous plest
Comme il en va. Ce qui s'est fêt
Le tout par sa faute s'est fêt
Non par la mienne. L A. Que dis-tu ?
P A R. C'est à vous tresbien entendu :
Car il falout premierement
Vous conter de quoy & comment.
Or c'est qu'un Eunuque a été
Par votre Fedri achetée
Pour donner. L A. A qui ? P A R. A Taïs.
L A. C'est fait de moy. dy moy le pris.
P A. Vint frans. L A. Tout est perdu ! P A. Aussi
Chereau est amoureux ici
D'une certene jeune garce
Qui joue du luth. L A. Ham, quelle farce ?

Il est amoureux ? conoist-il
Deja les femmes ? Ou, est-il
Venu en ville ? mal sur mal !

P A R. Ce n'est moy qui le mès à mal,
Monsieur ne m'en regarde point.

L A. Quant à toy ie n'en parle point.

Si ie vy ie t'acouteray

Pendard. ça, dy moy tout le vray.

P A R. C'est qu'on a mené cetuy-cy
Pour Eunuque à ste Taïs cy.

L A. Pour Eunuque ? P A R. Il est ainsi. Puis
Ils l'ont comme adultere pris

Leans, & lié piés & mains:

O l'audace donr ils sont pleins !

L A. Ou suis-ie ! n'as tu rien au bout

De ces maux, à dire ? P A R. C'est tout.

L A. Que fay-ie que ie n'entre dunque ?

P A R. Or ie ne fay doute quelconque

Qu'y ne me vienne vn malheur grand

De ce qu'ay fait. Mais pourautant

Que c'étoit chose necessaire

De ce qu'ay fait, que de le faire,

Ie suis aise que ces gens-ci

Auront part au malheur ainsi

De par moy. Car à ce vieillard

Ie scay qu'il étoit bien à tard

Qu'il ne trouuoit cause valable

Pour faire quelque acte notable.

Or qu'il face sa detinee,

Maintenant puis qu'il l'a trouuee.

L'E V N V Q V E,
ACTE V. SCENE VII.

P I T E. P A R M E N O N.

P I T E.

I Amais ne m'auint de ma vie
Chose dont j'eusse plus d'enuie,
Que quand ce vieillard mal instruit
Est entré chez nous. Moy sans bruit
Et seule en ay rus à plaisir,
Sçachant qu'il l'auoit fait venir.

P A R. Mais qui aroy-t'il bien ? P I. Je sçay
Maintenant tout expres encor
Pour en conter à Parmenon.

Où est-il ? P A R. Me cherche elle ou non ?

P I. Mais ie le voy icy-endroit,
Ie m'en va l'acoster toudroit.

P A R. Qu'est-ce fole ? que veux-tu dire ?

Dy moy, qu'as-tu si fort à rire ?

Cesseras tu point ? P I. Ie trepasse

Helas ! tant ie suis déjà lassé

De me rire & moquer de toy.

P A R. Et pourquoy ? P I. Pourquoy ? par ma foy

Ie n'ay vu ny verray james

Vn homme plus sot que tu es.

Ah ! la farce qu'as aprestee

Leans ne peut estre contee

Assés bien. Au commencement

Ie t'estimoy aucunement

Abile homme acort & gentil.

P A R. Comment cela ? P I. Te falloit-il
 Croire soudain tout ce qu'ay dit ?
 N'étois-tu content du delit
 Qu'au jeune homme tu as fét fere,
 Sans aler encore à son pere
 Encuser le pauvre garçon ?
 Comment & de quelle façon
 Penses-tu qu'a bondy son cœur.
 Quand (dont il auoit plus de peur)
 Son pere déplaissant l'a vu
 En l'abit qu'il auoit vêtu ?
 Et bien, quoy ? es-tu rouge ou pale ?
 Au moins tu vois ton cas bien sale.
 P A R. Ham, qu'as tu dit, fausse traitresse ?
 Tu m'as donc menty mentereffe ?
 Encor tu t'en ris ? Tu t'ébas
 A nous gaber, ne fais-tu pas ?
 Méchante. P I. Si fay, mais bien fort.
 P A R. Tu as raison : si n'est-il mort
 Qui sçara tresbien te le randre.
 P I. Voire da. P A R. Tu dois t'y atandre
 P I. Aussi fay-ie moy. Mais sera-ce
 Pour aujourduy cette menace ?
 Car ie sçay que seras pendu,
 Pour t'estre si bien entendu
 A débaucher ce jeune fils :
 Et puis, quand à mal tu l'as mis,
 A l'encuser enuers son pere :
 Dont receuras double salere,
 L'un & l'autre te punissant.

L'E V N V Q U E,

P A R. *Qu'est-ce de moy ? P I. De ton presant
C'est l'honorable recompanse
Qu'on t'apreste: à dieu. P A R. Quand j'y pansé
Je me suis perdu comme vn rat
Qui s'encuse de son rabat.*

ACTE V. SCENE VIII.

N A T O N. T R A S O N.

N A T O N.

ET bien ? en quelle intention
Ou quell' deliberation
Maintenant icy venons-nous ?
Quelle entreprise faites-vous ?
T R A. *Qui moy ? à fin que ie me vande
A Taïs, qu'elle me commande,
Et que son bon plaisir ie face.*
N A T. *Si vous le fetes que sera-ce ?*
T R A. *Ce sera comme Hercules fit
Qui à Onfale s'asseruit.*
N A T. *Vous ensuyuez vn bon exemple.
Que te visse amolir la temple
Et le rest à coups de sauate.
Hé mon dieu : à l'huis on rabâte.*
T R A. *Et quel malencontre est-ce icy ?
Je n'ay jamés vu cetuy-cy.
Que seroit-ce bien qui feroit
Qu'en sortant il se hasteroit ?*

ACTE V. SCENE IX.

CHEREAV. PARMENON.

FEDRI. NATON. TRASON.

CHEREAV.

MES amis, aucun aujourduy
 Vit-il plus eurenx que ie vy?
 Il n'en est pas vn seul au monde
 En qui tant de bon heur abonde.
 Car les Dieux en moy seul font voir
 Entierement tout leur pouuoir:
 A qui si tôt tant de moyens
 Sont venus avec tant de biens.
 PAR. Qu'a st'homme à estre si content?
 CHE. O Parmenon que j'aime tant,
 De tout mon aise & mon bon heur
 Entrepreneur & moyenneur,
 Acomplisseur de mes desirs,
 Grand Tresorier de mes plesirs,
 Sçais-tu point la joye où ie suis,
 Si plongé que plus ie ne puis.
 Sçais-tu point que Panfile est mienne?
 Qu'on trouue qu'elle est citoyenne?
 PAR. Te l'ay entendu. CHE. Sçais-tu bien
 Nos fiançailles? PAR. Tout va bien:
 Loué soit Dieu. NAT. Entans-tu point
 Ce qu'il dir là? CHE. Vn autre point
 Il y a, dont ie suis bien aise,
 Fedri mon frere est à son aise,

L'E V N V Q V E,

Ses amours luy vont à souhet.
Des deux vne maison lon fét,
Ce ne sera plus qu'un menage:
Tais se met au patronage,
Et en la garde de mon pere.

P A R. Elle est donc toute à vostre frere?

C H E. Cela s'entend pour en jouir.

P A R. Voicy de quoy nous rejouir

Encores d'ailleurs: le Soldat

Aura son congé tout aplat.

C H E. A mon frere fay-le sçavoir

Où qu'il soit. P A R. Je m'en va le voir.

T R A. Doute-tu que ne soys en route

Et perdu? N A. Je le croy sans doute.

C H E. Qu'est-ce que premier ie diray?

Qui est-ce que plus ie louray?

Celuy qui le conseil me donne

De fere entreprise si bonne?

Ou moy qui son conseil ay pris

Et l'ay brauement entrepris?

Ou bien louray-ie la fortune

Qui m'a esté si oportune

Gouuernant & guidant l'afaire,

Que pour l'entreprise parfaire

Elle a dans vn seul jour enclos

Tant de choses si apropos?

Ou beniray-ie la bonté

Douceur & debonaireté

De mon pere? O bon Dieu maintien

Et conserue nous tout ce bien.

F E. Dieux ! Parmenon me vient de dire
Ce qu'encores que le desire,
Ie ne puis croire: où est mon frere?

C H E. Le voicy. F E. Et bien ? quelle chere?

C H E. Tresque bonne: asés estimee,
Asés louee, asés emee

De nous, ta Taïs ne peut estre,
Tant elle nous a fêt parestre
Vers nostre maison vn bon zele.

F E. Ho, me viens-tu dire bien d'elle?

T R A. Ie suis mort! moins j'y ay d'atante
Tant plus mon amour est constante.

Mon espoir n'est qu'en toy Naton;

Ie t'en suppli. N A T. Qu'y feroit-on?

T R A. Ne fay que cela seulement

Ou par priere ou par argent,

Que ie trouue en la bonne grace

De Taïs quelque peu de place.

N A T. Il est malaisé. T R A. S'il te plêt,

(Ie sçay que tu sçais fere) il est

Fêt autant vaut: & tu auras

De moy tel present que voudras,

Demande-le tanseulement.

N A T. Sera-t'il vray? T R A. Certénement.

N A T. Ie ven que faisant bien la chose,

Vostre maison ne me soit close

Iamaus, ny en vostre presance

Ny mesme durant vostre absance:

Et que j'aye toute ma vie

Encores qu'on ne me conuie

L'E V N V Q V E,

*Pour tousiours quelque tems qui face
A ta table vne bonne place.*

T R A. *Par ma foy ie te le tiendray:*

N A T. *Le fét aussi j'entreprendray.*

F E. *Qui entan-ie icy quelque part?*

Aa T r a s o n. T R A. *Messieurs Dieu vous gard.*

F E. *Peut estre que tu ne sçais rien*

Du fait d'icy? T R A. *Ie le sçay bien.*

F E. *Et tu es donc encores veu*

En ces cartiers? T R A. *Sur vostre aucun.*

F E. *Sçais-tu l'aueu? le te promés*

Que si te rencontre jamais

Par ci apres en cette place,

(Tu m'aras beau dire, ie passe

Mon chemin, ie cherche quelcun)

Tu es mort. N A T. *Ie ne sçache aucun*

D'entre vous si hors de raison.

F E. *Ie l'aydit.* N A T. *Si n'est-il pas bon*

D'en vsér si legierement.

F E. *Il sera fait.* N A T. *Premierement*

Vn mot d'audience: & si c'est.

Chose à faire, s'elle vous plect

Vous la ferez. F E. *Or écouton.*

N A T. *Retirés-vous vn peu T r a s o n.*

Tout premier il est tout notoire,

Et vous pri' bien fort de le croire,

Tondeux, que tout ce que j'ay fét

Pour cet homme cy, ie l'ay fét

Plus pour mon bien que pour le sien:

Mais si c'est aussi vostre bien,

Ce seroit à vous grand simpleſſe
De ne le faire. F E. Dy donc: qu'est-ce?

N A T. C'est que ie ſuis d'opinion
Que le preniés pour compagnon
Et parſonnier à vos amours.

F E. Ham ! parſonnier à mes amours !

N A T. Pensés vn peu qu'auccques elle
Voſtre façon de viure eſt telle,

Fedri, que touſiours voulés fere,
Quoy qu'il en coûte, bonne chere:

Car ie ſçay qu'ordinairement
Vous la tretés friandement:

Puis n'ayant guiere que donner
Voſtre amour ne ſe peut mener

Quefrayés ſeul à la depance:

Mais faut que Tâis ſe diſſance
(C'eſt force) de faire venir

D'ailleurs de quoy s'entretenir,

Et fournir aux frais tous les jours

Qui ſuruiennent en vos amours.

Pour toutes ces choſes icy

Vn plus propre que ceſtui-cy,

Plus ny mieux apropos pour vous,

Ne ſe trouueroit entre tous

Les hommes qui ſont en ce monde.

Premier, ſur quoy plus ie me fonde,

Il a que donner, & perſonne

Plus liberalement ne donne.

Puis il eſt ſat mauſſade lour:

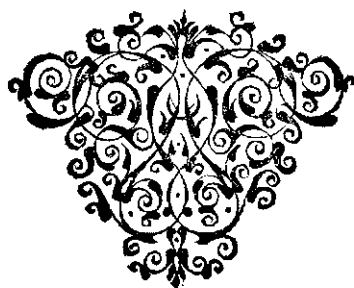
Il ronſle la nuit & le jour:

L'E V N V Q V E,

Et ne faudra point qu'ayés peur
 Que la dame y mette son cœur:
 Si tost que vous en lasserez
 Aisément le debusquerez.
 F E. Qu'en ferons-nous? N A T. En outre aussi,
 Ce qui vaut mieux que tout cecy
 Et dont il est plus receuable,
 Nul ne tient ny meilleure table
 Ny plus longue pour fêter
 L'amy qui luy plest de prier.
 C H E. Cet homme comment que ce soit
 Nous fét besoin : ayon-le. F E. soit.
 N A T. C'est bien fét. Je ne vous demande
 Qu'un seul point, c'est qu'en vostre bande
 Il vous plaise me recevoir.
 J'ay fét asés bien mon deuoir
 De fouëter ce sabot cy.
 C H E. Je le veu bien. F E. Et moy aussi.
 N A T. Pour cela, Fedri & Chercau
 Je vous fay present de ce veau
 Pour le manger & le viler.
 C H E. Fay donc : il n'en faut plus parler.
 F E. Il le vaut. N A T. Aprobez Trasón.
 T R A. As-tu fét quelque cas de bon?
 N A T. Quoy? ils ne vous conoissoient point.
 Leur ayant conté bien apoint
 Quelles sont vos complexions
 Qualités & perfections:
 Et de louanges non petites
 Ayant collaudé vos merites,

*Vos sens preudomie & vertu,
Après aisément j'ay tout u.
T R A. Vela bon : ie t'en remercie.
J'ay eu cet heur toute ma vie,
En quelque lieu que me rencontre
Touchacun grande amour me montre.
N A T. Ne vous auoy-ie pas sçeu dire
Ce que cet homme sçauoit dire?
Auons ouï comme il abonde
D'une pure Attique faconde?
F E. Tout va bien : Venés çatretons.
Adieu. plaudisès entre vous.*

F I N.





DEVIS DES
DIEUX, PRIS
DE LVCIAN.

PAR
IAN ANTOINE DE BAIF.
AVX ROY ET ROYNE
DE NAVARRE.

LE soigneux laboureur, s'il entend que son maistre
Marie en sa maison ou la fille ou la sœur,
Non ingrat s'en ira, tout joyeux dans le cœur,
Offrir aux mariez de son labeur champestre:
Aussi moy, qui voudroy mes seigneurs reconoistre,
Ie vien vous honorer de mon petit labeur,
Non cuidant presenter quelque don de valeur,
Mais quelque bon vouloir taschant faire paroistre.
O NOBLE PAIR ROYAL, Si petit ie presente
Vn present qui n'est grand, mais selon mon pouuoir,
Si vous mancant, mon cœur pour vn peu ie contente:
Faites comme ce Roy, qui d'un benin visage
Receut l'eau du sujet. Ainsi puisse-ie voir
Benir de plus en plus vostre saint mariage.

PREMIER DEVIS. LE IVGE-
MENT DES TROIS DÉESSES.

II.	VENVS.	AMOVV.
III.	PAN.	MERCVR.
IIII.	IVNON.	IVPITER.
V.	VVLKAN.	APOLLON.



DEVIS PREMIER.
LE IUGEMENT
DES TROIS DEESSES.

IUPITER.

MERCURE, cette pome pran:
Va trouuer le fils de Priam
Pastre en la terre Frygiene:
Par la grand montagne Idiene,
Dans Gargare le trouueras
Gardant ses bœufs, & luy diras:
O Paris, Iupiter commande
Par ce qu'as vne beauté grande,
Et d'amours es grand maistre aussi,
Que juges ces deesses cy
Qui d'elles trois est la plus belle:
Pour celle que jugeras telle,
Lisant la pome, trouueras
Le pris que tu luy donneras.
Il est bien tems aussi, Deesses,
Que preniés vers luy vos adresses:
Car ie refuse tout aplat
Estre juge d'un tel debat:
D'autant que toutes ie vous aime

D d ij

DEVIS I.

D'une amour enuers toutes même:
Et s'il estoit en mon pouuoir
Je vous desirer toutes voir
Contentes d'egale victoire:
Mais qui à l'une donra gloire,
Des deus s'en ira mal voulu,
Leur honcur leur ayant tolu.
Et c'est pourquoy moy qui desirer,
Vos amitiés ie m'en retire.

Or ce jouuenceau Frygien
Vers qui alés, le fera bien:
Il est du royal parentage
De Ganymede, & dauantage
Il est naïf & n'est rusé,
Ayant son âge és mons vsé:
Mais pour cela nul ne l'argüe
D'estre indigne de cette vue.

VE. Quant à ma part, ô Iupiter,
Bien que voulussés deputer
Mome mesme sur nostre noïse,
Rien ne m'empesche que ne voïse
Me deconuirir à luy sans si:
C'est tout qu'il plaïse à celles-cy.

IVN. O VENVS rien ne nous étonne,
Non quand ton beau Mars en personne
De nous juger se chargerait:
Nous tiendrions ce qu'il jugeroit.
Quel qu'il soit ce Paris, j'accorde
Qu'il apointe nostre discord.

IVP. Qu'est-ce ma fille que tu dis?
Quoy? tu te baïsses & rougis?

Touſſours vous autres pucelées
 Rougiſſés de telles choſetes:
 Mais tu fais ſigne qu'il te plaiſt.
 Or alés : & d'autant qu'il eſt
 Impoſſible que ſoyés telles
 Que ſemblés également belles,
 Celles deux qui ſoucomberont,
 De bonne heure regarderont
 A ne porter nulle rancune
 Au juge qui premira l'vne,
 Et ne braſſer contre le chef
 Du ſimple gars aucun mechef.

M E R. Marchon auant droit en Frygie,
 Et puis qu'il faut que vous conduie
 Si me ſuiués non lentement:
 Mais aſſurés vous hardiment,
 Car j'ay certéne conoiſſance
 De Paris : n'ayés deſiance:
 Il eſt vn beau jeune garçon
 De fort amoureuſe façon
 Et propre à juger tel afere:
 En ce fét il ne peut mal fere

V E N. Tout va bien à ce que ie voy:
 Ce que tu dis eſt bon pour moy,
 De quoy il n'eſt point reuſable,
 Mais nous ſera juge équitable.
 Eſt il ſeul encor aujourd'uy,
 Où ſ'il a femme avecque luy?

M E R. Il n'eſt du tout hors mariage.

V E N. Comment ? ie n'entan ce langage.

M E R. Vne qui eſt d'Idé le mont

DEVIS I.

Et luy leur cas ensemble font,
Et dans vn logis ce me semble
Ont tous deux leur menage ensemble.
Elle est de passable beauté,
Mais sent bien fort sa ruraute,
Et sa montagne naturelle:

Luy n'a pas trop son cœur en elle,
Mais pourquoy t'en enquiers-tu tant?
VEN. Pour rien, sinon en m'ébatant.

M I N. Ho la tu fais outre ta charge
Faisant apart quelque menage.

M E R. O Minerve, ce n'étoit rien
De mal, ne contre vostre bien:
Et sans plus me demandoit elle
Si Paris viuoit sans femelle.

M I N. A quel propos apart ainsi
S'enqueroit-elle de cecy?

M E R. Je ne scé, mais à voir sa mine,
Elle ne faisoit point la fine:
Et m'a dit qu'elle s'enqueroit,
Et sans y penser s'ébatoit.

M I N. Quoy donc ? il est hors mariage?

M E R. Non ce croy. M I N. Quoy? a til courage
Suiure des armes le metier,
Ou ne sent-il que son bouuier?

M E R. Je ne puis au vray te le dire:
Si peut on juger qu'il desire
L'honneur, & la guerre luy plect,
Estant de l'âge dont il est.

V E N. Au moins tu vois que ne querelle
De quoy parles seul avec elle:

C'est à qui aime à rioter,
 Non a Venus s'y arrêter.
 M E R. Elle s'enquiert de mesme, & pour ce,
 Comme en ayant moins, ne te cource
 Si ie luy ay semblablement
 Rendu reponce simplement.
 Mais en deuissant, de maniere
 Sommes auanceZ qu'en arriere
 Loin desia les astres auons,
 Et presque en Frygie arriuons:
 Ic voy même Ide, & tout Gargare
 A clair: Si mon œil ne s'égare
 Mesmes (& ie ne me deçoy)
 Paris vostre juge ie voy.
 I V N. Où est-il ? car ie ne l'auise.
 M E R. Deça, Iunon, à gauche vise
 Sur le pendant non au coupeau,
 Où tu vois l'autre & le troupeau.
 I V N. Ie ne voy nul betail en somme.
 M E R. Que dis-tu ? ne vois-tu pas comme
 Ces bœufs vis-à-vis de mon doit
 Marchent auant en cet endroit
 Hors des pierres ? ne vois-tu l'homme
 Qui court auul du rocher, comme
 Tenant vne houlete au poin,
 Les retient de s'épandre au loin ?
 I V N. Si c'est luy, ie le voy asteure.
 M E R. C'est luy même ie t'en assure.
 Mais puis que nous en sommes près
 Dés icy prenons terre exprés,
 Pour ne luy fere vn éfroy prendre,

D E V I S I.

*Si tout acoup allions descendre
Audepourueu volans d'enhaut.
I V N. C'est bien dit, & fere le faut.*

*Or en terre marchon derriere,
C'est à toy d'aler la premiere,
O Venus, pour nous mener droit:
Car tu dois sçauoir chaque endroit
De ce païs, & les adresses,
Du tems que pour fere caresses
A ton Anchise, te robois
Souuent par ces mons & ces bois.
V E N. Iunon, ie ne suis fort marrie
De toute cette raillerie.*

*M E R. Bien donques ie vous guideré:
Car moy-mesme j'ay demeuré
En lde durant l'entreprise
Que Iupiter fit pour la prise
Du jeune Frygien garson,
Qu'il vouloit pour son échançon,
Souuent à fin que le guetasse
Il me commandoit que j'alasse
Par ce cartier, jusques atant
Que d'un faux égle se vêtant
Il le bloca dedans les serres,
Et le haussa loin sur les terres,
Fesant la pointe dans les cieux,
Quand à fin qu'il le portât mieux
Auec son vol mon vol j'éleue:
Ainsi le beau fils ie fouleue.
S'il m'en souuient ce fut deça
Sur ce rocher qu'il le troussa.*

Où pres du bétail qui l'écoute
 Flageoloit n'ayant de rien doute:
 Et voyci fondre Jupiter
 Qui derriere vient l'empieter,
 Le choyant de gente maniere:
 Et serrant d'étreinte legiere
 D'une main par enhaut son bras
 De l'autre sa cuisse par bas:
 Et du bec accrochant de sorte
 La tiare qu'en teste il porte,
 Enleue l'enfant étoné,
 Qui le col souplement tourné
 D'œilade moite le regarde.
 Soudain d'amasser ie ne tarde
 Son flageol, qui des mains luy chut
 De la grande frayeur qu'il ut.

Or voyci le Iuge tout contre:
 Saluons-le en bonne rencontre.
 Et à toy gentil pastoureaux:
 P A R. Et à toy aussi jouvenceaux.
 Qui es tu qui cy te pourmenes ?
 Qui sont ces femmes que tu menes ?
 Le naturel propre elles n'ont
 Pour la montagne où elles vont
 A les voir si cointes & belles.
 M E R. Des femmes aussi ne sont elles:
 Paris, tu vois lunon icy,
 Et Minerue & Venus aussi:
 Et moy Mercure que lon mande
 Porteur du fait qu'on te commande.
 Mais pour quoy tremble-tu ? pourquoy

DEVIS I.

Pallis-tu? chassé tout efroy:
 Ce n'est charge qui ne soit bone:
 Iuge de beauté lon t'ordonne.
 O Paris, Iupiter commande
 Par ce qu'as vne beauté grande,
 Qu'en amours es grand maistre aussi,
 De juger ces Deesses ci,
 Qui d'elles trois est la plus belle:
 Pour celle que jugeras telle
 Lisant la pome, trouueras
 Le pris que tu luy donneras.
 P A R. Baille que l'ecriteau i' epele:
 La belle me pregne (dit elle.)
 Mais Monsieur Mercure, comment
 Pourray-ie fere jugement
 D'une si fort estrange vuë,
 Qui à moy patoureau n'est duë,
 Moy qui suis mortel homme né,
 Et jamés les chams n'eloigné?
 C'est aux mignons des Cours ou villes
 De juger ces noifcs gentiles:
 Et c'est mon fet de bien scauoir
 Conoistre quelle cheure à voir,
 Est plus belle que l'autre, & quelle
 Genisse plus que l'autre est belle:
 Or ie vous trouue également
 Tres-belles: & ne sçay comment
 Il est possible que la vuë
 Del'une en l'autre aucun remuë,
 Qu'il en faut à force arracher,
 Ne voulant sa prise lacher:

DEVIS I.

M'aura gardé de juger mieux.

M E R. Elles promettent d'ainsi fere:

Il est tems d'acheuer l'afere.

P A R. Nous essaions de l'acheuer,

Puis qu'on ne pourroit l'acheuer.

Mais deuant ie voudrois entendre

S'il suffira d'ainsi les prendre

Avec leurs abits pour les veoir,

Ou bien s'il faut, pour mieux asseoir

Jugement d'elles reconuës,

Que les contemple toutes nuës.

M E R. C'est à toy juge d'y pourvoir:

Ordonnes-en à ton vouloir.

P A. A mon vouloir? Donques j'ordonne

Qu'à-nu ie verray leur personne.

M E R. Fay les dépouiller deuant toy:

Ie me retire quant à moy.

P A. Puis qu'il faut, Deesses tresbelles,

Que soy juge de vos querelles,

(Que ie puisse ne l'estre pas)

Pour vos beaux abis métre bas

Entre dans ce tofsu bocage,

Où pourrez sous le noir ombrage

De cabinets fueillus & vers

Marcher les membres decouuers,

Loin de soupçon, loin de surprise

Qui vienne rompre l'entreprise

De ce haardeux jugement,

Pour mon grossier emandement.

Là dedans pour se deuetir,

A fin de ne plus loin sortir

Chacune à sa loge segrette
 Autour d'une place bien nette,
 Seul endroit de ce bois épés,
 Où le clair jour darde ses rës.
 Cette place ronde & liffée
 De mouffe mole est tapiffée,
 Qu'Enone y porta dans son fein,
 Et ie l'agensé de ma main.
 Là chacune apart toute nuë
 Se plantera devant ma vuë,
 Qu'en vos beautez j'assouviré:
 Puis la plus belle choisiré,
 A qui faut ajuger la pome.
 O que ie vequiffe heureux home
 Si j'en eusse trois à doner,
 Pour routes trois vous guerdoner!
 M E R. Me recommande: en voyla quatre
 Fort asere: trois à debatre,
 Vn à juger, qui entreprend
 De decider le diferant
 De ces trois qui sont empêchees
 Pour en sortir deux bien fachees.
 Tout rabatu, tout bien conté
 Ie n'ay pas grande voulonté
 De voir leur beauté decouverte,
 N'estimant fère trop de perte
 De ne la voir: car aussi bien
 Ie scé que n'y gagneroy rien:
 Et de me mettre aux accessoires
 D'entrer en mes chaudes arfoires,
 Et n'auoir où se decharger

DEVIS I.

Seroit assez pour enragier.
 De Iunon ie n'y puis pretendre,
 Encores moins me faut atandre
 De Minerue contentement,
 Elle hayt trop l'ebatement:
 Quant à Venus ie puis bien dire
 Qu'autre fois ie n'auoy du pire
 En sa bonne grace, deuant
 Que Mars me la vint deceuant.
 Lors m'en depêtray de bonne heure
 Sçachant que l'amour n'estoit seure
 Falant souffrir vn compaignon:
 Mais quel compaignon? vn mignon
 De qui ne pouuoy rien atandre,
 S'vn depit le fust venu prandre,
 Pour recompense & pour tout bien,
 Si non que des noffes de chien.
 Que i'aye esté bien voulu d'elle,
 A garant & temoin j'appelle
 Hermaphrodite le beau fils
 Qu'elle me fit en ce païs,
 Le nom duquel en vn assemble
 Le nom d'elle & le mien ensemble.
 O que ie visse maintenant
 Enone en ce lieu suruenant,
 Enone la nymphe mignone
 Qui à Paris toute s'adone:
 Mais si mes venes j'echaufoy,
 Luy feroiy bien rompre sa foy,
 Quelque raison qu'elle pust dire.
 Et ne seroit-ce pas pour rive

*Si tandis que le beau Paris
Avisant à donner le pris,
Les beautez des autres visite,
Qu'on visitast par grand merite
De sa compagne l'enbompaint,
Qui la trouveroit si apoint?
Mot mot: a ce que puis entendre
Lon peut d'ici du plaisir prendre:
Au defaut de pouvoir iouir
De leur vñé, il les faut oüir.*

*VE. Je ne veu point tirer arriere,
Et suis contente la premiere
A nu de tout acoutrement,
O Paris, te montrer comment
Pour toute beauté ne me vante
De blancheur és bras excelante,
Ou de grosseur & fente d'yeus
Telle comme est celle des beaux,
Mais de quoy tout par tout j'étaie
Ma beauté qui se suit egale.*

*MI. O Paris ne la leste pas
Deuetir, qu'elle n'ait mis bas
Le Ceste qu'elle a desur elle,
De peur qu'elle ne t'enforcelle.
Et bien? te faloit il ainsi*

*Qu'une pute venir icy
Te presenter si réparée,
Et de tant de fars colorée?
Non, mais decouvrir sa beauté,
A qui rien ne peut estre osté.*

PA. Elles disent bien quant au Ceste:

DEVIS I.

Oste-le. Je me t'ai du reste.

VE. Mais pourquoy n'as tu decelé,

Minerve, ton beau chef pelé,

Te demorrianant la teste

sans secouer ainsi la creste,

Et nostre juge epouanter?

Creins-tu qu'il ne voisc éuanter

Que ton œil verd n'est fort terrible

Perdant tout ce pennache orrible?

M I. Voyla le morrion leisé.

VE. Voicy le Ceste delacé.

IV. Depouillons-nous. P A. O le miracle!

O Iupiter! ô le spectacle!

O les beautez! o le soulas,

Dont ne puis estre sou ny las!

O comment cette vierge est belle!

O prouesse qui se decelle

Sous vergogneuse chasteté.

Vraiment Royale majesté

En port & façon aparante

Digne qui Iupiter contante!

Que cette-cy jette des yeus

Vn ecler dous & gracieus!

Que le ris dont ie la voy rire

Tiré naïuement atire!

Gouter plus d'eux impossible est:

Mais i'ay volonté, s'il vous plect,

De regarder à part chacune:

Je ne m'arreste sur pas vne,

Estant douteus & ne sachant

sur quoy la vue iray fichant,

Qui

*Qui de toutes pars attirée
 S'éblouit & court egarée.
 V E. Faison-le. P A. RetireZ-vous don
 Vous deux: toy, demeure, ô Iunon.
 I V. Paris, me voici demeuree:
 Mais quand m'auras considérée,
 Il faut aussi considerer
 De quoy te veu remunerer,
 Et quelle belle recompense
 Deja de te donner ie pense.
 Car si m'ordonnes, ô Paris,
 De beauté l'honneur & le pris,
 Je t'ordonne la signeurie
 A toy seul de toute l'Asie.
 P A. Je ne fay rien pour les presens:
 Fay place à vne autre: il est tems.
 J'en feray mon éme & rien contre:
 Minerve vien t'en & te monstre.
 M I. Me voicy. Paris, si jugeant
 Tu me vas la pomme ajugeant,
 En quelque guerre que tu ailles
 Viendras le plus fort des batailles.
 Je te feré victorieux
 Brave guerrier & glorieux.
 P A. Je n'ay que fere de la guerre:
 Comme tu vois toute la terre
 De Fryge & Lyde en vntenant
 Jouit de la paix maintenant:
 Et tout l'estat de nostre pere
 De gens de guerre n'a que fere.
 Mais bien que ie ne face cas*

DEVIS I.

De ces presens, ne pense pas
 Que pour toy de rien moins ie face,
 Si ta beauté les autres passe.
 Si te rabille maintenant
 Ton beau morrion reprenant:
 Car ie t'ay vüe à suffisance.
 Il est tems, que Venus s'auance.
 V E. Me voicy deja pres de toy:
 Voy moy bien par tout & reuoy,
 Courant pardessus rien ne passe,
 Mais chacun membre apart compasse
 Et le contemple en t'arrestant:
 Et si tu voulois faire tant
 Pour moy, le beau fils, que d'atandre
 Oy ce que ven te faire entendre.
 Ayant long tens que ie te voy
 Et jeune & beau, tel que (ie croy)
 Nul autre en toute la Frygie
 Ne vit que ton pareil on die,
 Vrayment de moy tu es loué
 Pour la beauté dont es doué:
 Mais ie ne puis que ne t'acuse
 De quoy ton meilleur âge s'vse
 Entre ces rochers, quand tu pers
 Celle beauté par ces desers,
 Qu'il te faudroit quitter pour suivre
 Des gentes citeZ le beau viure.
 Et quel profit ou quel plaisir
 Par my ces mons peux-tu choisir,
 Où ta beauté t'est bien mal due

Qui n'est que des vaches connue?
Mais déjà bien te conuiendrait
D'aimer en quelque bon endroit
Pour eposer, non point de celles
Trop mal apprises patourelles,
Qui par les croupes d'Idc vont
Aussi sauvages que le mont:
Non vne lourde villageoise,
Mais quelque gentile Gregeoise
D'Argos, ou de Corinthe, ou bien
De Sparte, qui sente son bien,
Vne telle, comme est Helene
Jeune & belle, de graces plene,
Qui en rien ne me cederait,
Et sur tout qui bien aimeroit.
Car ie la conois bien pour telle
Quo si tost que seras vu d'elle
Pour vne vue seulement,
Oubliant tout entierement,
S'abandonnant te voudra suiure
Pour avec toy mourir & viure.
Il n'est pas qu'autrefois n'en ais
Ouy parler. P A. Non ay jamais.
Mais Venus ouïr ie desire
Tout ce qu'il te plaira m'en dire.
V E. Ie te diray de point en point
Le tout, & n'en mentiray point.
Helene est la fille de celle
Lede de nom, mais de fait belle,
Deuers qui Iupiter vola
Quand d'un faux Cygne il se voila.

DEVIS I.

Mais quelle la voit on paroistre?
 Blanche comme celle doit estre
 Qu'un Cygne tresblanc engendra:
 Et qui la chair douce & tendre a,
 Comme doit l'auoir atendrie
 Celle qui dans l'euf fut nourrie.
 Au reste adroite à tout elle est:
 La dance & la lute luy plaist.
 Avec tant d'atraits elle est née
 Qu'une guerre ja s'est menée
 Pour l'amour d'elle, dès le tams
 Qu'encore n'estant meure d'ans,
 Elle fut par Thesé rauie.
 Du depuis quand l'âge fleurie
 Epanouit la frêche fleur
 De sa desirable vigueur,
 Tous les principaux de la Grece
 La choississans pour leur maistresse,
 Lon vit chez son pere aborder,
 Et pour femme la demander.
 Là Menelas né de l'enjance
 De Pelope, ut la preference.
 Si tu veus lesser fere à moy,
 Ce beau mariage est à toy.
 P A. Comme t'es tu tant oubliée,
 D'une qui est ja maricee?
 V E. Tu es bien jeune, & si te sans
 De la nourriture des chams:
 Mais ie sçay que c'est qu'il faut faire
 Pour bien conduire tel affaire.
 P A. Comment? car i'auroy grand vouloir

Moy-mesme aussi de le sçauoir.

V E. Tu feras vn voyage en Grece,

Comme pour voir leur gentillesse.

Quand en Lacedemon feras,

A Helene te montreras.

Puis apres ce sera ma tâche

De faire qu'elle s'amourache

De toy si tost que te verra,

Tant qu'elle te suivira.

P A. C'est chose qui m'est incroyable,

Que lessant vn mary aimable,

Voulust sur la mer voyager

Après vn barbare estrange.

V E. De ce cas ne fay point de doute:

Le moyen que t'y donne écoute.

Fay deus fils Amour & plaisir,

Desquels deus ie te veu saisir,

Pour t'accompagner au voyage.

Amour gagera son courage

Entrant tout dans elle, & fera

Tant, que la belle t'aimera.

Et Plesir pour plesant te rendre

Et desirable, ira s'epandre

Volant tout alentour de toy:

Et ne feras lezé de moy.

Plus faut que les Graces ie prie

D'estre encores de la partie:

Et quand tous ensemble serons,

Bien aisément la gagnerons.

P A. C'est chose qui de moy n'est sçue,

Venus, quelle en sera l'issue.

DEVIS I.

Mais l'amour d'Helene est dans moy:

Il m'est auis que ie la voy.

Ie vogue en Grece: & ie séjourne

Dedans Sparte: & puis m'en retourne

Auec elle, & suis en fouci

Que ne fay deja tout ceci.

VE. O Paris, y ne te faut estre

Amoureux, ains que recognoistre

Du loyer de ce jugement,

Celle qui peut heureusement

Moyenner ce beau mariage,

Pour ma victoire & ton noffage

Par vn moyen mesme fêter.

Car il est en toy d'acheter

En te faisant tresheureux homme

Pour le seul pris de ceste pomme,

Auec s'amour & sa beauté

Son mariage tout treté.

PA. Ie crain quand aras ma sentance

Que j'aye maigre recompance.

VE. Veux-tu que t'en face vn serment?

PA. Nenni: promé-le seulement.

VE. Ie te fay promesse certene

De te bailler pour femme Helene,

Faisant qu'elle te suiuiira,

Et dedans Troye arriuera.

Par tout seray pour la conduite,

Et seray toute la poursuite.

PA. Viendra pas Amour à ceci,

Plesir & les Graces aussi?

VE. N'ay' peur: Desir & Hymenée

Seront encor de la menée.

P A. Sous tel si, la pomme est à toy:

Sous tel si, tu la tiens de moy.

DEVIS II.

VENVS. AMOVR.

VENVS.

DOù vient, Amour, que prens la gloire
D'auoir emporté la victoire
Encontre tous les autres Dieux,
Iupiter qui tourne les cieux,
Neptune qui brasse les ondes,
Pluton Roy des ombres profondes,
Apolon, Cibeles, Iunon:
(Et de moy-mesme que dit lon
Bien que ie soy ta propre mere?)
Toutefois, tu ne peux rien faire
A ceste Minerue aux yeux vers,
Et semble (faux garçon peruers)
Qu'as vn flambeau sans feu ne meches,
Qu'en la trouffe n'as point de fleches,
Ny d'arc au poin pour l'entefier,
Ou que ne sçaches plus viser.
A. Ma mere, elle est si fort terrible,
Elle a le regard si horrible
Et si fier, qu'elle me fait peur:
Car lors que prenant plus de cœur,
Sur l'arc bandé la fleche preste,
Ie l'aproche, branlant sa creste
Ell' m'epoure : ie tremble & crain:

E e iij

DEVIS I.

Et l'arc m'échape de la main.

VE. Quoy? Mars est-il pas plus terrible,

Et si ne t'est pas inuincible?

Braue qu'il est & bien armé

Vaincu tu l'as & desarmé.

A. Mais c'est qu'il s'offre & me conuie,

Aiant d'estre vaincu enuie:

Minerue tousiours en soupçon

Se guete d'une autre façon.

Vne fois comme à l'auolée

Prenoy pres d'elle ma volée

Tenant ma torche, elle me dit:

Vien t'en m'ataquer vn petit,

Mais par mon pere ie te jure

Si t'esforces me faire iniure,

Que ie te cacheray ce fer

Dans ton cors, où au fons d'enfer

Par le pié t'enuoiray sur l'heure,

Où de ces mains (ie t'en assure)

En lopins seras depecé:

Elle m'a ainsi menacé.

Puis sa vuë est fiere & crueuse:

Et porte vne face hideuse,

Vn chef de serpens cheuelu,

Deuant l'estomac epaulu:

Et c'est de quoy i'ay plus de creinte.

Car encor que ce soit par feinte

Qu'elle la pousse deuant moy,

Ie m'en fuy si tost que la voy.

VEN. Tu creins Minerue & sa Gorgone,

Bien que Iupiter ne t'estone

Auecques le foudre qu'il a.
Mais parle vn peu : dou vient cela,
Que les Muses ne sont sugetes
A tes flammes n'à tes sagetes:
Ont elles morrions cretés
Ou masques enserpentés?

A. Ma mere, elles sont venerables,

Et de façon fort honorables:

Ie les reuere : puis tousiours
S'entretiennent de beaux discours,
Ou chantent des chansons nouuelles,
Et souuent ie me tien pres d'elles,
Flaté me léssant enchanter
De leur plaisant & doux chanter.

V E N. Leçon ces vierges honorables,

Puis qu'elles sont tant venerables:

Et dy qu'elle raison tu as

Que Diane ne domtes pas?

A. Ie ne puis trouuer la maniere
De l'ateindre : elle est coutumiere
Fuir par les mons sans séjour:
Puis elle éme d'vne autre amour.

V E N. Et mon mignon quelle amour est-ce?

A. Des cerfs & sans qu'elle ne cesse

Et de vener & de tirer,

Et ne l'en voy point retirer.

Mais quant à l'archer frere d'elle,

Bien que lointirant il s'apelle.

V E N. Ie scé bien, ie scé, mon enfant,

Comme tu l'as fleché souuant.

DEVIS III.

DEVIS III.

PAN. MERCURE.

PAN.

ET à toy Mercure mon pere.
MER. A toy aussi : se peut-il fere
Que soy ton pere. PAN. Si fêt bien,
Si Mercure es Cyllenien.

MER. Je le suis : mais fay moy paroistre
Comment c'est que mon fils peux estre.

PAN. Par amour tu m'engendras tel,
Et suis ton vray fils naturel.

MER. Ouy bien vn bouc fut ton pere
Et quelque cheure fut ta mere.

Car vn fils qui seroit de moy,

Comme aroit-il ainsi que toy,

Deux cornes sortans de la teste,

Oreilles & nez d'une beste,

Menton de barbasse empesché,

Gigos de bouc & pié fourché,

Moignon de queue sous l'échine?

PAN. Y n'en faut point fere la mine:

En tous ces brocars que me dis,

De ton fils propre te gaudis.

De toute cette raillerie

Sur toy rechét la moquerie,

Qui fais des enfans ainsi fais:

Mais quant à moy ie n'en puis mais.

MER. Et qui dis tu qui est ta mere?

Puis-ie bien auoir eu afere

A quelque chicure à mon desçu?

PAN. D'une chieure ne suis conçu:
Mais ressouvien toy, ie te prie,
Si quelque fois en Arcadie
Tu n'as point forcé quelque part
Vne fille de bonne part.
Qu'est-il besoin que tu te ronges
Le pousse, & qu'en doutant y songes?
C'est Penelope que ie dy
Fille d'Icare. M E R. Donques dy
Dou vient qu'elle t'a fét semblable
A vn bouc, à moy dissemblable?
PAN. Toute la raison te diré
Que d'elle mesme ie tiré.
Quand m'enuoyoit en Arcadie
Elle me dit à la partie:
Mon enfant tu es né de moy
Ta mere Penelope, & croy
Que ton vray pere c'est Mercure.
Et pour tant si as la figure
D'un bouc portant cornes au front,
Et les piés fourchus comme ils sont,
Tu n'en dois fere pire chere:
Car en bouc se changeoit ton pere
Pour venir mon amour embler,
Qui te fait au bouc ressembler.
M E R. Y me souuient quand ie m'auiſe
D'auoir fét telle galantise:
Donques moy qui fier me sentoy
D'estre beau, qui sans barbe étoy,
Faut-il que ton pere on me nomme,
Et qu'entre tous on me renomme

DEVIS III.

De moy se riant & trufant,
 Pour ouvrier d'un si bel enfant?
 P A N. Je ne te feray point, mon pere,
 Deshonneur à ce que sçay fere.
 Car ie suis bon musicien,
 Et si ie stageole tresbien.
 Bacchus m'éme d'amitié telle,
 Qu'il ne fét rien où ne m'apelle,
 Et son compagnon il m'a fét,
 Supost des brigades qu'il fét:
 Nul autre n'a la preference
 Deuant moy pour mener la dance.
 Et si tu voyois les troupeaux
 Que j'ay par les herbus coupeaux
 De Tegee & de Parthenie,
 Prendrois vne joye infinie.
 Et puis j'ay le commandement
 Sur Arcadie entierement.
 En guerre aidant depuis n'aguiere
 Les Atheniens, de maniere
 A Marathon me suis porté,
 Qu'un grand los en ay raporte:
 Et pour vne faction telle
 L'autre de-sous la citadelle
 M'ont dedié. Si en passant
 Ton chemin s'aloit adressant
 En Athenes, sçaras la gloire
 Du nom Pan, pour celle victoire.
 M E R. Dy moy, Pan, puisque c'est ton nom,
 Es-tu en mariage ou non?
 P A N. Non. Je suis, mon pere Mercure,

De trop amoureuse nature:
 Et ne me pourrois arreter
 A vne pour m'en contenter.
 MER. Il faut que les cheures tu sailles.
 PAN. Je veu bien que de moy te railles,
 Mais si suis-ie le grand mignon
 Des Nymphes Pitis & d'Echon,
 Et des Menades Bacchiennes
 Qui m'ément & sont toutes miennes.
 MER. Or mon enfant veux-tu sçavoir
 Le premier don que veux avoir
 De toy pour vne grace grande?
 PAN. J'écoute. Mon pere commande.
 MER. Bonne affection porte moy:
 Eme moy bien : mais garde toy
 Je te pri deuant les personnes,
 Que le nom de Pere me donnes.

DEVIS IIII.

IVNON. IVPITER.

IVNON.

VOis-tu, Iupiter, Ixion?
 Or dy m'en ton opinion.
 IVP. Iunon, il est de bonne vie
 Et de galante compagnie:
 Et quand indigne il en seroit,
 Entre nous ne banquetteroît.
 IVN. Mais le méchant en est indigne,
 Et ne faudra plus qu'il y dine.

DEVIS IIII.

IVP. Et de quoy est-il si méchant?
A fin que ie l'aille sçachant.
 IVN. De quoy? de la méchance pire,
 Et j'aroy honte de la dire:
 Tel est ce qu'entrepris il a.
 IVN. Et dautant plustost pour cela,
 si l'entreprise vaut la honte,
 Tu m'en deuois fere le conte.
 Aroit-il point voulu rager
 Et quelque deesse hontager?
 Car ie me doute de la honte
 Dont tu n'osés fere le conte.
 IVN. C'est moy-mesmes (ô Iupiter)
 Non autre, que solliciter
 Le méchant n'a fét conscience:
 Long temps a desia qu'il commence.
 Premier ie ne sçauoy pourquoy
 Tousiours fichoit les yeux sur moy.
 Mais quand j'auise qu'à toute heure
 Sans propos il soupire & pleure:
 Après, si tost que j'auoy bu,
 A l'échançon ayant rendu
 La coupe, que rouge & puis blesme
 Demandoit à boire en la mesme:
 Et quand en sa main il l'auoit
 Lors que pour boire la leuoit,
 Qu'en lieu de la mettre à sa bouche
 Le nez ou le front il s'entouche:
 Puis refichoit les yeux sur moy.
 Quand toutes ces façons ie voy,
 Lors ie commence de conoistre

Que rien qu'amour ce ne peut estre.
 Vn long temps j'ay laissé couler
 Tousiours creignant de s'en parler:
 Et cuidoy que cette manie
 A la longue verroy finie.
 Mais quand il a osé venir
 Propos de cela me tenir,
 Ainsi qu'il se prosterne & pleure
 Je l'ay quité là tout sur l'heure,
 Les deux oreilles me bouchant
 Pour n'ouïr le felon méchant
 Ny sa requeste dissoluë:
 Et sur le champ m'en suis venuë
 T'en auertir pour auiser
 Comme c'est qu'en voudras vsfer.
 I V N. A bien osé cet execrable
 Yure de nectar non-portable
 Contre moy-mesme s'adresser?
 De ton deshonneur te presser?
 Mais c'est nous qui causés en sommes,
 Outre mesure aimans les hommes
 Jusqu'à les fere nos mignons,
 Et de nos tables compagnons.
 Donques il leur est pardonable
 Si beuuans breuuage semblable
 Si rencontrans deuant leurs yeux
 Les beautez qu'auons en nos cieux,
 Et si les trouuans si tres-belles
 Qu'en terre n'en ont vu de telles,
 D'en jouir ils sont desireux
 Deuenans soudain amoureux.

DEVIS IIII.

Amour est vne force grande,
 Qui non tanseulement commande
 Dessus la race des mortels,
 Mais souuent sur nous immortels.
 I V N. Vrément asés il te métrise:
 Il te mene & tire à sa guise
 Par le nez, ainsi que lon dit,
 Et tu le suis sans contredit
 Lapart qui luy plaist te conduire:
 Et sans que veules l'écondire
 Il te fét à son gré ranger,
 Et fort legierement changer:
 Brief tu es d'Amour la sésine,
 Le jouët dont jouer ne fine:
 Et scé bien pour quelle raison
 Tu pardannes à Ixion.
 C'est qu'autrefois par adultere
 Sa propre femme tu fis mere,
 De qui te naquit Piritois.
 I V P. Encores donc tu ramentois
 Si quelquefois m'a plu descendre
 En terre, pour plesir y prendre.
 Mais scaches mon opinion
 Que c'est qu'on fera d'Ixion.
 Il ne faut pas qu'on le punisse,
 Ny du banquet on le banisse:
 Car ce seroit fét sotement.
 Més puis qu'il aime ardentement,
 Et pleure & souffre grand martyre.
 I V N. O Iupiter, que veux-tu dire?
 J'ay peur qu'il r'échape des mos

Quinte

Qui ne soyent d'honête propos.

IV P. Nenny non : Mais faut à l'issuë

Du souper fere d'une nuë

Vne feinte à toy ressemblant :

Et quand plus Amour le troublant

Le fera veiller en sa couche,

Faudra qu'on la porte & la couche

A son costé sègretement.

Ainsi d'un faux contentement

Metra fin à sa doleance

Pensant auoir u jouissance.

IV N. Je ne veu qu'il jouisse en rien

Non pas en feinte d'un tel bien

Où par trop cuider il aspire.

IV P. Atan lunon que ie veu dire :

Qu'est-ce qui t'en amoindrira

Quand d'une nuë il jouira ?

IV N. Mais si tenant la nuë il pance

Que ce soit moy, pour la semblance

La vilcnie il me fera.

IV P. Pour ce plusloft rien n'en fera.

Car ny lon ne verra la nuë

Estre onques lunon deuenue,

Ny toy nuë : & la fixion

Ne peut que tromper Ixion.

IV N. Mais (comme sont outrecuidés

Les hommes en mós debridés)

Le vantart ne se pourra taire

D'auoir u a lunon afaire,

Et d'estre compagnon de lit

A Iupiter. Brief sera dit

D E V I S V.

*Que de luy suis enamource:
Et pour chose bien assurée
Le monde tout cecy croira
Qui la verité ne sçara.*

*I V P. Or donc si luy part de la bouche
Parole qui ton honteur touche,
Aux enfers sera condamné,
D'estre miserable tourné
Et retourné sur vne rouë,
Où ie veu qu'on l'atache & clouë
Pour estre à jamais tourmenté
D'auoir ton amour attenté.*

*I V N. Ce n'est vne trop gricue pêne
Pour sa vantise & gloire vène.*

D E V I S V.

V V L C A N. A P O L L O N.

V V L C A N.

A Pollon as-tu vu de Mée
Nymphes de Iupiter emce,
Le poupard naguere enfanté,
Comme il est doué de beauté
Et rit à tous ceux qu'il rencontre,
Et de steure promet & montre,
Combien qu'il soit petit garçon,
D'estre vn jour quelque cas de bon?
A P. O Vulcan, tu le dois conoistre!
Que ce poupard a montre d'estre
Quelque cas de bon, qui d'effët
En mal est plus vieil que Lafët!

V V L. Et quel mal l'enfant pourroit fere
Venant du ventre de la mere?

A P. Tu le sçaras le demandant

A Neptun, de qui le tridant

Il a decrobé puis n'aguier:

Ou à Mars, de qui la rapiere

Hors du fourreau luy soutira,

Pour ne dire qu'il adira

A moy mesme l'arc & la trouffe,

Dont finement il me detrouffe.

V V L. Quoy? ce petiot enfantin

Est-il bien desia si malin,

Qui en maillot ne se demeine

Et ne bouge qu'à toute peine?

A P. Tu l'apprendras à tes depans

Si vne fois il vient ceans.

V V L. Je l'y ay vu vne venue.

A P. As-tu sçeu depuis la revue,

O Vulcan? & pas vn outil

De ta forge ne te faut-il?

V V L. Il y sont tous. A P. Pren y bien garde.

V V L. Quand tout est bien dit, j'y regarde,

Mais les pincettes ie ne voy.

A P. Va t'en les chercher, & me croy,

Dans son lange où il les a mises

Dés l'heure qu'il te les ut prises.

V V L. De larcin le soutil ouvrier

Semble auoir appris le metier

Dedans le ventre de sa mere:

Tant a la main prompte & legere.

A P. As-tu vu comme ce mignard

D E V I S V.

Est vn afeté babillard:
 Mesme tant il est scruiable
 Nous veut desia seruir à table:
 Et hier ayant desfé
 Amour, de l'un & l'autre pié
 Je ne scé comment à la lute
 L'embarasse & le culebute.
 Puis cependant qu'on le louoit,
 Venus, qui avec luy jouoit
 Et l'embrassoit luy donnant gloire
 Et louange de sa victoire,
 Perdit son Ceste qu'il luy prit.
 Et comme Iupiter luy rit
 Il se trouue le Septre outé:
 Et si la foudre n'eust esté
 Trop pesante & trop enflambee,
 Je pense qu'il l'eust derobee.
 V V L. Tu me dis vn monstre d'enfant.
 A P. Ce n'est pas tout, mès il entend
 Desia que c'est de la musique.
 V V L. En quoy vois-tu qu'il s'y applique? .
 A P. Il a trouué nouuellement
 Vne maniere d'instrument
 De la coque d'une tortuë,
 Qu'il a de sept cordes tenduë,
 Apres auoir approprié
 Vn és vni & delié
 Persé d'une ronde rosée,
 Où le son entre & se rejete,
 Deffous le cheualet troué,
 Don le cordage renoué

Par le plat du manche remonte,
 Sur lequel par compas & conte
 Les touches adressent les doigts
 Pour entonner diuerses voix.
 Le clavier anté sur le manche
 Cheuillé derrière se panche:
 C'est où les cordes il retord
 Quand il veut les mettre d'acord.
 O Vulcain, si bien il en sonne
 Que tous les oyans il étonne
 De son jouer melodieux,
 Et d'acors si harmonieux,
 Que moy-mesme luy porte enuie
 Qui n'ay rien fêtu toute ma vie
 Sinon la harpe manier,
 Et veu renoncer au metier.
 Qui plus est Mée nous assure
 Que la nuit au ciel ne demeure,
 Més dessand aux enfers la bas
 Pour tousiours fere quelque cas.
 V V L. Voulontiers pour y aller fere
 Quelque larcin : c'est son afere.
 A P. Il est par endroits empané:
 Depuis naguere a façonné
 Vne merueilleuse baquette,
 Par laquelle (elle est ainsi fêtu)
 Mene les ames hors des corps
 Et conduit aux enfers les mors.
 V V L. La baquette j'ay façonnée
 Et pour jouer luy ay donnée.
 A P. En recompense il t'a rendu

DEVIS VI.

Cet outil que tu as perdu.
 VVL. Voirement, il faut quand j'y pense
 Que de le chercher ie m'auance:
 Et comme tu dis ie verray
 Si dans son bers le trouueray.

DEVIS VI.

NEPTVNE. MERCVRE.

NEPTVNE.

O Mercure pourroit-on bien
 Auoir maintenant le moyen
 De parler à Iupin ton pere?
 MERC. O Neptune, il ne se peult faire.
 NEPT. Mais va luy dire seulement.
 MERC. Ne luy fay point d'empeschement,
 Te dy-ie. le temps n'est à point,
 Si m'en crois ne le verras point
 Pour ceste heure. NEPT. Est-ce que Iunon
 Est avecques luy? MERC. Nenny non:
 Mais c'est chose bien plus nouuelle
 Que n'est pas d'estre avecques elle.
 NEPT. I'enten bien: Ganymede y est.
 MERC. Encore moins cela, mais c'est
 Qu'il garde le liât. NEPT. Et comment?
 Tu m'estonnes terriblement,
 Mercure, de ce que t'oy dire.
 MERC. I'auroy grande honte de dire
 De quel mal c'est, tel est le cas.
 NEPT. Auoir honte tu ne dois pas

DEVIS VI.

Enuers moy qui ton oncle suis.

MERC. O Neptune, c'est que depuis
Naguieres il a enfanté.

NEPT. Comment ? que luy ait enfanté ?
Et de qui auoit-il conçu ?

Inpuer à nostre diſſeu

Estou-il doncques androgyné ?

Mais il n'en donnoit aucun ſigne :

Car ſon ventre ne s'eſt enflé.

MERC. Quant à cela vous dites vray :

Car auſſi l'enfant n'eſtoit pas

Dans ſon ventre. NEPT. l'enten le cas,

C'eſt volontiers que derechef

Il vient d'enfanter de ſon chef

Comme il ſeut Minerue guerriere :

Car il ha la teſte portiere.

MERC. Nenny, mais il conçoit le fruit

En ſa cuiſſe, dont il produit

L'enfant de ſemele qu'il porte.

NEPT. O complexion bonnt & forte,

Qui touſiours quelque enfant nous donne

Par quelque endroit de ſa perſonne !

Mais dy, qui eſt ceſte ſemele ?

MERC. Vne Th. baine damoiſelle,

L'une des filles de Cadmus :

Et pour ne vous en dire plus,

La ſeut enccinte de ſon ſaut.

NEPT. Et puis, ô Mercure, il ſe fait

Accoucher pour elle en geſine ?

MERC. Ouyd i, n'en faites la mine,

Bien que le cas vous ſemble eſtrange.

DEVIS VI.

*Car Iunon en vieille se change,
 (Vous sçauẽz comme elle est jalouze)
 Et met à Semele vne chouse
 En la teste, c'est qu'elle obtienne
 De Iupiter qu'à elle il vienne
 Avec le foudre dans le poing.
 Iupiter qui n'a plus grand soing
 Qu'en toutes choses luy complaire,
 Luy accorde d'ainsi le faire,
 Et s'en vient avecques son foudre
 Qui mit tout le plancher en poudre:
 Subit le feu tua Semele.
 Luy m'enuoye soudain vers elle,
 Et me commande de luy fendre
 Le ventre, & vistement y prendre
 L'enfant, qui n'estoit pas à terme.
 Le luy porte: & puis il enferme,
 Dans sa cuisse qu'il incisa,
 Le manque fruct qui sept mois ha,
 A fin qu'il achueue son temps.
 Trois mois l'a porté là dedans:
 Et maintenant dehors l'a mis
 Au bout des trois mois accomplis.
 Et fait aujourd'huy l'acouchee,
 De quoy sa cuisse est deliuee.
 NEPT. Le poupard où est-il asteure ?
 MERC. A Nyssle l'ay porté sur l'heure
 Aux Nymphes pour auoir le soin
 De faire ce qui fait besoin
 A nourrir cet enfant Denys:
 Car c'est le nom qu'on luy a mis.*

NEPT. Donques Iupiter est le pere
De Denys, ensemble & la mere?
MER C. Il le faut bien : ie vaꝝ à l'eau
Pour la playe de son trumeau,
Qu'il luy faut lauer, & luy faire
Tout à la façon ordinaire,
Selon la coustume vſitee
Comme on fait pour vne accouchee.

DEVIS VII.

MERCURE. SOVLEIL.

MERCURE.

O soleil (Iupiter l'enjoint)
Ne roule & ne charie point
Ny aujourduy ny tout demain:
Mais demeure & ce temps pendant
Vne nuict en long s'estendant
Soit continuelle & se face
De tout cet entredoux d'espace.
Heures debrideꝝ les cheuaux.
Eteins ta flamme & pren repos:
Car long tems a qu'à ton desir
Tu n'as pris autant de loysir.
SOVL. Mercure, tu viens m'annoncer
Cas estrange : & ne puis penser
Pourquoy c'est : si j'ay foruoyé,
Si en courant j'ay charié
Dehors des limites, parquoy
se soit depité contre moy,
Et soit deliberé de faire

DEVIS VII.

Au triple la nuit ordinaire
 De la longueur que le jour ha.
 M E R C. Ce n'est pour rien tel que cela.
 Ny ce n'est pas pour à jamais
 Que ce fait il ordonne : mais
 Maintenant vn fait il conduit
 Qui requiert vne longue nuit
 Plus que n'est la nuit ordinaire.
 S O V L. Mais ie te pry, pour quel affaire?
 Où est-ce qu'il est? Et d'où est-ce
 Qu'il t'enuoye en si grande presse,
 Messager de telle nouuelle?
 M E R C. De Beotie aupres la belle
 Femme du bon Amphitryon.
 S O V L. Donc il luy porte affliction?
 Vne nuit deuoit bien suffire,
 Pour faire tout ce qu'il desire.
 M E R C. Non faisoit. car de cet amour
 Doit estre enfanté quelque jour,
 Vn grand Dieu, par qui seront mises
 A chef de grandes entreprises,
 Et n'est possible en vne nuit,
 Qui est trop courte & ne suffit,
 De le parfaire tout a fait.
 S O V L. En bonne h. urc soit. il parfait.
 Mais ô Mercure du bon âge
 Que regnoit Saturne le sage,
 On ne faisoit point tout cela:
 Car nous estions de ce temps là.
 Luy ne deuenchoit d'auec Rhee,
 Ny laissant la vouste etherée

A Thebes il ne deualoit,
 Ny coucher ailleurs il n'aloit.
 Mais le jour estoit jour; la nuit
 En sa mesure estoit la nuit,
 Ainsi qu'elle estoit ordonnee,
 Pour chaque saison de l'annee.
 On ne voyoit point nouveau change,
 Et rien ne se faisoit d'estrange:
 Et luy n'eust pris vne mortelle
 Pour auoir affaire avec elle.
 Et maintenant tout à rebours
 Il faut renuerser tout le cours
 De toutes choses qu'on remuë,
 Pour vne femme malotruë.
 Mes cheuaux qui séjourneront
 Durs & reuesches se feront.
 Le chemin non frayé trois jours
 Deuiendra facheux & rebours.
 Les chetifs humains languiront
 Que les tenebres courtront.
 Voyla des amoureux deduits
 De Iupiter tous les beaux fruiçts
 Qu'ils receuront: & ce pendant
 Ils demoureront attendant
 Iusques à tant qu'il ait parfaict
 Ce grand combatteur tout a faict,
 Que tu dus deuoir nompareil,
 En ce long obscur. M E R C. Pay Souleil,
 Que de ton prompt & fou langage
 Ne t'aduienne quelque dommage.
 Moy ie m'en va trouuer la Lune,

DEVIS VIII.

*Et le Soneil, dieux de la brune,
Pour leur annoncer à tous deux
Que c'est que Iupiter veut d'eux.
D'elle, de lentement marcher :
Du Soneil, de point ne lâcher
Les humains, qui ne sçauront point
Que la nuict soit longue en ce point.*

DEVIS VIII.

VENVS. LVNE.

V E N V S.

L Vne que dit on que tu fais ?
Quand deffus Carie tu es
Que ton chariot arrestant
Tu te tiens coye regardant
Sur Endymion endormi
Couché dehors alairte, emmi
Les mons ou les champs ou les bois
En chasseur qu'il est ; & par fois
D'amichemin tu vas descendre
Pour t'en aller à luy te rendre.
LVNE. O Venus demande à ton fils,
L'auteur de la peine où ie suis.
VEN. Le mauuais se plaist à mal faire:
A moy qui suis sa propre mere
Qu'a til faict ? tantost me menant
Au mont d'Idé, & m'y retenant
De l'amour chaudement surpris
Du berger l'Ilien Anchise,

Tantost au mont Libanien
 Pour le mignon Assyrien,
 Lequel mesme il m'oste à demi
 Le faisant prendre pour amy
 A Proserpine: tellement
 Que me colerant aigrement
 Ie l'ay menacé, s'il ne cesse
 De me mettre en telle detresse,
 De rompre son arc & ses traits
 Avec leur carquois: & d'apres
 Mesme les ailes luy couper:
 Desia me suis mise à fraper
 Le mauvais de ma pïanelle:
 Mais de façon ie ne sçay quelle
 Sur l'heure crainctif me supplie,
 Et bien tost apres il l'oublie.
 Or dy moy, ton Endymion
 Est-il beau? car la passion
 Se console par le deuis.
 LV. O Venus, selon mon aduis,
 Il est tresbeau: lors mesmement
 Qu'ayant agencé proprement
 Sur vne pierre son manteau,
 Il s'endort dessus bien & beau
 Ayant ses dards en la fenestre,
 Qu'il laisse échaper: & sa dextre
 Sur sa teste en hault reployee
 La tient gentiment apuyee,
 Ce qui luy sied bien à merueille:
 Et luy qui doucement sommeille
 Respire vne haleine ambrosine.

DEVIS IX.

Alors moy vers luy ie chemine
 Sans bruit marchant dessus la pointe
 De mes pieds pas à pas, de crainte
 Qu'estant écuillé ne s'effroye.
 Tu sçais tout mon mal & ma joye:
 T'en feray- ie plus long discours ?
 En vn mot ie me meur d'amours.

DEVIS IX.

V E N U S. A M O U R.

V E N U S.

A Mour mon fils, voy tes beaux fais,
 Je ne dy pas ceux que tu fais
 Faire à ces humains amoureux
 A eux mesmes ou par entre eux
 En terre: mais au ciel, faisant
 Que Iupiter se deuisant
 Se change en tout ce que tu veux.
 Tu ostes la Lune des cieux,
 Tu contrains le Soleil muſer
 Chez Clymene, & ne s'auiſer
 De ses cheuaux ny de son char
 Qu'il laisse oublicieux alecar.
 A moy qui suis ta propre mere
 Il t'est loysible de tout faire:
 Mais toy, ô trop audacieux
 A la mere de tant de dieux
 Rhee, qui est vieille passée,
 Qu'as tu fait toy ? tu l'as pouſſee

*En furcur l'enamourachant
 De ce beau Phrygien enfant:
 Et par ton amour maumenee
 Elle va comme forcenee.
 Ses lions au char elle atelle,
 Prend les Corybans avec elle,
 Comme gens de furcur qu'ils sont,
 Et tous ensemble courir vont
 A mont & à val du mont d'Idé.
 Elle transportee les guide
 Criant Atys son amoureux.
 Quant aux Corybantes, l'un d'eux
 Se tranche le bras d'une espee:
 L'autre la perruque aualce,
 Va par les monts tout forcené,
 L'autre embouche vn cor entonné:
 L'vn des cymbales va sonant,
 L'autre bat vn tambour tonant:
 En somme par le mont d'Idé,
 Rien que trouble & rage il n'y a:
 C'est pourquoy ie suis toute en crainte,
 Pourquoy j'ay peur moy qui enceinte
 Mere fu d'un tel mal que toy,
 Que Rhee estant hors de son sens
 Ne commande à ses Corybans
 Te demembrer: ou pour manger
 Te icte aux lions. Tel danger
 Ie te voy courir, dont i'ay peur.
 A. Ma bonne mere ayez bon cœur.
 Des lions ie ne suis pourieux:
 Bien souuent ie monte sur eux,*

DEVIS IX.

Et les tenant par leur criniere
 Je les mene : eux à leur maniere
 De la quen' me vont caressant:
 Et dans leur bouche receuant
 Ma main, la lichen' & la rendent
 Sans que mal faire ils luy pretendent.
 Quand Rhee auroit elle loistr
 De penser quelque deplaisir
 Contre moy ? elle est empeschee
 A son Atys toute atachee:
 Et puis en quoy ay-ie forfait,
 Si le beau, sembler beau i ay fait ?
 Vous dunque la beauté n'aimez,
 Ou de ce fait ne me blasmez.
 Voudrous tu bien ne l'aimer pas,
 Ou que Mars de toy ne fist cas ?
 V E. Que tu es fier, Toy qui veux estre
 En tout & dessus tous le maitre,
 Vn jour te pourras souuenir
 Des propos que vien de tenir.



DES IEUX DE
 A. DE BAIT.